Albert Moreaux
800-29th Avenue
San Francisco
California

SAN FRANCISCO
HISTORY CENTER

FRENCH
979.4
M35p

San Francisco Public Library

STACKS

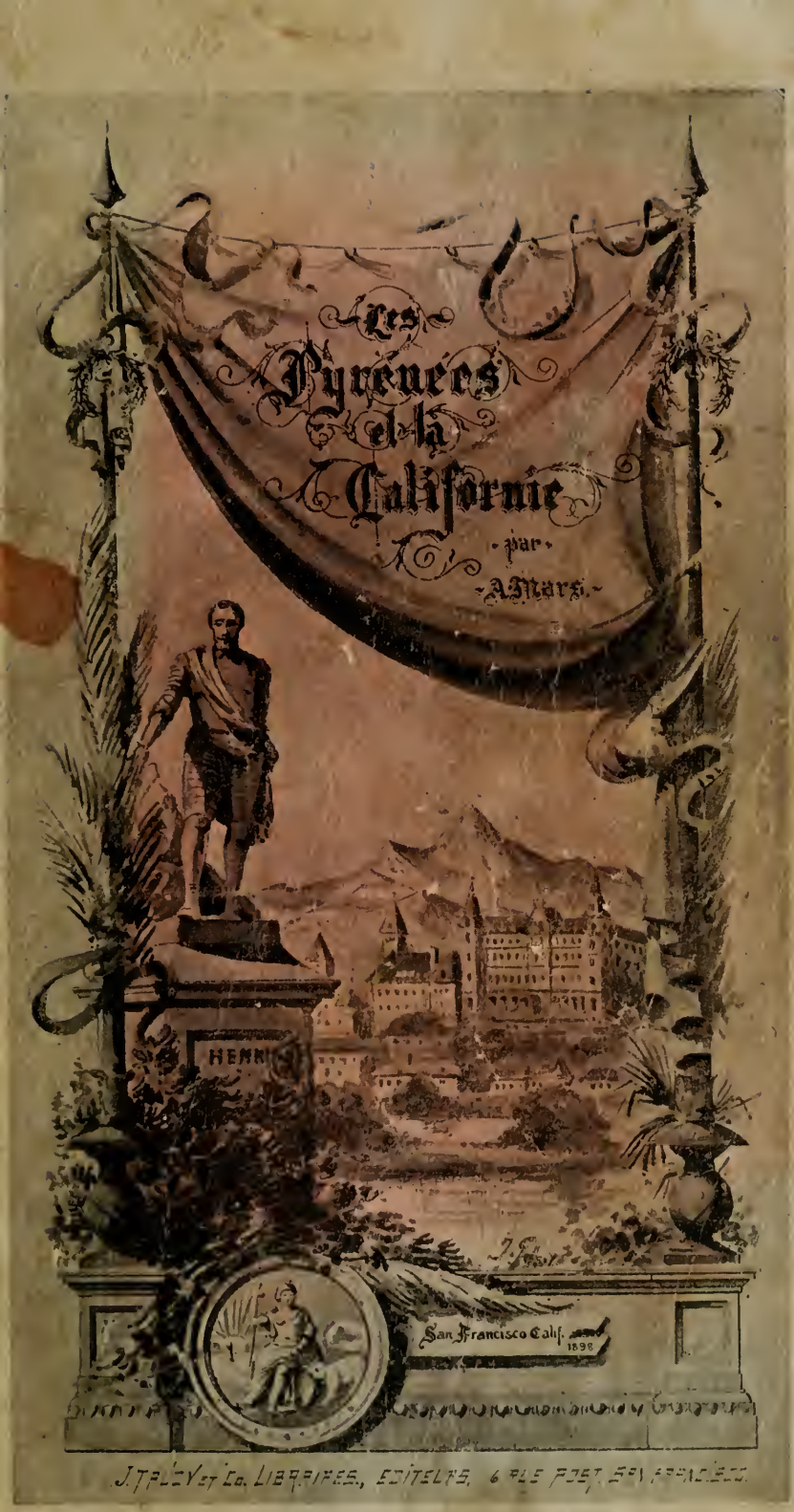
REFERENCE BOOK

Not to be taken from the Library

3 1223 90171 9725

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
San Francisco Public Library

http://www.archive.org/details/lespyrnesetl00mars


Les Pyrénées et la Californie
par
A. Mars.
San Francisco Calif.
1898
J. TALCY et Co. LIBRAIRES, EDITEURS, 6 RUE POST, SAN FRANCISCO.

Souvenir
Precieux.
à Mr
Albert Monaux
191 Castro St
San Francisco
California

Droits de Traduction et de Reproduction réservés.

Copyrighted, 1898,

by

A. Mars, & H. Carle.

Press of H. Carle,
715 Broadway st.

Les
Pyrénées
et la
Californie
par
A. Mars.
HENRI IV
San Francisco Calif.
1898
J. TRUEY et Co. LIBRAIRES, EDITEURS, 6 RUE POST, SAN FRANCISCO.

A Monsieur Louis Barthou,

DÉPUTÉ DES BASSES-PYRÉNÉES

Nous voulions, dans notre enthousiasme, dédier cet ouvrage á un Français illustre ; votre nom est venu sur toutes nos lèvres á la fois.

Votre portrait et l'autographe que vous avez bien voulu nous faire parvenir, Monsieur le Député, sont des gages précieux d'estime et de sympathie pour ceux qui signent cette dédicace.

Loin de notre belle patrie, nous vous avons vu á l'œuvre ; nous vous avons compris, puis nous vous avons profondément admiré. Vous savez qu'il y a dans le peuple français une intuition remarquable et une volonté souvent sévère, qui lui font comprendre et aimer tous ceux qui travaillent dans l'intérêt de son émancipation et de son droit. C'est pourquoi l'honneur d'inscrire votre nom en tête de ce livre est pour nous.

Votre popularité est aussi grande ici que dans notre cher pays. Elle augmentera encore, si cela est possible : Succès encourage, talent et patriotisme obligent !

Le Comité de Publication.

CHAMBRE
DES DÉPUTÉS

Paris, le 31 octobre 1895.

Mon cher Compatriote.

Je vous ai adressé dans le courant du mois de Juin, pendant que j'exerçais encore les fonctions de Ministre de l'Intérieur la photographie et les renseignements que vous m'aviez fait l'honneur de me demander. Je sais, sans me l'expliquer, que cet envoi ne vous est pas parvenu.

Depuis, une longue absence et les soucis — heureusement dissipés aujourd'hui — d'une santé que rien chez moi ne m'avait pas permis, me tenant éloigné de Paris, de donner satisfaction à l'expédition renouvelée de votre désir. Je vous prie de vouloir bien, tous mes chers compatriotes et vous, agréer pour cet involontaire retard mes très sincères regrets.

Vous avez entrepris tout cela, loin de la Mère-Patrie la Grande France, et de la chère petite Patrie du Béarn, une œuvre noble et belle. Nous nous y associons d'ici avec une profonde sympathie. Je reclame ma place au premier rang de ceux qui vous admirent, qui vous aiment, et dont l'intérêt n'attend qu'une occasion de se manifester et de vous servir avec un entier dévouement.

Comité de Publication

Président d'Honneur :

M. le Dr. Louis Bazet.

Président

M. Orlando Bozio.

Vice Président :

M. Jean Bayle.

Secrétaire :

M. P. Alexandre Bergerot.

Membres :

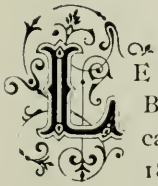
MM. P. R. Berges,
Jean A. Bergerot, Germain Pouchan,
Jules S. Godeau.

M. JAMES H. BUDD,

Gouverneur de l'État de Californie.

M. JAMES H. BUDD

Gouverneur de la Californie



LE Gouverneur actuel de la Californie, M. James H. Budd, dont nous donnons ici la physionomie si caractéristique, est né à Janesville (Wisconsin,) en 1851. Il succéda à M. Markham en 1895, et sera remplacé dans quelques jours par M. Henry T. Gage, que les électeurs Républicains viennent d'appeler à la première fonction publique de l'État.

M. Budd fit de solides études à l'Université de Californie et fut compris dans la première promotion ; il a toujours conservé pour cette magnifique institution une juste reconnaissance et un intérêt qui ne s'est jamais démenti.

Membre très distingué du Barreau, il en est reconnu comme un des chefs les plus autorisés, et sa réputation s'étend bien au-delà de l'État de Californie.

Son talent de dialecticien, sa franchise très accentuée et sa parole persuasive l'ont rendu, à juste titre, très populaire dans le parti Démocratique, auquel il appartient, et le font hautement respecter même de ses adversaires politiques.

Durant la guerre hispano-américaine, M. Budd fit preuve de qualités exceptionnelles d'organisateur, et c'est à lui que l'on doit la formation du premier régiment de volontaires qui ait jamais été envoyé en campagne à l'étranger par les États-Unis.

M. James D. Phelan

Maire de San Francisco.

M. JAMES D. PHELAN

M. James D. Phelan est le chef honoré et respecté du gouvernement municipal de San Francisco. M. Phelan est né en cette ville en avril 1861, fit ses études au collège de Saint-Ignace, et en sortit avec le diplôme de Bachelier-ès-Lettres. Il fit son Droit à l'Université de Californie, puis se mit à voyager pour compléter son éducation. Il étudia également sous la direction d'un des maîtres en logique les plus renommés.

Pendant son voyage à l'étranger, il correspondit activement avec les revues, et, entr'autres correspondances, il fit une description très caractéristique de Paris, dont il est, comme tous les Américains instruits et de bonne compagnie, très enthousiaste.

Il a servi en qualité de Lieutenant-Colonel dans l'État-Major du Gouverneur de Californie et comme Major de la Première Brigade de la Milice Californienne.

Il a été, en outre, Vice-Président du Comité de l'État de Californie à l'Exposition de Chicago en 1892.

M. Phelan, en véritable érudit, prend un intérêt particulier à tout ce qui concerne les arts et les sciences. Il a été le distingué Président du « Bohemian Club » et de l'Association Artistique de San Francisco. L'Université de Californie le compte au nombre de ses régents, et ce n'est que justice.

En 1897, le jour de notre fête nationale, il prononça un discours proclamant, une fois de plus, la grandeur de la dette de reconnaissance des États-Unis envers la France.

Sa mère, d'origine Irlandaise, porte, en qualité de doyenne de la famille, la croix de Saint-Louis, qui fut décernée au Col. Mulhall, en 1693, pour services exceptionnels rendus au roi de France.

Il nous est particulièrement agréable d'ajouter que, malgré l'opposition acharnée de quelques politiciens, M. Phelan vient d'être réélu maire, avec une imposante majorité, ce qui est considéré par chacun comme la récompense méritée des services importants rendus par lui à sa ville natale et à ses concitoyens.

LETTRE A NOS LECTEURS

Chers Compatriotes, Chers Amis,

IL est de mode, dans une soirée intime, d'implorer l'indulgence de son auditoire quand, pour réciter, chanter ou jouer, on ne se reconnaît pas le talent de le satisfaire complètement.

C'est cette même raison qui nous a déterminé à publier cette lettre en tête de ce travail à peu près fini.

J'insiste sur le mot « travail », car il doit représenter, dans le cas, deux ouvriers. Notre éditeur et ami, et moi, revendiquons ce titre : « ouvriers » ; l'un est l'ouvrier manuel, l'autre est l'ouvrier de l'esprit, — avec cette différence, tout à l'avantage premier, qu'il prêta à l'autre son intelligent concours en maintes circonstances.

J'ai dit « à peu près fini », car cette monographie n'est pas aussi complète que nous désirions la faire, surtout en ce qui a rapport aux anciens Californiens, aux mines et aux sociétés françaises de San Francisco.

La multiplicité des faits récents, que nous avons dû consigner, a nui à l'abondance des documents anciens. Ajoutez à cela le temps, le manque d'argent, l'installation modeste de notre imprimerie, et une foule d'autres détails qui ont concouru à nous créer bien des difficultés, retardant ainsi d'autant la publication de notre ouvrage.

La principale difficulté, à l'étranger, n'est pas d'écrire un livre : c'est de le faire paraître. Nous nous en rapportons à ceux qui ont tâté la postérité par une publication en ce pays.

Pauvres tous deux, nous nous sommes mis au travail avec ardeur, pleins d'espoir et de bonne volonté, sous les auspices du généreux et intelligent instigateur de cette œuvre, M. le Dr Louis Bazet, et sous la sage direction de M. l'Avocat P. Alexandre Bergerot, ainsi que des membres de notre Comité de Publication, auxquels nous adressons ici l'expression de notre profonde gratitude.

Depuis lors, encore sous leur protection, nous avons reçu de nombreux encouragements effectifs de la part de bon nombre de nos compatriotes dans cette colonie. Ils ont grandement participé à notre œuvre en s'empressant d'y souscrire dans la mesure de leurs moyens ; nous les en remercions du fond du cœur.

Dans ce pays exclusivement pratique, rien ne peut être livré au hasard ; une entreprise, quelle qu'elle soit, a besoin d'être patronée pour réussir ; c'est à cette cause que nous devons notre succès, qui est certain d'avance, puisque notre première édition est épuisée avant même d'avoir paru.

Nous pouvons affirmer dès maintenant que la deuxième suivra de près la première ; le texte et les gravures, qui ont été quelque peu négligés, ainsi que l'historique de nos sociétés, seront l'objet de nos soins particuliers. L'errata, est-il besoin de le dire, nécessaire à celle-ci, sera inutile à l'autre. Nous demandons l'indulgence de nos lecteurs qui seront surpris à juste titre de trouver nombre de fautes et de « coquilles » dans un ouvrage aussi exigu.

Notre plus grand maître, Victor Hugo, écrivait un jour à un poète ouvrier : « Soyez fier de votre titre d'ouvrier ; nous sommes tous des ouvriers, y compris Dieu. » Mais Dieu seul ne fait pas de fautes ! Qu'importent les fautes, si elles ne viennent pas du cœur !

Le cœur, ce trésor immense, doit conduire la plume de l'écrivain comme la main de l'artisan. Il doit être le conseiller le plus écouté de l'historien, le directeur le plus autorisé de l'âme du penseur.

Or, le cœur, soit dit sans fatuité, est l'auteur principal de cet ouvrage aux chapitres de notre colonie et des sociétés

françaises ; il a pris le peu que nous possèdons d'esprit et d'imagination, en nous servant beaucoup de l'esprit et de l'intelligence d'autrui ; il est aussi — et je veux finir par là — le maître absolu de notre conscience devant la vérité.

A. MARS.

San Francisco, le 25 Novembre 1898.

PREMIÈRE CAUSERIE

UFFON a dit : « Le style, c'est l'homme ». Mais il nous semble que cette assertion du grand naturaliste, vraie pour la lettre intime, est paradoxale quand il s'agit du livre, car le style est l'écrivain plutôt que l'homme. En effet, le livre masque presque toujours l'auteur. Pourquoi ? Parce que le livre est une œuvre d'art ou de volonté pour laquelle l'auteur se propose un but bien défini et dans laquelle il se montre, non ce qu'il est réellement, mais ce qu'il désire paraître. Ce n'est donc pas dans le livre qu'il convient de le chercher : il n'est pas là.

Pardon ! nous nous trompons. Il est là, s'il y a en tête de son livre une préface, un avant-propos, une lettre ou simplement une première causerie. Là, c'est le style à nu ; le livre, c'est le style habillé.

« Les vêtements voilent les formes ; en style comme en sculpture, il n'y a de beau que la nudité », a dit Lamartine. La nature a fait le corps, l'homme a fait sa parure. Voulez-vous voir le chef-d'œuvre ? Dépouillez la statue. Cela est aussi indispensable pour l'esprit que pour le corps.

Une causerie n'est plus le style ; c'est la pensée même. Et c'est pour cela que nous vous prions, chers lecteurs, de ne pas lire cette Monographie sans faire connaissance avec son auteur et vous rendre compte, en même temps, des intentions qui ont présidé à la publication de cet ouvrage.

L'intention du Comité de Publication du livre LES PYRÉNÉES ET LA CALIFORNIE est des plus louables, puisqu'il n'a visé que l'émancipation de notre colonie en ce pays, et le programme qu'il nous a ordonné de suivre en est une preuve convaincante.

Propager parmi nos hôtes notre littérature, qui est l'influence la plus autorisée de la France, est toujours un service appréciable rendu à la mère-patrie.

Quant au programme, il nous était d'autant plus agréable de l'exécuter qu'il se trouvait en accord parfait avec nos principes et nos convictions : être sincère, et ne jamais verser ni dans la polémique ni dans la chronique scandaleuse.

Malheureusement, bon nombre de nos compatriotes, en raison de l'état de division actuel de notre colonie, s'attendaient à une œuvre de parti, de clan, ayant pour but de satisfaire quelques ambitions personnelles. Il n'en est rien. Que ceux qui comptaient lire un ouvrage semblable, indigne d'un Français, ferment ce livre incapable de les satisfaire.

Cette étude, nous ne saurions trop le répéter, est purement française, d'un intérêt général et d'une impartialité intransigeante, nous osons l'affirmer.

La première des conditions, pour écrire l'histoire, c'est, à notre avis, le souci de la vérité ; la seconde est de trouver, dans le discernement qui doit être la qualité primordiale de l'historiographe, l'appréciation d'estime et de gloire qu'il doit accorder à chacun des héros et des faits de son ouvrage ; la troisième, c'est le style, qui doit toujours être digne du sujet qu'il traite. Et, comme il s'agit ici de la France et de ses enfants, il devra nécessairement être noble, loyal, limpide, concis, et, par-dessus tout, chaud et vigoureux, comme cette race vaillante, enjouée et poétique.

Nous n'aurons pas la folle outrecuidance d'assurer nous-même que nous avons satisfait à toutes ces exigences ; nous nous sommes efforcé de le faire, et c'est tout ce qu'il nous est permis d'affirmer.

Plaire à tout le monde est une vertu qui ne saurait être accordée à aucun être humain tant qu'il y aura des vanités, des ambitions et des intérêts personnels à satisfaire, — et cette vertu n'est certes pas prête à briller dans notre pauvre humanité, vaniteuse par instinct, capricieuse, versatile et le plus souvent arbitraire, hélas !

Il faut attendre son jugement sans bravades, mais aussi sans défaillances.

Invoquer l'histoire de la race méridionale, si caractéristique, aux traditions séculaires, aux légendes poétiques ou batailleuses, au patriotisme ardent et fier, à la langue vive et colorée, sortie de l'âme populaire comme l'alouette des sillons, n'est pas une mission des plus modestes.

Nous en comprenons la grandeur qui, nous l'avouons, est bien au-dessus de notre talent. Aussi avons-nous dû nous aider des lumières et du génie des auteurs qui se sont rendus célèbres en écrivant l'histoire de ces admirables provinces du Sud-Ouest de la France.

La première partie de ce livre lui est consacrée, ainsi qu'aux héros qui l'ont glorifiée. La deuxième partie comprend un chapitre sur la Californie, principalement sur sa métropole et le développement extraordinaire de celle-ci depuis la découverte de l'or. La troisième partie est exclusivement réservée à la colonie française de San Francisco, depuis le premier de nos compatriotes débarqué en Californie jusqu'à nos jours.

Nous croyons nécessaire d'ajouter ici que les gravures qui ornent ce volume sont inédites pour la plupart.

Comme on le voit, par la complexité de ce programme et par la brièveté de l'espace que la nature même de cet ouvrage nous impose, il nous sera bien difficile de contenter toutes les exigences, et de nombreux faits, fort dignes d'être rapportés ici, ne seront négligés que par force majeure.

Nous prions, en conséquence, le lecteur, vieux Californien, de bien vouloir nous excuser si nous ne donnons pas toujours entière satisfaction à ce qu'il connaît très probablement mieux que nous-même.

Chaque pays, chaque province a son histoire particulière, histoire qui attire la curiosité de l'étranger et fait toujours l'enthousiasme de l'indigène.

En effet, l'histoire du pays qui nous a vus naître, du sol nourricier qu'enfant nous avons parcouru, des hommes célèbres dont les noms nous sont si chers, fait toujours vibrer au fond

de nous-même les cordes les plus délicates de notre âme et de notre patriotisme.

Un roman, l'histoire d'un pays quelconque peuvent nous émouvoir, nous sembler admirables, instructifs, charmants ; mais ils ne nous touchent pas comme l'histoire de notre propre contrée. C'est là encore une des raisons principales qui ont déterminé la publication de cet ouvrage.

Loin de nous la pensée de prétendre être à l'abri de toute critique ou de tout commentaire ; on ne critique ou on ne commente pas, que nous sachions, les inutiles et les ineptes ; l'observateur intelligent passe et hausse les épaules.

Donc, la critique, qui prouve l'intelligence du lecteur, nous prouvera également que notre œuvre a sa valeur — et peut-être aussi sa nécessité.

« A l'œuvre, on connaît l'artisan », nous dit le bon Lafontaine, qui, plus qu'aucun autre, connaissait son public français, chez lequel le sentiment artistique est inné et lui fait apprécier par-dessus tout l'enchaînement et la parfaite clarté de l'expression. N'est-ce pas cela qui l'a rendu le plus clairvoyant des critiques ?

Rien ne serait plus prétentieux que vouloir amener tout le monde à penser de la même manière, et n'est-ce pas faire œuvre de bon sens que respecter toutes les opinions ?

Mais où, à notre avis, l'homme devient exécrable, c'est quand il est poussé à la critique injuste par l'aveuglement de la haine, c'est quand il dit ou écrit ce qu'il ne pense pas au fond de lui-même. Autant celui qui lutte franchement pour une idée ou un principe nous paraît loyal et digne de la plus haute considération, autant l'autre, l'insulteur à gages, nous paraît vil et méprisable.

Hélas ! notre expérience nous l'apprend encore tous les jours. Ce crime invraisemblable, monstrueux, est le fait habituel et presque universel de la race humaine.

L'homme n'a-t-il pas souvent répudié ses plus grands bienfaiteurs, ses plus grands génies, pendant leur vivant ?

Le genre humain méconnaît souvent le génie sublime ; il n'apprécie vraiment les bienfaits de l'homme de talent qu'en

mesurant le vide laissé par sa disparition et en constatant l'irrémédiabilité de sa perte.

Lequel d'entre nous n'a-t-il jamais dit : « C'est un homme vraiment supérieur ; eh bien ! la postérité lui rendra justice ! » Et l'on oublie que cette intelligence géniale lutte misérablement contre les étreintes angoissantes de la misère et souvent, hélas ! de la faim...

Ceci n'est-il pas le fait-même de la médiocrité qui caractérise les neuf-dixièmes de l'humanité ?

Au fond, le médiocre — qui ne se croit pas méchant, au contraire ! — voudrait tout simplement anéantir tout ce qui lui est supérieur. Il pique avec des épingles, et se réjouit de voir le sang couler à petits filets, tandis que l'assassin a peur, lui, du sang qu'il verse.

Le médiocre, lui, n'a jamais peur ; il se sent appuyé sur la multitude de ceux qui lui ressemblent.

Mais arrêtons là le cours de nos réflexions et revenons à notre véritable sujet.

Disons enfin, pour terminer et pour qu'il n'y ait pas d'équivoque possible en ce qui concerne la matière contenue dans ce livre, que nous n'apportons point ici de prétentions littéraires personnelles. Ainsi que le dit le sage Montaigne en ses *Essais :* « J'ai seulement faict icy un amas de fleurs étrangères, n'ayant fourni du mien que le filet à les lier. »

Nous profitons de l'occasion unique qui se présente pour remercier publiquement les personnes qui nous ont prêté leur gracieux concours, entr'autres M. Masson, le distingué bibliothécaire de l'œuvre admirable de la Ligue Nationale : la Bibliothèque Française de San Francisco.

A. MARS.

LES PYRÉNÉES

. . . ET . . .

LA CALIFORNIE

PREMIÈRE PARTIE

LE BÉARN

CHAPITRE I

LE BÉARN ET SES ORIGINES. — LA BATAILLE DE VOUILLÉ. — DAGOBERT. — HENRI IV, SA VIE, SON RÈGNE ET SA MORT. — BATAILLES, ANECDOTES ET BONS MOTS. — CONTES DANS LE STYLE DU TEMPS.

IL EST, de nos jours, un peuple qui se distingue de tous les autres par l'universalité de son caractère, de son génie, et par la merveilleuse variété de ses aptitudes. Agriculteur, industriel, commerçant, artiste et poète ; mobile, impressionnable, tour à tour pieux jusqu'à la superstition et sceptique jusqu'à l'incrédulité ; brave, tenace, impétueux, aimant le bruit pour le bruit, la gloire pour elle-même, et semant ses fils par les quatre parties du monde par simple goût des aventures ; au demeurant, sympathique à tout et à tous, s'efforçant de plaire et de se rendre agréable, en cherchant à résumer en lui seul notre humanité. Ce peuple, c'est le peuple méridional ; c'est le peuple du Sud-Ouest de la France.

L'histoire des peuples, qui a été l'objet de si brillantes études des érudits et des anthropologistes, nous autorise à faire une comparaison au commencement de ce livre :

D'où provenaient les anciens Gaulois ?

Évidemment, des hauts plateaux de l'Asie. Partis, comme Attila, des confins de la Chine, les premiers Gaulois ont probablement mis des siècles à se répandre, de proche en proche, jusqu'aux rivages de l'Atlantique, et, perdant dès lors la terre ferme sous leurs pieds, ils s'y arrêtèrent et débordèrent toujours, à n'en pas douter, dans les deux péninsules, par-dessus les Alpes et les Pyrénées.

Et maintenant, d'où provenaient les anciens Béarnais ?

L'origine du Béarn, ou *Pagus Bearnensis*, est plutôt faite de légendes, et n'a point d'annales ; ou, si l'on veut préciser, leur histoire sort de la pénombre des traditions vers 419, époque de sa conquête par les Wisigoths, qui furent précédés par les Suèves, les Alains et les Vandales, membres de plusieurs tribus primitivement établies entre l'Oder et la Vistule, et qui se répandirent ensuite dans le Midi de l'Europe et même jusqu'en Afrique.

« Les Wisigoths, disent les mémoires du temps, ont le » teint blanc et les cheveux presque blonds ; tous sont de » grande taille et de belle mine ; ils sont tous régis par les » mêmes lois, font profession de la même religion et suivent la » doctrine d'Arius ; ils parlent tous la même langue, la langue » que l'on appelle gothique. »

Le Béarn, avant l'arrivée de César, fut habité par les « Beneharnii, » dont la ville principale était « Beneharnum », Après avoir fait partie de la « Novempopulanie » ou « Troisième Aquitaine », c'est-à-dire « Pays des Eaux », que César désignait comme une des trois grandes divisions de la Gaule, à l'époque de la conquête romaine, elle occupait le Midi, entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan, et renfermait un grand nombre de peuples, Ibères d'origine, ce qui à fait dire à G. de Humboldt que la race basque descendait en droite ligne des Ibériens, grâce aussi à sa ressemblance physionomique, psychologique et linguistique avec ces derniers, dont les Basques ont encore conservé jusqu'à nos jours les traits principaux.

Quoi qu'il en soit, le Béarnais, placé entre le Basque incontestablement Ibérien, et le Bigorrais, très probablement Gaulois, conserve le type spécial qui revèle une colonie grecque

et latine, avec son exquise douceur de langage et sa courtoisie proverbiale.

Son histoire, à travers les âges, est une des plus nobles et des plus intéressantes à lire ; la liberté a poussé au milieu d'eux de toute antiquité ; brave, farouche, généreuse et fière, aussi sobre et aussi vigoureuse qu'une branche de houx, aussi indigène et aussi dure qu'une tige de buis. Tous, ils ont goûté du miel de l'Hymette et ils ont sucé le lait de la louve romaine : le sang impétueux des Cantabres, des Vascons et des Ibères a été mélangé au sang pourpre et bouillant des paladins fameux fils de la Gaule, dans les durs corps-à-corps, dans les assants héroïques et dans les combats fabuleux. Ils ont encore, marqué sur leur front, le sceau génial de la race française du Sud-Ouest de la Gaule.

Le Béarn, compris actuellement dans les départements des Basses-Pyrénées et des Landes, de nos jours une merveille, était autrefois une province montueuse et sèche, peu fertile, mais qui cependant était tapissée de quelques magnifiques vallées fructueuses en pâturages qui s'étendaient à perte de vue ; elle était bordée au Nord par la Chalosse, le Tursan et l'Armagnac, une partie de la Gascogne, qui la limitait aussi à l'Est et à l'Ouest. Les Pyrénées et le pays de Soule la séparaient, au Sud, de la Basse Navarre.

Après la fameuse bataille de Valon ou Vouillé en 507, gagnée par Clovis 1er sur Alaric II, roi des Wisigoths, les Vascons se laissèrent déposséder par Dagobert dont la naïveté et la bonté ne furent qu'une erreur historique devenue proverbiale. En effet, qui ne connaît la légendaire chanson du « Bon roi Dagobert » ?

Ouvrez l'histoire et vous verrez que Dagobert était un roi passionné, à l'occasion bon ou mauvais. On sait qu'il épousa successivement cinq femmes et qu'il eut toujours à la fois un grand nombre de concubines. Il se montra, en outre, dissolu et cruel ; il donna, une nuit, l'ordre d'égorger indistinctement tous les Bulgares qui étaient venus lui demander asile en 651, quand ils furent chassés de la Pannonie par les Avares.

Vers la même époque, il fit trancher la tête à tous ceux qui avaient le malheur de dépasser en hauteur celle de son épée

Le grand Saint Éloi, un des types les plus populaires de la Gaule, lui avait forgé un siége d'or massif, et il égalait en faste les monarques les plus riches de l'Orient.

Sous les Carlovingiens, le Béarn, fut administré par des vicomtes, vassaux immédiats des comtes de Gascogne.

En 1819, Louis le Débonnaire établit un vicomté héréditaire en faveur de l'un des fils du duc de Gascogne, Loup-Centule, dont la postérité mâle s'éteignit en 1134 ; plus tard, la maison de Moncade hérita du vicomté de Béarn par l'alliance de Marie, fille de Gaston VI, avec Guillaume de Moncade.

Le Béarn eut beaucoup à souffrir des incursions des Normands, et dut également traverser une longue période d'anarchie féodale, sans trop aliéner sa liberté. Entre autres, Gaston IV prit une part glorieuse à la première croisade.

A partir de 1460, les vicomtes transportèrent leur résidence d'Ortez à Pau, et, en 1465, le Béarn passa, par alliance, à la maison d'Albret ; Henri II, successeur de Jean d'Albret, épousa la célèbre Marguerite de Navarre, dont nous aurons l'occasion de reparler au courant de ce livre. On sait que Marguerite était sœur de François 1er, qui l'adorait. De cette union naquit la grande et héroïque Jeanne d'Albret, qui, mariée à Antoine de Bourbon, donna naissance au héros béarnais : Henri IV.

L'avènement de ce prince réunissait le Béarn à la France ; mais le pays, jaloux de ses « fors » ou libertés, ne l'entendit pas de cette oreille et voulut continuer à bénéficier de son indépendance nationale. On attribue au roi gascon cette phrase qui eut le don de calmer momentanément les susceptibilités des États du Béarn.

« — Je ne donne pas le Béarn à la France, mais bien la France au Béarn !..... »

Cette prophétie ne tarda pas à se réaliser, comme nous l'allons voir.

Le descendant de Saint Louis, le légitime successeur de Henri III au trône de France, est aussi l'âme, la gloire, l'amour, et, en un mot, l'histoire même du Béarn. Il est peu de princes, de physionomies de rois dont les Français se rappellent avec plus de joie patriotique, d'orgueil et de plaisir.

HENRI IV

D'après un dessin d'Alphonse de Neuville.

Tour à tour gai, singulier, dramatique et romanesque, on se représente toujours ce héros — l'amour, l'idole des Huguenots, — comme le véritable chevalier inconstant et superbe de la race française.

Où trouver une physionomie plus noble et plus française ? Où trouver un cœur plus chaud et plus magnanime ? Où trouver une épée plus brave et plus hardie ?

Il échappa constamment aux ruses de la Ligue, la combattant par la force quand elle se montrait franchement à lui. Mais ni la guerre ni les soucis de la politique n'empêchaient le jeune Béarnais de songer à ses amours. Entre deux rencontres, il écrit à Diane — à sa Diane — et ces lettres, ces billets écrits à la hâte, un pied déjà dans l'étrier, sont la chose la plus naïve, la plus gracieuse, la plus franche qui puisse se lire. Ce sont ces poétiques batailles, ces entreprises hardies, ces coups d'audace incomparables qui lui ont valu cette popularité immortelle dans toute la France et peut-être même dans le monde entier.

Sans doute, tout le monde connaît les historiettes tant de fois racontées à propos de sa naissance : Henri d'Albret, son grand-père, voulut que sa fille chantât une chanson béarnaise dans les douleurs, « afin de ne pas faire, disait-il, un enfant pleureur et rechigné ». Le 14 décembre 1553 — et non le 13, comme on l'a souvent écrit à tort, — date de la naissance du futur roi de France, Henri d'Albret éleva son petit-fils dans ses bras avec un cri de triomphe et s'écria : « — Ma brebis a enfanté un lion !..... » Puis, il lui frotta les lèvres avec un cap d'ail et les lui humecta avec du vin de Jurançon.

Le futur monarque fut élevé en petit montagnard, jouant et se mesurant avec les enfants de son âge, qu'il dominait par son intelligence et son agilité. Il vaguait, dit-on, nu-pieds, en plein hiver, couvert de vêtements grossiers et nourri d'aliments communs.

En même temps que cette forte éducation physique développait sa vigueur et sa hardiesse, on le confiait à des maîtres pleins d'érudition et de sagesse, qui étaient chargés de cultiver son esprit déjà d'une surprenante clairvoyance ; et, de plus, sa

mère, ardente et sévère calviniste, le nourrissait dans les principes de sa foi.

Vers 1561, il fut conduit à Paris, où sa gentillesse et ses grâces agrestes charmèrent la cour, et où il reçut, au Collège de Navarre, une instruction supérieure à celle de la plupart des princes et des gentilshommes de son temps. Henri connaissait les classiques grecs et latins ; il faisait de Plutarque sa lecture habituelle et serait devenu un véritable savant, si sa mère n'était venu le chercher — il n'avait alors que quinze ans — pour le précipiter dans la guerre civile. Elle le conduisit elle-même, à travers l'armée catholique, au camp des calvinistes, à la Rochelle, et le donna aux siens pour général, en 1569.

Il fit ses premières armes à Jarnac et s'y comporta si bravement qu'il étonna tous les chefs qui l'entouraient. Il avait conduit avec une impétuosité merveilleuse et un sang-froid extraordinaire la première charge de cavalerie. Quelle éducation et quels hommes !.... La mort de Condé le fit reconnaître comme le chef du parti, sous le commandement effectif de Coligny.

Henri IV sera toujours le héros superbe de ces vieilles guerres, qui furent les plus poétiques de France. On les faisait par plaisir et par bravoure bien plus que par intérêt ; c'était une chasse aux fanatiques, dirigée par le premier libre-penseur de l'époque ; on y jouissait des aventures, des dangers et des émotions, égayés par la liberté des champs et le radieux soleil du Midi. Le Béarnais présidait à ces campagnes avec un entrain de Gascon, une verve de soldat éclatant par brusques saillies, en poussant de la pointe contre les ennemis.

On ne voit pas, dit un historien, de grosses masses d'hommes se heurter lourdement et tomber par milliers sur la plaine. Le roi sort de Pau ou de Nérac, avec une petite troupe, fait prisonnières en passant les garnisons voisines, escalade une forteresse, coupe en deux un parti d'arquebusiers qui tente de lui barrer le passage, se dégage d'un groupe d'ennemis en forçant leurs lignes au cri de : Ventre-saint-gris ! brisant tout sur son passage avec l'impétuosité d'un lion, et revient aux pieds de Mlle de Tignonville.

Toutes les expéditions se font par des surprises et la

plupart sont aussi des coups de fortune. Nous extrayons ce passage d'un rapport du secrétaire de Sully :

Le roi de Navarre fit dessein de se saisir des villes d'eaux, qui étaient à lui en propre, où il courut de grandes fortunes. Le roi et quinze ou seize guerriers étaient enfermés dans la ville. Le tocsin sonnait furieusement, et un cri de : Arme !... arme !... et : Tue !... tue !... retentissait de toutes parts. Ce que voyant, le roi de Navarre, comme s'il eût été avec ses plus vaillants chevaliers, dès la première troupe qui se présenta de quelque cinquante, lui marchant le pistolet au poing, droit à eux, il cria :

— Or, sus ! mes amis; mes braves compagnons ! C'est ici où il faut montrer du courage et de la résolution, car d'icelle dépend notre salut. Que chacun me suive et fasse comme moi, sans tirer le pistolet qu'il ne touche !....

Tout à coup, oyant ceux qui criaient: " Tirez à cette jupe d'écarlate, à ce panache blanc, c'est le roi de Navarre !.... " il les chargea avec de telle impétuosité que, sans tirer que cinq ou six coups, ils prirent l'épouvante et s'ensauvèrent. Cette irrésolution donna moyen et loisir de faire ouverture des portes et à toutes les troupes de se présenter, à la tête desquelles le roi se mit, voyant la plupart des peuples s'enfuir et des consuls avec leurs chaperons s'écrier :

— Sire, nous sommes vos sujets et vos meilleurs serviteurs !

Il se mit à la tête pour empêcher le pillage; aussi ne commit-on aucune violence ni désordre, sinon que quatre punitions sévères, qui avaient tiré au panache blanc, ils furent pendus, avec la joie de tous les autres habitants, qui ne pensaient pas devoir en être quittes à si bon marché.

Après le désastre de Montcontour, il continua avec un courage et une persévérance inouis, n'ayant que des débris des armées protestantes, cette guerre de coups-de-mains héroïques, qui dura jusqu'à la paix de Saint-Germain, en 1570.

Cette paix — une infamie de Catherine de Médicis, du Pape et de Charles IX — devait recevoir, deux ans plus tard, le terrible camouflet de la Saint-Barthélemy. Reproduisons, à titre historique, une partie de la lettre du Pape à Catherine ; elle servira peut-être à alléger la terrible responsabilité de la maison de Valois :

..... Comme il ne peut y avoir de communion entre Satan et les fils de la Lumière, on se doit tenir pour assuré qu'il ne doit y avoir

aucune composition entre les catholiques et les hérétiques, sinon pleine de fraude et de feintise.....

On sait que, comme gage de réconciliation, Henri épousa, mais à contre-cœur, Marguerite de Valois, dont tout le monde connaît la vie galante.

Le mariage de Henri de Béarn avec la sœur du roi était, pour les protestants, un gage précieux de raccommodement, mais que la malignité des courtisans interpréta tout autrement. Charles IX n'avait-il pas dit :

« — En donnant ma sœur Margot au prince de Béarn, je la donne à tous les huguenots du royaume ! »

Le mariage fut célébré au Louvre, le 18 août 1572, et les fêtes auxquelles il donna lieu, en attirant à Paris toute la noblesse calviniste, suggérèrent à Catherine de Médicis, de triste mémoire, l'idée des massacres de la Saint-Barthélemy.

Pendant ce temps, Henri n'échappait à la mort qu'en abjurant, et il était ensuite retenu prisonnier au Louvre. On conçoit qu'il n'ait eu que fort peu d'affection pour la sœur d'un roi qui l'avait attiré dans un tel traquenard.

Charles IX lui avait laissé le choix entre la messe et la mort, et il s'était prudemment décidé pour le premier parti ; il embrassa solennellement le catholicisme.

Catherine de Médicis, cette mégère corruptrice de ses propres enfants, ne dédaignait pas non plus d'employer avec lui sa ressource ordinaire, afin de le retenir et de l'énerver, en présentant sans cesse de nouveaux objets à ses galanteries. Ajoutons à cela sa jeunesse, l'ardeur de son tempérament, la contagion de l'exemple, sa souplesse méridionale, et nous aurons l'explication de sa conduite à cette époque.

Cependant, soit que la honte le prît de vivre dans cette boue de la cour des derniers Valois, soit qu'il cédât aux suggestions du duc d'Alençon, soit qu'il regrettât son rôle de chef de parti, il s'enfuit pendant une chasse à Senlis (1576), rétracta à Tours son abjuration et reprit le commandement de l'armée calviniste. Il joua dès lors un rôle décisif, plein de noblesse et d'ardeur, dans toutes les attaques, entrecoupées de traités, qui

ensanglantèrent la fin du XVIe siècle, et s'y fit remarquer par la conquête de nombreuses places fortifiées dans la Guyenne, la Saintonge et le Poitou, et surtout par la fameuse victoire de Coutras (1587), où fut tué le duc de Joyeuse, mignon de Henri III, nommé général-en-chef de l'armée catholique.

L'armée de M. de Joyeuse, dit Péréfixe, était toute brillante d'or, de clinquant, d'armes damasquinées, de plumes à gros bouillons, d'écharpes en broderie, de casaques de velours, dont chaque seigneur, suivant la mode de ce temps-là, avait paré sa compagnie.

Celle du roi de Navarre était toute couverte de fer, n'ayant que des armes grises et sans aucun ornements, de grands collets de buffle et des habits de fatigue.

De plus, les officiers de Joyeuse n'étaient que les mignons de Henri III, tandis que les soldats du roi de Navarre étaient les glorieux débris de Jarnac et de Montcontour, commandés par un homme de génie et des lieutenants rompus au métier de la guerre.

Au moment où Henri allait faire sonner la charge, un des ministres l'arrêta en lui disant publiquement que Dieu ne bénirait point ses armes s'il n'effaçait auparavant le scandale qu'il avait donné, à la Rochelle, en débauchant une jeune fille de condition et en rendant à une famille distinguée l'honneur qu'il lui avait ravi. On voit que, de tout temps, cet intrépide galant mena de front l'amour et la guerre. Malgré l'inopportunité d'une telle remontrance, Henri sentit qu'il devait obéir ; il mit un genou en terre, et le brave des braves, les yeux remplis de larmes, jura qu'il ferait toutes les réparations convenables, en demandant humblement pardon à Dieu de sa faute. Cette soumission, peut-être plus politique que sincère, fut aussitôt suivie de la prière générale en usage chez les protestants dans ces circonstances solennelles ; les ministres Chaudieu et d'Amours entonnèrent le verset XII du psaume 118 :

La voici, l'heureuse journée
Qui répond à notre désir !

A la vue de cette armée prosternée, la folle jeunesse qui entourait Joyeuse éclata en rires moqueurs :

« — Par la mort ! ils sont à nous ! Les voilà qui tremblent et se confessent.....

» — Vous vous trompez, répliqua Henri. Quand nos hommes font cette mine, c'est qu'ils sont résolus de vaincre ou de mourir ! »

L'affaire s'engagea aussitôt par quelques volées de canon. Le roi de Navarre, se tournant alors vers les princes de Condé et de Soissons :

« — Souvenez-vous, leur dit-il, que vous êtes du sang des Bourbons, et, ventre-saint-gris ! je vous ferai voir que je suis votre aîné !

» — Et nous, répondirent-ils, nous vous montrerons, frère, que nous sommes vos cadets !..... »

On sait que Joyeuse avait quinze cents cavaliers de plus qu'Henri.

Les catholiques eurent tout d'abord l'avantage ; un gros de cavalerie de leur aile gauche aborda impétueusement les Gascons et les enfonça. Cet échec entraîna la déroute de tout l'escadron commandé par le vicomte de Turenne. L'armée de Joyeuse cria victoire et poussa droit aux bagages pour pouvoir piller, sans se mettre en peine de ce qui se passait ailleurs. A ce moment, les capitaines de Henri, Montgomery et Belzunce, croyant la bataille perdue et transportés d'un désespoir héroïque, s'élancèrent à la tête d'un bataillon de trois cents hommes.

« — Enfants, criaient-ils aux soldats, il faut périr, mais que ce soit au milieu des ennemis. Allons ! l'épée à la main ! il n'est plus question d'arquebuses ! »

Tous, alors, comme des lions déchaînés, se précipitent sur un corps d'infanterie composé de trois mille hommes et y creusent une trouée sanglante où pénètre impétueusement le reste de l'armée protestante.

Mais c'est à l'endroit où combattent les chefs des deux armées que va se décider le succès de la bataille. Joyeuse, ayant formé sa gendarmerie sur une seule ligne, la lance au galop sur les trois Bourbons, qui l'attendent de pied ferme à la tête de leurs escadrons, disposés sur six lignes de profondeur

et dans l'intervalle desquels Henri avait fait poster des arquebusiers qui fusillaient l'ennemi d'une main sûre. Le choc des deux cavaleries fut terrible ; il s'ensuivit une courte et sanglante mêlée où le roi de Navarre et ses deux cousins, se tenant mutuellement parole, déployèrent la valeur et l'audace des anciens paladins. Henri, la crinière au vent, comme un lion, abattait de son arme puissante tout autour de lui, et, ayant fait plusieurs prisonniers de sa main, non sans jeter ce cri moqueur et terrible à la fois, de « Ventre-saint-gris ! » se lança contre le vaillant Château-Regnard, cornette de gendarmes, et, le saisissant par le bras, il lui cria, de ce ton qui n'appartenait qu'à lui :

« — Rends-toi, Philistin, ou je te décroche ton bras de mannequin !.... »

Cette victoire fut d'autant plus glorieuse pour le roi de Navarre, que c'était la première bataille rangée gagnée par un parti qui avait été constamment battu sous les plus habiles capitaines. Au reste, Henri, comme toujours, se montra digne de cet éclatant triomphe par sa modération et son humanité envers les vaincus. Comme on venait lui présenter, le soir, pendant qu'il était à table, les bijoux et les autres magnifiques bagatelles provenant de la dépouille des mignons :

« — Qu'on remporte ces colifichets, dit-il, bons pour des comédiens. Le véritable ornement d'un général est le courage et la présence d'esprit dans une bataille, et la clémence après la victoire. »

Henri III ayant été presque chassé de Paris par l'ambitieux, duc de Guise, qui sous prétexte de catholicisme et d'orthodoxie ne visait rien moins qu'à le réduire au rôle de roi fainéant et à ressusciter Charles Martel, se jeta en 1588, après quelques hésitations, dans les bras des protestants et joignit ses forces à celles du roi de Navarre pour marcher contre le duc de Guise, chef des ligueurs. Il fut assassiné à Saint-Cloud par le moine Jacques Clément, au commencement du siège de Paris en 1589. Le duc d'Anjou étant mort en 1584, Henri de Bourbon, roi de Navarre, se trouvait être l'héritier direct de la couronne. Mais il n'était guère reconnu que par les villes du Midi et par une por-

tion de l'armée. La plupart des chefs du roi refusaient de se soumettre à un prince hérétique, excommunié par le pape ; la Ligue, un moment en péril par l'union des deux rois, était redevenue plus formidable que jamais ; soutenue par l'or et les troupes de l'Espagne et par le fanatisme d'une multitude en délire, elle avait proclamé, sous le nom de Charles X, un fantôme de roi, le vieux cardinal de Bourbon ; et son capitaine, le duc de Mayenne, tenait la campagne avec trente mille hommes. Henri jugea prudent d'abandonner momentanément Paris. Poursuivi à travers la Normandie par Mayenne, il gagna sur lui la bataille d'Arques (1589), vint tenter un coup de main sur Paris, échoua faute d'artillerie, se replia sur la Normandie, soumettant la plupart des villes sur son passage, et battit encore l'armée du duc de Mayenne à la mémorable bataille d'Ivry (1590).

Cette bataille, dont nous allons citer rapidement les principales péripéties à nos lecteurs, est la plus importante action de la vie militaire de notre héros.

Les ligueurs comptaient douze mille fantassins et quatre mille cavaliers, auxquels le Béarnais ne pouvait opposer que huit mille hommes à pied et trois mille montés. L'armée de Mayenne, comme celle de Joyeuse à Coutras, étalait un luxe étrange de riches armures, de harnais de prix ; comme à Coutras aussi, la cavalerie de Henri n'était armée que d'épées et de pistolets. Henri avait autour de lui, cette fois, la fleur de la noblesse catholique et protestante : son cousin de Conti, La Trémoille, du Plessis-Mornay, Rosny, etc. Les historiens du temps racontent une anecdote des plus intéressantes au sujet de Henri et du colonel Schomberg. Quelques jours auparavant, Schomberg avait demandé au Béarnais la paye de ses troupes ; Henri qui, comme on le sait, n'était guère un homme de finance, lui répondit brusquement « que jamais homme d'honneur ne demandait argent la veille d'une bataille ». Au moment d'engager le combat, le roi se rappela ce mot trop vif, et, s'approchant de Schomberg :

« — Monsieur de Schomberg, lui dit-il, je vous ai offensé ; cette journée peut être la dernière de ma vie ; je ne veux point

emporter l'honneur d'un gentilhomme. Je sais votre valeur et votre mérite ; pardonnez-moi et embrassez-moi.

» — Il est vrai, Sire, répondit le colonel, Votre Majesté me blessa l'autre jour, mais aujourd'hui elle me tue, car l'honneur qu'elle me fait m'oblige de mourir pour son service. »

Il tint parole et mourut en combattant vaillamment à côté du roi.

Avant de donner le terrible signal, chaque parti invoqua le secours du ciel. Henri nourrissait des sentiments religieux indépendants de toute secte, et on le vit, dans cette circonstance solennelle, monté sur son superbe cheval de bataille et armé de toutes pièces, mais la tête découverte, invoquer à haute voix le dieu des combats.

Un immense cri de : « Vive le roi ! » répondit à l'invocation de Henri. C'est alors qu'il aurait adressé à ses troupes cette harangue si connue :

« — Mes amis, vous êtes Français, je suis votre roi, voilà l'ennemi ! A eux ! Si vous perdez votre cornette, ralliez-vous à mon panache blanc : vous le trouverez toujours sur le chemin de l'honneur et de la victoire !.... »

Sur le cimier de son casque ondulait un magnifique panache de plumes de paon blanc, comme pour se faire reconnaître de plus loin à ses amis et à ses ennemis.

L'action préluda par quelques volées meurtrières parties des six canons qui composaient l'artillerie royale, dirigée par le grand maître La Guiche ; puis les deux cavaleries s'abordèrent dans un choc épouvantable. Le duc d'Aumont culbuta les chevau-légers de la Ligue ; les chevau-légers royalistes plièrent sous la charge d'un escadron de Wallons, qui, par une folle bravade, vint donner de la croupe de ses chevaux contre le canon du roi. Pendant ce temps, le choc décisif avait lieu sur un autre point. Comme le roi et Mayenne s'avançaient l'un contre l'autre, les reîtres de la Ligue, mis en désordre, d'abord par le canon, puis par les arquebusades des tirailleurs, se rejetaient sur le gros escadron de Mayenne et y portaient la confusion. En un instant, les deux troupes n'offrirent plus qu'une mêlée tourbillonnante et mugissante. Henri, après

avoir préparé sa bataille avec la science et le sang-froid d'un grand stratégiste, se comporta, une fois la lutte engagée, comme jadis Roland, le plus célèbre des paladins de Charlemagne, et sembla croire qu'il devait conquérir sa couronne à la pointe de son épée. Un instant même, on le crut mort ou prisonnier et son escadron renversé, parce que l'officier qui portait la cornette royale, ayant été aveuglé par un coup de feu, ne se soutenait plus qu'avec peine, et que, dans le même temps, un officier, dont le casque était, comme celui du roi, orné d'un panache blanc, fut jeté à terre d'un coup de lance. Déjà, les ligueurs criaient : « Victoire ! » et les royalistes flottaient incertains entre la défense et la fuite, lorsque Henri accourut, l'épée haute, couvert de sang et de poussière, s'écriant :

« — Tournez visage, afin que, si vous ne voulez plus combattre, vous me voyez du moins mourir !.... »

Et il s'élança de nouveau dans la mêlée, entraînant ses troupes par un élan irrésistible. Le combat fut terrible, mais court. La valeur et l'expérience militaire l'emportèrent sur le nombre. Les ligueurs et leurs auxiliaires subirent le sort des courtisans à Coutras.

Le roi remit ses escadrons en marche et poursuivit sa victoire. Partout, la cavalerie de la Ligue était en déroute, pressée l'épée dans les reins par les cavaliers de Henri IV.

La Ligue ne se releva jamais de ce coup terrible ; deux mille de ses cavaliers restaient sur le champ de bataille et toute son infanterie était tuée ou dispersée ; cinq canons et tous les drapeaux de l'ennemi tombèrent au pouvoir de la petite armée royaliste, jusqu'à la cornette blanche de Mayenne, semée de fleurs de lis noires, et à l'étendard couleur de sang du comte d'Egmont.

Après cette glorieuse journée, il vint de nouveau assiéger Paris, que la famine allait lui livrer, quand l'arrivée des troupes espagnoles, commandées par le duc de Parme, le contraignit de nouveau à la retraite. Il recommença alors la guerre de siéges, de coups de main, de marches hardies, qui l'avait déjà relevé si souvent. Arrêté à chaque instant par le manque d'argent et menacé de voir son parti se dissoudre, il surmontait

tous les obstacles par son intarissable gaieté, par les ressources de son esprit formé de longue main aux fluctuations de la guerre et de la fortune.

Cependant, la Ligue s'affaiblissait, déchirée par des divisions intestines ; les catholiques modérés commençaient à ouvrir les yeux sur les projets ambitieux de l'Espagne et gémissaient sur les malheurs de la patrie ; le peuple, moissonné par la famine, se lassait des prédictions fanatiques des « moines-tribuns ». Henri lui-même n'était pas moins embarrassé que ses ennemis ; il voyait se perpétuer la guerre sans résultat décisif, et ouvrait l'oreille aux propositions de ceux qui lui répétaient que cette lutte fratricide ne pouvait finir que par la ruine de la France, ou par une transaction dont la seule base possible était sa conversion au culte de la majorité.

En réalité, cette transaction était depuis longtemps dans sa pensée, et il en avait même promis la réalisation aux catholiques qui suivaient son parti. Le mot qu'on lui prête au dernier moment : « Paris vaut bien une messe ! » n'est pas invraisemblable, et l'on peut raisonnablement croire qu'un changement de religion n'était pas pour lui une affaire de conscience, mais une affaire d'État, et qu'il était en avance de mille coudées, pratiquement parlant, sur tous ses contemporains, fanatiques enragés.

Il prit enfin son parti, eut quelques conférences à Saint-Denis avec des évêques, et abjura solennellement de nouveau le protestantisme, dans l'antique église de l'Abbaye, le 25 juillet 1593. Quelques jours avant, il avait écrit assez légèrement à sa maîtresse qu'il allait faire « le saut périlleux, mais que cette vieille somnambule ouvrirait tout grand son giron pour le recevoir. »

Il fit son entrée dans la capitale le 22 mars 1594 ; le comte de Brissac, gouverneur de Paris, lui livra pendant la nuit l'une des portes de la ville.

L'or et les dignités, répandus à profusion, firent faire un grand pas à la pacification du royaume, après les terribles convulsions qui avaient failli précipiter la France aux abîmes et la livrer, morcelée et déchirée par les factions, aux entreprises de l'étranger.

« Vous le voyez, écrit-il quelques jours après ces événe-
» ments, dans un message envoyé à Pau, je ne donne pas le
» Béarn à la France, mais la France au Béarn ! »

On ne peut méconnaître les services immenses que rendit ce prince pour l'unité et la nationalité françaises, sauvant la France de la ruine en étouffant l'anarchie ; destruction immédiate de l'influence espagnole ; la restauration de l'ordre politique et de l'administration ; le développement donné au commerce, à l'industrie et à l'agriculture.

On lui doit aussi le plus grand projet du siècle, car il était l'initiateur du remaniement de l'Europe, qui devenait une fédération sous le nom de Grande République Chrétienne. Il faut encore honorer en lui le champion de la liberté de conscience, mais il finit par en être martyr, car tout en se préparant pour ses vastes projets, qui eussent assuré la liberté de l'Europe et prévenu les horreurs de la guerre de trente ans, il tomba tout-à-coup sous le poignard d'un fanatique nommé François Ravaillac qui le frappa dans son carrosse, comme Caserio frappa récemment le regretté président de la République, Carnot.

On sait dans quelles circonstances et comment Ravaillac frappa Henri IV. Tout le monde disait alors que Henri IV allait faire la guerre au Pape. Les publications et les exhortations que l'on répandait alors pour justifier le tyrannicide exaltèrent beaucoup de fanatiques, parmi lesquels Ravaillac, qui jura de déterminer Henri IV à se ranger avec ceux de l'Église réformée à l'Église catholique, apostolique et romaine, où d'assassiner le roi. Il ne put pénétrer jusqu'à Henri IV. Deux jours après, Ravaillac, l'ayant vu dans son carrosse près des Innocents, s'écria : « Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ et de la Vierge Marie, que je vous parle, Sire! » Il fut repoussé par les gardes, et comme il insistait vivement, le sieur de la Force lui dit :

— « Retirez-vous, vous êtes un papault, un catholique à gros grains! »

A toutes les personnes que le malheureux rencontrait, il parlait de ses visions, et beaucoup lui répondaient de s'en retourner à Angoulême ou à Tourres, son village de naissance.

Il y revint, en effet, mais bien décidé à tuer le roi. Ravaillac quitta de nouveau Angoulême le jour de Pâques 1610. Il entreprit son voyage à pied et arriva à Paris quinze jours ou trois semaines avant de perpétrer son crime. Le 14 mai, il entendit la messe à l'église Saint-Benoît, dîna dans une auberge avec son hôte et un marchand nommé Colletet, puis il se rendit au Louvre, dans l'intention de tuer le roi entre deux portes ; mais il ne put s'approcher en ce moment du roi qui était déjà monté dans son carrosse.

Ravaillac suivit le carrosse dans lequel se trouvaient le roi, le duc d'Épernay, le duc de Montbaron, les maréchaux de La Force, de Roquelaure et de Lavardin, le premier écuyer de Liancourt et le marquis de Mirabeau. Lorsque le carrosse entra dans la rue de la Ferronnerie, alors fort étroite, il fut arrêté par un embarras de charettes ; la plupart des valets de pied entrèrent dans le cimetière des Innocents et il n'en resta que deux auprès de la voiture. Le roi était au fond, tournant le visage et penché du côté de M. d'Épernay.

L'assassin, passant son bras au-dessus de la roue du carrosse, lui donna dans le côté deux coups de couteau. Le premier coup fut dirigé entre la seconde et la troisième côte, un peu au-dessus du cœur. Le roi tomba mort sans faire entendre un cri.

Personne n'avait vu frapper, et l'assassin aurait pu s'enfuir sans être reconnu, s'il n'était resté en place le couteau à la main, comme pour se faire voir. Un gentilhomme nommé Saint Michel mit l'épée à la main et en allait percer Ravaillac, lorsque le duc d'Épernay lui cria : « Assurez-vous de ce malheureux, mais ne le touchez pas. »

Un gentilhomme qui était à cheval, lui enleva prestement son couteau, on le saisit et on le fouilla. On trouva sur lui un distique dont il avait parlé et un cœur de coton qui lui avait été donné par M. Guillebaut, chanoine d'Angoulême, pour le guérir de la fièvre. Le 27 mai, Ravaillac, déclaré par le Parlement coupable de lèse-majesté divine et humaine au premier chef, fut condamné à la peine de mort, avec tenaillement, versement de plomb fondu et d'huile bouillante dans les plaies, etc.

Nous ferons grâce aux lecteurs des scènes douloureuses qui suivirent la mort du misérable; disons simplement que la France entière pleura et porta longtemps le deuil de son roi bien-aimé, qui fut le seul roi de France resté vraiment populaire, et comme le dit Guden de la Brennellerie, ami de Beaumarchais, dans une pièce de poésie faite pour un concours académique, en 1779 :

Seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire,
Il fut de ses sujets le vainqueur et le père !

Nous allons quitter avec regret le bon roi Henri pour poursuivre le but de notre livre. Qu'il nous soit permis de citer, pour terminer, quelques anecdotes qui égayeront, nous l'espérons, cette triste fin du grand roi.

Le nombre en est incalculable ; choisissons au hasard :

Henri IV, mettant la main sur l'épaule de Crillon, dit un jour à des ministres étrangers :

« — Voilà le premier capitaine du monde !

— Vous en avez menti, Sire, c'est vous ! » lui répliqua vivement Crillon.

On connaît le billet laconique que le Béarnais lui écrivit :

« Pends-toi, brave Crillon ! Nous avons vaincu à Arques, » et tu n'y étais pas..... Adieu, brave Crillon ; je t'aime à tort » et à travers ! »

Les bons mots de Henri IV semblent avoir mis sa cour en verve. Comme il demandait un jour à une demoiselle d'honneur :

« — Par où pourrait-on gagner votre appartement ?

— Par l'église, Sire ! » lui répondit-elle finement.

Henri s'aperçut, un jour de bataille, que des boulets qui venaient d'une batterie placée sur une éminence, faisaient baisser la tête à plusieurs cavaliers, qui se redressaient aussitôt, dans la crainte d'être réprimandés par le roi.

« — Mes enfants, leur cria celui-ci, il n'y a pas de mal ; de pareilles visites valent bien une révérence ! »

A la bataille de Coutras, un officier et un soldat ennemis sautent ensemble à la bride du cheval du roi de Navarre, en criant : « Le roi est pris ! »

« — Ne savez-vous pas qu'on ne prend jamais le roi aux échecs ? » riposta Henri aux agresseurs, en fendant la tête à l'un d'un coup de sa terrible épée, et en brûlant la cervelle à l'autre avec son pistolet.

Henri, ayant entendu parler un jour d'un homme qui avait la réputation d'être très facétieux, voulut le voir et le fit mander auprès de lui. On le lui amena pendant qu'il dînait ; le roi le fit approcher de la table, vis-à-vis de lui, et lui demanda :

« — Comment t'appelles-tu, l'ami ?

— Sire, l'on me nomme Gaillard.

— Jarnicoton ! continua Henri avec bonhomie, voilà un bien joli nom. Quelle distance peut-il bien y avoir entre Gaillard et « paillard » ?

— Elle n'est pas grande, sire, répartit le malicieux drôle ; il n'y a guère que la largeur de cette table entre les deux !,.. »

Henri causait un jour avec son jardinier de Fontainebleau, qui lui disait :

« — Ce terrain est des plus ingrats ; j'ai beau l'engraisser ; j'y perds mes peines ; rien ne profite, rien ne vient. — Semez-y des Béarnais, dit le roi, ils prennent partout. »

Henri IV jouait un jour avec ses enfants, qui s'étaient placés à cheval sur son dos, et qu'il promenait sur le tapis dans une posture peu royale.

Survint un ambassadeur d'Espagne :

« — Etes-vous père, monsieur l'ambassadeur ? lui demanda le Béarnais.

Et, sur sa réponse affirmative :

» — Alors, ajouta-t-il, je puis finir le tour de la chambre. »

Henri IV, voulut un jour faire connaître à un ambassadeur d'Espagne le caractère de ses ministres, Villeroi, Jeannin et Sully, et s'y prit d'une façon assez originale : il fit appeler d'abord Villeroi :

« — Voyez-vous cette poutre qui menace ruine? — Sans doute, dit Villeroi sans lever la tête ; il faut la raccomoder ; je donner des ordres pour cela. »

Il appela ensuite le président Jeannin ; celui-ci, comme

l'autre, sans lever la tête dit : « Il faut s'en assurer. » On fait venir Sully, qui, sur la question, regarde la poutre :

» — Eh ! sire, s'écrie Sully, y pensez-vous ? Cette poutre durera plus que vous et moi. »

Nous avons vu le tragique et le grivois, passons maintenant au caustique :

« Le jeudi, dernier de ce mois et an 1609, j'ai acheté un » contre-poison et préservatif d'un jésuite nommé Baile de son » nom, et Rouet de son surnom, contre les erreurs des prétendus » réformés, qu'on crioit par les rues, et m'a cousté trois sols, » ce qui n'est point cher, la lumière de vérité étant presque » toute éteinte ce jourd'hui par les brouées de sophisterie et de » mensonge. »

Plus d'une fois, après la mort du roi de Navarre, les Béarnais essayèrent de reconquérir leur ancienne autonomie ; les institutions égalitaires de la Révolution les ont attachés définitivement à la France.

Dans une autre chapitre, nous repassons les évolutions de la province Béarnaise, ainsi que les mœurs, les coutumes et la langue du pays, ou, pour parler plus exactement, l'idiome béarnais.

LA GASCOGNE

CHAPITRE II

La Gascogne et ses Origines. — Roncevaux. — La Chanson de Roland. — Historique de la Province.

SI LE BÉARN a un glorieux chapitre dans l'histoire de notre belle France, la Gascogne n'y a pas moins marqué son passage brillant ; et son auréole éclatante illumine encore la tête de la République Française. Comme le Béarn, la Gascogne fit partie d'abord de la Novempopulanie, puis de la Troisième Aquitaine.

L'origine du peuple qui habita la Gascogne est encore très controversée ; les légendes, plus que les annales, pourront nous mettre sur la seule et véritable voie.

Il y a tout lieu de croire que les Cantabres, si célèbres au temps des anciens Romains par leur courage indomptable, ainsi que les Vascons, descendants des Ibères, formèrent avec quelques tribus germaniques la race Gasconne de la rive gauche de la Garonne, tandis que les Béarnais et surtout les Basques, retirés sur le sommet des Pyrénées, auraient conservé la pureté de la race Ibérique.

Quoiqu'il en soit, les Vascons envahirent complètement le territoire. Plusieurs expéditions, notamment celle de 602, commandée par Thierry de Bourgogne et Théodebert d'Austrasie, parvinrent à faire leurs chefs prisonniers, à les battre, à leur imposer des tributs ; leur résistance opiniâtre, leur courage sublime et héroïque firent qu'ils se maintinrent toujours dans

leurs conquêtes, qu'ils s'y établirent solidement et finirent même par donner leur nom à la province, où ils avaient déjà depuis longtemps choisi des chefs héréditaires portant le titre de ducs. De là le nom en latin de Vasconia (Gascogne), qui forme aujourd'hui le département des Landes, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de la Haute-Garonne et un peu de l'Ariège.

Charles Martel, quand il partagea ses états entre ses trois fils, Pépin Griffon et Carloman, oublia sans doute la Vasconie, qui ne fut pas comprise dans ce partage; c'est ce qui donna lieu à de terribles combats entre les auxiliaires du duc d'Aquitaine et les successeurs de Charles Martel. Les Gascons trouvèrent alors l'occasion de développer de nouveau l'intrépidité et l'habileté dans les combats qui les avaient rendus si redoutables.

Par une politique qu'il croyait de nature à lui rallier les populations soumises, Charlemagne laissa à Loup-Centule le gouvernement de la Gascogne. Il eut lieu de s'en repentir ; car, durant son expédition au delà des Pyrénées, les Gascons, sous la conduite de leur duc, tombèrent sur l'arrière-garde de son armée et la mirent en déroute, près de la vallée de Roncevaux. C'est dans cette bataille mémorable que le célèbre paladin Roland trouva une mort glorieuse. « Quand le grand empereur arriva à Aix, dit la célèbre *Chanson de Roland*, chef-d'œuvre d'un poète inconnu, voicy venir Alde, la douce Alde aux yeux clairs, la moult gente damoiselle, fiancée à Roland, qui demande à Charlemagne :

« — Où est Roland, le capitaine, qui a juré de me prendre pour femme ? »

Charles, alors, sent sa douleur s'accroître ; ses yeux se remplissent de larmes, il tire sa barbe blanche.

« — Hélas ! ma sœur, ma chère enfant, tu t'informes de l'âme de mon âme et d'un corps mort ! Roland n'est plus !... Mais je saurai t'en faire un bon échange. Écoute : veux-tu mon propre fils, Louis, la chair de ma chair ? »

Alde répond :

« — Ce discours m'est étrange. A Dieu ne plaise, ni à ses anges, qu'après mon Roland je reste vive ! »

Et, en disant ces mots, elle tombe morte aux pieds de Charlemagne.....

Les populations de la montagne répètent encore aujourd'hui le chant d'Altabizcar, composé par les bardes Vascons pour perpétuer le souvenir de ce grand désastre de l'armée de Charles :

« Ils viennent, ils viennent, enfant !... Comptes-les bien !...
» Un, deux, etc... Mais les rochers, en tombant, écraseront les
» troupes ! Le sang ruisselle, les débris de chair palpitent...
» Oh ! combien d'os broyés ! Quelle mer de sang !...

» Ils fuient ! ils fuient !... Où est donc la haie de lances ?...
» Combien sont-ils ? Enfant, comptes-les bien !.... Un, deux...
» C'est fini !.... La nuit, les aigles viendront manger ces chairs
» écrasées, et tous ces os blanchiront dans l'éternité !... »

On sait que le duc de Gascogne fut pendu par ordre de Charlemagne. Louis le Débonnaire, ayant vaincu les Gascons, conféra la dignité de duc à Totilus (ou Totilo), un de ses parents. C'est sous ce prince que les Normands firent irruption dans la Gascogne. Vaincu dans deux combats, le duc les défit enfin et les chassa de la province. Les Normands ne tardèrent pas à se venger de leur défaite dans une sanglante journée où périt Seguin, duc des Gascons.

Guillaume, son successeur, eut à peu près le même sort.

A la mort d'Arnaud, Sanchès Ier Mitana, exilé par Louis le Débonnaire, fut rappelé par les Gascons qui se soumirent à lui. Sanchès, qui fut le fléau des Sarrasins, eut pour successeur son fils du même nom. Celui-ci fut le père de Garcie Sanchès le Courbe, qui réunit le comté de Bordeaux à son duché vers l'an 904. Sanchès Guillaume, arrière-petit-fils de Sanchès le Courbe, mourut en 1032. Sa fille, Alauza, fut mère de Bérenger, qui obtint le duché de Gascogne en 1032 et mourut sans postérité en 1039.

Cette même année, Eudes, duc de Guyenne, succéda du chef de sa mère au duché de Gascogne et mourut en 1069.

Alors, Bernard, comte d'Armagnac, s'empara de la province. Mais Guillaume-Geffroy, duc de Guyenne, déclara la guerre à Bernard, le vainquit et le dépossèda du duché.

C'est ainsi que la Gascogne se trouva réunie à la Guyenne, dont elle a suivi depuis les destinées.

Nous ferons allusion, quand le moment sera venu, au caractère et aux mœurs de ce pays merveilleux, en choisissant quelques anecdotes du cru, ce qui n'est, à notre avis, jamais une faute pour amuser l'aridité de nos descriptions.

Encore un mot, cependant, sur le comté de Bigorre, compris dans la ci-devant province de Gascogne et qui forme aujourd'hui le département des Hautes-Pyrénées.

Bigorre (Bigeritamus), ancien pays de France, ayant titre de comté et Tarbes pour capitale, fut possédé successivement par les Romains et les Wisigoths.

Ce pays devint, sous les rois de la première race, une dépendance de l'Aquitaine. Après la mort de Charlemagne, il fut administré par des seigneurs particuliers.

Raymond, comte de Bigorre, qui vivait vers le milieu du Xe siècle, eut pour successeurs ses deux fils, Louis et Arnaud.

Garcias-Arnaud, fils d'Arnaud, fut père de Bertrand-Roger, lequel laissa pour successeur au comté Bertrand II, dont la fille unique, Béatrix, épousa en 1078 Centule, comte de Béarn.

Conquis par le Prince Noir, repris par Charles V, il fut donné, en 1425, par le roi Charles VIII à Jean, comte de Foix, d'où il a passé dans la maison d'Albret, pour être définitivement réuni à la couronne de Henri IV.

LES PYRÉNÉES

CHAPITRE III

Aspect Général des Pyrénées. — Un Orage dans la Montagne. — Crépuscule.

UN des coins les plus remarquables de la France est sans contredit les Pyrénées. En effet, où trouver de plus magnifiques horizons, des vallées plus gaies et plus verdoyantes, des ruisseaux plus limpides, des torrents plus impétueux, une végétation plus luxuriante, des gorges plus sauvages, une lumière plus pure, des nuits plus belles, des Himalayas plus grandioses et plus éblouissants, et des effets de soleil plus magiques ?

Nous n'aurons pas la folle outrecuidance de vouloir entreprendre de décrire ici les vues nombreuses et pittoresques des sites pyrénéens ; il nous faudrait pour cela un cadre d'une autre envergure.

Du côté des Basses-Pyrénées méridionales, dominées par les ramifications septentrionales des Pyrénées, s'étendent de belles et fertiles vallées, dont la plus belle et la plus renommée est celle d'Ossau, qui ne mesure pas moins de seize kilomètres de développement. Elle commence au pied du pic d'Ossau (2,885 mètres d'altitude) et va se perdre dans la belle plaine d'Oloron. Les autres points culminants principaux sont : le pic Saoubisie (2,609 m.), le pic du Ger (2,487 m.), le pic d'Isabe (2,475 m.) et le pic d'Aspe (2,500 m.)

Ces montagnes sont sillonnées par de nombreux cours-d'eaux qui arrosent le département. Ces rivières sont : l'Adour, la Nive, la Bidassoa, l'Ardanabia, l'Aray et la Sery. Le gave

de Pau, qui reçoit, avant de se réunir à l'Adour, le gave d'Oloron ; le gave de Mauléon, etc.

On y trouve en outre beaucoup de lacs, parmi lesquels nous mentionnerons ceux d'Artouste, de Peyreget, d'Ayous et de Bersou. Les sources minérales y abondent ; les plus connues sont celles des Eaux-Bonnes, des Eaux-Chaudes, de Comde, de Salies, d'Accous, de Garrès, d'Escot, de Barrinque, de Monein, de Larrance, de Villefranque et de Saint-Christau.

Du côté des Hautes-Pyrénées, on ne peut s'imaginer un spectacle plus étrange, plus merveilleux et plus pittoresque à

Le Pic du Midi d'Ossau.

la fois. En effet, une plume d'artiste exercé pourrait seule faire la description de cette vue inoubliable et enchanteresse, surtout à l'époque de la végétation. Il est absolument impossible de rien voir de plus beau.

Les hauts sommets, pareils à des calottes d'argent, scintillent sous le soleil vainqueur de mai. La hauteur prodigieuse de ces montagnes forme des cimes éternellement neigeuses, dominant avec une majesté sans égale la magnifique plaine de Tarbes. Puis, apparaît une innombrable quantité de vallées, toutes plus riantes, plus fertiles et plus luxuriantes les unes que les autres. Les principales sont celles de Lourdes, d'Argelès, de

Pierrefitte, de Luz, de Gavarnie, de Cauterets, de Campan, de la Neste, d'Arreau, d'Aure, etc.

Les sommets les plus élevés que présentent les Hautes-Pyrénées sont : la Maladetta (3,298 mètres d'altitude), le Cylindre du Marboré (3,332 m.), le pic du Midi de Bigorre (2,923 m.), la Brèche Roland (2,943 m.), le pic d'Aiguillon (2,611 m.), le pic d'Arbizon (2,885 m.) l'Ayré (2,469 m.) le pic de Clarabide (2,873 m.), etc.

Qui n'a été émerveillé de la vaste plaine de Bagnères-de-Bigorre ? Elle ne peut être comparée qu'à un parc immense, de plus de cent kilomètres de superficie, qui s'allonge en ovale du côté d'une magnifique chaîne de monts détachés des hautes montagnes et qui sont couverts d'un riant et splendide feuillage dans lequel gazouillent d'innombrables légions d'oiseaux.

Quand on a habité ce pays durant une saison orageuse, on frémit malgré soi au seul souvenir des cataclysmes grandioses et épouvantables qui sévissent si souvent dans ces montagnes.

Après une journée torride, les nuages s'épaississent et passent rapidement du gris-de-plomb au noir-de-fumée ; l'atmosphère devient étouffante, et l'on se sent vaguement attristé et énervé. A chaque instant, la nuée s'entr'ouvre, puis aussitôt l'air gémit et la terre tremble au bruit formidable d'une décharge de coups de tonnerre répercutée et prolongée indéfiniment par des échos mille fois répétés. Les éclairs se poursuivent avec une rapidité effrayante ; leur éclat éblouissant découvre par instants tout le paysage. Les lignes de cultures, les arbres, les gorges sont illuminés comme par quelque gigantesque feu d'artifice. Les sommets des montagnes flamboient et jettent des lueurs bleuâtres ; les pics déchiquetés se dressent subitement, telle une armée de spectres.....

Les torrents, les rivières, les ruisseaux écument et apparaissent dans une blancheur livide et couverts d'une mousse écumante. La foudre tombe en de brusques traînées d'un rouge trop vif et impossible à fixer, embrasant, consumant tout ce qu'elle touche.

Les habitants, saisis d'épouvante, se signent, et fidèles à une coutume dont l'origine se perd dans la nuit des temps, se

couvrent la tête de feuilles de laurier pour se préserver de la foudre.

Tout-à-coup, le vent s'engouffre dans les nuages, les chassant contre les montagnes qui les déchirent. Alors, un long jet de pluie, de grêle, de feu s'ouvre sur la terre, fauchant, abattant les récoltes, inondant les cimes, descendant le flanc des montagnes, glissant comme un énorme serpent aux anneaux gris et boueux, et se précipite impétueusement dans le Gave et les autres cours d'eaux.

Après l'orage, les routes sont crevassées par des fondrières. Les arbres, retenus par leurs racines saignantes, pendent lamentablement ; des pans entiers de terre ont croulé, et les moindres torrents sont devenus des fleuves.....

Le danger le plus imminent est passé. L'homme des champs contemple attristé cette dévastation ; les animaux eux-mêmes ont eu peur : ils frissonnent encore.

Mais tout redevient calme ; le soleil radieux apparaît, faisant étinceler les diamants liquides restés accrochés à chaque feuille d'arbre, aux buissons odorants, aux humbles touffes d'herbe... En haut, c'est l'azur, intense, avivé, vibrant. Royal manteau des monts, il a repris son éclat bleu tendre aux rebords pourprés.

Admirons, ce même jour, un spectacle étrange et magique : les montagnes se couvrent graduellement d'une buée transparente, et, malgré tout, les cimes encapuchonnées de neige apparaissent encore ; puis, un manteau de gaze sombre s'étend sur les montagnes : c'est la nuit.

L'air bleuâtre, enfermé dans les gorges, s'épaissit et devient visible ; au fur et à mesure que le voile tombe, il emprisonne, pour ainsi dire, l'air et la lumière et les rend palpables.

L'œil pénètre avec volupté dans le blond réseau d'or qui enveloppe encore les croupes ; il en sent la mollesse et la profondeur. Les arêtes saillantes s'adoucissent, les contours heurtés se fondent ; c'est le ciel qui descend et prête son voile immense pour couvrir la nudité des sauvages filles de la terre...

Oh ! le beau rêve, la belle nuit qui fait dormir les Pyrénées !...

JURANÇON, SUR LE GAVE DE PAU. — PERSPECTIVE DES PYRÉNÉES.

PAU

CHAPITRE IV

Historique de la Ville de Pau. — Principaux Monuments. — Biographies de ses Hommes Illustres.

QUI de vous chers lecteurs, ne connaît la jolie ville de Pau? Berceau du roi de Navarre et de tant d'hommes illustres, génies de toute sorte qui l'ont si grandement glorifiée !

Cette remarquable cité, admirable par sa situation, est bâtie à l'extrémité d'un plateau qui domine une large vallée, et dans le fond de laquelle le Gave dessine ses capricieux méandres. Au Sud, on aperçoit la superbe chaîne des Pyrénées, dont les sommets gigantesques sont coiffés de tout temps d'une éblouissante calotte de neige.

Le château, vu de la plaine, est superbe d'harmonie et d'agrément Il s'élève au confluent du Gave et du Hédas, sur un promontoire ; il est séparé de la ville par une allée d'arbres majestueux et séculaires. Vu d'assez loin, il se détache seul dans le ciel bleu et affecte la forme d'un énorme triangle tronqué à la base tournée vers l'Est ; deux tourelles à clochetons s'avancent de front vers l'Ouest ; le corps oblong suit, et deux grosses tours en briques ferment la marche avec leurs esplanades et leurs créneaux. Trois ponts le relient à la ville et au Parc. L'un, traversant le fossé qui aboutit à la porte principale, date de Louis XIII.

Des six tours, le donjon, ou « tour de Gaston Phœbus », construite en briques, est la plus importante à tous les points de

vue. Elle possède des oubliettes qui furent la dernière demeure de beaucoup de seigneurs et d'autres personnalités gênantes de cette époque.

Au sud du château, on remarque une septième tour qui servait, dit-on, à la fabrication des monnaies béarnaises. Nous devons nous borner à cette légère esquisse de l'édifice, qui possède une quantité de tourelles, de terrasses, d'arcades etc.

Pénétrons maintenant dans les appartements des anciens rois de Navarre. Nous entrons dans une grande chambre ornée de tapisseries des Gobelins et de meubles de luxe d'une grande valeur historique. Elle est suivie de plusieurs chambres richement décorées, dont l'une possède une superbe glace de Saint-Gobain, d'un seul morceau.

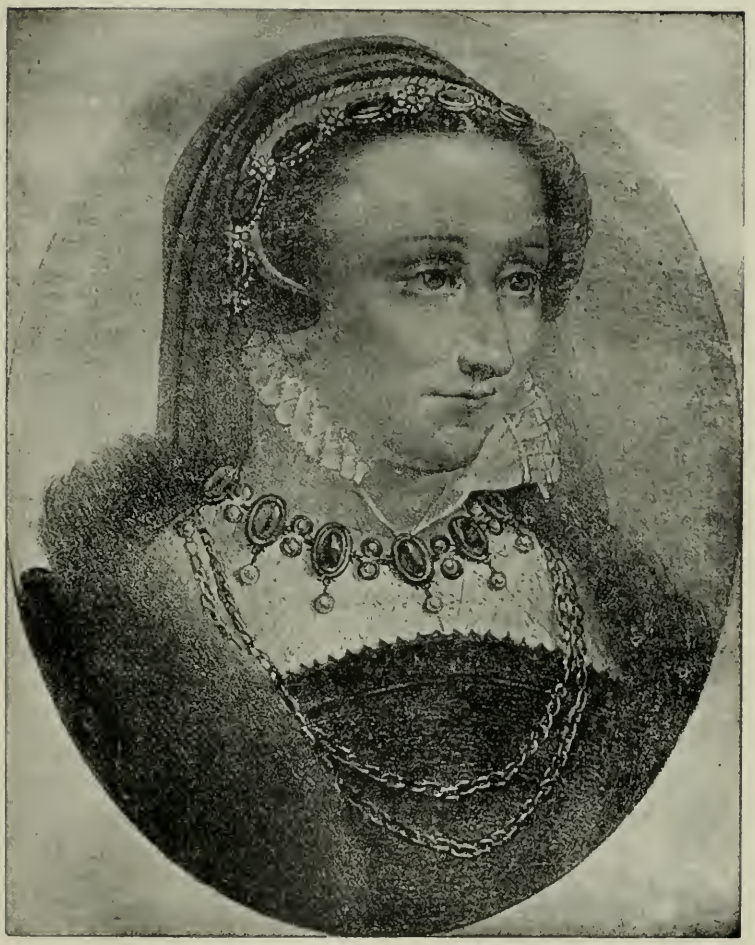
Au deuxième étage, nous pouvons admirer, en passant, la chambre de la reine Jeanne. Votre conducteur prend soudain un recueillement que vous ne lui connaissez pas, tant le souvenir de la mère de Henri IV est encore respecté en Béarn. C'est dans cette chambre que la reine mit au monde le petit Béarnais devenu si grand.

« Cette princesse dit d'Aubigné, n'avait de la femme que » le sexe, l'âme entière aux choses viriles, l'esprit aux grandes » et nobles affaires, le cœur invincible aux adversités. »

Dans cette chambre, on aperçoit son lit en bois sculpté, qui porte encore visible le millésime de 1561, puis son fauteuil et un magnifique ameublement, de tonalité sombre, mais d'un style tourmenté et magnifique, reportant d'abord l'esprit vers cet âge de force et d'effort, d'audace inventive, de plaisir effrené, de labeur opiniâtre, de sensualité et d'héroïsme.

Cette femme supérieure, si grande et si noble, malgré son entêtement inouï et sa ténacité inébranlable dans la religion protestante, est peut-être encore la patronne la plus remarquable de la ville de Pau.

Voici maintenant la chambre de Henri IV, où l'on aperçoit, au milieu d'un trophée d'armes et de drapeaux décorés des fleurs de lis de la maison de Bourbon, la carapace de tortue qui servit de berceau au jeune roi de Navarre, qui devait glorieusement devenir celui de la France. On y remarque aussi



JEANNE D'ALBRET

Mère de Henri IV.

de nombreux jouets, des armes et des livres ayant appartenu à « Henriot » enfant.

Nous voici dans les rues de la ville. Il est dix heures du matin. On respire franchement la gaieté environnante. La chaussée est un peu rugueuse, avec ses galets roulés et ses trottoirs en petits cailloux aigus qui meurtrissent plus les souliers fins que la plante des pieds des Palois pauvres qui marchent pour la plupart sans souliers, voire même sans sabots.

On rencontre de temps à autre des charriots et des attelages rustiques ; bœufs couverts d'une grande pièce de drap pendante, coiffés d'un réseau de filoselle et couronnés de fougère. Le paysan qui les conduit est généralement un gars aux jarrets solides, aux mains larges, aux doigts noueux. Sa physionomie, un peu lasse et mélancolique, a cependant beaucoup d'expression ; ses grands yeux de velours noir brillent comme des diamants bruns sous un front halé par le soleil du Midi ; son costume se compose d'une veste brune ou d'une blouse qui a perdu sa couleur primitive ; sa culotte rapiécée et ses pieds nus ou en sabots ajoutent à son cachet rustique. Il est suivi de petits garçons cheminant pieds nus, très éveillés et souvent très déguenillés, dont le vieux béret de velours ou de drap retombe comme une calotte de champignon plissé sur une chevelure très brune.

On rencontre en outre de nombreux citadins qui ressemblent à Henri IV, sinon de physionomie, du moins de maintien et de caractère ; l'allure est dégagée, les manières aisées et polies, l'idiome délicieusement caressant. On remarque également de ces vieux pâtres en houppelande rousse en poil feutré, le front traversé, non de rides, mais de sillons bronzés et brûlés par le soleil, le regard fuyant et farouche, dignes d'avoir vécu au temps de Charlemagne. Très certainement, ceux qui défirent Roland, le superbe et brave paladin, n'avaient pas une physionomie plus sauvage.

Choisissez parmi eux : les vrais compatriotes du bon roi Henri sont là.

Quant aux Béarnaises en chapeau de gaze, aux têtes de madones brunes, aux formes développées et fermes, aux yeux

profonds et expressifs, aux cheveux bruns légèrement frisés sur le front et la nuque, prenant des éclats roux exposés au soleil, il y en a tant et tant que les blondes, même médiocres, finissent par avoir du succès.

Nous ferons, dans un autre chapitre, une description du costume national béarnais, si curieusement typique.

L'esplanade de Pau est une des plus belles du monde ; vaste et plantée d'arbres, elle domine un panorama magnifique.

Au centre de la place a été érigée, le 27 août 1843, en présence du duc de Montpensier, la statue de Henri IV, en marbre blanc de Gabbas, œuvre du sculpteur Raggi. Henri IV est représenté debout, la main droite étendue et la gauche appuyée sur la garde de son épée ; l'armure est d'un fini parfait. Sur le piédestal est gravée une inscription en latin et en patois.

Il est six heures du matin. Ce premier aspect méridional, au sortir des brumes, est admirable ; une nappe de lumière blanche s'étale d'un bout de l'horizon à l'autre sans rencontrer un seul nuage. L'air n'est qu'une fête. Les yeux éblouis se ferment sous cette clarté qui inonde et qui ruisselle, réverbérée par le dôme ardent du ciel. Les Pyrénées n'apparaissent que comme des bordures peintes gracieusement sur les bords de la voûte céleste. C'est d'une beauté grande et sévère, couvrant un paysage magique, au milieu de la vie déjà active de la rue.

Citons l'église Saint-Jacques, des temples protestants, le Palais de Justice, la Halle, la Mairie, la Bibliothèque riche de vingt-deux mille volumes, le Lycée, la Caserne, une des plus vastes de France, le Couvent des Carmélites, le Théâtre, qui peut contenir douze cents spectateurs et a été construit en 1862 sur l'emplacement occupé jadis par les arcades ruinées de l'église Saint-Louis ; l'Hôtel Gassion, vieil et curieux édifice, ancienne propriété du maréchal de Gassion.

L'étymologie du mot « Pau » — du latin *Palum*, qui signifie *pal* ou *pieu*, — s'attache à l'origine même de la ville. Vers le Xe siècle, un vicomte de Béarn, frappé de l'admirable paysage, résolut d'y faire bâtir un château et en marqua l'emplacement futur à l'aide de pieux. Jusqu'alors, ces seigneurs

Vue Générale de la Ville de Pau.

avaient eu leur résidence à Morlaas. Des habitations ne tardèrent pas à se construire autour du manoir féodal et la ville fut fondée.

Pau se rattache à l'histoire même du Béarn et en partagea les phases les plus diverses. Gaston XI, contemporain de Louis XI, le même qui détint prisonnière Blanche de Castille et l'empoisonna, fut le premier qui s'établit à Pau. Il fit du château un véritable palais royal. Il créa le parc, si admiré de nos jours. Il fit de Pau une ville, élargit son enceinte, restaura ses remparts. « Dès ce jour, dit un historiographe, la prospérité » de Pau ne fit que s'accroître. En 1527, nous voyons la reine » de Navarre, auteur des célèbres *Contes*, y fixer sa résidence » et contribuer à de nouveaux embellissements. Elle appela des » artistes italiens pour décorer les vastes appartements situés au » Midi. Le grand escalier que l'on admire encore et tout l'édi- » fice furent remaniés selon le style Renaissance. Elle créa, près » de sa royale demeure, les plus beaux jardinages qui fussent » alors en Europe. Sa cour fut particulièrement brillante ; elle » réunissait, mêlés aux seigneurs les plus illustres de l'époque, » des savants, des artistes et des poètes. Calvin, Roussel, » Lefèvre d'Étaples, puis Clément Marot, y trouvèrent asile » et protection. »

Outre Henri IV, Pau a vu naître le maréchal de Gassion, dont nous allons rapidement esquisser la biographie :

Jean de Gassion, né à Pau le 20 août 1609, est mort à l'âge de trente-huit ans. Il n'arriva à ce grade que par son mérite. Il s'enfuit de la maison paternelle avec trente sols dans sa poche, mit ses souliers au bout d'un bâton pour ne pas les user, et, rencontrant un régiment de cavalerie, s'y engagea comme volontaire. Il servit dans l'armée calviniste de M. de Rohan et sut se faire remarquer de son général par une fine repartie. Blessé dans un combat livré au pont de Combetery, après avoir tué ou blessé une vingtaine d'adversaires, il ne voulut pas rester en arrière.

— Pourrez-vous nous suivre ? lui demanda le duc de Rohan.

— Qui m'en empêchera ? répondit-il. Vous n'allez pas si vite dans vos retraites.

Le mot plut au duc qui attacha le jeune cavalier à sa personne. Après la paix d'Alais (1629), Jean de Gassion continua ses études militaires sous le plus grand capitaine du temps, Gustave-Adolphe, dont il

rechercha le service. Il se rendit au camp du monarque suédois, qui opérait alors dans la Haute-Saxe, avec une compagnie de volontaires qu'il présenta au roi en ces termes :

— Sire, je viens avec des Béarnais que le bruit de votre nom a fait sortir des Pyrénées et conduit ici pour vous offrir leurs services. Quand il plaira à Votre Majesté de nous mettre à l'épreuve, elle verra ce que nous savons faire.

Quelques jours après, cette poignée d'hommes, ayant Gassion à sa tête, se couvrit de gloire à la bataille de Leipzig (1631). Ces soldats chargèrent trois fois et attirèrent sur eux tous les regards. Les anecdotes et les faits de bravoure sont tellement nombreux qu'il nous est impossible de les énumérer ici. Sous Louis XIII, au siége de Dôle et de Hesdin, il fut désigné pour le grade de maréchal de camp. Plus tard, le grand Condé le félicita devant toute l'armée, l'embrassa et obtint pour lui le grade de maréchal de France. Une des plus grandes gloires militaires était réservée à ce jeune maréchal, quand la mort, mort héroïque, mort de soldat, vint briser cette carrière brillante. Au siége de Lens (1647), voulant enlever ses troupes à l'attaque d'une palissade, il se mit à leur tête, et, sous le feu de l'ennemi, il déracinait un pieu de sa propre main, pour donner l'exemple, lorsqu'il fut frappé d'une balle à la tête. Il continua néanmoins à conduire l'attaque, mais il tomba en route et mourut quelques jours après. Son aumônier, DUPRAT, originaire du Béarn, a laissé un Éloge de Gassion fort rare maintenant et très curieux.

La maison de BERNADOTTE, devenu roi de Suède sous le nom de Charles-Jean XIV, existe encore à Pau, où il est né le 26 janvier 1764, rue du Tran n° 61. Il était fils d'un avocat et s'engagea à dix-sept ans dans le régiment de Royal-Marine. Colonel en 1789, il fut nommé général l'année suivante sur la recommandation de Kléber et se distingua beaucoup à la mémorable bataille de Fleurus. Il avait deviné les vues ambitieuses de Bonaparte et ne lui cachait pas son antipathie. Il passa cependant à l'armée d'Italie, où il seconda merveilleusement le futur empereur. Il épousa plus tard Mlle de Clary, cousine par alliance de Bonaparte. Plus tard, cet enfant de la balle, ce général jacobin fut créé prince de Ponte-Corvo, mais le dissentiment continua cependant d'exister au fond de ses relations avec le maître qui s'était imposé à la France. Il n'en contribua pas moins à la gloire de celui-ci soit en gagnant plusieurs glorieuses batailles, soit par son génie et son courage.

En 1810, les États de Suède, sentant pour leur pays le besoin d'un guerrier de sa trempe et un administrateur de sa valeur, le proclamèrent prince royal de Suède et héritier présomptif de la couronne. Entre temps, il gagna plusieurs batailles pour le compte de Charles XIII. On a prétendu alors qu'il nourrissait l'espérance secrète d'être choisi pour remplacer Napoléon sur le trône impérial. A la mort de Charles XIII,

il fut proclamé roi de Suède et de Norwège et prit le nom de Charles-Jean XIV. Son règne fut une ère de prospérité et de bonheur pour les Suédois, qui lui témoignèrent autant de gratitude que d'admiration, et il transmit à son fils Oscar le royaume complètement relevé d'une décadence qui semblait irrémédiable. Comme on voit, il avait fait son chemin, ce d'Artagnan, coureur héroïque d'aventures profitables. Comme Henri IV, il trouvait qu'un royaume vaut bien une messe ; il fit lui aussi le "saut périlleux", mais en sens inverse, et laissa là sa religion comme une vieille casaque. Un manteau royal et tout neuf valait mieux, et le roi Gascon en était parfaitement digne.

Le général BOURBAKI est né à Pau le 22 avril 1816. Il fut un des généraux les plus braves et qui travaillèrent le plus à notre réorganisation militaire. Pendant la guerre de 1870, étant à Besançon et se voyant cerné de toutes parts, craignant d'être accusé de trahison, il préféra mourir en soldat et voulut se faire sauter la cervelle, mais la balle s'aplatit sur le crâne de ce rude soldat, qui devait encore vivre pour préparer notre future revanche. Hélas ! Bourbaki est mort sans pouvoir conduire les armées françaises réorganisées à la victoire, mais avec la ferme conviction d'avoir toujours fait son devoir. Ses admirateurs lui préparent une magnifique statue qui sera érigée à Paris.

Nous ne résistons pas au plaisir de citer cette anecdote. Lors de la campagne d'Italie, on lui amena un espion, et après l'interrogatoire il lui dit :

— Ainsi, c'est bien entendu, tu es un espion autrichien ?

— Oui, signor.

— Tu devais aller rapporter à nos ennemis tout ce que tu avais vu et entendu au camp français ?

— Oui, signor.

— Et tu t'imagines que cette conduite-là est honorable ?

— Oui, signor. Et je veux bien maintenant vous servir d'espion à vous.

— Ah ! Eh bien, drôle, file ! et va dire à tes Autrichiens qu'il y a deux heures que je les attends, et que ça m'em....bête !

L'âme de Cambronne dut se réjouir.

Le château de Pau a eu son prisonnier célèbre en 1847 : Abd-el-Kader, intrépide chef arabe, né sur le territoire des Hachems, aux environs de Mascara, en 1807, et qui combattit vaillamment contre le général Trézel, le maréchal Clauzel, le général Bugeaud, le duc d'Orléans avec le maréchal Valée, souvent vaincu mais toujours infatigable et jamais abattu. Finalement, la victoire d'Isly, remportée par le maréchal Bugeaud, affaiblit sérieusement l'énergie de son caractère, mais il lutta

encore, soit contre le Maroc, soit contre la France. Mais après avoir vu périr dans une dernière affaire ses plus dévoués partisans, il se rendit au général de Lamoricière, qui le fit embarquer pour la France avec toute sa famille.

Charles-Thomas FLOQUET, fameux politicien de la France contemporaine, naquit à Saint-Jean-de-Luz — ou Saint-Jean-Pied-de-Port — le 5 octobre 1828. Floquet était né pour la politique et ne vécut que par elle ; mais, à la différence de ceux qui n'y cherchent qu'un moyen d'augmenter leur fortune personnelle, elle n'a jamais été pour lui que le besoin impérieux d'une nature ardente et fière, uniquement dominée par la haine du despotisme et l'amour de la liberté.

En 1868, un incident sur lequel on a beaucoup épilogué attira sur lui l'attention publique. Au cours de la visite que le tsar Alexandre II fit à Paris, il se serait écrié sur le passage du souverain : " Vive la Pologne, monsieur ! " Ce qui n'empêcha nullement l'habile Béarnais de devenir Président de la Chambre des Députés, où il fit preuve de qualités remarquables. La finesse habile qu'il déploya dans ces hautes fonctions, ses traits d'esprit, ses conseils, le soin qu'il apporta à faire respecter au-dessus des partis la forme du gouvernement appelèrent sur lui l'attention de toute la France en même temps que les sympathies des membres des deux Chambres. On a épuisé tous les vocables pour vanter l'art de présider qu'il possédait au plus haut degré. Sa vigueur, sa haute et intelligente physionomie, son autorité décorative, sa belle humeur et sa ténacité béarnaise faisaient de lui le Président type. On lui a succédé, on ne l'a pas remplacé.

On sait que Floquet fut un adversaire résolu du boulangisme. On se rappelle le duel demeuré fameux qu'il eut à Neuilly avec le général. Le combat eut lieu à dix heures du matin. A la première reprise, M. Floquet fut légèrement atteint au-dessous du mollet gauche et M. Boulanger à l'index de la main droite. Il était cependant d'un calme imperturbable, ayant devant lui un adversaire vraiment dangereux. A la deuxième reprise, M. Floquet, touché à la main gauche et au-dessus du sein droit, blessa grièvement le général dans la région du cou, et il s'en fallut de peu que celui-ci ne succombât.

Le même jour, à trois heures de l'après-midi, le Président du Conseil Floquet arrivait Place du Carrousel, où allait être inaugurée la statue de Gambetta, montait sur l'estrade officielle aux applaudissements frénétiques d'une foule en délire et prononçait sans aucune émotion apparente un discours remarquable. Le sang-froid extraordinaire de M. Floquet durant cette journée, l'issue du duel et ce simple fait d'un avocat perçant tranquillement la gorge d'un général ami de la réclame ne contribuèrent pas peu à accroître sa popularité déjà si bien

établie par son audacieuse et spirituelle éloquence. Il avait la voix chaude et vibrante, semait ses discours de métaphores hardies, d'images vivantes faites pour frapper le peuple et impressionner les assemblées.

Une congestion pulmonaire l'emporta le 18 janvier 1896, à l'âge de soixante-huit ans. Il fut, ajoutons-le, admirablement secondé par l'affection intelligente et dévouée d'une compagne qui porte en elle tout ce qu'il y a de fier, de vaillant, de Français dans l'âme d'une Alsacienne.

Détail curieux : le Béarnais, par principe, avait toujours refusé toute décoration et il n'était même pas chevalier de la Légion d'Honneur.

Jean-Isidore HARISPE, maréchal de France, né à Saint-Étienne-de-Baigory (Basses-Pyrénées). Il partit comme volontaire en 1792, fit avec bravoure les campagnes de la Révolution et de l'Empire, fut blessé à Iéna et n'en continua pas moins à se battre comme un lion ; se distingua particulièrement durant la guerre d'Espagne, aux siéges de Saragosse, de Lérida et de Tarragone ; aux batailles de Tuleda, de Sagonte, d'Yecla où il fit six mille prisonniers (1813), battit avec une petite armée les Anglo-Portugais à Saint-Jean-Pied-de-Port, eut la moitié d'un pied emportée par un boulet à la bataille de Toulouse et fut fait prisonnier.

Élu député en 1831, pair de France en 1835, commandant la 20me division militaire de Bayonne en 1840, il reçut le bâton de maréchal le 11 décembre 1851.

Nous citons avec plaisir le distingué graveur E. GAUJEAN, né à Pau en 1850 et classé au rang des plus habiles graveurs à l'eau forte de l'école contemporaine.

P. H. LAMAZOU, prélat d'Accous, mérite également une mention spéciale, ainsi que le général Ch.-Alex. FAY, né à Saint-Jean-Pied-de-Port le 23 septembre 1827.

Il nous est impossible de faire figurer ici les nombreuses sommités originaires de Pau ou du département. Mentionnons encore Félix PÉCAUT, écrivain et savant pédagogue, né à Salis en 1828, officier de la Légion d'Honneur ; le fameux magistrat et homme de lettres Gustave BASCLE DE LAGREZÉ, né à Pau en 1811, ainsi que Marcel BARTHE, avocat et homme politique, également né à Pau en 1813, élu député contre son concurrent légitimiste, M. de Luppé.

Citons, pour terminer, le fameux missionnaire Armand DAVID, né à Espelette en 1824. Élève du séminaire de Pau, il fut professeur au collège de Savone, puis fut envoyé à Pékin pour y organiser un collège français. Il écrivit de nombreux ouvrages très curieux sur les mœurs chinoises.

BAYONNE

BAYONNE offre un aspect des plus pittoresques, surtout à cause de ses constructions dans le style espagnol ; c'est ce qui a fait dire à nos compatriotes, que nous consultons sur l'aspect de la Ville, qu'elle constituait notre ville espagnole du midi.

Située à peu de distance de l'Océan et sur deux rivières, c'est une des villes les plus agréables, les plus vivantes et les plus gaies de France. L'originalité de ses constructions et de ses arcades qui ornent presque toutes les grandes rues de la ville ; celle des coutumes, du langage et de l'élément disparate de ses habitants, lui donnent un cachet particulièrement artistique.

Basques, Béarnais, Espagnols, Gascons s'y confondent et parlent chacun leur langue maternelle. Le grand Bayonne, qui se développe sur la rive gauche de la Nive, renferme le vieux chateau ; le petit Bayonne s'étend sur la rive droite et la rive gauche de l'Adour, et contient le chateau neuf, flanqué de quatre tours ; Saint-Esprit, le troisième quartier a été détaché du département des Landes et annexé à Bayonne. Au haut de ce quartier se dresse la citadelle qui commande la ville et le port. On entre dans la ville par quatre portes ; les travaux de défense ont été démolis depuis longtemps, mais n'enlèvent rien à la beauté du panorama.

La grande rue, fort jolie, est le rendez-vous de la haute société bayonnaise. C'est là que sont situés les magasins les plus importants de la ville. La place Grammont lui fait suite, regardant d'un côté la Nive et de l'autre l'Adour et le port. C'est, en somme, le vrai centre du commerce et des plaisirs de la ville.

On remarque aussi la Cathédrale, l'église Saint-André, le vieux château célèbre entre tous qui fut témoin du paiement de la rançon de François Ier en 1525. Le nouveau château ne l'est pas moins ; construit par la reine douairière d'Espagne, Marie-

Anne de Neubourg ; le roi d'Espagne, Charles IV, y abdiqua en faveur de Napoléon Ier. L'arsenal, l'hôpital militaire, le théâtre et les ponts jetés sur l'Adour et la Nive sont également dignes de mention.

Non loin de Bayonne, près de l'Océan, à Anglet, au milieu des dunes, se trouve le « Refuge » institué pour les filles repenties. C'est grâce à cette généreuse et utile institution que là où naguère on ne voyait qu'une lande aride et stérile, on peut admirer aujourd'hui des fleurs, des fruits, des légumes, des céréales de toutes sortes qui couvrent le sable.

Vue de Bayonne en 1870.

C'est à Bayonne, en outre, qu'eut lieu la fameuse entrevue du duc d'Albe, de Catherine de Médicis et de Charles IX, roi de France, dans laquelle fut préméditée la Saint-Barthélemy. On sait que le vicomte d'Orthez, qui commandait la ville, refusa d'accomplir le carnage ordonné par la cour.

C'est aussi à Bayonne, en 1523, que fut inventée la « baïonnette », arme terrible dans la main du Français et avec laquelle Napoléon terrifia le monde.

En 1815, les Espagnols, au nombre d'environ quinze mille, essayèrent une démonstration sur cette ville dégarnie de trou-

pes, mais l'attitude ferme et courageuse de la population fit reculer l'ennemi et Bayonne resta vierge de toute souillure. Sa devise est *Nunquam polluta* (Jamais souillée).

On parle à Bayonne le français, l'espagnol, le gascon, le béarnais et le basque. « Le langage des Bayonnais, dit un » auteur, est aussi singulier que leurs coutumes et leurs accou- » trements. Le costume des femmes surtout est très original et » ne manque pas d'un certain cachet. Les jeunes filles, les » femmes mariées, les veuves et les personnes âgées portent » chacune des habits différents. Bayonne, il est vrai, a subi de » nos jours beaucoup de transformations en tous genres. On » rencontre cependant encore beaucoup d'hommes en veste de » velours et en culottes courtes. Dans tout le pays, on entend » la langue musicale, âpre et sonore que l'on n'entend qu'au- » delà des monts. »

Bayonne est une ville de souvenirs et d'extases, de plaisir et de bonheur. L'homme travaille, et la femme tout autant que l'homme. Tout est prospère dans ce magnifique pays. Les navires en file s'amarrent aux quais, les cordages dessinent leurs labyrinthes sur le ciel et les matelots s'y pendent et y grimpent avec une agilité merveilleuse. Les tonneaux, les ballots, les pièces de bois sont entassés pêle-mêle sur les dalles ; c'est une vie mouvementée et bruyante.

Le ciel ressemble à une cascade de lapis-lazuli. Sa voûte se pose sur l'extrémité du fleuve qui avance calme, sous le miroitement de ses ondulations silencieuses, entre deux rangées de coteaux, jusqu'à une colline où des bois de pins grisâtres descendent à sa rencontre, aussi gracieux et aussi imposants que lui. Cependant, la marée monte et les feuilles des chênes commencent à luire et à chuchoter sur la brise de mer.

Disons, pour terminer, que la Bibliothèque municipale est considérée comme l'une des plus importantes du département, tant par les archives qu'elle renferme que par le nombre de ses ouvrages anciens et modernes.

La liste de célébrités bayonnaises est tellement longue qu'il nous est impossible de la donner complète à nos lecteurs, que nous prions toutefois de vouloir bien nous excuser.

« A tout seigneur tout honneur. » Commençons par les deux Bayonnais les plus illustres de notre siècle :

Le cardinal Charles Martial-Allemand LAVIGERIE naquit à Bayonne le 31 octobre 1825. La mâle physionomie de l'illustre prélat est trop bien connue de tous les Français, sinon du monde entier pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici une description détaillée. On a dit avec raison que le cardinal réunissait en sa personne les traits essentiels de deux races. Rien n'est plus juste, et dans la vie si noblement remplie comme dans la haute physionomie du prélat on note, avec l'humeur aventureuse et le tempérament conservateur du Basque, la verve expansive et la ténacité pratique du Béarnais. Cet homme exemplaire avait pour lui tous les dons intellectuels et physiques : l'ampleur, l'autorité, la simplicité, la mâle bonhomie, le sourire dans la force, la finesse dans la décision. Un écrivain disait de lui dans un mémoire : " Ses robustes épaules et sa large poitrine remplissent sa soutane comme un harnais de guerre. C'est un homme et c'est presque un symbole".

Il importe de consigner ici la part prise par le cardinal à l'expansion de la France dans la Régence Tunisienne. Archevêque de Carthage et primat d'Afrique, il prêcha, de la cathédrale qu'il fit bâtir non loin des premiers escarpements de l'Atlas, le respect de la France et seconda grandement les efforts de nos résidents. On sait qu'il avait été remarqué par Pie IX et que Léon XIII lui prodigua une véritable amitié. Dans les derniers temps de sa vie, il se rallia solennellement à la forme républicaine de notre gouvernement.

Jean LAFFITTE n'est pas moins illustre, dans un autre genre, que le grand cardinal bayonnais. Né le 4 octobre 1767 d'une famille de pauvres charpentiers composée de dix enfants, il se distingua dès son plus jeune âge par ses aptitudes ordonnées et studieuses et devint le héros d'un incident, devenu légendaire depuis, qui fit de lui le plus grand financier et surtout l'économiste le plus populaire de notre pays. S'étant rendu à Paris, il alla solliciter un emploi à la maison de banque Perregaux. Il fut d'abord éconduit. Comme il traversait la cour de l'hôtel, il aperçut à terre une épingle qu'il s'empressa de ramasser. Perregaux, voyant le jeune homme piquer avec soin cette épingle au revers de son habit, fut frappé de cette preuve d'ordre et d'économie, le rappela et lui donna l'emploi qu'il lui avait refusé. Charmé de son intelligence, de son esprit net et sagace, de son caractère vif et franc et de sa probité toute basquaise, Perregaux se félicita bientôt de sa bonne aubaine et conçut pour son fidèle employé autant d'estime que d'affection.

Le chemin du jeune homme était tracé, glorieux, superbe, au bout duquel les honneurs et la gloire devaient lui établir une réputation impérissable. Ce nom de Jean Laffitte, synonyme de probité, de charité

et de dévouement, est trop universellement connu pour qu'il nous soit nécessaire de nous étendre davantage sur la vie de cet homme de bien. Qu'il nous suffise de dire qu'il devint l'un des ministres les plus considérés que la France ait jamais possédés.

Laffite venait de présider, comme doyen d'âge, à l'ouverture de la session de la Chambre des Députés et avait prononcé un discours resté inachevé par suite des clameurs de la Droite, lorsqu'il mourut subitement, le 24 mai 1844. Plus de trente mille personnes accompagnèrent le grand Français à sa dernière demeure. Homme d'un grand cœur, il n'avait cessé pendant toute sa vie de faire le bien et de rendre des services. Cent anecdotes très connues le prouvent surabondamment. Disons simplement qu'après sa mort on retrouva dans ses papiers plus de sept mille dossiers contenant des commencements de poursuites qu'il avait ordonné d'interrompre.

Le janséniste célèbre, l'abbé Jean DUVERGIER DE HAURANNE naquit à Bayonne en 1561. Il appartenait à une des plus éminentes familles bayonnaises. Après avoir fait d'excellentes études classiques, ses parents l'envoyèrent suivre les cours de théologie à l'Université de Louvain (Belgique), alors fort en renom. Il devint chanoine de Notre-Dame de Bayonne. On lui doit de nombreux ouvrages religieux. Il était odieux au grand cardinal de Richelieu pour avoir conclu à la validité du mariage du duc d'Orléans avec la princesse de Lorraine, mariage que le cardinal voulait faire annuler. Voici comment le jugeait Richelieu, qui causait un jour de lui avec le Père Joseph, l'Éminence Grise d'alors :

— Il est Basque par tempérament et il a les entrailles ardentes et chaudes des Béarnais. Cette ardeur excessive lui envoie à la tête des vapeurs dont se forment ses imaginations mélancoliques.

On sait qu'il fut emprisonné au donjon de Vincennes par ordre du cardinal, le 14 mars 1638, et n'en sortit qu'à la mort de ce dernier, en 1642 Avec sa liberté, sa réputation ne fit qu'augmenter, mais la mort vint le surprendre au milieu de ses triomphes. Il mourut à Paris le 11 octobre 1653 et fut inhumé en grande pompe dans l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, où son épitaphe peut encore se lire non loin du maître-autel.

Citons encore le Père RAVIGNAN, célèbre prédicateur jésuite, né à Bayonne en 1795, mort à Paris en 1858. C'est en prêchant le carême aux Tuileries qu'il se rendit si populaire.

Les soldats et marins ont surtout illustré Bayonne.

Jacques BERGERET, le fameux marin qui s'embarqua à l'âge de douze ans à bord d'un navire marchand et devint successivement officier, puis vice-amiral, pair de France et sénateur.

V.-B. DÉRRÉCAGAIX, officier de marine et écrivain distingué, débuta également dans la carrière à l'âge de onze ans.

Le vice-amiral S.-V.-J. LESPES est né à Bayonne le 13 mars 1828. Il devint préfet du premier arrondissement maritime de Cherbourg.

Citons encore : le peintre distingué Joseph-Léon BONNAT, qui naquit à Bayonne en 1833. — Le conventionnel CASENAVE, né à Lambeye (Basses-Pyrénées) en 1763, mort en 1818. — Le violoniste fameux J.-D. ALARD, qui écrivit tant de fantaisies pour violon sur des motifs d'opéra, originaire de Bayonne où il naquit en 1815. — Jules ARMINGAUD, lequel forma un quatuor qui prit une importance très considérable dans les sociétés de musique de chambre, autre célèbre violoniste bayonnais, né le 3 mai 1820. — Bayonne a également donné le jour à la célèbre cantatrice MADIER DE MONTJAU, dont le mari devint le chef-d'orchestre si populaire du théâtre de la Renaissance et plus tard du Grand Opéra de Paris. — Le comte François CABARRUS (1752-1816), né à Bayonne, habile financier qui releva les finances de l'Espagne et fut nommé ministre. Sa fille devint la célèbre Mme Tallien. — PELLETIER (1761-1797), chimiste né à Bayonne et dont les travaux scientifiques firent faire de grands progrès à la métallurgie et aux arts industriels. — Enfin PAULUS, le chanteur populaire aux succès retentissants, est né à Bayonne sous le nom de Jean-Paul Habaas — Nous ne saurions oublier de mentionner encore l'économiste BASTIAT, né le 19 juin 1801, qui mourut à Rome le 24 décembre 1850 ; une rumeur prétendait qu'il avait été empoisonné.

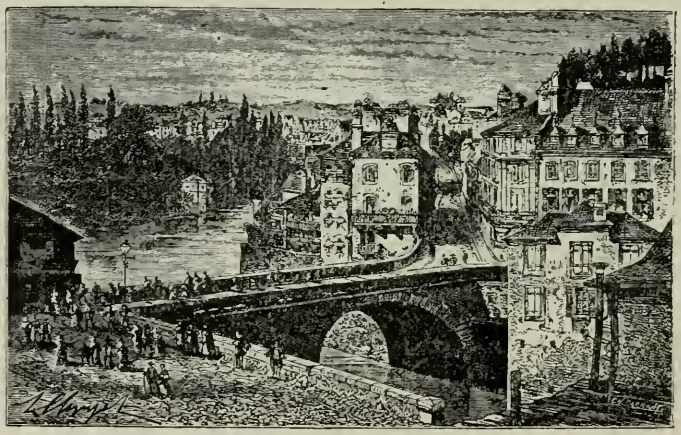
OLORON

LE premier document historique où il soit parlé d'Oloron — alors « Iluro » — remonte vers le IIIe siècle, mais ce n'est que vers le VIIIe siècle, époque où la ville fut complètement détruite par les Sarrasins et les Normands, que son histoire commence d'après les annales.

En 1080, Catulle IV, vicomte de Béarn, la releva de ses ruines et la rendit prospère en accordant à ses habitants une charte d'affranchissement considérée comme la plus libérale du Moyen-Age. Nous ne saurions passer sous silence l'origine des « Cagots », dont l'existence s'est maintenue jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

Ces infortunés, dont le nom, qui a perdu aujourd'hui sa signification première, était synonyme de parias, formaient le rebut de toutes les classes de la société d'alors, qui les considérait comme gens « ladres et infectés. »

Toute conversation avec le reste du peuple leur était interdite, sous les peines les plus sévères. Ils habitaient les quartiers



Oloron, vu du Pont Sainte-Marie, en 1870.

isolés des villes et des villages ; dans les rues, il leur était défendu de marcher pieds-nus et ils devaient porter sur leurs habits une représentation de pattes d'oie ou de canard. Dans les églises, ils devaient se séparer du reste des fidèles et ils ne pouvaient entrer ou sortir que par une porte spéciale auprès de laquelle était placé un bénitier pour eux seuls. Ouvriers, ils ne pouvaient porter que leurs outils. Enfin, pour faire comprendre combien ils étaient méprisés, il fallait le témoignage de sept d'entr'eux pour valoir la déposition d'un autre homme.

Ils furent, comme nous l'avons dit plus haut, les parias du Béarn. Ils descendaient, d'après les mémoires du temps, des anciens Goths et l'étymologie de leur nom provient du terme patois « Câs-de-Goths », qui signifie « Chiens de Goths ». Le village de Moumour (*Mons Moremum*) a été longtemps considéré comme un nid infectieux de Cagots. Plus tard, les Cagots se recrutèrent aussi parmi les fugitifs Maures et dans la suite on voit les croisades leur fournir un nouveau contingent de misérables lépreux que les guerres saintes amenèrent en Europe.

Oloron-Sainte-Marie est construit sur le penchant d'une colline, au confluent des gaves d'Aspe et d'Ossau. La vallée d'Aspe produisit dans son temps ce que l'antiquité se plaisait à entretenir : des « pleureurs et pleureuses à gages ». Beaucoup de nos contemporains se rappellent de la célèbre Marie Blanque, la plus remarquable « matrone élégiaque » de son temps. Les bibliothèques pullulent de ces chants funèbres appelés dans le langage du pays « aürots » ou « aüroustades ». Il y en a pour tous les goûts, tristes, attendrissants, mélodramatiques et même comiques, tellement la fausse douleur y est reconnaissable.

Voici un quatrain qu'une femme de Bédous — une mère — vint psalmodier à Sainte-Marie, au siècle dernier, pendant que l'on descendait le cercueil de son fils dans la fosse béante :

Aü cimétèri de Sen Cyrat
Bet arrousé jou qu'éy plantat....
N'éy pas dé roses ni dé flous,
Mès qu'ey dé larmes y dé plous !

Belle et simple stance, mais presque intraduisible pour nous, simples mortels d'une autre époque. En voici la signification :

Au cimetière de Saint-Cyrat, j'arrose ce que j'ai planté. Ce ne sont ni des roses ni des fleurs, ce que je couvre de larmes et de pleurs !

Oloron-Sainte-Marie possède dans sa cathédrale un monument d'une grande valeur historique et qui représente assez exactement l'histoire religieuse du Béarn. Elle a subi successivement toutes les transformations depuis 1080, tout en gardant son style primitif. Signalons en outre les débris des anciens

remparts, les fraîches et verdoyantes promenades d'où l'on découvre le plus beau des panoramas, des points de vue merveilleux qui s'arrêtent tour-à-tour sur les Pyrénées et sur les vallées des gaves d'Ossau, d'Aspe et d'Oloron. Mentionnons également le pont pittoresque jeté sur le gave d'Aspe.

Le pays donna le jour au fameux chanteur Pierre Jeliotte, qui naquit à Lasseube le 13 août 1713. Contemporain de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau qui professaient pour lui une grande admiration, d'origine plébéienne, le petit Pierre débuta dans la carrière d'une façon toute romanesque. Un jour qu'il chantait à Toulouse, où il s'était rendu pour se fortifier dans son art, un personnage de la cour de Louis XV l'entendit et voulut le présenter au roi lui-même. Louis XV, charmé de sa voix, le combla d'honneurs et de bienfaits et le proclama le phénix des chanteurs d'opéra. Il écrivit deux partitions qui firent grand bruit dans la capitale. Le roi était, comme l'on sait, fort capricieux, et le grand artiste ne tarda pas à encourir la disgrâce de son seigneur. Aussi vint-il retremper son courage au pied de ses chères montagnes. Il fit construire à Oloron, sur la place Mercadet, la belle maison située à l'angle de la route de Pau.

Oloron a également vu naître, en 1745, le savant naturaliste Pierre-Bernard Palassou. Notre contemporain, M. Barthou, récemment encore ministre de l'Intérieur, est originaire lui aussi de cette coquette petite ville.

La physionomie intelligente et sympathique de notre distingué compatriote, Jean-Louis BARTHOU, est trop universellement connue pour que nous entreprenions ici une longue biographie.

M. Barthou est sans contredit l'un des plus jeunes comme un des plus populaires ministres de la République Française. Né a Oloron-Ste-Marie le 25 août 1862, c'est le type qui caractérise le plus noblement la race béarnaise.

Sa physionomie mâle et douce à la fois, son aspect aisé et séduisant, sa voix chaude et communicative, l'aménité de ses manières, son intelligence supérieure et son ardent patriotisme en ont fait le favori du parti républicain, et lui ont gagné l'admiration de tous ses concitoyens.

Il fit de brillantes études à Paris où il fut reçu docteur en droit et devint en outre secrétaire de la conférence des Avocats. Mais de nobles ambitions pour sa province le poussaient bientôt à retourner au Béarn, et il alla s'établir définitivement à Pau comme avocat.

Dès 1889 les électeurs républicains de sa ville natale l'envoyèrent siéger à la Chambre des Députés où il ne tarda pas à se faire remarquer par un rare talent d'orateur et de dialecticien.

Le 20 mai 1894, il reçut le portefeuille des Travaux Publics et donna sa démission de ministre le 13 janvier 1895, après l'arrêt du Conseil d'État en faveur des compagnies de chemins de fer dans la question des conventions avec l'État. Rappelé au pouvoir le 29 avril 1896 dans le cabinet Méline, il s'y montra un ministre loyal et éclairé, un homme d'État véritablement supérieur.

On sait que c'est de son ministère que dérive la sûreté intérieure de la Nation Aussi sut-il être à la hauteur de sa mission lors des troubles criminels qui faillirent faire perdre un moment l'influence heureuse de la France à l'étranger et le respect de son drapeau à l'intérieur.

La haine enflammait tous les cœurs et les patriotes les plus paisibles avaient de la peine à contenir leurs véhémentes malédictions contre les menées honteuses et antipatriotiques des partisans du traître Dreyfus. Grâce à l'attitude noble et ferme du Gouvernement, il ne reste à la nation française qu'un profond sentiment de dégoût à l'égard de ces misérables. Le blason impeccable de l'armée est pur de toute tare et les insulteurs à gages ravalent aujourd'hui la boue dont ils essayèrent de le flétrir.

La récente crise ministérielle motiva la démission de M. Barthou et de ses collègues. M. Barthou vient de se rendre de nouveau à Pau.

En sortant de la ville par le faubourg Sainte-Marie, nous nous trouvons dans une plaine magnifique semée de monticules à travers lesquels serpente la route blanche bordée çà et là d'arbres séculaires ; à droite et à gauche, quelques maisons de ferme donnent un aspect rustique des plus charmants. On traverse en passant quelques petits hameaux blancs et gris de poussière, dont les maisons sont généralement entourées de jardins et les murs de lierre grimpant.

Nous quittons Oloron pour nous enfoncer dans la campagne qui est dominée au fond par des montagnes boisées, couvertes de broussailles inextricables, pelées par places, tachées de mousses et de bruyères, dont les rocs font saillie comme des os et dont les flancs s'avancent en bosselures grisâtres et se creusent en crevasses sombres. La plaine fertile et les prairies qui nous entourent s'enfoncent dans les anfractuosités comme en des criques ; elles s'essayent à gravir les premières croupes et s'arrêtent vaincues par la pierre stérile.

ORTHEZ

VOICI une route qui nous conduit, paraît-il, à Orthez. La chaîne de montagnes ondule à gauche, bleuâtre et pareille à une longue assise de nuées. La riche vallée ressemble à une grande coupe toute regorgeante d'arbres fruitiers et de maïs. Des nuages blancs planent lentement en haut comme un troupeau de moutons. Orthez, comme toutes les petites villes du Midi, a une origine très obscure. Ce qui est certain, c'est qu'avant de devenir la capitale du Béarn, elle appartint à Gaston VII qui fit bâtir le fameux château de Moncade, théâtre de fêtes brillantes

Orthez en 1870.

et témoin de crimes monstrueux. Gaston Phœbus y poignarda Pierre de Béarn, gouverneur de Lourdes. Il y assassina également son propre fils. Blanche de Navarre y mourut empoisonnée. De l'ancienne histoire, il reste à peine quelques débris, des murs ruinés et la haute tour où pendent des lierres....

C'est surtout à Orthez que le protestantisme fit d'immenses progrès. Jeanne d'Albret y fonda une université calviniste.

Terris s'en empara au nom du roi de France et tenta d'y rétablir le culte catholique, mais Montgomery emporta la place d'assaut et y fit périr plus de trois mille fidèles. La peste acheva l'œuvre de destruction commencée par le général protestant et la ville ne se repeupla que très lentement. Notons en passant que le maréchal Soult fut battu près d'Orthez par l'armée anglo-espagnole forte de cinquante mille hommes, alors qu'il n'en avait que vingt mille à lui opposer.

A citer : l'église paroissiale construite au XIVe siècle, le vieux pont d'Orthez et la tour de Moncade.

Aux environs de la ville, sur la route de Dax, s'élève une colonne érigée en l'honneur du général Foy.

Les habitants d'Orthez sont dociles, monotones et tranquilles par excellence, tout en conservant un cachet spécial d'artistique et de pittoresque. Sauf les nouvelles qui arrivent maintenant de Paris, les légendes et les contes d'autrefois font encore la conversation des soirées d'hiver.

Rien de plus beau que la campagne d'Orthez. Quel air résigné dans ces vieux ormes ! Puis viennent les platanes lustrés agitant leurs belles feuilles régulières. Des liserons blancs, des campanules bleues pendent aux revers des fossés. L'œil embrasse et couvre la campagne, les bois, les plaines, les collines, dont l'âme végétale monte à la rencontre des rayons d'or du soleil.....

« — Avez-vous jamais goûté du mouton d'Orthez ? Donne-t-il des crampes à l'estomac ? » vous demandera invariablement tout bon Orthézien, fier à juste titre de la renommée bien méritée de ses élevages.

Orthez est le berceau d'une véritable famille de savants géographes et de médecins distingués.

Élisée Reclus, le fameux géographe, est né à Sainte-Foy-la-Grande (Dordogne) le 15 mars 1830 ; ses frères, Onésime, géographe fort distingué aussi, et Paul, le médecin, sont nés à Orthez, l'un en 1847, l'autre en 1848.

Citons aussi le prédicateur séculier, excitant des transports d'enthousiasme dans les cercles catholiques, M. P.-Ch. Chesnelong, Orthézien lui aussi, qui devint maire de la ville, et, de

chaud républicain qu'il était, se transforma d'abord en bonapartiste enragé, puis devint légitimiste, septennaliste, n'étant au fond qu'un ardent clérical, adepte du Syllabus.

EAUX-CHAUDES

L'HISTOIRE d'Eaux-Chaudes fait songer aux dieux antiques, fils de la Grèce, image de leur patrie. Ce village est très pittoresquement situé, à trente-trois kilomètres d'Oloron, sur le gave d'Ossau, dans une gorge sauvage et très étroite. Pour l'ouvrir, on a fait sauter à la mine tout un pan de montagne. Le vent s'engouffre dans ce défilé. L'entaille est perpendiculaire, d'une couleur ferrugineuse, et ce chemin étroit est tracé entre deux masses formidables qui donnent le frisson, l'appréhension d'être écrasé à chaque instant. Sur la muraille de roches qui fait face, des arbres tortueux se perchent en étages et leurs panaches clairsemés flottent bizarrement entre les saillies rougeâtres.

La route surplombe le Gave qui tournoie à cinq cents pieds plus bas. C'est lui qui a creusé cette prodigieuse rainure. Il s'y est repris des millions de fois et durant des siècles. Des étages de niches énormes et arrondies marquent l'abaissement continu de son lit et les âges de son labeur.

Le jour paraît s'assombrir quand on entre dans cet étroit défilé. On ne voit plus le ciel que comme un mince ruban d'azur. Entre deux tours de granit gigantesques et cannelées s'allonge le petit village d'Eaux-Chaudes.

Qui pourrait songer ici à un village ? Toute pensée est prise par les montagnes. La chaîne orientale, subitement tranchée, descend à pic comme le mur d'une citadelle. Au sommet, à mille pieds de la route, des esplanades développent leurs forêts et leurs prairies, couronne verte et humide, d'où les cascades découlent par centaines. Elles serpentent éparpillées, floconneuses, comme des colliers de perles égrenés sur la brune

poitrine de la montagne, baignant les pieds des chênes lustrés, noyant les blocs de leurs tempêtes, puis viennent s'étendre dans les longues courses où le roc les endort.....

Nous devrions ici à nos lecteurs une description bien plus détaillée de ces sites d'un pittoresque merveilleux, mais notre cadre malheureusement trop restreint nous oblige à modérer notre admiration. Jetons donc rapidement un coup-d'œil sur le célèbre établissement thermal.

Vue des Eaux-Chaudes, en 1830.

Construit de 1848 à 1850, en marbre des Pyrénées, il forme sur la rive droite du Gave un carré de quatre-vingt-deux mètres de côté, flanqué de trois bâtiments semi-circulaires. Les sources émergent d'un terrain primitif. Elles sont au nombre de sept : « Le Clot », « Esquirette Tempérée », « Esquirette Chaude », « Rey », « Baudot », « Larresecq » et « Minvielle ». Le Clot, les deux Esquirettes et Minvielle débitent ensemble près de quatorze cents hectolitres d'eau minérale par jour.

De la terrasse de l'établissement, on découvre une des plus belles vues sur la chaîne des Pyrénées. Une petite chapelle s'élève à côté, sur sa gauche. Les gens du pays peuvent prendre des bains durant toute l'année, tandis que la saison pour les étrangers ne commence que vers la fin du mois de mai et finit en octobre. Citons les principales promenades : la promenade Henri IV, plantée d'arbres, d'une largeur majestueuse et située au centre du village ; la promenade d'Argout, qui serpente sur le flanc de la montagne, de l'autre côté du Gave et traversée par le pont d'Enfer. Puis, d'un caprice soudain, tombe une cascade en grondant, en se tordant, engouffrée dans une profonde caverne, prenant une joie indescriptible à se montrer à la lumière du jour, à s'étendre paresseusement au soleil. Quelle gaieté étrange, quelle sérénité divine, quel éclat merveilleux que celui de cette longue écharpe glissant dans ce flot transparent qui rit et tournoie en murmurant ! Ni les yeux, ni les diamants n'ont cette clarté changeante, ces reflets glauques et parfois blancs comme l'argent. Ces frissons voluptueux et inquiets, toujours les mêmes et cependant toujours différents. Sans une puissance surhumaine, ces eaux auraient-elles pu, dans leur mollesse, user ces durs rochers, percer ces barrières inexpugnables ? Et par quelle vertu secrète savent-elles, innocentes d'aspect, tantôt convulser et tuer celui qui en abuse, tantôt guérir l'infirme et le malade qui savent en user avec modération ?

Après avoir admiré ce spectacle, nous nous retrouvons à l'ancienne promenade horizontale qui ne mesure pas moins de deux kilomètres de longueur. Puis la nouvelle promenade du même nom et la promenade de Minvielle. Que de promenades, n'est-il pas vrai, pour un aussi petit village ? Vous pourriez ajouter : « Et quelles changeantes et agréables promenades ! »

Les buts d'excursions sont fort nombreux. Nous citerons : la grotte des Eaux-Chaudes, que traverse un torrent ; le hameau de Goust, bâti dans une anfractuosité de rochers.

C'est ici que votre imagination vous ouvre son cliché, car c'est bien ici qu'ont été composées les premières poésies du monde païen. Les divinités antiques sont certainement nées en

Vue Générale des Eaux-Chaudes en 1897.

pays semblables et renaissent ici en nous-mêmes, avec les sentiments qui les animaient jadis.

Imaginez-vous, chers lecteurs, être simplement revêtu d'une peau de chamois ou d'isard, tels des pâtres curieux et oisifs, à l'âme simple et calme, ne connaissant rien encore de notre civilisation moderne. Vous rêvez ? Et à quoi, sinon aux profils grandioses, aux proportions colossales, qui se déroulent majestueusement sous vos yeux ? Comme ces corps déchiquetés, ces épaules tordues, ces reins bosselés, ces membres entassés sont bizarres ! Quels monstres inconnus, quelle race déformée et silencieuse, en dehors de notre humanité ! Par quel horrible enfantement la terre les a-t-elle rejetés hors de ses entrailles et quels combats leurs têtes foudroyées n'ont-elles pas soutenus dans les nuages et les éclairs ! Comme leur visage est rude et imposant, bizarre et redoutable ! Quels éclairs jettent leurs cimes entre les brouillards qui rampent sur leurs flancs ruisselants !.... Tout blessés, décrépits et monstrueux qu'ils paraissent, ils sont encore et toujours les dieux de la terre et sont les seuls à regarder le ciel en face.

..... Mais voici qu'une seconde race apparaît, aimable, presque humaine : le chœur des nymphes, êtres fuyants, s'enroulant au corps des colosses. Ce sont leurs filles, sans doute, mais comment les ont-ils engendrées ? Nul ne le sait. La naissance des dieux, aussi mystérieuse que l'existence de Dieu lui-même, échappe aux regards, à la pensée des mortels. Et les mortels ont voulu abattre ces dieux ! Ils ne l'ont pu et ils ont construit leurs maisons dans leurs girons..... Voilà l'origine de Goust !

Le hameau de Gabas est aussi une très jolie excursion à faire. Il est situé dans la plaine. Un torrent y gronde sous des glaciers, parmi des troncs brisés. Il descend engouffré dans l'escarpement, entre des colonnades de pins, habitants muets de ces gorges. Ce silence et cette attitude roide contrastent avec les bonds désordonnés de l'eau neigeuse. Il y fait frais. On peut y rêver en silence et le regard se repose à l'horizon sur le pic du Midi, splendide, gigantesque, orgueilleux quoique ébréché et en guenilles, élevant ses deux pieux immenses.

Le Palas, plus loin encore, lance sa tête blanche dans le ciel bleu et le Balaïtous entre complètement dans le firmament, laissant une grande traînée grise dans l'espace ; on peut admirer en passant les plateaux du Gourzip, de Bious-Artigues, de Montagnou, parsemés de petits lacs ; les lacs d'Aule, d'Ayous, de Bersou, d'Isabe, d'Artouste dominés par les pics Montaut et Scarput. Eaux-Chaudes communique avec la vallée d'Aspe par le col d'Isseye, et avec celle de Réna par le col d'Anéou.

Aux environs d'Eaux-Chaudes et d'Eaux-Bonnes on entend souvent le son aigu du flageolet, et les baigneurs se mettent en marche pour Aas. On s'y rend par un chemin étroit taillé dans la montagne verte, sur lequel se penchent par millions des tiges de lavande et des bouquets de fleurs sauvages.

La place publique est auprès du lavoir, grande comme un mouchoir de poche : c'est là qu'on vient voir danser.

L'orchestre est assis sur une estrade improvisée, composée de deux planches placées à plat sur deux tonneaux ; puis deux chaises trouées, puis deux musiciens plus troués que les chaises, le tout surmonté de deux magnifiques parapluies bleus formant parasol. Vous voyez d'ici le tableau dans son originalité. Ajoutez-y le lavoir aux piliers duquel s'appuient les vieilles et les vieux, causant et souriant. Quelques petits enfants jouent non loin de là, un peu décontenancés et curieux. Dans le sentier, les jeunes gens s'exercent à « jeter la barre »

Type de l'éarnaise.

Au-dessus de l'esplanade, sur les pointes de roc formant gradins, les femmes regardent avec leurs grands yeux brillants comme des brugnons. Elles sont toutes en costume de fête : grand capuchon écarlate, corsage brodé ou argenté à fleurs de soie violette, châle jaune et brun à franges pendantes, jupe noire plissée et serrée au corps, guêtres de laine blanche.

Ces fortes couleurs, le rouge

prodigué, les reflets de la soie sous une lumière éblouissante, mettent la joie et le bonheur au cœur.

... Autour des tonneaux commence à tourner une ronde d'un mouvement souple, cadencée sur un air monotone et bizarre, terminée par une note aigüe d'un effet saisissant.

Un beau jeune homme, bien fait, souple et léger, bien pris dans sa petite veste de laine brune, en culottes courtes et bas bruns laissant saillir un mollet nerveux, conduit la bande. Les jeunes filles, jolies brunettes aux dents blanches et fines, à la lèvre pourpre comme une cerise, tournent gravement sans parler ni rire. Elles sont bien belles, bien réservées, et avec cela grifferaient comme des chattes le malavisé par trop galant ou hardi avec elles. Leurs petites sœurs, au bout de la file, essayent le pas à grand'peine, et la rangée de capulets écarlates ondule à la brise comme une couronne de pivoines..... C'est charmant.

Tout à coup, le chef de la danse bondit brusquement avec un cri sauvage, — rappelez-vous que nous sommes ici en plein pays de montagnes. Rien ne peut être comparé avec les autres danses. Du reste, celle-ci est parfaitement d'accord avec le paysage, le soleil, le climat, le sol, la nature vigoureuse.

Ces gens-là sont tous nés poètes et artistes, mais poètes et artistes naturels, sans nulle préparation, francs comme la lumière, vigoureux comme les rochers, sévères comme les montagnes, joyeux comme le ciel, silencieux et stridents à la fois comme les forêts inextricables. Car, pour avoir inventé ces habits splendides, il faut qu'ils aient été amoureux de leur belle patrie. Jamais le soleil du Nord n'eût inspiré cette fête multicolore. Ils ont choisi les couleurs du ciel et du soleil couchant. Dans d'autres pays, on en rirait ; ici, ils sont aussi beaux et aussi fiers que leur pays. L'œil ne peut rien saisir de laid, de choquant. Les traits sont réguliers et virils, malgré le hâle qui bronze les visages. Les grosses mains noueuses elles-mêmes apparaissent plus petites et plus fines sous ce soleil magique. Sa lumière resplendissante avive et anime tout. L'éclat des habits, de la peau et ce tourbillon de bruns et de brunes donne chaud au cœur et réveille l'âme. Sentez-vous

cette expression originale, artistique et sauvage ? Comme elle convient au cadre ! Cet air n'a pu naître que dans les montagnes. Le roulement frémissant du tambourin est comme la voix traînante du vent lorsqu'il longe les vallées étroites. Le son aigre du flageolet est pareil au sifflement de la bise quand on l'écoute là-haut, sur les cimes dépouillées. Les bruits si divers et si caractéristiques des montagnes et des sources, du feuillage et des torrents se reconnaissent encore, à peine transformés par le rythme animé ou langoureux de la chanson.

La danse est aussi primitive, aussi naturelle et aussi convenable au pays que la musique. Ils vont la main dans la main, tournant en rond. Quoi de plus simple ? Ainsi font les enfants qui jouent. Le pas est souple et lent ; ainsi marche le montagnard. Vous savez par expérience que pour monter il ne faut pas aller vite et qu'ici les roides enjambées d'un citadin le jettent à terre. Ce saut, qui vous semble étrange et qui est souvent merveilleux de grâce agreste et originale, c'est une de leurs habitudes qui confesse un de leurs plaisirs et atteste leur vigueur et leur tempérament.

Pour composer une fête, une danse, un air, ils ont choisi ce qu'ils ont trouvé de plus beau, de plus agréable, de plus frappant dans la nature, ce qui a le plus impressionné leurs yeux, ce qui a le plus charmé leurs oreilles et ce qui a le plus excité leurs jambes.

N'est-ce pas la fête la plus nationale, la plus vraie, la plus harmonieuse, et, partant, la plus belle que l'on puisse imaginer ?

A Laruns, qui est une petite ville, la danse est la même, mais plus animée, exécutée par un plus grand nombre de danseurs et de danseuses. Quelques-uns, plus aisés, sont vêtus plus richement ; les jeunes filles sont plus coquettes et plus éveillées. On y rencontre beaucoup de physionomies à la Henri IV et beaucoup de mignonnes frimousses qui auraient fait briller les yeux du roi vert-galant. Parfois aussi on entrevoit de vieilles femmes telles que nous vous défions de vous en imaginer jamais : une cape de laine les enveloppe comme une couverture, on ne peut apercevoir que leur face qui n'a plus de

couleur et leurs yeux de louves. On pense alors volontiers aux sorcières de Macbeth.

Les Ossalois ont une physionomie très humble, très douce et très serviable. Nous donnons plus loin le portrait d'une Ossaloise dessiné d'après nature par l'auteur de ce livre. Quant à son caractère, pour en faire l'analyse, il faudrait la représenter un œuf dans la main, en train de le tondre.....

Cette avidité, cette exagération de l'économie domestique n'est point choquante, au contraire ; il s'agit de la comprendre. L'hospitalité est proverbiale et il n'est pas nécessaire pour la ménagère de sortir de chez elle pour vous préparer un excellent dîner qui se composera de cinq ou six plats, et autant de plats, autant de changements de sauces, de préparations, de mets, de desserts, de confitures et de boissons de toutes sortes. On sait vous prendre et vous cajoler, et l'on ne vous ennuie pas, bien sûr !...

Quelquefois, un entrepreneur de gaieté et de plaisirs publics se met en devoir de faire rire son petit mais très élégant auditoire. Cela se passe généralement l'après-midi. Une éloquente affiche annonce le « jeu du canard ». Pour les Anglais, c'est véritablement un « canard » et ils n'y assistent jamais, suivant la coutume protestante qui ne permet aucun divertissement le dimanche.

Voici en quoi consiste ce jeu : on attache une perche à un arbre, une ficelle à la perche, un canard à la ficelle. Maintenant, si vous voulez vous amuser un brin, vous donnez deux sous à un petit garçon, moyennant quoi on lui bande les yeux, on le fait tourner deux ou trois fois sur lui-même, on lui met dans les mains un sabre d'invalide et on le pousse en avant au milieu des cris et des rires de l'assistance :

« A droite ! » « A gauche ! » « Holà ! » « Ohé ! » « Frappe donc ! » « Ah ! ah ! » « En avant ! » « En arrière ! » « Tu y es ! » « Bravo ! » « Toujours plus loin ! » « Toujours plus près ! » .....

Le malheureux, assourdi et ne sachant auquel entendre, coupe l'air — et aussi la terre. Si par hasard il atteint la bête, si par un hasard plus grand il atteint la tête, touche le cou et le

coupe, il emporte le canard qui lui appartient désormais. — Voilà le jeu.

Et dans ces réunions on voit souvent les personnages les plus graves rire de bon cœur. Certains mondains, qui bâillent à l'Opéra se « tordent les côtes ». Des duellistes émérites n'en reviennent pas d'émotion. Et voilà notre machine humaine usée qui a un regain de vitalité, de bonheur simple, sans prétention et sans préparations.

L'on annonçait qu'une jeune miss venait d'être mordue au talon par un homard, et tout le monde y courait voir, comme au feu..... Que nous sommes machines ! Et pourquoi s'en plaindre ? C'est, après tout, le beau côté de la vie.

Les Eaux-Bonnes, près d'Eaux-Chaudes.

PATOIS ET DIALECTES

LE PEUPLE BASQUE

Ce peuple unique, race mystérieuse par excellence, est le plus ancien qui se soit établi sur les deux versants des Pyrénées. L'origine de ce peuple singulier, auquel on ne connaît pas de frères, doit être recherchée sans tarder, car les particularités qui la distinguent s'effacent chaque jour au contact des Espagnols et des Français. Il ne s'est jamais autrement désigné lui-même que par le nom de « Eskualdunac », composé de trois mots basques : *esku* = main, *ald* = adroit, et *dunac* = qui ont. Littéralement, « hommes adroits ».

Jeté comme un monument antique entre la France et l'Espagne, les Pyrénées et l'Océan, ce peuple, étranger aux bouleversements des empires et de la politique, est toujours resté libre, sinon indépendant.

Des savants ont vu une parenté entre eux et les Ibères du Caucase et même avec les fameux guerriers Cantabres. D'autres, se basant sur des similitudes linguistiques, les ont rattachés à la race sémitique.

L'hypothèse la plus curieuse et en même temps la plus probante paraît être celle qui les rattache aux peuplades aborigènes du Nouveau-Monde.

Quoi qu'il en soit, au Nord comme au Sud des Pyrénées, dans toutes les colonies du monde, partout enfin où un groupe de Basques se forme, ceux-ci se recherchent pour vivre ensemble des mêmes mœurs, du même langage, des mêmes coutumes à peu de chose près. Mais ils se comprennent toujours et

élèvent une barrière infranchissable à tous les étrangers qui les entourent.

Le Basque diffère complètement de ceux avec lesquels il a parfois vécu toute son existence. Il est aussi éloigné du maintien grave et presque provocant du Castillan ou du flegme dédaigneux de l'Andalou que de la politesse gracieuse du Béarnais ou de la souplesse moqueuse du Gascon. Tandis que ceux-ci se glorifient d'être Français ou Espagnols, le Basque est Basque avant tout, et préfère toujours ce titre à tout autre. Il faut avouer cependant que le Basque Français ou Espagnol est très patriote et qu'il n'hésite jamais à se sacrifier pour son pays. Mais son cœur est basque et ne changera jamais, à plus forte raison à l'étranger.

Le Basque est beau, d'une beauté de roman, dramatique et superbe. C'est la race la plus pure qui existe en Europe. L'air dégagé, la tête haute, la taille droite et souple, la pose académique, la démarche aisée, ferme et légère, le regard vif et assuré, tels sont les caractères extérieurs du Basque. Habile à tous les exercices du corps, il est d'une agilité qui a passé en proverbe : « Courir, sauter comme un Basque ».

Une propreté recherchée, régnant dans tout son costume, favorise encore cette légèreté : un béret bleu, une veste rouge ou brune, un gilet blanc, un mouchoir de soie négligemment noué autour du cou, des culottes d'étoffe blanche ou de velours foncé, le tout proprement ajusté et rehaussé par la blancheur éclatante d'une fine et belle chemise, forment, avec une large ceinture de laine rouge, le costume national basque.

L'habillement des femmes n'est pas moins remarquable, ainsi que leur coiffure traditionnelle : un mouchoir d'un bleu foncé ou d'une blancheur éclatante, noué sur le haut de la tête, flotte derrière les épaules et donne un air piquant aux femmes charmantes qui le portent. Démarche gracieuse et légère, taille svelte et bien prise, faisant ressortir admirablement l'épanouissement de la poitrine et des hanches, vivacité du regard, éclat du coloris qui change tour-à-tour d'une douceur angélique et mélancolique à une passion voluptueuse et irrésistible, sont les qualités distinctives des agaçantes Basquaises.

Du reste, si le Basque se garde de mêler son sang au sang étranger, les deux sexes jouissent d'une grande liberté de

M. O. M. Goldaracena.

commerce qui — disons-le bien vite — a réciproquement ses limites après le mariage.

Fiers, impétueux, les « Eskualdunacs », bien différents des paysans des autres contrées, marchent la tête haute, les épaules effacées et s'inclinent rarement les premiers devant l'étranger qu'ils rencontrent. Leur salut a toujours le caractère de l'égalité. Ils sont pasteurs et guerriers, enthousiastes de la liberté qu'ils ont toujours vaillamment défendue dans leurs célèbres « fueros », espèces de congrès ou d'assemblées qui se tenaient jadis en plein air, dans une enceinte d'arbres séculaires. La valeur qui les distingue était connue de tout temps. Horace a dit d'eux : *Cantaber indoctus juga ferre nostra.* Braves jusqu'à la témérité, ils sont excellents soldats pour la guerre des montagnes ou la prise des forteresses, désertant en masse durant les trêves et reparaissant au moment du combat. Querelleurs et vindicatifs, il faut absolument éviter de les blesser en quoi que ce soit. Baleiniers intrépides, les premiers ils ont ouvert aux nations du globe le chemin des grandes pêches de la morue et de la baleine.

Les Basques sont éminemment hospitaliers ; tout hôte pour eux est un ami qu'ils accueillent et protègent avec des transports de dévouement et de joie.

Nous devons à l'obligeance d'un de nos amis d'origine basque, M. O. Goldaracena, de San Francisco, les intéressantes observations qui vont suivre :

« En visitant la tribu appelée les Meewocs, nous dit notre » ami, j'ai remarqué que, outre nombre de coutumes particu- » lières aux Basques, cette tribu dégénérée a conservé presque » intactes les mêmes intonations de mots propres aux seuls » Eskualdunacs. Voici, parmi les centaines de mots que j'ai eu » soin de noter, quelques-uns des principaux :

PRONONCIATION COMPARÉE*

Français :	Basque	Meewoc
Bouche	Awa	Awa
Grand'mère	Amasou	Amasa
Feu	Soû	Soû
Luce	Coucousou	Coucousa

(*) L'orthographe exacte de ces mots n'a naturellement pas été observée.

Français :	Basque :	Meewoc :
Chien	Chakou	Choukou
Maison	Echai	Uchou
Je	Nî	Nî
Aujourd'hui	Egoun	Eguin
Je n'ai pas	Estout	Esté
Courir	Hudté	Huaté
Soir	Gaoua	Gaoulou
Danse	Mouchico	Machouca

Types de la Tribu des Meewocs.

» Cette danse, comme chez les Eskualdunacs, s'accompagne » au tambourin chez les Meewocs.

» C'est surtout dans les habitudes intimes de cette peu- » plade qui ne compte plus aujourd'hui que quelques centaines » de membres, et qui s'étend dans le partie plaine qui se trouve » entre San Joaquin à la Sierra Nevada, en Californie, que nous » avons trouvé de nombreuses affinités avec le peuple basque. »

Les Basques aiment avec ardeur les jeux et les fêtes, surtout les fêtes où l'on danse, les jeux où l'agilité du corps se déploie, et par-dessus tout le jeu de paume. La danse particulière du pays est le « mouchico », remarquable par la rapidité fiévreuse de ses mouvements ; le flageolet à cinq trous, le tambourin et le *tambour basque* accompagnent les danseurs.

Un auteur dit en parlant du pays basque : « Un enfant y sçait danser avant que de sçavoir appeler son papa et sa nourrice. » Cependant, en ces derniers temps, une jeune fille qui se livre trop à la danse publique est peu considérée ; quelques lignes d'une chanson basque le prouveront :

Peu de femmes bonnes sont bonnes danseuses. — Bonne danseuse, mauvaise fileuse. — Mauvaise fileuse, bonne buveuse. — Des femmes semblables sont bonnes à traiter à coups de bâton.

Certains auteurs font remonter l'origine du peuple basque jusqu'au déluge. « Au déluge, disent les chroniques, échappèrent quelques hommes, rares comme les olives qui restent sur l'arbre après la récolte, et de ce nombre fut Aïtor, ancêtre des Basques. » Le comte Garat, qui était Basque, a cru reconnaître, dans les habitants des deux versants des Pyrénées, des Phéniciens venus dans ces montagnes, il y a cinq mille ans, pour en exploiter les mines. Cette hypothèse a été appuyée par certains écrivains en renom qui ont trouvé dans la langue euskarienne les passages puniques du *Pœnulus* de Plaute. Enfin, depuis une vingtaine d'années les études sur le peuple et la langue basques ont pris un caractère vraiment scientifique. Il nous est impossible de relater ici, même en simplifiant, tout ce qui a été trouvé sur les Basques et sur leur langue depuis ces derniers temps. Qu'il nous suffise de dire que la langue basque elle-même appartient sans conteste au groupe des idiomes agglutinants. Sa place est marquée entre les langues finno-ourales de l'Europe

septentrionale et les langues incorporantes primitives de l'Amérique du Nord.

Parmi les langues ouralo-altaïques, c'est avec le morduin, le vogul, le madgyar qu'elle offre le plus de ressemblance; parmi les langues américaines, c'est avec l'algonquin. Le Basque est donc, comme le Hongrois, géographiquement et caractéristiquement, isolé; mais, au point de vue linguistique, ce n'est nullement une langue à part. Citons, en passant, que beaucoup de mots français ont une origine basque : anchois, baie, bizarre, gouge, gourd, guigner, malandrin, moignon, narguer, saur, virer, etc., etc.

LA VALLÉE D'OSSAU ET LES OSSALOIS

Nous n'avons pas à faire ici la description détaillée de la vallée d'Ossau, qui est dominée par les montagnes les plus variées et les plus hautes des Basses-Pyrénées. Ce qu'elle a de plus beau, c'est son ciel; ce qu'elle offre de plus intéressant, ce sont les mœurs et les costumes de ses habitants.

Le type ossalois est le plus charmant et le plus poétique que renferme le Béarn. A tout seigneur, tout honneur! Commençons par l'Ossaloise.

La figure est délicieusement arrondie et respire la douceur et la bonté ; la taille est moyenne, mais modelée avec une rare perfection ; ses mouvements gracieux montrent une souplesse et une légèreté indéfinissables ; la démarche d'une fierté charmante rehausse encore la grâce et l'éclat merveilleux du costume national ; les sabots à longs becs artistement retournés sur le coude-pied achèvent de donner au tout la nuance la plus rustique et la plus caractéristique que l'on puisse imaginer.

Les yeux ont généralement la couleur admirable de la peau d'une prune de damas : violet-noir sur iris blanc, ou quelques fois violet-bleu foncé sur blanc azuré, recouverts de longues paupières légèrement arquées, entourés de beaux cils noirs; l'éclat en est si merveilleux qu'il semble refléter dans son mignon miroir l'idéal pur du beau ciel du Midi et son chaud soleil.

Les narines finement ouvertes, annoncent au surplus l'état sensationnel du cœur.

La peau, d'une finesse exquise, est légèrement ambrée ou brunie par les rayons d'or de Phœbus ; elle laisse cependant transparaître des couleur fraîches et ravissantes que l'on ne trouve que dans les montagnes. Le son de la voix et l'harmonie de la langue sont si doux et si harmonieux, qu'on éprouve le même plaisir à l'entendre que le gazouillement des oiseaux. Quand on écoute et qu'on voit parler l'Ossaloise, il faut faire un véritable effort pour cesser de la regarder, car on vient d'apercevoir, sous ces lèvres rouges du sang des cœurs, une rangée de perles fines d'une blancheur éclatante.

Le costume s'adapte merveilleusement à ce genre de beauté. La tête est recouverte d'un petit bonnet en toile ou en mousseline, relevant la magnifique chevelure châtaine, brune ou noire, qui s'échappe par derrière en superbes tresses ramenées d'un geste délicieux par devant, ornant le corsage de reflets bronzés ou rouillés quand elles sont exposées à la lumière vive ou aux rayons du soleil. Par-dessus le petit bonnet dont la blancheur fait ressortir divinement quelques mèches folâtres de cheveux frisés, un capulet de drap écarlate, doublé de soie de même couleur, couvre de ses plis la tête et les épaules jusqu'à la taille.

Un corsage noir un peu échancré, dont le devant est orné de soie ou de velours cramoisi, emprisonne la mouvante poitrine; autour du cou et sur la naissance de la gorge, un fichu de mousseline ou en soie à fleurs est négligemment noué. Un collier de perles orne le cou, et la croix qu'il supporte se glisse délicieusement entre la naissance de la gorge. Un châle en laine ou en soie, à fleurs ou à dessins, entoure, noué par derrière, les épaules et la taille, et laisse tomber ses deux bouts ornés sur l'épanouissement des hanches.

Type d'Ossaloise.

La jupe en laine noire ou de couleur sombre tombe en plis par-devant et est délicieusement troussée par derrière; elle s'arrête juste à temps pour laisser apercevoir les bas blancs qui s'évasent au-dessus des sabots, par une cannelure à côtes, modelant l'attache fine de la cheville et laissant deviner la rondeur exquise de la jambe. Recouvrons le devant de cette jupe d'un tablier de fine toile ou de soie brodée, et nous aurons complété la description que nous avons voulu faire du plus beau costume national de villageoise qui existe : l'Ossaloise.

L'Ossalois est digne en tous points de sa jolie compagne ; l'aménité de ses manières, son urbanité proverbiale, sa politesse exquise, l'habitude qu'il a de chercher à plaire et à se rendre serviable, ont donné à sa physionomie éveillée une douceur et un charme tout particuliers.

Son genre de beauté, sans être académique, n'en est pas moins fort intéressant ; la démarche est vive, assurée et légèrement cadencée; le regard est profond, caressant, mais très souvent inquisiteur et moqueur. Sa conversation est aussi pétillante, aussi agitée et aussi abondante que la source d'un fleuve; il gesticule et se ploie comme un arbrisseau flexible pendant la tempête. Autant il est ardent, autant il devient froid et subtil quand ses intérêts sont en jeu.

Il est agile comme un chat et malin comme un renard ; ne cherchez jamais à le tromper, il deviendrait irréconciliable.

Les jeunes gens portent une culotte courte en drap brun ou en velours noir, un veston écarlate qui prend admirablement la taille, un gilet blanc à larges revers ; des bas de laine blanche couvrent sa jambe nerveuse ; vers le genou, elle est décorée de jarretières de couleur terminées par des glands; des souliers pour les dimanches et jours de fête, des sabots ou des sandales pour la semaine. Le béret, de couleur foncée, est gracieusement posé sur sa tête brune dont les cheveux sont coupés ras par devant, et tombent en boucles sur un col d'une blancheur éclatante.

En vieillissant, les hommes abandonnent la veste courte et écarlate, qu'ils remplacent par une sorte d'habit foncé dont les larges basques tombent sur les cuisses.

L'IDIOME BÉARNAIS

L'idiome béarnais se rattache au grand groupe des langues romanes ou néo-latines, dans lequel il occupe une place des plus importantes. Le territoire où se parle le béarnais comprend le Béarn tout entier. Le patois gascon a l'accent vif et saccadé, qui, pour les Français du Nord, est le type de tous les patois du Midi, et dont Montaigne disait: « Où le français ne peut atteindre, le gascon y arrive sans peine », est parlé dans la Gironde, les Landes, les Hautes-Pyrénées, les Basses-Pyrénées et le Gers. Cependant il n'est pas rare, dans le Midi, de voir deux villages voisins avoir chacun un patois distinct.

Nous reproduisons ce verset du patois du département du Gers :

Un home qu'aougoùc dies hils, hou caddet qu'eou digouc : — Pay, baillats me la portioun qui ém rebeneq s'éou ben. E lou pay sous partageo lou ben.

Pour le patois moderne béarnais, nous citerons un fragment de poésie de Navarrot, qui aura le double avantage de donner aux lecteurs une idée de la langue et du sentiment si poétique moderne:

Bouques resquettes,
Tant beroys œlhous,
Tendres bermelhous,
Cors ta joens y ta tilhous,
Entratz bloundetes,
Entratz brunetes,
Bienetz palhetes,
Flours de la sasou,
Bienetz per bandes,
Fourma guirlandes,
Y plates-bandes
Sus lou berd gazou !

Littéralement : Bouches si fraîches — si jolis yeux — joues si roses — tailles si jeunes et si flexibles — entrez brunettes — venez châtaines — fleurs de la saison — venez par bandes — former des guirlandes — et des plates bandes — sur le vert gazon.

Les trésors de chants, de poésies béarnaises sont inépuisables depuis les temps les plus éloignés jusqu'à nos jours. Pour n'en citer qu'un d'une époque déjà éloignée, parlons du poète béarnais Despourrins. Cyprien Despourrins est né à Accous, dans la vallée d'Aspe en 1755. Ses ancêtres étaient bergers. L'un d'eux, ayant fait fortune en Espagne, acheta l'abbaye de Saint-Juzan, avec tous les droits féodaux et le titre de noblesse. Le poète était doublé du gentilhomme le plus noble et le plus parfait, comme son noble père, Pierre Despourrins, qui servit avec la plus grande distinction dans les armées de Louis XIV, lequel lui donna le privilège d'ajouter trois épées à ses armes, en mémoire de trois duels consécutifs et heureux avec trois étrangers qui avaient insulté son roi ; il les laissa tous trois en moins d'une heure morts sur le terrain.

Le souvenir de Despourrins s'est religieusement conservé dans la mémoire des Béarnais et surtout des pâtres pyrénéens, qui brillent dans leur imagination au milieu des merveilleux poèmes, chansons et faits d'armes qui sont encore accueillis avec plaisir par les touristes, les enfants et les petits-enfants du Béarn.

Nous voudrions bien vous citer, chers lecteurs, toutes ces merveilleuses choses ; malheureusement, la place nous manque, et une traduction ne peut que déflorer cette poésie. Voici pour les Béarnais : *Là-haut sur les montagnes*, *Cap à tu soy Mariou*, etc., etc. Puis :

Ni las roses musquettes,
Ni la flou deû bruchou,
N'au pas de tas poupettes
L'esclat ni la blancou.
Hurouse la manette
Qui û dié oura l'onou
Dé tira l'espinglette
Qui las tien en présou !

Comment traduire de pareilles strophes sans les fausser ? Ni les roses odorantes — ni la fleur de l'aubépine — n'ont de tes seins — l'éclat ni la blancheur.

Heureuse la main — qui, un jour, aura l'honneur — de tirer l'épinglette — qui les tient en prison.

On sait que Louis XV adorait les chansons de Despourrins, et que le célèbre Jéliotte a bien des fois réconcilié Mme de Pompadour avec son royal amant en lui chantant une des ravissantes compositions de ce poète : *Cap à tu soy Marion....* etc.

Dans ces derniers temps, vers 1840, un monument a été élevé à Despourrins, au pied des montagnes qui l'ont vu naître, et qu'il a su si bien faire rire et pleurer. Ce monument a été élevé par les soins de M. Xavier Navarrot, cet autre Béranger du Béarn, si connu, si aimé par ses contes et par ses chants délicieux, dans le pays de la joie, du chant et de l'écho sublime des montagnes.

Un nombre incalculable de chants populaires, de vers ravissants, de chansons pastorales et anonymes existent dans tout le Béarn, et principalement dans la vallée d'Ossau. On y constate une simplicité charmante, fleurs douces et divines mêlées aux bouquets des poésies et d'historiettes du pays. En dehors de ces idylles, il y a aussi des chants nationaux historiques et fort intéressants, empruntés en général aux grands événements de l'histoire de France. Qui n'a pas entendu la complainte empreinte d'un sentiment si naïf et si touchant, sur la captivité de François 1er ? Malheureusement, on pourrait peut-être reprocher aux auteurs modernes d'avoir introduit un élément étranger à une langue si riche par elle-même, et qui n'a besoin de demander des ressources d'aucune autre. En effet, ces messieurs ont trop francisé le Béarnais, et cet exemple a été tellement contagieux, qu'aujourd'hui cet idiome si suave et si riche ne se parle ni ne s'écrit plus avec pureté,

Tout le monde connaît sans doute l'opéra-comique en trois actes « La Béarnaise » de MM. Eugène Leterrier et Albert Vanloo, musique d'André Messager, représenté au théâtre des Bouffes-Parisiens le 12 décembre 1885. Le livret renferme les péripéties les plus amusantes, des scènes d'un comique extraordinaire.

L'ouverture est fort belle et très franche, et les vingt-quatre morceaux sont tous plus jolis, plus entraînants les uns que les autres et écrits surtout avec art et avec goût.

Citons également la romance si populaire : *Beth Ceü de Paü*, « Le Beau Ciel de Pau », si souvent chantée dans notre colonie :

BETH CEÜ DE PAÜ

I

Beth ceù de Paù quan te tournerey bedé !
Qu'ey tan souffer despuch qui tey quittat
Sim caù mouri chens te poudere bedé,
Adiù beth ceù, t'aùrey pla regretat!
Qu'aùri boulut Béarn! canta ta glouère,
Mey ne pouch pas,car que souy trop malaù
Moun Diù, moun Diù, dechat me béde en-
Lou ceù de Paù, lou ceù de Paù ! [couère

II

Ye qu'éri soul den ma triste crampette,
A respira lou parfum deü printems,
Quaon, tout du cop ue praube irounglete
Pousse u gran crit, e puch, en même tems,
U esparbè cour sus la bérouyine:
Say, say aci, you n'eth harey pas maü!
Rentre dehens, que parleram, praübine
D'oou ceü de Paü, d'oou ceü de Paü.

III

Qu'as-tu pensat, la mie praübe amigue,
De biatya soule chens nat secours,
Repaüzot drin! de courre que fatigue!
Aci n'as pas à cragne lous vaoutours
Taqué tembla? oh! n'es pas présounère,
Que pos parti si n'ey pas ço qu'ith caü ;
Repren toun boul, ben boultiya leüyère
Oou ceü de Paü, oou ceü de Paü.

IV

Mey que t'en bas, béroye messatyère,
Adiü, adiü, senti que baü mouri....
Car lou boun Diü den soun séyour m'apère
Douma, beilleu, nou serey mey aci
Pusque t'en bas, benten den la mountagne
Ben hat lou nid débat nouste pourtaù,
Qu'auras de tout ta tu et ta coumpagne
Oou ceù de Paù, oou ceù de Paù.

SOUVENIR DES PYRÉNÉES

ROMANCE

Paroles Françaises et Béarnaises de C. Darichon.

I

Beau ciel de Pau,quand donc te reverrai-je!
J'ai tant souffert lorsque je t'ai quitté !
Vallons chéris, ô monts couverts de neige,
Mon cœur hélas! vous a bien regrettés.
J'aurais voulu, Béarn, chanter ta gloire,
Mais, je le sens, je descends au tombeau,
Dois-je mourir sans chanter ton histoire,
Beau ciel de Pau, beau ciel de Pau !

II

Hier j'étais seul, rêveur à ma fenêtre,
A respirer le parfum du printemps,
Tout souriait, Avril venait de naître,
Le doux zéphir remplaçait les autans;
Quand tout-à-coup une pauvre hirondelle
Vint s'abriter sous notre vieil ormeau :
"Entre chez nous,nous parlerons,ma belle
Du ciel de Pau, du ciel de Pau!

III

Qu'as-tu pensé, gentille messagère,
De voyager seule et sans nul secours ?
Tes sœurs sont loin et tu rases la terre,
Peux-tu braver la serre des vautours?
Pourquoi trembler,tu n'es pas prisonnière;
De l'an dernier tu veux voir ton berceau;
Repars alors de ma pauvre chaumière,
Au ciel de Pau, au ciel de Pau!

IV

Vers mon pays, vole et reviens joveuse;
Porter chez moi mes regrets, mes douleurs
Tu leur diras que mon âme est heureuse,
Et que je meurs à la saison des fleurs.
Va respirer l'air pur de la montagne.
Sous notre toit établis ton berceau;
Reste toujours dans les belles campagnes
Du ciel de Pau, du ciel de Pau !

Disons pour terminer que la poésie béarnaise vient de s'enrichir d'un très intéressant recueil de poèmes portant pour titre : *Parpailhous y Flourious* (Papillons et Fleurettes). L'auteur, Mr. Firmin Dambrielle, mort en 1897, à la fleur de l'âge, 27 ans, fut un simple et un modeste qui chanta dans l'isolement calme de la montagne natale pour consoler sa dolente adolescence, et c'est à la pieuse initiative de M. Émile Garet, président du conseil général des Basses-Pyrénées, dédicataire de l'œuvre, qu'est due la publication de ce livre posthume.

Mr. Louis Latournette nous dit dans la Nouvelle Revue : « Ce poète aimait passionnément son pays; il en a noté les aspects et les légendes avec une communicative émotion. L'éloge est du à Dambrielle d'avoir été un vrai et noble aède. Il eût superbement continué la tradition de Despourrins et de Navarrot si son génie et sa langue harmonieuse avaient pu acquérir la perfection de l'âge. »

Les deux frères GARAT sont, de leur propre aveu, d'origine Basque.

L'un, DOMINIQUE-JOSEPH, le philosophe et le politicien est né à Bayonne le 8 septembre 1749.

L'autre, PIERRE-JEAN, chanteur célèbre et le plus parfait que la France ait jamais possédé, est né à Ustaritz le 27 avril 1764.

Garat l'écrivain était fils d'un médecin. Il commença ses études sous la direction d'un curé de campagne et ne tarda pas à se dégoûter de la vie de province pour venir à Paris où le succès l'attendait. Garat était devenu rapidement un écrivain académique dans toute l'acception de ce mot, et, en 1784, un éloge de Fontenelle vint mettre le sceau à sa réputation. Il devint le successeur de Marmontel au lycée, rue de Valois en 1785.

Le bruit de ses succès ne tarda pas à avoir de l'écho dans ses montagnes natales. Il fut nommé député du Tiers-État aux États Généraux de 1789. Il devint rapidement très influent parmi les membres de l'extrême opposition et dirigea le *Journal de Paris*, où il fut très estimé pour son impartialité.

Après la réunion de la Convention, il fut nommé ministre de la

Justice (12 Octobre) en remplacement de Danton. Ce fut lui qui, en cette qualité, notifia au roi sa condamnation.

— Louis, dit-il, le conseil exécutif a été chargé de vous communiquer les extraits du procès-verbal des séances de la Convention Nationale des 16, 17 et 20 janvier 1793.

Le roi prit l'arrêt et le mit dans son portefeuille. Il remit ensuite au ministre la demande d'un sursis de trois jours à l'exécution du jugement, puis celle d'avoir, pour l'assister dans ses derniers moments, l'abbé Edgeworth de Firncout. Garat accompagna encore l'abbé au Temple. Le trajet des Tuileries au Temple, dit l'abbé, se passa dans le plus morne silence. Deux ou trois fois cependant, Garat le rompit :

— Grand Dieu! s'écria-t-il, de quelle affreuse commission je me suis chargé! Garat ne vota point la mort de Louis XVI.

Lors de la fondation de l'Institut, Garat y fut appelé. Puis, en 1797, il fut envoyé à Naples comme ambassadeur.

Il fut successivement secrétaire, puis président de l'Assemblée Constituante. Bonaparte dit de lui sur un discours qu'il fit sur la bataille de Marengo :

— Concevez-vous un animal comme Garat? Quel enfileur de mots! J'ai été obligé de l'écouter pendant trois heures.

L'Empire fut pour lui un temps de repos relatif; il devenait vieux et fuyait tout ce qui aurait pu troubler les jours qui lui restaient à vivre. En 1814, il vota cependant la déchéance de l'Empire, puis après plusieurs adversités que lui avait suscitées la Restauration, il se retira dans son pays natal et y termina une longue carrière de travail, d'honnêteté et de peines.

GARAT (Pierre-Jean) reçut dès l'âge le plus tendre des leçons de chant de sa mère qui avait une fort jolie voix et qui connaissait à fond les traditions de l'ancienne école de chant. Lorsque l'enfant eut atteint sa dix-septième année, son père voulut en faire un avocat et l'envoya à Paris étudier le droit. On pense facilement que Garat négligea beaucoup ses études de droit pour fréquenter assidûment le théâtre et cultiver l'art qu'il sentait germer au fond de son âme. Cependant, Garat père s'aperçut que les études de droit laissaient beaucoup à désirer. Il fit de sévères observations qui restèrent infructueuses. Le châtiment suivit de près la rebellion; les lecteurs savent qu'au pays les papas ne badinent pas, et effectivement il supprima la pension de Garat fils, afin d'amener le coupable à récipiscence. Le jeune homme, habitué à la fréquentation du monde et à une certaine aisance, vit avec terreur le coup qui le frappait. Mais la Providence, sous les traits du comte d'Artois, vint à son secours Ce prince en fit son secrétaire intime, et de plus, tout enthousiaste de ses talents, il en parla à la reine, qui désira l'entendre.

Celle-ci fut tellement émerveillée qu'elle l'admit, après l'audition, à l'honneur de faire de la musique avec elle. On parla alors beaucoup à la cour de cette amitié; l'amour va si vite, et la chronique encore plus vite que l'amour. Toujours est-il que la reine paya deux fois les dettes que son favori contractait en menant une vie de grand seigneur. Il dut à cette amitié d'être plus tard mis en prison pour sa bienfaitrice. Toute relation entre le père et le fils avait cessé, quand le comte d'Artois emmena un jour son secrétaire à Bordeaux avec lui. Garat employa alors tous les amis de sa famille pour rentrer en grâce auprès de son vieux père.

Celui-ci demeura inflexible. Cependant une occasion se présenta; Garat fils avait promis son concours à une œuvre de bienfaisance avec l'autorisation du prince son maître. Garat père ne pouvait refuser d'assister à cette soirée. Quand ce fut le tour de son fils à chanter, il voulut s'esquiver, mais on le retint si bien qu'il ne tarda pas à s'en féliciter. En effet, Garat était en scène, c'était le jeune homme le plus élégant et le mieux fait que l'on pût voir, mais ceci n'était rien à côté de sa voix merveilleuse qui enleva la salle d'une façon si subite et si prodigieuse qu'on le rappela dix fois coup sur coup. Toutes les dames présentes étaient en larmes. Garat s'était surpassé et avait voulu arracher aussi des larmes au cœur endurci de son père. En effet, le père Garat tout en pleurs, serra son fils sur son cœur en sanglotant:

— Ah ! mon enfant ! mon enfant !

Pendant la Révolution il se rendit à Hambourg qui était le rendez-vous des émigrés aristocratiques; c'était un Paris en réduction. Spectacles, concerts, musique de salon, tout y affluait. Garat obtint un succès sans exemple, et devint l'homme le plus à la mode de son temps. Il est vrai qu'il ne négligeait rien pour la toilette de sa personne, pour un nœud de cravate réussi ou la coupe d'un pantalon nouveau; quelques notes de sa voix suffisaient, car ces trois notes il se les faisait payer jusqu'à mille francs.

Il faut dire que tout contribuait encore à exalter sa vanité naturelle. L'un des familiers du salon de Mme Récamier, qui lui donnait le surnom de "petit frère", Garat attirait par sa présence chez cette femme célèbre un grand concours de monde Un soir Garat avait promis de chanter le *Christ mourant* d'Haydn, accompagné de quatre harpes et de deux harmonicas. Il y avait foule pour l'entendre ; mais tout à coup on annonce que Garat, la passion du jour, était atteint d'une extinction de voix, et ne pouvait chanter.

— C'est inconcevable, dit un grand seigneur de l'ancienne cour. Comment! Garat ne chante pas ? Mais c'est impossible! et que vient-il faire ici ?

—M'amuser des sots, monsieur le duc, répliqua le chanteur.

Le grand seigneur, un peu déconcerté, n'osa répliquer. Mais, quelques instants plus tard, s'adressant à Madame Récamier en personne,

qui se trouvait auprès de Garat, il lui dit d'un ton léger plein d'arrogance:

— Avez-vous entendu, Madame, comme chez vous le chanteur s'émancipe ?

— Petit frère est ici chez lui, répondit la maîtresse de la maison, avec ce ton qui lui était particulier. L'illustre artiste entendant ces paroles, saisit sa belle main et lui demanda la permission d'y déposer un baiser de respect et de reconnaissance.

Nul n'excita à un plus haut point la terreur ou la pitié ; nul n'a fait éclater un rire plus franc dans le bouffe. Qui n'a pas entendu une romance chantée par Garat ne peut se douter de ce qu'elle renferme de fleurs et de larmes.

—Quel dommage ! disait un jour Legros, de l'Opéra, que Garat chante sans musique !

—Sans musique ! répondit une grande artiste ; mais Garat, c'est la musique même !

L'envie ne pouvait manquer de consacrer ce beau génie. On entendait des jaloux s'écrier :

— Mais ce Béarnais n'a qu'un filet de voix !

— Tudieu ! reprenaient ses admirateurs, c'est le Henri IV de la musique ! Appeler un filet de voix celui qui pêche 15.000 francs pendant une soirée, dans la poche des Parisiens les plus distingués !

Le virtuose béarnais était vengé.

Vers les dernières années de sa vie, Garat perdit la voix. Il ne pouvait y croire lui-même, et cela le terrassa ; sa santé déclina rapidement, et le plus beau, le plus grand des chanteurs mourut à l'âge de cinquante-neuf ans, le 1er mars 1823.

Il nous reste à entretenir nos lecteurs du frère du fameux chanteur. Cet artiste avait une fort belle voix de ténor, qu'il négligea malheureusement dans sa jeunesse. Il devint cependant un excellent amateur, sous les auspices de son illustre frère, qui perfectionna son goût et sa méthode. Il s'adonna à l'interprétation de la romance, dont sa diction nette et accentuée faisait toujours admirablement valoir ces petits poèmes. Il eut des jours de succès et de vogue. Mais il abandonna le chant vers 1808, et prit place dans un département de la finance ; plus tard il s'adonna à l'enseignement du chant et devint très populaire. On l'appelait le "Professeur Basque", tant il avait la beauté majestueuse, le corps vigoureux et souple, les yeux merveilleux. Enfin il termina son existence artistique et entra définitivement au ministère des finances comme sous-chef de bureau. Il revint dans son pays natal où il fut adoré, et termina sa carrière fort paisiblement. Il mourut au milieu des siens, de ses montagnes et du beau pays du Béarn.

On sait que le théatre Déjazet, vers 1860 a représenté une comédie-

vaudeville en deux actes, ayant pour titre *Monsieur Garat*. Cette spirituelle petite pièce de M. Sardou n'est qu'une série de chansons et de romances mises sur des airs du temps du Directoire. Il faut, d'ailleurs, rendre cette justice au maître qu'il a fort habilement tiré parti du muscadin béarnais, surnommé le "troubadour Basque", qui, comme dit la chanson, rendait folles toutes les femmes qui l'écoutaient dix minutes, et qui, comme l'on sait, refusa plus de femmes qu'il n'en agréa. Nous copions ceci dans un journal de l'époque :

— O ma divinité tutélaire, tous les hommes se plaignent sur leur sort ; moi, je vous supplie de ne rien changer au mien. Les grâces, les plaisirs m'assiègent ; ils veulent tous m'avoir. Je me laisse entraîner; ils m'idolâtrent ; je les laisse faire. Mon costume, mes propos, mon maintien, tout fait époque dans le monde. Une romance de moi est un événement, une cadence chromatique est la nouvelle du jour, un enrouement est une calamité publique. Ma parole suprême ! c'est trop de félicité pour un mortel. Je dois tout cela à mes montagnes, à mon ciel bleu, à ma chaumière, etc., etc.

Vue de Biarritz.

LE DÉPARTEMENT DES HAUTES-PYRÉNÉES

TARBES

TARBES — en latin *Tarba* — est une des villes de France les mieux bâties et les plus agréables. Les rues sont larges et bien percées, un peu caillouteuses, il est vrai, mais d'une propreté exemplaire. Plusieurs sont arrosées par des eaux limpides, ce qui ajoute à leur entretien une agréable fraîcheur. Les maisons, dont beaucoup sont construites en marbre et en briques, couvertes en ardoises, ont un aspect délicieux, étant généralement bâties au milieu d'un magnifique jardin.

Tarbes est formée en quelque sorte de deux villes aux rues irrégulières qui se réunissent et se soudent ensemble à la place Maubourguet, située au centre de la ville, et qui sont traversées dans toute leur largeur par une rue unique allant du pont de l'Adour à la route de Pau.

L'histoire de Tarbes est des plus dramatiques et des plus émouvantes. Nous regrettons de n'en pouvoir consigner que les principaux épisodes, car il nous reste encore beaucoup à rapporter ici sur les autres villes importantes des Hautes-Pyrénées.

Longtemps avant la conquête romaine, une des quatre tribus des Cantabres, peuple de l'ancienne Péninsule Ibérique, vers les sources de l'Ebre, en avait fait sa ville principale. Nous avons déjà dit que les Basques actuels des deux versants des Pyrénées se glorifient avec raison de descendre des Cantabres, peuple qui a été reconnu depuis longtemps comme le plus intrépide, le plus civilisé et le plus magnanime qui existât alors. Agrippa, roi de Judée, petit-fils d'Hérode le Grand, le même qui fit arrêter et martyriser saint Jacques, les battit sans réussir à les reduire complètement, puisqu'il se retrouvèrent, quelque

temps plus tard, plus nombreux, plus unis et plus résolus que jamais.

La ville prit alors le nom de Bégona (nom venant du dieu Bégony). Crassius en fit la conquête au profit de l'empire romain et elle échangea dès lors son nom primitif contre celui de « Tarvia », puis « Tarba ». Après la chûte de l'empire romain, Tarbes eut à subir de fréquentes invasions, toujours repoussées avec un courage héroïque. Les Normands l'envahirent vers le IXe siècle et la dévastèrent de fond en comble. Les habitants, sans se rendre, se réfugièrent dans les landes voisines et dans les forêts où ils menèrent une vie quasi-sauvage, ce qui ne les empêcha point de punir terriblement de temps à autre les envahisseurs.

Sous Raymond Ier, la ville fut rebâtie, les expatriés rentrèrent de nouveau dans leurs foyers et la ville devint la capitale du comté de Bigorre. Les désastres de la guerre de Cent Ans firent, au XIVe siècle, tomber la ville au pouvoir des Anglais. Le Prince Noir y fit son entrée en 1360, accompagné de la princesse de Galles sa femme et du comte de Foix.

Gaston Phœbus qui, comme l'on sait, était héritier de la maison de Béarn, se chargea en effet d'expulser les Anglais, non sans accomplir des prodiges de courage, et aussi d'épouvantables meurtres.

Les doctrines protestantes firent à cette époque des progrès immenses à Tarbes et dans toute la province. L'arrivée des troupes catholiques, commandées par Blaise de Montluc, fit éclater les luttes religieuses et fratricides, et le pays fut de nouveau couvert de cadavres. Les protestants, commandés par Montgomery, accoururent du Midi en toute hâte, en chassèrent par représailles les habitants catholiques et incendièrent les couvents et les églises. Un catholique était réfugié dans une tour où l'on ne pouvait monter que par un escalier très étroit. On lui envoya un de ses amis qui l'appela sous prétexte de parlementer. Sitôt qu'il mit la tête à la fenêtre, on le tua d'une arquebusade.

Les paysans qui vinrent donner la sépulture aux morts en enterrèrent deux mille dans les fossés.

Les malheureux Tarbois étaient à peine rentrés dans leurs

murs, après le départ de Montgomery, que le vicomte de Montamal les obligea de nouveau à la fuite. Huit cents d'entre eux, ayant voulu résister, élevèrent des barricades et tentèrent une lutte désespérée ; mais, écrasés par le nombre, ils furent massacrés jusqu'au dernier.

Après cette horrible boucherie, le pays devint presque désert et l'herbe poussa entre les pavés de la ville.

La paix de Saint-Germain (1570) permit enfin aux habitants de rentrer dans leurs demeures, mais la lutte entre les deux partis religieux se ranima, bientôt plus acharnée, plus sanglante que jamais.

Tarbes fut prise et reprise successivement quatre fois par les partis belligérants, plongeant le pays dans un monceau de ruines, de misère et de deuil. L'avénement de Henri IV rendit enfin à la malheureuse contrée et à sa capitale en ruines un repos dont elle avait grand besoin ; en 1607, lors de la réunion prononcée des anciens états du Béarn à la couronne de France, le monarque, dans un élan de justice et d'humanité, confirma les fors ou privilèges du Bigorre. On sait que la Révolution transforma l'ancienne province en un département, et Tarbes en fut choisie pour le chef-lieu. En 1814, un combat très vif y fut livré entre Français et Anglais.

La cathédrale de Tarbes est classée avec raison au rang des plus beaux monuments historiques du Midi. Puis vient l'Église St.-Jean et l'Église des Carmes, dite aussi Église Ste.-Thérèse, fondée en 1285 par le baron Vital de Bazillac, et brûlée en 1559. La préfecture occupe l'ancien palais épiscopal. On retrouve encore dans le jardin les ruines d'une chapelle et d'un cloître, plusieurs inscriptions et deux statues romaines.

Le nouveau Palais de Justice est orné d'une façade agrémentée de plusieurs statues allégoriques en marbre.

A midi, les rues sont désertes ; on s'aperçoit qu'on est proche du soleil d'Espagne.

Quelques femmes seulement, coiffées d'un foulard rouge, vendent des fruits au coin d'une borne ; nous nous rendons à la promenade principale, le jardin Massey ; des massifs d'arbres exotiques et des gazons admirables font de ce jardin un des plus

agréables du Midi de la France. Au centre s'élève le musée de la ville, élégante construction en briques que surmonte une tourelle dans le style mauresque. On y remarque une superbe collection d'oiseaux du pays, et une magnifique galerie de tableaux anciens et modernes. Du balcon du musée, l'œil embrasse, dans un panorama merveilleux, la splendide plaine de Tarbes, et au loin, la chaîne bleuâtre des Pyrénées. Nous allons respirer l'air au Prado, où les promeneurs commencent à affluer. On sait que les courses de Tarbes sont uniques et attirent tous les ans, au mois d'août, une grande affluence d'étrangers qui descendent des villes thermales de la montagne. La place Maubourguet mérite une attention spéciale ; elle est bordée des principaux hôtels et cafés de la ville. Le Prado, qui est une très agréable promenade, s'étend le long du canal et du magnifique jardin au centre duquel s'élève une seconde tour d'architecture mauresque, d'où l'on peut jouir d'une vue admirable. De cet endroit, la ville bourgeoise est véritablement élégante. Des gazons, des rosiers, des escaliers pleins de fleurs, une belle prairie d'herbe haute; dans le lointain, des peupliers gigantesques rangés en rideaux fixes sur l'horizon limpide. Nous nous rendons aux haras. Ils ont de 80 à 100 étalons dans une longue écurie qui serait au besoin une magnifique salle de bal; ce sont de superbes bêtes, le poil luisant et soigné, la croupe ferme, l'œil doux, le front calme ; ils mangent paisiblement dans leurs stalles, ayant double natte sous leur litière; tout est propre, brossé, essuyé, astiqué. Des écuyers ou garçons d'écurie en veste rouge les veillent constamment avec une sollicitude exemplaire, prenant mille précautions, leur parlant, les caressant et les chatouillant quelquefois pour les faire rire. Ils ruent de temps à autre, mais ils rient très souvent. Notre père Adam et sa chère moitié n'étaient certainement pas aussi heureux dans le Paradis terrestre.

LOURDES

Nous nous permettrons, chers lecteurs, de vous transporter à Lestelle et de passer entre les rangées de boutiques chargées

de chapelets, de bénitiers, de médailles et petits crucifix, à travers un feu croisé d'offres, d'exhortations et de cris. Après quoi nous serons libres d'admirer la chapelle. Il y a bien sur le portail une jolie vierge et quatre évangélistes en marbre, et dans l'intérieur quelques tableaux, mais le dôme bleu étoilé d'or a trop l'air d'une bonbonnière, les murs sont déshonorés d'estampes parisiennes, l'autel est trop encombré de colifichets. En si beau pays, le bon Dieu doit plutôt se plaire au soleil. En face de nous une montagne couverte de buissons verts serrés, qui s'étale opulemment sous la lumière et se chauffe au soleil. La route, arrêtée brusquement, se courbe et traverse le Gave. Le joli pont d'une seule arche, pose ses pieds sur la roche nue et laisse pendre sa chevelure jusqu'à la rivière, émerveillée du paysage, et on aperçoit Saint-Pé, frontière du Bigorre et du Béarn. Saint-Pé renferme une curieuse église romane à porte sculptée. Une poussière lumineuse danse dans son ombre chaude. Les yeux plongent curieusement dans le profond enfoncement. Les reliefs y nagent dans une noirceur vivante ; puis nous suivons l'interminable haie des murs blancs qui couvrent à droite et à gauche, plaqués de lumières crues; et enfin, la subite ouverture du ciel et le triomphe du soleil, dont la fournaise flamboie au plus haut de l'air. Près de Lourdes, les collines se pèlent et le paysage devient abrupt.

La ville de Lourdes nous apparaît au pied d'un rocher inaccessible que couronne un château-fort possédant encore aujourd'hui sa tour carrée à créneaux et à plate-forme. Le corps du génie, par des travaux récents et très remarquables, en a fait un fort moderne d'une grande importance en cas d'attaque de ce côté de nos frontières. Quant à la ville, son histoire proprement dite est à peu près inséparable de son château-fort.

Lors de la réunion du Bigorre à la France, Lourdes, enclavée dans le Lavedan, en suivit les destinées. Nous devons nous dispenser de rapporter ici toutes les légendes anciennes et modernes qui ont fait de Lourdes une ville miraculeuse. Cependant, nous citerons un vieil usage qui existait à Lourdes de temps immémorial et qui porte bien l'empreinte des époques féodales :

Vue Générale de Lourdes.

En cette ville, dit la "Coutume Générale du Lavedan", rédigée en 1704, il y a une seule rue appelée du Bourg, où les femelles sont exclues des successions de leurs pères, mères et aïeuls, par les mâles, à l'aîné desquels telles successions sont toujours conservées.

La Révolution qui fut accueillie à Lourdes avec enthousiasme, mit fin à cet usage. Pour le moderne, citons en passant que près de Lourdes, le long du Gave, se trouvent de nombreuses grottes, dont quelques-unes sont assez curieuses. L'une d'elles, la grotte de Massabielle, est aujourd'hui célèbre comme ayant été le théâtre des visions miraculeuses que l'on sait Combien d'âmes naïves s'y sont-elles rendues ? Combien de désappointements n'a-t-on pas constatés ? Ah! pauvre humanité! que de ridicules tu nous réserves encore !

Un autre bruit populaire a naturellement couru à ce propos, qui explique assez l'origine des apparitions. Il ne sied pas de le rapporter ici.

Saint-Sauveur, route de Gavarnie.

Nous entrons dans la gorge de Pierrefite. Les nuages gagnent et noircissent le ciel ; le vent souffle et fouette la poussière en tourbillons. A une hauteur prodigieuse les cimes noires crénelées s'enfoncent dans la vapeur. Le vent se lamente en longues plaintes aiguës, et, sous tous ces bruits douloureux, on entend le grondement rauque du Gave qui se brise furieusement contre les roches invincibles. La pluie vient et brouille les objets. Après une heure environ, les nuages dégonflés traînent à mi-côte, les roches dégouttantes luisent d'un vernis sombre, comme des blocs d'acajou bruni. Une lumière jeune joue sur les cimes humides, comme un sourire après les larmes..... La gorge s'ouvre, les arches des ponts de marbre s'élancent dans l'air limpide et, dans une nappe de lumière éblouissante, Luz apparaît assise souverainement entre des tapis diaprés de verdure et des champs de millet en fleur multicolores.

Luz est devant nous, gaie, rustique, charmante. Les petites rues caillouteuses sont traversées par des ruisseaux d'eau courante qui serpentent en murmurant. Les maisons se serrent pour avoir un peu d'ombre. Le matin, arrivent des troupeaux de moutons, des ânes chargés de bois de chauffage, des porcs grognons et indisciplinés, des paysannes pieds nus qui marchent en file auprès de leurs charrettes.

Gens et bêtes s'en vont directement sur la place, rendez-vous de quatre vallées. On fiche en terre de grands parapluies rouges. Les femmes s'assoient sur le sol, les jambes croisées, auprès de leurs denrées. Autour d'elles, une belle fille soigne les marmots aux joues rouges, qui grignotent et frétillent gaiement. On vend, puis on achète, et à midi tout le monde est parti.

C'est plaisir de regarder les jeunes filles en jupes rouges courtes, quelquefois divinement troussées, en capulets de grosse étoffe écarlate. Une d'elles s'approche de nous. Nous avons le temps de l'admirer, de deviner son sein ferme, son cou brun et satiné ; sa main aux attaches fines, aux doigts pointus ; sous sa couleur crue, l'ovale pur d'une figure fine et fière, un teint mat, presque pâle, et le doux regard glissant comme une bille

mouillée, ses lèvres rouges relevées et ses dents bien rangées et bien blanches. C'est un véritable régal de roi — de roi Gascon.

On n'est pas riche, mais on est libre. On aime ces roches, ces granits, ces montagnes, ces prairies, cette chaumière, on aime tout cela avec respect comme on aime sa vieille mère, son vieux père tordu par l'âge, aux cheveux blancs, au gros nez aquilin, au menton en tabatière. Comme eux, on a pris à ce désert, à ce pays abrupt tout ce qu'on peut lui arracher. Ainsi s'échelonnent les étages de prairies et de moissons sur le versant bariolé de bandes vertes et de carreaux jaunes.

Les granges et les étables, les maisons rustiques et les meules parsèment la terre de taches blanches et la rayent tout du long de sentiers grisâtres.

La récolte se fait en juillet, sans chevaux ni charrettes. En effet, l'homme et l'âne seuls peuvent, sur ces pentes, faire office de cheval. On enferme les gerbes dans de grandes pièces de toile que l'on serre avec des cordes. Le moissonneur charge sur sa tête cette botte énorme et monte pieds nus entre les aspérités des roches, sans jamais faire un faux pas. Les gamins livrent la chasse aux papillons, tandis que les petites filles cueillent des bouquets de fleurs..... Pour quoi faire ? Pour les vendre ! Et l'homme, depuis qu'il peut marcher et penser, travaille, calcule, sous peine de vie, pour l'existence, toujours, toujours.....

GAVARNIE

NOUS nous mettons en route pour Gavarnie. Qui pourrait, à moins de faire preuve d'une ignorance absolue, visiter les Pyrénées sans aller admirer Gavarnie et son cirque merveilleux, unique au monde ?

« Il est enjoint à tout être vivant, dit Hippolyte Taine, et » pouvant monter un cheval, un mulet, un quadrupède quel- » conque, de visiter Gavarnie ; à défaut d'autres bêtes, il

» devrait, toute honte cessant, enfourcher un âne. Les dames et » les convalescents s'y font conduire en chaise à porteurs. »

Gavarnie est un spectacle sublime. Les touristes se dérangent de vingt lieues à la ronde pour aller l'admirer. La duchesse d'Angoulême s'y fit porter jusqu'aux dernières roches et lord Butte s'écria lorsqu'il vint là pour la première fois :

« — Si j'étais encore au fond de l'Inde et que je soupçon-

Le Cirque de Gavarnie

nasse l'existence de ce que je vois en ce moment, je partirais sur-le-champ pour en jouir et l'admirer. »

A Scia, la route passe sur un petit pont fort élevé qui domine un autre pont grisâtre abandonné. Le double étage d'arcades se courbe gracieusement au-dessus du torrent bleu. Le voile aérien s'amincit et va s'évanouir.....

» Il en est de Gavarnie, dit le *Magasin Pittoresque*, » comme de toutes les choses vraiment grandes et dont la gran- » deur n'est révélée que par l'étude, la réflexion et souvent

» même par la puissance du calcul. Vu à distance, le Cirque de » Gavarnie ne laisse que l'idée la plus fausse et la plus imparfaite. Sa grandeur échappe à l'œil.

» Mais avancez : le Cirque vous semblait tout près de » vous ? Eh bien ! vous allez juger de sa grandeur par sa distance. Vous montez, montez toujours, vous traversez les » bassins de plusieurs grands lacs aujourd'hui taris, et, à chaque pas que vous faites, ils vous semble que le but s'éloigne » et fuit devant vous.....

» En pénétrant dans l'enceinte, on jouit d'un spectacle » certainement unique. Figurez-vous un vaste amphithéâtre de » rocs perpendiculaires dont les flancs nus et horribles présentent à l'imagination des restes de tours et de fortifications et » dont le sommet est couvert d'une neige éternelle, sous laquelle le Gave s'est frayé une route sortant du Mont-Perdu, » se précipite de plus de trois cents pieds d'élévation, et se partage ensuite en sept cascades. La plus belle est à gauche ; elle » tombe d'une hauteur si prodigieuse et si détachée du roc, » (422 mètres) qu'elle ressemble à une longue pièce de gaze » d'argent ou à un nuage délié qui glisse dans les airs; elle en » a l'ondulation, l'éclat et la légèreté. L'eau, dissoute en buées » et frappée des rayons du soleil, forme une variété d'arcs-en-ciel qui se multiplient, se croisent et disparaissent selon la » rencontre des divers rejaillissements : elle répand en tombant » une rosée d'une finesse divine. On voit ensuite fuir sous un » pont de neige ce Gave, qui, d'abord faible ruisseau, murmure » à peine, tout d'un coup grossit, prend une couleur d'azur » foncé, s'élance des rochers, entraîne en grondant les débris » venant des monts et menace d'ensevelir la contrée. Au loin » s'élèvent le Marboré avec ses crêtes bleuâtres, le Mont-Perdu » et d'autres montagnes, sur lesquelles l'Arioste a placé le théâtre de ses charmantes fictions. La première fois qu'on se » trouve au centre de cet immense amphithéâtre, l'admiration, » l'étonnement vous rendent muets. Une voix veut sortir, mais » s'arrête à la gorge ; l'émotion est trop forte. Ce qui ajoute » encore plus de grandeur à ce spectacle féerique, ce sont les » formidables remparts qui entourent l'immense cirque : ici la

» brèche de Roland, cette montagne que le vaillant chevalier » fendit de sa terrible épée et qui surplombe de 2.850 pieds ; là, » le pic du Taillon, dont la tête énorme s'élève à 4.384 pieds, » plus loin le pic de la Cascade et le Cylindre s'élèvent au dou- » ble de cette hauteur. L'air est immobile; nul bruit que le » murmure des cascades, le chant de l'eau qui s'enfuit, roule, » mousse, mugit.... »

Le Lac Bleu, aux environs de Bagnères-de-Bigorre.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE

NOUS repartons pour Bagnères dans un véritable tourbillon de poussière. La route est encombrée comme les chemins de la banlieue des grandes villes le dimanche vers le soir. La diligence prend, en passant, tout ce qu'elle trouve sur la route, paysans, malles, ballots, chiens, bicyclistes. Le paysan se contente de cette place, il a l'air heureux, et range ses jambes comme il peut, en

riant. C'est un spectacle bizarre et qui ne manque pas d'originalité. Les têtes coiffées de bérets, de capulets de toutes les couleurs vives; les jambes, les bras se mélangent, les filles frémissent, les hommes ont l'air heureux. Tout le monde devient joyeux et chante, quelques-uns accompagnent au flageolet ; un cri perçant coupe l'air de temps en temps : c'est un jeune gars qui s'est avancé trop loin. Voici la joie et le plaisir. C'est dans cet équipage triomphal qu'on arrive à Bagnères, le soleil se couche dans un linceul pourpre et or, au loin derrière la petite ville. La délicieuse vallée de Campan nous offre son tapis merveilleux, et l'Adour, qui l'arrose, nous rafraîchit l'imagination; partout des sites pittoresques, des bouquets d'arbres, des fleurs, des bosquets; nous nous enfonçons dans la promenade des Coustous, entre quatre rangées d'arbres gigantesques ; des bancs réguliers à intervalles égaux, sur les deux côtés des villas et hôtels de style moderne, dont l'une est occupée par M. de Rothschild; des files de boutiques s'illuminent, des cafés chantants se remplissent, des terrasses de cafés bondées de spectateurs assis; sur la chaussée, une foule compacte qui s'agite sous les lumières; voilà le spectacle qui nous occupe tout d'abord.

Bagnères-de-Bigorre est aux Pyrénées la capitale de la vie élégante, le rendez-vous des plaisirs du monde et de la mode, Paris en petit à deux cents lieues du Grand Paris.

Le matin, au soleil, l'aspect de la ville est charmant. Partout des jardinets fleurissent sur les terrasses; de grands arbres éparpillés donnent l'ombre dans les rues. L'Adour glisse le long des maisons. Deux rues sont des îles qui rejoignent la chaussée par des ponts chargés de lauriers-roses et mirent leurs fenêtres vertes dans le flot clair. Les ruisseaux d'eau limpide accourent de toutes les places, et de toutes les rues ; ils se croisent, s'enfoncent sous terre reparaissent, et la ville est remplie de leurs joyeux murmures, de leur fraîcheur et de leur gaieté. Des petites filles assises sur les dalles ardoisées trempent leurs pieds dans le courant; l'eau froide les rougit comme des homards; elles jettent de petits cris et laissent voir leurs jambes fines, à la peau brune et satinée. Sous son luxe d'emprunt, la ville garde des habitudes rustiques. Dans la cour intérieure ou dans le

vestibule de chaque maison, femmes et filles cousent, travaillent, les unes sur une marche d'escalier, les autres au pied d'une vigne; le grand cil noir dessine des lignes pures et brunes aux yeux et à la naissance du front, la cheville laisse deviner la jambe, le corsage un peu ouvert donne l'air à deux prisonniers potelés; les cheveux bruns et frisés couvrent la nuque brune et font contraste avec le linge d'une blancheur éblouissante. On s'arrête malgré soi pour contempler.

Bagnères-de-Bigorre en 1830.

On sait que la découverte des sources thermales remonte à la plus haute antiquité. Les Romains fréquentaient ce lieu qu'ils appelaient *Vicus aquensis, Aquæ convenarum* ; des débris, des inscriptions attestent qu'ils avaient élevé des statues et des autels en l'honneur des nymphes des eaux. Depuis lors, Bagnères n'a cessé d'attirer la foule à ses bains, distribuant la santé, la gaieté et la vigueur aux malheureux mortels.

Le soir, on a le loisir d'aller rêver dans la plaine. Il y a des champs de maïs, des sentiers détournés où l'on est seul. Quelquefois, cependant, deux amoureux sont surpris et se retournent, mais ceci n'est qu'accidentel et ne déplaît pas généralement.

On assiste au crépuscule, la grande ombre des montagnes assombrit la verdure, des nuées d'insectes bourdonnent dans l'air alourdi. Le souffle d'une brise fait légèrement frissonner les grandes tiges de maïs. De loin on aperçoit encore les voitures, les cavalcades qui vont et viennent sur toutes les routes, et le cours s'illumine par la promenade du soir.

Le célèbre conventionnel BARRERE est né à Tarbes en 1755. Il fut d'abord avocat au Parlement de Toulouse, puis conseiller à la sénéchaussée du Bigorre ; en 1789, il fut nommé député aux États-Généraux. Il s'y montra un homme à la fois ferme et modéré, mais partisan de toutes les réformes. C'est Barrère qui, en sa qualité de président, interrogea Louis XVI, amené à la barre. Il vota pour sa mort, et on lui attribue ces paroles : "L'arbre de la liberté ne peut croître qu'arrosé du sang des rois."

Il fut l'ami et le défenseur de Robespierre, mais se déclara bientôt contre lui. Après le soulèvement du 1 prairial, an III, la Convention ordonna qu'il serait traduit devant le tribunal criminel de la Charente-Inférieure, où il aurait été condamné, sans aucun doute, à porter sa tête sur l'échafaud ; il parvint, à force d'audace et de sang-froid, à échapper des prisons de Saintes Il se tint caché jusqu'au 18 Brumaire. Alors, sur l'invitation de Fouché sans doute, il écrivit un grand nombre d'ouvrages exaltant le Premier Consul. Sous l'Empire, il ne s'occupa que de littérature. Pendant les Cent-Jours, il siégea à la Chambre, où on le vit insister pour qu'une déclaration des droits de l'homme fût placée en tête de la Constitution. Il se réfugia en Belgique, où il vécut pendant toute la Restauration. Les électeurs de son département le nommèrent continuellement sans qu'il se présentât; il devint alors conseiller général jusqu'en 1840. Barrère est l'homme de son département qui a le plus écrit.

Jean-Pierre BARRERE, parent du conventionnel, est né à Tarbes en 1758; il siégea au conseil des Cinq-Cents, et fut nommé par Bonaparte, membre de la Municipalité de Paris, puis conseiller de préfecture. Il devint, en 1815, vice président du Tribunal de première instance de Tarbes.

Tarbes a eu l'honneur de voir naître un des plus grands poètes et écrivains du siècle. Né le 31 août 1811, Théophile GAUTHIER ébaucha ses études au collége de sa ville natale et se rendit à Paris en 1821 pour y achever son éducation. Il est mort à Neuilly, dans la nuit du 22 au 23 octobre 1872. Le grand académicien est certainement, avec Victor Hugo, le plus grand poète de son temps, et tous les poètes de France, ayant Hugo à leur tête, publièrent en 1873, sous le titre de "Tombeau de Théophile Gauthier" et par les soins de l'éditeur Lemerre, un recueil remarquable de pièces de vers composées en l'honneur de l'illustre Tarbois. Nous regrettons vivement que l'espace forcément restreint

Hôtellerie du Pic du Midi et Lac d'Oncet.

dnot nous disposons nous oblige à ne donner ici qu'une biographie aussi incomplète du génial écrivain.

Le général A.-P.-A. ARIÉS est né à Tarbes le 30 mars 1819. Il servit dans l'armée de la Loire en qualité de général de brigade et contribua pour une grande part à la victoire de Coulmiers. Sa brillante conduite lui valut les étoiles de général de division et le poste important de gouverneur militaire de la place d'Orléans. Il commanda ensuite, sous les ordres de Bourbaki, une des divisions de l'armée de l'Est. Commandeur de la Légion d'Honneur, le général Ariés était à la tête de la 27e division d'infanterie lorsqu'il fut atteint par la limite d'âge et versé dans le cadre de réserve. Il comptait trente-quatre ans de service et huit campagnes.

Jean-Dominique, Baron LARREY, le célèbre chirurgien, naquit à Baudéan, près de Bagnères-de-Bigorre, en 1766, et mourut à Lyon en 1442. Si la vie d'un homme doit se juger par les services qu'il a rendus à l'humanité, nous pouvons le dire ici sans crainte d'être démenti, il n'a jamais existé un médecin qui ait rempli sa carrière mieux que le baron Larrey. On sait qu'il était devenu chirurgien-en-chef de la Grande Armée, qu'il suivit partout et où il fut blessé souvent et fait prisonnier plusieurs fois. Larrey prodiguait indistinctement ses soins à tous les blessés. Aussi, durant la campagne de Syrie, l'avait-on surnommé "la Providence du Soldat". Il n'existait plus d'ennemis à ses yeux parmi

Vue d'Argelès.

les blessés. Tous avaient des droits égaux à ses secours généreux. Bon et habile, véritable héros de l'humanité, il était doué au plus haut degré d'un courage imperturbable. Avec le même calme, il affrontait la mitraille et l'air pestilentiel des épidémies. L'ambition lui était absolument étrangère. Il vécut au milieu de ses soldats, chéri et adoré de tous au même degré. C'est la plus grande figure de médecin militaire qui existe au monde. Jamais ce Français du Béarn n'a oublié une seule fois de visiter le champ de bataille que l'ennemi venait d'abandonner, de recueillir amis et ennemis comme des frères, d'étancher de ses propres

mains le sang de leurs plaies, de leur adresser des paroles de paix, de consolation et d'encouragement. Il a prouvé, le cher homme, le grand citoyen, que si la France est grande par le courage, elle est aussi sublime par l'humanité et la pitié. Trois statues ont été érigées en France en l'honneur de cet homme de bien. L'une, due au ciseau du grand sculpteur David d'Angers, lui a été élevée au Val-de-Grâce par souscription nationale. La seconde, due à P. Robinet, figure depuis 1856 dans la Salle des Pas-Perdus de l'Académie de Médecine. La troisième, exécutée en 1861 par M. Badiou de la Tronchère, a été érigée à Baudéan,

Vue de Cauterets en 1830.

son vieux pays natal, qui s'en fait une juste gloire, car les hommes de cette trempe sont malheureusement trop clairsemés.

Claude-François-Hilaire LARREY, son frère, s'est non moins distingué Il naquit également à Baudéan, en 1774, et devint chirurgien-en-chef de l'hôpital civil et militaire de Nîmes. Il acquit une très grande réputation et fut bientôt reconnu comme le plus brave des docteurs et le plus habile des praticiens. Il publia en outre beaucoup d'ouvrages relatifs à la science chirurgicale et aux précautions qui doivent prendre les mères pour assurer à leurs enfants une bonne constitution.

Le Cardinal DE OSSART, célèbre diplomate, est né à Larrogne (Hautes-Pyrénées). Il fut ambassadeur de Henri IV auprès de la Cour de Rome. Ses lettres sont précieuses à consulter. (1537-1604.)

Le peintre paysagiste René BILLOTTE est né à Tarbes le 24 juin 1846. Il fut un des meilleurs élèves de Fromentin et appartenait à l'école impressionniste. Il a laissé le souvenir d'un artiste consciencieux, au talent sincère et très fin.

Le publiciste et politicien E. TÉROT est né à Lareule (Hautes-Pyrénées). Il devint, grâce à son talent, rédacteur-en-chef de la *Gironde* de Bordeaux et écrivit plusieurs ouvrages importants sur la politique et la défense nationale.

Mentionnons aussi le géographe D'AVEZAC, né également à Tarbes, en 1800, mort en 1875. — Le célèbre sculpteur J. ESCOULA, natif de Bagnères-de-Bigorre. — Le fameux statuaire E. DESTAT, qui naquit à Vic-Bigorre.

Mentionnons encore, à titre de curiosité, que Tarbes a vu naître le plus vieux centenaire de France, un nommé RIVES, mendiant de profession, lequel, au mois de juin 1890, était âgé de cent-vingt ans et en parfait état de santé. Il se maria à l'âge de cinquante ans et devint veuf vers sa centième année.

AUCH

LE DÉPARTEMENT DU GERS.

AUCH

AUCH — en latin Augusta Auscorum — est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline et divisée par le Gers en haute et basse ville. Elle a été habitée par les Aucis, peuple de guerriers et d'intrépides chasseurs, premiers Gaulois de la Novempopulanie, qui furent chassés de leur ville principale par l'invasion des Romains. Après le passage des Wisigoths, déjà nommés, elle fut occupée également par les Vascons et elle devint la capitale de la Gascogne, jusqu'à l'époque où cette province fut divisée en plusieurs comtés. La grande famille d'Armagnac, dont la souche part de Bernard dit « le Louche », second fils du comte Guillaume Garcie, fut une des plus puissantes familles de l'ancienne Gaule dont on voit si souvent figurer les membres dans nos annales. Les comtes d'Armagnac figuraient dans les guerres féodales du Midi; l'un d'eux, Bernard II, s'empara de la Gascogne en 1052 ; son frère, Gérard II, lui succéda vers 1060 et fut un des signataires de la trève de Dieu, jurée en Gascogne en 1104. On sait que cette maison était opposée à celle des Bourguignons sous le règne de Charles VII. C'était le parti de la maison d'Orléans. Son nom lui vint de Bernard VII, comte d'Armagnac, qui, en 1410, maria sa fille au duc Charles d'Orléans, et devint lui-même le véritable chef du parti. Charles d'Orléans était le fils de ce fameux duc d'Orléans que Jean-sans-Peur, par rivalité d'ambition et de crédit, fit assassiner au coin de la rue Barbette, en 1407. De là ces haines héréditaires entre les deux maisons, où les deux partis rivalisèrent de férocité; les Armagnacs avaient pour siége la ville d'Auch.

Devenue ensuite patrimoine de Henri IV, elle fut réunie à la couronne de France en 1589. Elle est également patrie du Maréchal Montesquiou d'Artagnan. D'abord page, puis mousquetaire, il prit part aux guerres de Flandre et de Franche-Comté. C'était un des plus braves et des meilleurs généraux de son époque. Il fit le siége de Namur avec Louis XIV, et devint gouverneur du Languedoc et de la Provence. C'est aussi à Auch que le duc de Roquelaure a vu le jour. Il était le fils du duc de Roquelaure qui se trouvait dans le carrosse royal lorsque Henri IV fut assassiné. Le fils était loin d'être aussi beau que le père, puisqu'on le surnomma *l'homme le plus laid de France*. Il fut, en revanche, un des plus braves et des plus spirituels gentilshommes de son temps. Il se rendit célèbre par son entrain, sa gaieté, un esprit fécond en saillies, et par de brillants faits d'armes. Le poète Bartas est né à Montfort, près d'Auch, vers 1544. Il ne fit pas seulement œuvre de grand poète. Henri IV lui confia plusieurs missions diplomatiques ; il fut très bien accueilli partout, et on lui témoigna l'estime la plus grande pour son talent.

MIRANDE

MIRANDE est bâtie dans une charmante situation ; ses rues sont propres, bien pavées, et bordées de jolies maisons. Les quatre principales rues aboutissent à une place centrale d'où l'on aperçoit les quatre portes de la ville, percées dans les murailles d'enceinte, assez bien conservées. L'Église Notre Dame, datant du XVe siècle, est devenue l'église paroissiale après la ruine de l'Église Saint-Jean. Citons aussi l'ancienne enceinte de la ville, presque intacte et offrant au Nord-Est une tour ronde bien conservée; le collége, qui occupe les vastes bâtiments d'un couvent de Clarisses fondé en 1630 et rebâti au XVIIIe siècle, le nouveau Palais de Justice, la sous-préfecturs, la ca-

serne, la bibliothèque. De beaux boulevards plantés d'arbres, font le tour de la ville, dont ils constituent la promenade principale. Aux environs, on peut encore voir les ruines d'un château qui défendait autrefois Saint-Jean-de-Léxien, petite ville détruite aujourd'hui. Mirande fut fondée vers 1289, par trois puissants seigneurs : Eustache de Beaumarchais, Centuilo comte d'Astarac et l'Abbé de Bédouins. Les fondateurs la nommèrent Merveilleuse (Miranda); elle fut la capitale du comté d'Astarac. Le Prince Noir, vers 1355, la ravagea et livra aux flammes plus de cinq cents métairies de l'Astarac. Malgré ces terribles désastres, les héroïques habitants de Mirande soutinrent bravement la cause désespérée de Charles VII Au moment où éclata la Révolution, cette ville était le chef-lieu de l'Élection d'Astarac et le siége d'une justice royale. Peu après, elle fut érigée en chef-lieu de district, puis en sous-préfecture.

LECTOURE

LECTOURE est certainement une des villes les plus pittoresques du Midi, située sur un rocher isolé, entouré de profondes vallées et très escarpé de tous côtés. Au pied de ce rocher jaillit une fontaine consacrée jadis à Diane, selon les uns, et au soleil, selon d'autres.

L'origine de la petite ville remonte de l'an 97 à l'an 100. Elle était habitée par des chasseurs d'une agilité et d'une adresse surprenantes. Vers 238, sous le règne de Gordien, elle fut prise par les Romains qui s'y établirent, et on peut encore y remarquer des restes de leurs constructions enchâssées dans les murs de l'hôtel de ville et dans les piliers des halles. Sa position, considérée comme inexpugnable, son château-fort et sa triple enceinte de murailles ne purent mettre Lectoure à l'abri des horreurs de la guerre. C'est dans son château que Jean V, comte d'Armagnac, épris d'une passion criminelle pour sa sœur

Isabelle, jeune fille d'une rare beauté, la viola à l'âge de quinze ans après l'avoir enfermée dans ses appartements depuis l'âge de douze ans. Elle couchait dans une chambre contigüe, ornée d'un ciel de verre d'où il la surveillait matin et soir. Plus tard il l'épousa et encourut la haine de Charles VII, qui envoya une armée de 34.000 hommes pour assiéger Lectoure. Le château servit de prison au duc de Montmorency en 1632. La ville possède quelques édifices dignes d'attirer l'attention.

L'Église, de style saxon-gothique, était jadis surmontée d'une des plus hautes flèches de France ; elle a été reconstruite en partie au XVIe siècle. L'ancien palais épiscopal a appartenu au Maréchal Lannes, dont la famille l'a donné à la ville. Nous signalerons aussi l'hôpital et la promenade du Bastion, d'où l'on jouit d'un point de vue admirable.

Auch a vu naître le brave vice-amiral Villaret de Joyeuse, né en 1850. Il entra au service particulier du roi à l'âge de quinze ans ; une année plus tard, dans une affaire d'honneur qu'il eut, il tua son adversaire en duel ; il dut quitter son poste, et s'engagea dans la marine. Embarqué pour les Indes sur l'escadre du bailli de Suffren, il montra une telle bravoure au siége de Pondichéry, par les Anglais, que l'Amiral le nomma, en 1781, capitaine de brûlot, et lui confia les missions les plus périlleuses. Plus tard, il fut nommé, par le département du Morbihan, député au Conseil des Cinq-Cents ; il se réunit aux Clichiens, fut proscrit avec eux, le 18 Fructidor, échappa par la fuite, reçut de Bonaparte, en 1801, le commandement des forces navales destinées à concourir à la malencontreuse expédition de Saint-Domingue. L'empereur, ayant trouvé en lui un homme tout-à-fait supérieur, lui confia d'autres postes très importants et le nomma définitivement gouverneur-général de Venise, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort, en 1812.

Le Maréchal LANNES, duc de Montebello, est né à Lectoure en 1769. Son père était un simple garçon d'écurie. Lannes s'engagea dans un bataillon de volontaires du Gers, devint bientôt sergent-major et montra, à l'armée des Pyrénées, une telle bravoure qu'il fut promu officier. Bonaparte le distingua bientôt dans l'armée d'Italie, où il s'était engagé comme simple volontaire, ayant été destitué de son grade d'officier en raison de son manque complet d'instruction : il ne savait ni lire ni écrire. Il reconquit bravement tous ses grades à la pointe de sa terrible épée. Blessé plusieurs fois, il n'en prit pas moins part à nombre de combats importants et se distingua dans chacun par une bravoure et une intelligence exceptionnelles qui le conduisirent en fort peu de temps au grade de général. Napoléon a dit de lui à Sainte-Hélène :

— Lannes a peut-être été mon meilleur général, le plus brave, le plus brusque et le plus prompt à profiter intelligemment de toutes les occasions.

Ainsi que nous l'avons déjà mentionné plus haut, l'instruction lui faisait complètement défaut et il avait conservé son libre parler, sans se préoccuper d'aucun cérémonial. Devant Bonaparte lui-même, en présence de cet homme qui voyait se prosterner devant lui les rois et les princes, il n'avait cessé de conserver sa franchise et sa liberté d'action. Après la bataille d'Eylau, Napoléon ayant rapporté à Murat toute la gloire de cette journée, Lannes entra dans une violente colère.

— Nous avons combattu plus que lui, Augereau et moi ! s'écria-t-il. Plus que votre coq empanaché de beau-frère qui vient, après la bataille, chanter cocorico !

Lorsque Napoléon chargea le peintre Robert de faire le portrait de Lannes, portrait qui devait figurer dans la Galerie des Maréchaux, le brave grognard reçut fort mal l'artiste et lui dit ;

— Que veut-il faire de ma tête, ce b.....-là ? Je suis et serai toujours un soldat, et non une peinture pour dames !

En effet, Lannes n'eut pas le don de plaire à sa première femme, qui le rendit... ce que l'on sait, et son fils fut déclaré adultérin par les tribunaux. Sa seconde femme devint dame d'honneur de Marie-Louise.

Lannes mourut à Vienne, à l'âge de quarante ans.

La famille DE MONTLUC est originaire du Béarn. C'est une des branches de la fameuse famille de Montesquiou. Elle a pour fondateur Guillaume-Arnaud de Lasseran, fils puîné d'Odet de Montesquiou et d'Alde de Verduzan, qui mourut en 1375, laissant Bertrand, seigneur de Montluc, père de Jean et aïeul de Pierre de Montluc. Celui-ci, marié à la belle Isabelle de Gontaut de Biron, mourut vers 1440, laissant pour successeur son fils Amaurien. Amaurien fut père de François qui, de son mariage avec Françoise d'Estillac, eut Jean de Montluc, évêque de

Valence et de Saint-Dié, qui eut un fils naturel, Jean de Montluc, seigneur de Balagny, légitimé en 1567, un des principaux chefs de la Ligue qu'Henri IV combattit si vaillamment. Peu après s'étant rallié au parti de Henri, celui-ci le créa prince de Cambrai et lui conféra le grade de maréchal de France. Il eut, entre autres fils, Blaise de Montluc qui naquit à Auch en 1545 et qui devint le fameux maréchal de Montluc, l'auteur des célèbres "Mémoires", et fut père de Pierre-Bertrand qui s'illustra par son audacieux coup de main sur Madère, où il périt.

Les BELLEGARDE, si populaires en France sous le règne de Henri III et celui de Henri IV, sont originaires de la ville d'Auch.

Roger de Saint Lary, Maréchal de France, né en 1529 et mort à l'âge de cinquante ans, commença par se distinguer au Piémont, sous les ordres de son oncle, le Maréchal de Termes. Puis, il gagna la faveur du comte de Retz, alors très bien en cour. Dès lors, il gagna les bonnes grâces de Catherine de Médicis et devint un des favoris du duc d'Anjou, qui le nomma colonel de son infanterie. Grâce à son extérieur avantageux, à son brillant esprit et son langage élégant et persuasif, il obtint de sa reine plus de complaisances peut-être que l'on ne devait attendre de Catherine de Médicis, laquelle lui conféra la seule commanderie de l'ordre de Calatrava qui fût alors en France.

Plus tard, étant retourné en Piémont, Bellegarde, grâce à son habileté, obtint un tel crédit auprès du duc de Savoie et des princes d'Italie qu'il put, en revenant en France, offrir à Henri III l'alliance de ces princes, alliance qui avait à cette époque une grande importance. En récompense, le roi nomma Bellegarde Maréchal de France et le combla de tant de dons qu'on le surnomma le "Torrent de Faveurs".

Disgrâcié plus tard par la reine, jalouse ou mécontente de son favori, il se ligua avec le duc de Savoie contre la France. Il mourut en 1579, empoisonné, suppose-t-on, de la main de son ancienne protectrice.

Le neveu du Maréchal de Bellegarde est né vers 1564 et mort en 1646 Plus beau, plus brillant encore que son oncle, joignant à ces qualités extérieures une franchise toute gauloise, fort brave et en même temps de bon conseil, Bellegarde jouit de la plus grande faveur durant le règne de trois rois. Grand écuyer et premier gentilhomme de la chambre sous Henri III, il sut gagner l'amitié de Henri IV, auprès duquel il se battit vaillamment à Arques et à Fontaine-Française

Bellegarde fut, deux fois surtout, l'heureux rival du roi vert-galant : la première, en lui cédant à moitié les faveurs de Gabrielle d'Estrées, et la seconde en partageant avec lui celles de la belle Henriette d'Entragues, marquise de Verneuil.

Cependant, Henri fermait les yeux et craignait d'autant plus de perdre les bonnes grâces de la marquise, qu'elle aimait véritablement le

beau Bellegarde. Mais un jour les choses faillirent tourner au tragique.

Henri arriva à l'improviste chez sa bien-aimée et demeura à souper. Comme il entrait dans la chambre de la belle, il aperçut le galant qui disparaissait à la hâte sous le lit. Le roi soupa très longuement, fut spirituel, galant, même empressé, et, quand il eut fini, glissant un pot de confiture sous le lit, il dit avec ce ton goguenard des Béarnais qu'il possédait au suprême degré :

— Il faut bien que tout le monde vive !

On peut voir d'ici la scène comique.

Puis Henri commanda à la belle de lui prodiguer des caresses, se trouvant, disait-il, de bonne humeur. Les choses se brouillèrent plus tard, et Bellegarde, qui ne se corrigeait pas, dut s'abstenir de ses visites nocturnes.

Sous Louis XIII, Bellegarde fut nommé premier gentilhomme du duc d'Orléans, fait duc et pair en 1620 et conserva sa charge de grand écuyer jusqu'en 1639, époque où il la céda à Cinq-Mars. Il se distingua au siége de la Rochelle, se mêla aux cabales formées pour renverser le Cardinal de Richelieu et fut exilé à Saint-Fargeau par ordre de ce ministre. Il revint à la cour après la mort du cardinal et mourut sans laisser d'héritier, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Mirande est la patrie du duc Charles de Gontaut de Biron, fils du maréchal Armand de Biron, parrain du cardinal de Richelieu.

Charles de Biron, maréchal de France, gouverneur de Bourgogne, naquit vers 1562, et fut décapité dans la cour de la Bastille, en 1602, par ordre de Henri IV, contre la vie duquel il avait conspiré à plusieurs reprises.

Attaché dès 1589 à la fortune de Henri IV, il le servit avec autant de dévouement que d'intrépidité à la journée d'Arques, à la bataille d'Ivry, aux siéges de Paris et de Rouen, au combat d'Aumale, et fut comblé d'honneurs par le bon roi, qui le nomma amiral en 1592 et maréchal de France en 1594. Brave jusqu'à la témérité, mais présomptueux jusqu'à l'arrogance, même envers son roi, Biron était avide d'argent et dénué de tout principe de morale. Il conspira même contre la vie du souverain qui l'avait comblé de richesses et de dignités, au profit du roi d'Espagne qui n'avait point renoncé à ses prétentions sur la France, et qui lui avait sauvé la vie à Fontaine-Française. Henri lui pardonna généreusement une première fois, mais Biron conspira de nouveau, et les preuves matérielles de son crime furent livrées par Lafin, agent secret de toutes ces intrigues. Le roi voulait encore user d'indulgence à son égard, à condition qu'il ferait l'aveu et se repentirait de son crime, mais le maréchal se renferma dans les dénégations les plus mensongères et les plus absolues et la justice dut suivre son cours.

Le général Marquis DE DESSOLE, également né à Auch en 1767, est mort à Paris en 1828. Il était capitaine à l'armée des Pyrénées en 1782, puis adjudant-major, quand la loi qui excluait les nobles du service militaire lui enleva son grade (1797.) Réintégré bientôt après, il fut fait, en Italie, général de brigade, puis général de division; il revint, sous les ordres de Moreau, en Italie, et mérita, sur le champ de bataille de Novi, le surnom glorieux de " Décius Français ". Il fut également chef d'état-major lors de la campagne de Russie. Bientôt après, à l'avénement de Louis XVIII, il fut crée par le roi ministre d'État et major-général de toutes les gardes nationales du royaume. Nommé ministre des Affaires Étrangères, avec la présidence du conseil, il donna sa démission à la fin de 1819, pour ne pas céder aux exigences du parti réactionnaire, et revint à la chambre des pairs pour y être ce qu'il avait toujours été : un des plus fermes soutiens des libertés publiques.

* *

Le comte DE LAGRANGE dont le nom est si connu de toute la France et si respecté dans le département du Gers, est né à Saint-Pesserce, près d'Auch, en 1761. Il fut capitaine des volontaires en 1794, et à dater de cette époque il se distingua par sa bravoure extraordinaire, son intelligence militaire supérieure, et conquit tous ses grades à la pointe de son épée ; il fut promu général de brigade en Italie. En Égypte, il se distingua surtout à El-Arisch et à la fameuse journée d'Héliopolis. Créé comte de l'Empire en 1808 et envoyé la même année en Espagne, il fut un des héros de la bataille de Tudela. A la rentrée des Bourbons, il se retira dans ses terres, où il demeura pendant les Cent-jours, et en 1817 il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs du Gers. Il reçut, à l'avénement de Louis Philippe, en 1831, le titre de pair de France.

Son fils Frédéric, né en 1816, a été successivement représentant du Gers à l'assemblée législative en 1849. M. Lagrange possède de grandes propriétés et une importante verrerie dans le département du Gers. Membre du Jockey-Club et passionné pour les chevaux, il a acquis une grande notoriété par les succès nombreux qu'il a obtenus aux courses, soit en France, soit à l'étranger. Presque tous les Grands-Prix ont été remportés par les superbes chevaux appartenant aux écuries de ce distingué sportsman.

* *

Auch a vu naître le fameux journaliste P. O. LISSAGARAY qui créa jadis l'*Avenir du Gers*, destiné à combattre l'Empire à outrance. Le 29 août, il eut avec P. de Cassagnac, le grand champion de l'Empire, un duel qui faillit lui coûter la vie. A peine guéri d'un terrible coup d'épée reçu en pleine poitrine, il continua sa campagne inexorable et devint plus tard un des rédacteurs les plus considérés du *Courrier du Midi*. Il marqua glorieusement son passage dans l'armée en 1870 et dans la

politique de l'année terrible. Outre ses nombreux duels, ses polémiques sont remarquables par le courage et le talent qu'il a déployés.

BATBIE, Anselme-Polycarpe, né à Leisen le 31 mai 1829, est mort à Pau le 12 juin 1887 ; politicien distingué, promoteur du fameux coup-d'État parlementaire du 16 mai. Il vota, au Sénat, la dissolution. Le 8 décembre 1877, Mac-Mahon le chargea de la composition d'un nouveau ministère. Il fut nommé membre de l'Académie des sciences morales à la place de Faustin Hélie, le 14 février 1885.

Le célèbre marin Jean-Baptiste DUCASSE est né près de Lectoure, en 1646. Entré dans la marine à 14 ans, il fit preuve de telles aptitudes, qu'à vingt-cinq ans, il était déjà capitaine d'un navire marchand. Outre des combats navals d'une stupéfiante bravoure, il dévasta complétement les côtes anglaises et espagnoles des Antilles, à la tête de flibustiers. Il mourut à Bourbon-l'Archambault, en 1715. Il était commandeur de Saint-Louis, et Philippe V l'avait nommé, en 1702, chevalier de la Toison d'Or.

Citons encore l'administrateur PÉPHAN, né à Marsolan le 1 juillet 1837, qui fut très lié avec Gambetta, devint rédacteur de la "République Française" et de la "Petite République Française. En 1887, il fut appelé à la direction de l'hospice national des Quinze-Vingts Il créa plus tard une société d'assistance pour les aveugles et fonda l'École Braille.

Le chirurgien ODILLON LANNELONGUE, né à Castera en 1840, ami intime de Gambetta, membre de l'Académie de Médecine.

Ulysse PIC, journaliste et polémiste ardent, né dans le Gers en 1820.

Marie-Ch.-A. RACOT, né à Lectoure, en 1840. Il collabora aux principaux journaux bonapartistes et au grand dictionnaire Larrousse.

J.-N. LOYE, né à Eauze le 3 mars 1824, plusieurs fois député.

P.-J. Jacques LACOMBE D'ESTALEUX, né au Houga, le 4 mars 1838, compositeur qui se distingua surtout par la mélodie et la grâce de ses œuvres.

Justin-François FAURÉ, politicien, né à Lombez en 1840, ami de Paul de Cassagnac, alla faire une visite à l'ex-prince impérial en Angleterre et est resté partisan passionné du bonapartisme.

Mentionnons aussi le sculteur CARLÈS, né à Grémont.

On nous avait assuré que le fameux publiciste GRANIER DE CASSAGNAC, père de Cassagnac, si connu en France, était Mirandais ; après vérification, nous pouvons assurer qu'il naquit, le 11 août 1806, à

Avéron-Bergelle, dans le Gers, non loin il est vrai de Mirande Il s'est également élevé beaucoup de contestations sur le droit de porter le nom de Cassagnac. Il est prouvé aujourd'hui que depuis plus de trois siècles, c'est-à-dire depuis la quatrième année du règne de Henri II, que les Cassagnac ont été compris dans les recensements officiels de la noblesse française et qu'ils ont toujours signé " de Granier de Cassagnac." Cependant, il paraît que dans l'acte de naissance la particule et le nom de Cassagnac sont complétement supprimés. Bref, sans pénétrer davantage dans ces discussions de noms, de particules et d'ancêtres, faisons comme l'ont fait nos contemporains et allons-y du titre, qui est amplement mérité par le père et par le fils. Avant la Révolution de 1848, le bouillant journaliste se retira momentanément de l'arène publique et se rendit encore plus célèbre en allant offrir un ouvrage auquel il travaillait depuis longtemps, au Pape Pie IX, et se rendit à Rome pour le lui présenter en personne. Cet ouvrage, dédié au Saint-Père, avait pour titre " L'Histoire des causes de la Révolution Française ". Il parut à Auch, et fut publié à Paris.

Granier de Cassagnac fut un adversaire très fougueux de la République de 1848, et assista, un revolver dans sa poche, aux séances du club Saint-George, où il tenait tête aux orateurs les plus chaleureux et confessait hautement ses opinions.

A l'avénement du prince Louis Napoléon Bonaparte à la présidence de la République, il vit en lui l'homme providentiel et s'en fit le séide passionné. Après le coup-d'état de triste mémoire, la carrière des honneurs lui fut ouverte. Il devint maire de Plaisance, puis député du Gers, etc. Comme député, il se montra toujours ultra-autoritaire fut le coryphée du côté droit de la chambre et brilla surtout par des interruptions tempétueuses.

Revenu à Plaisance à la fin de mars 1871, après nos douloureux désastres, il fut un moment arrêté, puis relâché sur l'ordre de Thiers.

A cette époque, il écrivit, en collaboration avec Napoléon III, l'importante brochure intitulée : "A chacun sa part dans nos désastres de Sedan, ses causes et ses suites", œuvre où l'auteur discute toutes les responsabilités, en commençant par les siennes et en finissant par celles du misérable Badinguet.

En 1879, il prit la parole contre la création des écoles normales départementales d'institutrices et fit des méthodes d'éducation des Pères Jésuites un éloge enthousiaste.

Il est mort au château de Coulomé (Gers), le 30 janvier 1880.

Son fils Paul est né à Paris, le 2 décembre 1843. D'une indépendance fière et jalouse, d'une rare audace, maniant avec habileté la parole, la plume et l'épée, d'une violence souvent calculée pour influencer plus sûrement l'opinion publique, M. Paul de Cassagnac a joué et joue encore, dans la presse et au Parlement, un des premiers rôles et un des

plus en évidence. Son indomptable énergie, sa franchise et son désintéressement le font estimer de tous ceux qui l'approchent. De son mariage avec une Alsacienne distinguée, il a eu deux fils qui promettent l'avenir le plus distingué.

La Calprenède, auteur d'un roman célèbre intitulé "Cléopâtre", est né dans le département du Gers. Cet auteur, qui avait une imagination des plus brillantes, offre des caractères superbes et fièrement dessinés. Celui d'Artaban a fait une espèce de fortune, car il a passé en proverbe dans toute la France, ce qui a fait dire à Boileau:

> Tout a l'humeur gasconne en un auteur Gascon,
> Calprenède et Juba parlent d'un même ton.

La brillante collection de la Bibliothèque Française de San Francisco nous a procuré la bonne fortune de pouvoir, sinon affirmer, du moins prétendre, que d'Artagnan, le héros fameux d'Alexandre Dumas, est originaire du Gers et qu'il a écrit lui-même ses "Mémoires", qui ont été imprimés à Amsterdam, chez Pierre Rouge.

Nous extrayons ce qui va suivre d'un volume intitulé : " Mémoires de M. d'Artagnan, capitaine-lieutenant dans la première compagnie des Mousquetaires du Roi", et publié tout récemment à Paris par la Librairie Illustrée :

" D'Artagnan arrive à Paris sur la fin du règne de Louis XIII, au printemps de 1640. Il se bat à tout propos, pour rien, pour le plaisir, comme Caussade. Si les reines ne le choisissent pas en guise de champion, les dames sont loin de le dédaigner. Ses aventures sont nombreuses, d'autant qu'il fait preuve d'un aimable éclectisme. Cabaretière, soubrette, femme de partisan : tout lui est bon. Il les préfère jeunes belles, bien faites — et généreuses ; il l'avoue sans vergogne. Ses trois amis, Athos, Porthos et Aramis, sont du même avis et logent à la même enseigne.

" Les maris ne prennent pas toujours la plaisanterie du bon côté, quoique " Paris soit la ville du monde où il se fasse impunément le plus de c..., " comme l'écrit d'Artagnan. Quand ces maris se rebiffent, on joue de l'épée, on s'envoie des pistolades par la figure, on saute en chemise par les fenêtres. Les commissaires s'en mêlent, avec leurs archers ; c'est une épopée cocasse, où les coups de triques jouent au besoin leur rôle.

" Si d'Artagnan s'attaque à des femmes de qualité, les maris, ou les ayant-droits ne se soucient pas de risquer l'intégrité de leurs peaux contre un diable incarné qui manie si prestement la rapière. Ils soldent

des assassins, des bretteurs qui tombent à l'improviste sur notre homme au coin d'un carrefour. D'Artagnan y laisserait certainement ses os, dix fois pour une, s'il ne possédait un talisman.

" Au cri de : *A moi, mousquetaires!* sortent des tavernes, des cabarets, un essaim de hardis lurons, francs du collier, qui reconduisent les bretteurs comme chiens qu'on fouette.

" D'Artagnan, d'abord cadet aux gardes, passe aux mousquetaires, et le voici gentilhomme attaché à la personne du cardinal Mazarin. Cet Italien et ce Gascon aux prises sont impayables. D'Artagnan le dépeint avec le relief puissant de la vérité, cet homme qui ne faisait rien sans y ajouter le luxe d'une fourberie, même inutile ; ce ministre qui n'en voulait à la vie de personne, mais à la bourse de chacun."

Terminons cette rapide esquisse de notre héros par cette appréciation du hargneux Saint-Simon :

" Il se fit estimer à la guerre et à la cour, où il entra si avant dans les bonnes grâces du roi, qu'il y a toute apparence qu'il eût fait une fortune considérable s'il n'eût pas été tué devant Maëstricht, en 1673".

LES LANDES

LE DÉPARTEMENT DES LANDES.

MONT-DE-MARSAN

MONT-DE-MARSAN, charmante petite ville, très avantageusement située, renferme de nombreux édifices très dignes d'attention : le Palais de Justice, l'Hôtel de la Préfecture, les maisons de détention et les vastes casernes.

Citons tout spécialement la promenade de la Pépinière, qui est charmante.

L'origine de la ville remonte à l'an 762 de notre ère. Elle fut détruite lors du passage des Normands et reconstruite vers 1329, par les soins de P. Labaner.

Mont-de-Marsan faisait, à cette époque, partie du royaume de Navarre.

En 1560, lors des guerres religieuses, elle fut prise par le général protestant Montgomery qui y commit d'atroces cruautés.

C'est maintenant une petite ville fort paisible, et, comme la plupart de celles du Midi, très agréable à habiter et des plus curieuses pour le touriste.

Quoique choisie pour chef-lieu de son département, la vie commerciale est loin d'y être active. Mont-de-Marsan est le prototype de ces calmes petites villes de province où l'existence s'écoule uniforme et sans secousses.

Elle a eu la gloire de donner à la France un de ses plus vaillants défenseurs, l'illustre Maréchal Bosquet, lequel y naquit en 1810, et à la biographie détaillée duquel nous consacrons plus loin une place importante.

SAINT-SEVER

Il est peu de villes en France qui aient une histoire ancienne aussi mouvementée que Saint-Sever, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département des Landes. C'est sur le sommet de la colline sur laquelle Saint-Sever est bâtie, que se trouvait jadis le camp de « César », ou *Castrum Cæsaris*, qui vit son nom changé en celui de « Palestria » (palais). Au Xe siècle périt au pied de ses murs un des apôtres de la France méridionale, Sever, qui fut massacré par les Vandales. L'Église consacra bientôt le nom du martyr, dont le tombeau devint en peu de temps le rendez-vous des fidèles. Vers la fin du Xe siècle, les Normands ayant envahi l'Aquitaine, le duc de Gascogne, Guillaume Sanche, marcha contre eux et fit vœu d'ériger en l'honneur de Saint-Sever un magnifique monastère s'il remportait la victoire. Les Normands furent vaincus et Guillaume tint parole.

Il acheta, moyennant trois cents sols d'argent et quarante-cinq vaches, les terres au centre desquelles s'élevait seule jusqu'alors la chétive chapelle du tombeau, et une riche abbaye ne tarda pas à se former. Cette abbaye, dotée de privilèges et de revenus nombreux, acquit rapidement une importance capitale dans la province et lui fournit fréquemment des évêques. Bientôt, attirée par la beauté et la commodité du site, « un riant coteau, baigné au Nord par une rivière et inclinant au Sud vers de riches prairies », une population véritable afflua autour du monastère. La ville était fondée. Outre des malheurs sans nombre, elle fut le théâtre d'atrocités épouvantables et de violences inouïes commises par les soldats de Montgomery. En une journée deux cents prêtres furent précipités dans un ravin abrupt, ouvert à l'Est de la cité ; 300 jeunes filles de 12 à 18 ans furent violées, puis abandonnées. Pendant la Fronde, Saint-Sever fut littéralement la proie d'un aventurier nommé Balthazar, que le prince de Condé y détacha comme

son lieutenant. La malheureuse ville fut fréquemment rançonnée et dut subir des exactions de toutes sortes. Avant la Révolution, Saint-Sever était le siège d'une juridiction qui embrassait toute la Gascogne. « Aujourd'hui, si la ville est déchue de son antique importance, dit Pascal Duprat, un enfant du département, il est des choses que le temps n'a pu changer. Des hauteurs de Merlane et de Mirande, la vue plane au loin sur de vastes campagnes qu'une ceinture enveloppe à l'horizon de ses replis sévères: spectacle d'une grande et forte majesté. » D'autres aspects, d'une beauté moins imposante, mais riches d'agrément, s'ouvrent du côté opposé: c'est une zône de champs fertiles, coupés de bois qui reposent doucement le regard émerveillé. Petit centre charmant, peu de vie, beaucoup de légendes et d'amourettes. Saint-Sever possède une superbe galerie de tableaux de maîtres et un musée d'ornithologie. Citons, enfin, en terminant, les précieuses collections de M. Léon Dufour, le célèbre naturaliste saint-séverin.

Tout le monde connaît également la vie du Général Lamarque, né à Saint-Sever le 22 juillet 1770, mort en 1832, auquel un monument funéraire a été élevé sur la place triangulaire des Platanes.

Nous donnons plus loin la biographie détaillée de cet homme de talent, qui fut à la fois un vaillant guerrier et un grand tribun, et dont la démocratie française a gardé pieusement le souvenir.

DAX

PUISQUE nous avons vu les principales villes des Basses-Pyrénées et raconté leurs hauts faits, il serait absolument injuste de ne pas nous arrêter à Dax, une ville des plus anciennes du Midi et qui a marqué son brillant passage dans nos annales-archives. Dax, *Aquæ Tarbelicæ*, *Civitas Aquensium* et *Acqs*, est située dans une plaine merveil-

leuse, sur la rive gauche de l'Adour, qui la sépare du faubourg de Sablan, avec lequel elle communique par deux ponts, l'un de bois, l'autre de pierre. Cette ville a été successivement occupée par des guerriers, des chasseurs qui vivaient fort sobrement et très unis avant l'arrivée des « Tarbelii ». Sous la domination romaine, au Ve siècle, les Goths s'en emparèrent et furent chassés eux-mêmes peu après par les Francs, qui s'y installèrent. On sait que c'est à Dax que ces intrépides guerriers, aussi braves que belliqueux, aussi beaux que hautains, se formèrent en un groupe compact et fabriquèrent les armes terribles qui les rendirent si audacieux et si redoutables. Mais les Gascons ne tardèrent pas à les écraser par le nombre et en firent leurs vassaux. Dax devint alors une ville très importante de l'Aquitaine. En 910, elle fut prise et saccagée par les Sarrasins, pillards et bandits Arabes. Les Anglais la conquirent au XIIe siècle et s'y maintinrent jusqu'au XVIe siècle, époque à laquelle Charles VII leur enleva la Gascogne. Dax eut ses comtés amovibles sous les premiers rois de France. Sous les successeurs de Charlemagne, elle eut des seigneurs héréditaires qui prenaient titre de vicomtes. Dax était déjà réunie à la couronne quand Henri IV monta sur le trône de France.

La ville est généralement bien bâtie, possède encore en partie son enceinte gallo-romaine, composée de tours rondes reliées par des courtines. Cette enceinte prend la forme d'un polygone et est enveloppée d'un fossé large de 40 mètres, excepté du côté protégé par l'Adour. C'est dans cet angle qu'est placé le château, séparé lui-même de la ville par un fossé profond. Ce château qui date du XIVe siècle, sert aujourd'hui de caserne. Malheureusement, le Conseil Municipal a fait démolir une partie de l'enceinte, ce qui lui enlève quelque peu de son cachet historique. Dans l'intérieur de la ville, on remarque l'Église Saint-Paul, de style Ionique, avec une abside à cinq travées, des chapiteaux et des bas-reliefs très curieux. On peut encore apercevoir les restes splendides d'une église du XIIIe siècle, qui forme le porche et la sacristie. Citons également l'Église Saint-Vincent et de nombreux sarcophages très anciens

découverts dans le cimetière de la ville. Non loin du pittoresque pont de pierre, une haute colonne de vapeurs indique la fontaine Claude, qui jaillit dans un bassin de 60 mètres de circonférence, entouré d'un portique d'ordre toscan. Tout le monde sait que Dax possède les plus belles sources thermales qui soient en France. On en trouve toujours de nouvelles en grande quantité ; il suffit de creuser le sol à 4 ou 5 mètres de profondeur.

Pénétrons dans la rue cailloutée, blanchette, proprette ; des maisons blanches, d'un éclat cru, où çà et là des portes basses enfoncent leur cintre noir, avec un relief qui ne manque pas de poésie.

Le superbe établissement thermal fut construit sur les sources des fossés, en 1868-1869. Partout, on respire la vie, la gaieté! Les gens du pays sont affables, caressants, engageants. Ils n'engendrent pas la tristesse, bien sûr ! Voici un postillon, bonne tête, qui prend une pauvresse à côté de lui sur son siége. Elle se met à chanter en patois ; le voilà qui chante avec elle, puis les gens de l'impériale. Et enfin tout le monde s'amuse, rit de tout cœur, et les yeux brillent. Que nous sommes loin de l'Amérique de ces grandes cités où tout est *business*, là où tout est *money ! money !* Dans tous ces Méridionaux, s'il y a de l'âpreté au gain et au travail, il y a en même temps de la verve, du plaisir, de la joie ; et s'il y a, de temps à autre, de la pauvreté, de la fatigue, de l'inquiétude, à la moindre chanson, la joie jaillit comme une eau vive et cristallisée en plein soleil. Vive le Midi ! Tout le monde s'adresse familièrement la parole, franchement, sans penser à mal, pas besoin de ces présentations aussi ridicules qu'inutiles ; on est l'égal de tout le monde, pas besoin de gants, de chapeaux, de riches costumes pour obtenir des sourires ; point d'humiliation pour celles qui n'en ont pas ; elles valent les autres, elles ont droit aux mêmes sollicitudes. Que nous sommes loin de l'Amérique, répétons-le, et comme tout est élastique ici ! La gaieté du Midi est un ressort qui pousse la joie du cœur, la satisfaction de la pensée, le bonheur de l'âme, rien de faux, tout est naturel! Le Nord serait scandalisé.

Aoh ! Aoh ! et le respect ? Beaucoup disent que le Midi

n'en a pas le sentiment. Jaloux ou ignorants ! Stupides et malheureux ! voilà ceux qui le croient. Le Nord, c'est la noblesse froide et puritaine ! Le Midi, c'est l'aristocratie douce, aisée et plaisante.

Le maréchal P.-J.-F. Bosquet naquit à Mont-de-Marsan le 8 novembre 1810. Le brave maréchal montois est une des plus grandes figures militaires de notre époque. Toujours éloigné des intrigues politiques, il a conquis une gloire des plus pures et a laissé le plus bel exemple des vertus militaires qui puisse se rencontrer. C'était le type le plus parfait du soldat français. Sa physionomie tout entière respirait la bravoure, la franchise et la force. Il fut toujours soldat sérieusement et profondément, et ne chercha jamais, ainsi que beaucoup d'autres, à rejeter de ses épaules le rude manteau de l'esprit militaire qui a fait sa grandeur.

Peu d'officiers ont eu des connaissances aussi étendues dans leur profession, qui en embrasse un si grand nombre. Il se plaisait parfois à donner en campagne des exemples de sa force physique. La force morale, très grande chez lui, abritait une vive sensibilité. Ses manières affectueuses, sa justice, sa bienveillance pour le mérite, le soin qu'il prenait de ses troupes n'ont pas moins contribué que son courage et ses talents à lui attirer l'amour et l'admiration de ses soldats.

La ville de Pau lui offrait, le 10 décembre 1855, une épée d'honneur en considération du deuxième assaut livré à la tour de Malakoff, le 8 septembre de la même année, et dont le plan d'attaque avait été entièrement préparé par l'héroïque général qui tomba grièvement blessé au milieu de sa victoire.

Le 18 mars 1856, l'empereur le félicita devant tous ses officiers et le récompensa en lui conférant, ainsi qu'au général Canrobert, la dignité de Maréchal de France.

Retenu sur un lit de douleurs par suite de ses glorieuses blessures, il ne put prendre part à la campagne d'Italie et mourut au milieu d'atroces souffrances, le 3 février 1861.

Des rumeurs se sont répandues alors au sujet de cette fin prématurée, mais nos renseignements ne sont pas assez précis pour que nous puissions nous permettre plus de détails. Du reste, il nous faudrait fran-

chir le seuil de la vie intime, qui doit rester muré à la biographie contemporaine. Contentons-nous d'admirer, quand l'occasion s'en présente, ces grandes figures de nos compatriotes.

Saint Vincent de Paul, le plus illustre héros de la charité chrétienne, naquit à Dax le 26 mars 1576. C'est certainement le prêtre qui doit être placé parmi les plus grands hommes que la France ait produits, car il eut le plus noble génie, celui qui vient du cœur, et son existence tout entière fut consacrée au soulagement de toutes les souffrances et à l'amour de ses semblables.

On a prétendu qu'il était issu d'une famille noble ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut pâtre jusqu'à l'âge de douze ans.

On sait que S. S. le Pape Paul V le chargea, vers 1608, d'une mission auprès de Henri IV, qui le protégea et le nomma aumônier de Marguerite de Valois.

Saint Vincent de Paul était dévoué à toutes les misères et s'intitulait "l'humble serviteur de tous les malheureux". Il fonda, vers 1648, l'œuvre unique et admirable des Enfants Trouvés, institution qui suffirait à elle seule pour couvrir son nom d'une gloire impérissable.

Il fut canonisé par Clément XII, en 1737. Son panégyrique a été prononcé par les plus illustres orateurs sacrés.

Son nom sublime et glorieux a été perpétué par l'œuvre de charité unique au monde de Saint Vincent de Paul, fondée à Paris en 1828, par M. Bailly de Surey, ainsi qu'une quantité d'autres sociétés qui prospèrent admirablement et deviennent d'une puissance extraordinaire dans tous les pays.

Dax a vu naître, en 1733, le célebre capitaine de vaisseau, J.-Charles Borda, qui doit être regardé comme un des plus grands mathématiciens du siècle, et comme un des marins qui ont le plus contribué aux progrès de l'art nautique, tant par les instruments exacts qu'il a donnés aux navigateurs que par l'adresse avec laquelle il a su rapprocher d'eux les méthodes géométriques, sans rien ôter à celles-ci de leur exactitude.

L'époque à laquelle il a publié ses observations doit être regardée comme celle où les marins français ont abandonné les routines de l'ignorance pour se guider par le flambeau d'une science exacte.

La profonde reconnaissance des marins a perpétué le souvenir immortel de Jean Borda en donnant son nom au vaisseau-école sur lequel sont embarqués les jeunes gens que le concours a déclarés admissibles, et d'où ils sortent généralement avec le grade d'aspirants.

Dans les dernières années de sa vie, Borda s'était livré à d'importants travaux sur les réfractions. Ce mémoire est considérable ; malheureusement, il disparut des papiers de l'illustre dacquois et on ne le

retrouva pas dans les nombreux documents qu'il laissa au moment de sa mort, en 1799.

Dax donna le jour au conventionnel Roger DUCOS, vers 1754. Il fut nommé député à la Convention Nationale par les électeurs des Landes. Il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Lorsque, à la suite du coup-d'État parlementaire de l'an VII, le 30 Prairial, il fut nommé membre du Directoire exécutif, par l'influence de Barras, l'un des auteurs de la journée du 18 Brumaire, il entra comme Troisième Consul dans la nouvelle combinaison gouvernementale.

A la première réunion qu'il eut avec ses deux collègues, Sieyès et Bonaparte, Sieyès ayant demandé lequel des trois présiderait :

— Vous voyez bien, dit Ducos, que c'est le général qui préside.

En effet Bonaparte, avec son sans-gêne habituel, s'était tout d'abord emparé du fauteuil. Ducos fut élevé à la pairie pendant les Cent-Jours. Il vota cependant la déchéance de Napoléon en 1815. Il périt accidentellement, au mois de mars 1816, près d'Ulm, en s'élançant de sa voiture prête à verser.

P.-P. DUPRAT, écrivain et homme politique, est né dans les Landes, en 1815. Il siégea comme député de ce département dans les rangs de la Gauche Républicaine. Au mois de décembre 1871, à l'occasion de la prise en possession de leur siège par les princes d'Orléans, M. Duprat souleva un violent orage au sein de l'Assemblée Nationale en affirmant à la tribune que MM. d'Aumale et de Joinville avaient manqué aux engagements pris le 8 juin 1871 envers M. Thiers, et dont M. d'Audiffred Pasquier s'était fait l'intermédiaire.

Il fonda, en outre, le journal *Le Peuple Souverain* dans lequel il soutint la nécessité de mesures clémentes envers les prisonniers communalistes de 1871.

Jean-Marie BOUCA-DARMENTIER, né à Dax le 26 décembre 1826, ancien notaire et maire de Lévignac, fut choisi comme député du département des Landes à l'Assemblée Nationale, par 37.436 voix, et appuya la politique de Thiers ; il se prononça pour la Constitution républicaine, le 25 février 1876, puis devint député de Mont-de-Marsan, et redevint député des Landes le 14 février 1886, par 38.056 voix. Il a voté notamment pour l'expulsion des princes.

Le Général LAMARQUE, tacticien émérite et tribun favori de la démocratie de 1830, naquit à Saint-Sever, le 22 juin 1770, et mourut à Paris à l'âge de soixante-deux ans.

Fils du procureur royal de Saint-Sever qui siégea à la Constituante, il achevait ses études quand éclata la Révolution, dont il embrassa les principes avec l'enthousiasme et la noblesse de son pays d'origine. Il s'enrôla comme volontaire dans un des bataillons du département et devint rapidement capitaine des grenadiers de cette héroïque *colonne infernale* que commandait La Tour d'Auvergne.

Ce fut lui, le brave Landais, comme disait son chef, qui, avec une poignée d'hommes s'empara de Fontarabie. Il s'illustra, outre de nombreux faits de guerre trop nombreux à rapporter ici, par un coup d'audace extraordinaire qui le fit appeler le " Dartagnan des Landes " : l'enlèvement de l'île de Caprée, position pour ainsi dire inexpugnable et défendue par Hudson Lowe. Fidèle à l'Empereur, il sut cependant se montrer très humain dans les ordres implacables de répression qu'il avait reçus de lui. Ses proclamations, ses exhortations aux Vendéens respirent les plus nobles sentiments. Napoléon l'aimait tout particulièrement pour sa bravoure, sa noblesse et son grand cœur. Un jour, ayant eu, en moins de deux heures, trois chevaux tués sous lui, et remontant sur le quatrième, il répondit à l'Empereur qui le complimentait :

— Ces pauvres chevaux ne font de mal à personne et supportent tout le mal.

Au même moment, un éclat d'obus passe entre lui et l'Empereur :

— Sire, dit-il, sans le mouvement que je viens de faire pour remonter à cheval, j'aurais été tué !

En 1828, il fut nommé député de Mont-de Marsan, et se fit remarquer parmi les membres de la gauche. Tribun et soldat, il possédait ce mélange de qualités qu'adore le peuple français ; il en était aimé à la folie. Il eut jusqu'à la fin de sa vie des sentiments et des paroles héroïques à l'adresse de son pays. A son lit de mort, sans se préoccuper de lui, il disait :

— Je meurs avec le regret de ne pas venger la France des infâmes traités de 1815 !

Ou bien :

— Ce duc de Wellington ! je suis sûr que je l'aurais battu !

Il se fit apporter l'épée que Napoléon lui avait donnée, la baisa et la couvrit de larmes.

— Qu'importe, disait-il à la dernière minute, qu'importe que je meure, pourvu que la patrie vive ! Oh ! ma France bien-aimée ! Patrie ! Patrie !

Tel fut le dernier cri qui s'échappa de cette poitrine héroïque, de ce brave cœur, de ces lèvres éloquentes glacées pour jamais. On sait quels douloureux et tragiques événements se produisirent lors des splendides funérailles du général.

Une insurrection républicaine éclata et menaça le gouvernement de juillet.

Dernièrement, le 28 juillet 1896, la ville de Saint-Sever a inauguré, sous la présidence de M. Darlan, Garde-des Sceaux, la statue du général Lamarque, due au ciseau du sculpteur Soulès.

Citons encore un homonyme du célèbre général, qui naquit à Drazan (Basses-Pyrénées) et fut capitaine au bataillon desLandes, en 1792.

DEUXIÈME PARTIE

LA CALIFORNIE

CHAPITRE I.

HISTORIQUE DE LA DÉCOUVERTE DE L'OR.

Jean A. Sutter, suisse d'origine, officier de cavalerie de profession, émigra aux États-Unis vers 1835. Il était alors dans la force complète de ses facultés intellectuelles et physiques. C'était un homme de trente-deux ans, à la taille haute, vigoureuse et bien prise ; il était actif, intelligent, énergique et brave, et devait associer son nom à l'un des plus grands événements de notre siècle.

Se sentir jeune, robuste, sans entraves, dépenser à sa guise son activité et son temps, savourer les charmes de la vie de nomade sur un domaine sans limites, que nul être civilisé ne vous dispute, au milieu des périls et des chasses émouvantes de la vie sauvage, quel rêve unique et vivifiant.

Sutter était fait pour cette vie aventureuse et libre; il rallia autour de lui une dizaine de compagnons sûrs, solides et courageux comme lui, auxquels il s'imposa, grâce à son intelligence, à son adresse, et aussi à son instruction militaire.

Sutter avait entendu parler des contrées merveilleuses situées sur les rives du Pacifique. Ces récits séduisirent son imagination et il entraîna avec lui ses braves compagnons. Ils s'enfoncèrent dans les prairies, franchissant près de neuf cents lieues au milieu d'aventures les plus extraordinaires, mais où la civilisation était absolument étrangère.

Après avoir erré çà et là au hasard, ils s'embarquèrent

pour les îles Sandwich, à mille lieues dans le Pacifique, pensant y trouver quelque navire baleinier qui les ramènerait sur les côtes de la Californie. Ils réussirent pleinement dans leurs projets, et, le 2 juillet 1839, ils saluaient d'un hourra frénétique la Californie en franchissant ce qui devait être nommé plus tard la « Porte d'Or », entraient joyeusement dans la baie déserte de San Francisco, remontaient le cours du Sacramento et jetaient l'ancre dans une petite crique que Sutter baptisa, en souvenir de sa patrie, du nom de « Nouvelle-Helvétie ».

La célébrité et la fortune semblaient lui avoir assigné rendez-vous dans ce site unique, entièrement ignoré du monde civilisé.

En effet, la petite colonie venait à peine de s'installer sur un monticule au bord de la Rivière Fourche — Fork River —, qu'elle possédait déjà plusieurs milliers de têtes de gros bétail, douze cents chevaux et le double de moutons.

La colonie avait été obligée, dès le début de son installation, de construire un petit fort pour tenir en respect les tribus d'Indiens nomades.

Sutter, familier avec l'anglais, le français, l'espagnol et l'allemand, éprouva peu de difficultés pour apprendre passablement l'indien. Il organisa dès lors un trafic de fourrures qui lui procura en peu de temps d'énormes bénéfices. De plus, sa générosité, son savoir, son hospitalité attiraient de jour en jour nombre d'aventuriers américains, mexicains et indiens autour de la Nouvelle-Helvétie. Il les recevait tous avec la même cordialité, soignant les blessés et les malades, nourrissant les affamés et les malheureux, avançant de la poudre, des balles, des fusils, des chevaux aux chasseurs, des provisions aux trappeurs, et enrôlant à son service tous ceux qui voulaient cordialement de lui comme chef.

De cette façon, la Nouvelle-Helvétie devint un campement américain au cœur même de la Californie, solidement assis sur les rives du Sacramento, en communication par le fleuve avec la baie et l'Océan, en possession d'un fort, commandé par un homme adroit et résolu, composé d'hommes vigoureux, conscients de leur liberté et de leur indépendance, ne dissimulant

guère leur aversion pour le joug pourtant purement nominal du gouvernement mexicain, n'hésitant pas à se proclamer les maîtres de la contrée et ne souhaitant qu'une occasion favorable de l'annexer aux États-Unis.

Le gouverneur Miguel Torrena, dans l'espoir de se concilier un homme de la valeur de Sutter, lui conféra le grade de capitaine de l'armée mexicaine, avec le titre d'alcade, investi des pouvoirs civils les plus étendus.

Sutter en usa loyalement en plusieurs circonstances, mais son cœur et ses pensées étaient intimement liés aux Américains.

Quand la guerre éclata entre les États-Unis et le Mexique, Castro, alors gouverneur de la Californie, somma par une proclamation les étrangers d'évacuer la Nouvelle-Helvétie. Sutter, — devançant en cela la maxime que Mac-Mahon énonça plus tard par ces mots devenus historiques : « J'y suis, j'y reste ! » — refusa énergiquement d'obéir. Et, en effet, il tint parole et resta.

Sutter et le capitaine américain Fremont, qui venait d'arriver en reconnaissance pour le compte de son gouvernement, hissèrent sur le fort le pavillon étoilé.

Les hommes de Frémont, joints aux contingents dont disposait Sutter, tinrent tête hardiment à Castro.

On connaît le résultat de cette guerre, qui se termina par la conquête du Nouveau-Mexique et son annexion aux États de l'Union.

Le traité de Guadalupe Hidalgo est présent à toutes les mémoires.

Demain, la perle des Antilles deviendra l'exploitation des riches et entreprenants Yankees, et la théorie favorite des « jingoïstes » : — l'Amérique aux Américains — recevra une nouvelle confirmation.

Mais revenons à notre récit. L'histoire offre de ces curieuses métaphores et de ces étranges rapprochements. Au moment même où se négociait le traité, une vieille monarchie s'écroulait en France, ébranlant les bases de toutes les monarchies européennes. Pendant que la France proclamait la République de 1848, le mormon James W. Marshall mettait au jour une

pépite d'or et révélait probablement au monde le véritable pouvoir matériel du siècle : Le gouvernement de l'or.

A la fin de l'année 1847, Sutter projeta d'établir un moulin destiné à faire mouvoir une scierie. Le sas sous la roue de ce moulin s'étant trouvé trop étroit, on décida, pour épargner la main d'œuvre, qu'on laisserait à la chute d'eau le soin de se creuser elle-même un passage. James W. Marshall, Américain d'origine, mormon de religion, charpentier mécanicien de métier, fut chargé par Sutter des travaux dont nous venons de parler, et commença à faire détourner par ses indiens le cours d'eau d'un petit ruisseau sur lequel il se proposait d'élever ses constructions à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la ville de Coloma.

En fouillant le lit mis à sec, un coup de pioche amena à la surface un caillou d'un jaune brun brillant. Son poids, sa dureté, sa couleur rappelèrent à Marshall des récits de la trouvaille de pépites d'or en Georgie. Les graviers et les sables du fond du sas remués, soulevés, lancés sur les deux bords, étalèrent aux yeux une grande quantité de pépites, de paillettes d'or. Marshall un peu surexcité, comprit l'importance de sa découverte. Pour s'en assurer, il ramassa à la hâte le plus de cailloux jaunes possible, et se dirigea fiévreusement à « Sutter-fort ». C'était le 19 Janvier 1848. Malgré un temps très mauvais, notre mormon trempé de pluie et de sueur, l'air égaré et mystérieux, demanda un entretien particulier avec Sutter.

Sutter, d'abord surpris, et craignant que le mormon fut devenu subitement fou, examina cependant les précieux cailloux; l'expérience démontra que ce n'était pas du cuivre, puisque au contact du vinaigre ils ne verdissaient pas. Donc, plus de doute ! C'était de l'or, et de l'or le plus fin et le plus pur ! Les deux amis se promirent un secret absolu et résolurent de se rendre sur les lieux ensemble, à l'abri de tout regard indiscret. Ils recueillirent, en effet, dans le sable, de nouvelles pépites; d'autres morceaux plus gros encore furent trouvés contre la vanne qui servait à la retenue des eaux. On fouilla fiévreusement les sables des ruisseaux voisins, partout de l'or ! L'or était contenu dans les sables de tous les cours d'eau de la contrée ! Vai-

nement Sutter et Marshall voulurent tenir la découverte secrète ; leurs précautions, leurs démarches mystérieuses suffirent pour donner l'éveil. Ils furent épiés, et le grand secret fut bientôt découvert.

Les deux amis confièrent à Bennett, qui devait se rendre à San Francisco, quelques pépites d'or, afin de s'assurer si c'était bien de l'or ; les deux hommes, dans leur état d'esprit, n'en étaient pas encore certains. A San Francisco, Bennett fit connaissance d'un matelot, Isaac Humphrey, que l'on disait être un ancien mineur en Georgie, et qui affirma que c'était bien de l'or, et que les placers d'où il provenait devaient être extrêmement riches.

Humphrey expliqua alors à Bennett la manière pratique de procéder ; il leur fallait absolument se munir d'un « rocker »[1] avant de se rendre aux placers. Leur conversation, leurs allées et venues éveillèrent l'attention dans le village de pêcheurs de San Francisco. Le bruit se répandit que l'or abondait dans les cours-d'eaux aux environs de la Nouvelle-Helvétie. Ces rumeurs parvinrent aux oreilles de T. C. Kemble, éditeur du journal hebdomadaire le « Californian », qui se rendit à la Nouvelle-Helvétie, où il se rencontra avec Sutter. Celui-ci se montra fort incrédule et pour cause. Kemble adressa une lettre à son journal et tourna la prétendue découverte en ridicule.

Mais la fièvre gagnait de proche en proche ; des soldats débarqués avec Stevenson accoururent, ainsi que des pêcheurs qui désertèrent leurs barques. Pour comble, Sutter se vit abandonné de tous ses ouvriers ; on lui vola même ses chevaux et ses provisions, en attendant que l'on le pillât de fond en comble.[2] Le 29 mai 1848, l'éditeur du petit journal hebdomadaire le « Californian » annonçait qu'il suspendait sa publication :

« Le cri sordide, l'or ! l'or ! a fait le vide dans notre imprimerie ! » écrivait l'éditeur, qui le lendemain filait, lui aussi, faire la conquête du précieux métal.

(1) Sorte de berceuse plate, à double fond, recouverte d'un treillis de fer, sur lequel on jetait la terre que l'eau entraînait ; l'or, plus lourd, tombait au fond.

(2) Il mourut en 1880 dans une profonde misère.

La nouvelle de cette découverte extraordinaire fut accueillie partout avec un enthousiasme difficile à décrire ; des millions de voix répétèrent le cri sordide de l'éditeur du « Californian » : « L'or ! L'or!... » Les deux mondes s'en émurent et ses habitants se précipitèrent en masse vers ce pays qui regorgeait de trésors, vers cette Colchide aux toisons d'or !

C'est réellement l'existence la plus mouvementée et la plus hardie, que celle du pionnier ; rien n'égale son audace, sa résolution, sa froide énergie ; il s'enfonce dans le désert avec des piquets, une tente, des pioches, un fusil et des munitions. Arrivé à l'endroit qu'il a choisi, il s'installe et travaille, âpre à la besogne, bravant intempéries, dangers, privations, fatigues, n'ayant pour toute consolation que la solitude, pour tout espoir que la fortune.

Mais voici que, de tous les points de l'horizon, accourent d'autres aventuriers, flairant l'aubaine comme l'hyène les cadavres. Ils se pressent à la curée ; bon gré, mal gré, on fait place aux nouveaux venus, en grognant un peu. Puis, forcément, on vit ensemble et l'on s'organise chacun pour soi, les uns contre les autres. Dans cet amas d'hommes, il y en a de braves, de bons ; il y a des mauvaises têtes, des bandits ; dans cette réunion d'orpailleurs, il y a des paresseux qui veulent vivre aux dépens des autres. Or, entre pillards, rien n'est plus sacré que la propriété, et le larcin d'un objet quelconque y est considéré comme plus grave que le meurtre d'un homme. De là est né le fameux Comité de Vigilance, dont nous aurons l'occasion de reparler au cours des événements qui vont suivre.

CHAPITRE II

LES PREMIERS PIONNIERS FRANÇAIS

LE premier Méridional, qui est assurément le premier Français débarqué en Californie, est un nommé Louis Vignes, originaire des Landes d'après les uns, de la Gascogne d'après les autres. Toujours est-il que l'on nous a confirmé que Vignes se rendit à Bordeaux vers 1810, pour y chercher fortune. Il pouvait alors être âgé de 29 à 30 ans. Vers 1815, il se maria dans cette ville, puis revint dans le pays de sa femme, à Cadillac, près de Bordeaux, pour y exploiter une fabrique de produits chimiques.

Louis Vignes possédait les qualités et les défauts propres à sa race : ingénieux, industrieux, inventif, coureur d'aventures et de bonnes fortunes, il ne tarda pas à abandonner son industrie qui périclitait, et s'embarqua avec un nommé J. Droulotte, pour la Polynésie, et nous le retrouvons de nouveau établi à Hawaï, en 1824.

« Qui a bu boira », dit un proverbe. Vignes se lia avec une fort jolie Sandwichesse, grande et belle femme, au port de reine, mais aussi fort jalouse du beau blanc, tant et si bien qu'il fut vite fatigué de cette vie en commun et dut mettre fin aux exigences de sa trop concupiscente hawaïenne.

Il se rendit au Pérou en 1831, puis au Mexique, et vint vers 1832, avec les missions, dans la Nouvelle-Californie. Il acheta pour un prix très minime un terrain immense, ou *ranch*, appelé *Aliso**, et il fit prospérer cette vaste propriété qui s'étendait non loin de Los Angeles. Dès lors, elle devint dans ses mains une véritable mine d'or, bien plus fructueuse et surtout plus effective qu'un *placer*. Dans le pays, on le désignait sous le nom de « Noé Français », en raison des plants de vignes qu'il avait fait venir de France, surnom qui coïncidait parfaitement bien, comme on le voit, avec son nom. Il ne tarda pas à s'enquérir de sa famille en France, et l'appela près de lui. Neveux

(*) Aune, en français.

et nièces le rejoignirent et formèrent une véritable colonie française.

Sainsevain était le nom des jeunes gens ; bientôt, des alliances augmentèrent considérablement le nombre des membres de cette grande famille ; malheureusement, des procès, qui eurent un grand retentissement à Los Angeles, la divisèrent et appauvrirent la propriété dont les avocats se partagèrent les lambeaux sans scrupule.

Un monsieur Laborie, fils adoptif d'un marchand de vin de Los Angeles et fils naturel de Louis Vignes, habite encore ce pays, ainsi que plusieurs Sainsevain, cousins germains de la famille ; les autres parents de ce nom se sont répandus un peu partout en Californie. Ajoutons que M. Pierre Sainsevain se rendit à San José vers 1845 et y fit construire la première scierie fonctionnant par un moulin à vent.

Louis Vignes mourut à Los Angeles en 1862, à l'âge très respectable de 83 ans, après avoir beaucoup travaillé et beaucoup voyagé.

Avant de nous lancer plus avant sur la piste de nos compatriotes méridionaux, nous demandons au lecteur de bien vouloir nous permettre de jeter un coup d'œil rétrospectif sur la ville de San Francisco en 1848.

A cette époque, San Francisco offrait un spectacle unique en son genre ; l'aspect était celui d'un camp immense autour de Babel. Toutes les langues, toutes les physionomies, tous les teints, tous les caractères du genre humain y étaient représentés et formaient un étrange caravansérail.

Les costumes et surtout les coutumes les plus bizarres et les plus hétéroclites donnaient à ce campement l'apparence d'une plage foraine qui, à partir de 11 heures du matin, était enveloppée d'un tourbillon de poussière de sable fin que le vent du Nord-Ouest soulevait pendant plusieurs heures de l'après-midi ; alors, le vent se calmait et un brouillard intense lui succédait jusqu'au coucher du soleil.

Mais ce qui était le plus remarquable, c'était le débarquement continuel de flots d'émigrants qui, sur ces dunes de sable, plantaient leurs tentes. Sur la plage, les marchandises s'empi-

laient ; on avait du mal à s'y reconnaître, et chacun courait après son sac, sa malle, ses provisions, etc. Aussitôt les bateaux amarrés, les équipages désertaient comme un seul homme, matelots et employés du voilier étant impatients, eux aussi, d'accourir aux mines. Les bras manquaient pour décharger les navires. Seuls, ceux qui étaient absolument dépourvus d'argent venaient offrir leurs services, et l'on vit souvent des gens du meilleur monde, des passagers de première classe, faire l'office de « faquins » et de débardeurs. Le capitaine s'estimait trop heureux d'employer ces ouvriers improvisés, aux mains d'aristocrate, qui se contentaient, pour leur travail inexpérimenté, de leur nourriture et de 80 à 100 francs par jour !

Puis, lorsqu'un travail acharné, une économie souvent exagérée avaient procuré aux nouveaux-venus quelques centaines de dollars, somme absolument nécessaire pour s'équiper, légers d'argent et de provisions, mais riches d'espérance, d'audace et de bonne volonté, ils se rendaient tant bien que mal aux placers ou aux mines, but souvent éloigné, terre promise où l'on ramassait, prétendait-on, l'or à pleines poignées.

Beaucoup, sans doute, virent se réaliser leurs rêves. L'or était partout. Plus d'un, au début, récolta jusqu'à 800 dollars, (soit 4,000 francs) par jour. On vit des mineurs se partager le dimanche le produit de la semaine, mesurant l'or dans des gobelets de terre cuite ou d'étain. Mais si riche que fût une localité, on cherchait toujours un peu mieux. On « prospectait », c'était le terme consacré, plus loin à droite, à gauche, évitant les Indiens, ou faisant le coup de feu contre les tribus hostiles, sans tentes, et bien souvent sans autres vivres que ceux que l'on se procurait par la chasse. Mais les privations, une mauvaise nourriture, des fatigues excessives, un sommeil insuffisant et fiévreux, engendraient des maladies qui devenaient mortelles par le manque de médicaments et de médecins. Combien sont morts de cette façon, dépouillés, puis abandonnés par leurs camarades, car à ce moment-là c'était plus que jamais : « Chacun pour soi, et Dieu pour tous. »

Nous retrouvons le passage d'un autre Méridional, Charles Roussillon, qui travailla chez M. L. Vignes, à Los Angeles, en

1841 ; il était originaire des Hautes-Pyrénées et avait été matelot à bord d'un navire marchand. Parti à plusieurs reprises de chez M. Vignes, il vivait, en 1846, avec une Mexicaine dans une hutte en « adobe » qu'il avait construite lui-même. Enfin, en 1848, il se rendit à San Francisco avec deux camarades, Laborie et Lavache ; ce dernier était cuisinier de son état, et il trouva de l'emploi dans un restaurant. En 1849, Roussillon et Laborie s'établirent ensemble à Sonora, comté de Tuolumne ; ils tenaient un magasin de provisions pour mineurs. Roussillon disparut bientôt dans les placers, et on nous a assuré que Laborie s'en retourna à Los Angeles avec une certaine somme d'argent gagnée dans son commerce.

Une trentaine d'autres Méridionaux, presque tous Basques, s'étaient rendus aux mines dès 1848. Citons ces quelques noms : les frères Léger, Casimir Labétour, Rutté, R. M. Aguirre, M. Aguirre, Jean Gailloura, Bazajou, Ricau, H. Destilusa, Joseph Maurvin, Sicard, Courteau, Eugène Guibale, Goldaracena, Auguste Covillaud, Berthou, les frères Gayou, Joseph Revartelli et Jessouyou. Ils venaient des contrées les plus proches et deux d'entre eux, Guibale et Covillaud, débarquèrent avec le régiment de Stevenson.

Ces deux Gascons faisaient la joie des soldats de Stevenson qu'ils amusaient par leur gaieté et leurs réparties gauloises.

Nous retrouvons Eugène Guibale successivement aux mines et à Stockton, où il avait fondé une entreprise de transports pour les mineurs en 1849. Un peu plus tard, il s'établit à Mariposa, et, enfin, acheta un ranch près de Gilroy, où il se maria. Quelque temps après, il se rendit en France pour recueillir un héritage que lui laissait son frère, et revint en Californie, où il mourut en 1884.

Le hasard, qui préside à toutes choses ici-bas, avait voulu que le premier Français débarqué en Californie fût un Méridional. Cet excellent hasard, qui se plaît à démolir souvent les plus beaux projets de l'homme, arrange parfois aussi les plus heureuses coïncidences. Pardonnez-nous ces métaphores, cher lecteur, mais nous les imprimons à seule fin que l'on n'accuse pas notre imagination de méridionalisme outré. En effet, c'est à

Sa Majesté le Hasard que vous devez vous en prendre dans ce cas : Madame Mary Covillaud, le premier représentant du beau sexe dans la ville naissante de Marysville, à laquelle elle donna son nom, épousa un Méridional, Auguste Covillaud, qui lui avait sauvé la vie dans des circonstances particulièrement dramatiques. Nous devons ces renseignements à M. Jules Auradou, qui habite encore aujourd'hui San Francisco, et dont nous parlerons un peu plus loin.

« — C'est moi, nous dit-il, qui apportais le plus souvent les provisions à Mary, et j'ai eu bien des fois l'occasion d'entendre raconter l'histoire du « Donner Party », groupe de familles qui avait entrepris en commun le long voyage de l'Est du continent à la Californie, à travers plaines et montagnes. Surpris par les neiges dans les Montagnes Rocheuses, mourant de faim, ces infortunés en furent réduits à des actes d'anthropophagie. Le sort de ces malheureux vint aux oreilles de quelques hommes courageux établis depuis peu près de Marysville, et ils décidèrent de se rendre, Covillaud en tête, au secours des survivants de cette expédition mouvementée. Mary, jeune et jolie personne, s'attacha à son sauveteur et l'épousa. Les nouveaux époux, aidés de nos compatriotes, MM. Sicard, Courteau, Videau, Ricard, Pigné-Dupuytren, Marc de Kirwan et quelques autres, fondèrent dès lors la ville qui devint en fort peu de temps très importante, en raison des approvisionnements nombreux qu'on y trouvait pour les mines. »

Auguste Covillaud, comme nous l'avons déjà mentionné, était originaire de la Gascogne ; il débarqua en même temps que Guibale, et se trouvait au village de pêcheurs de San Francisco quand la nouvelle de la découverte de l'or par le mormon Marshall circula dans la contrée. Il fut un des premiers qui se rendit aux « placers. » Mais, soit que la vie de mineur ne lui eût pas souri, soit qu'il n'eût guère de confiance dans les richesses de cette découverte, il tourna les yeux vers une autre combinaison : il acheta, avec trois associés, dont deux « pays » un ranch qui se trouvait sur l'emplacement où devait s'élever plus tard la ville de Marysville.

Covillaud, très intelligent et fort adroit dans toutes ses

entreprises, devint très populaire dans la contrée; il fonda l'hôtel si renommé qui se trouvait au milieu de la place de Marysville, non loin de l'hôtel de France, qui était situé au coin du quai.

Wawona (Arbre Géant), dans la Vallée de Yosemite.

Tous les vieux Californiens ont connu Sicard et Courteau, qui habitaient alors en face l'hôtel de France. Sicard, après avoir fait plusieurs fois fortune, mourut presque dans l'indigence, et Courteau eut à peu près le même sort.

MM. Ricau et Videau, originaires du Sud-Ouest de la France, débarquèrent à San Francisco en 1848, venant des îles Sandwich, avec leur maison et une petite pacotille. Ils s'établirent tout d'abord à Sacramento et devinrent très considérés dans le pays, puis ils vinrent se fixer à Marysville, et contribuèrent pour beaucoup à la prospérité de la nouvelle cité. Ricau, mort récemment, n'avait qu'une petite aisance.

MM. Pigné-Dupuytren et Marc de Kirwan s'étaient associés et tenaient une épicerie où l'on vendait surtout beaucoup de liquides spiritueux.

Leur mémoire a été conservée avec beaucoup de reconnaissance parmi nos compatriotes, car ils firent beaucoup de bien autour d'eux.

Rutté, originaire du Midi de la France, se trouvait à San Francisco en août 1849, avec un compatriote, Gabriel K. Stévenot, né à Bitche, en Alsace. Ce dernier, ingénieur de profession, s'était lié avec Sutter et ils avaient projeté ensemble de fonder la ville de Elisaville. A cet effet, ils avaient fait venir de New York des maisons en fer et ils louèrent tous les bateaux disponibles dans la baie de San Francisco, soit dix-huit goëlettes, pour transporter leur matériel en remontant le Sacramento.

On sait que Sutter, qui avait la concession de l'immense terrain qui s'étend sur les bords de la Feather River (la rivière Plume), maintint des prix inabordables pour la vente des lots, ce qui donna lieu à la naissance de Marysville que nous venons de mentionner. On voit encore quelques constructions de Elisaville qui resta à l'état embryonnaire, et M. E. K. Stévenot fils, ingénieur des mines à San Francisco, possède les titres de propriété de ce terrain. Ajoutons que M. Stévenot père se rendit dans le Calaveras County et à Melomes, Carson Hill, où il exploita les fameuses mines d'or, et que Rutté redevint commerçant à San Francisco.

Bazajou était Basque d'origine et était venu de la Nouvelle-Orléans à San Francisco en 1848. Il se faisait remarquer par la noblesse de son caractère et par son courage indomptable. Il servit d'abord sous les ordres du marquis de Pindray,

dans une expédition en Sonora ; puis, à la mort de celui-ci, se joignit au comte Gaston Raousset de Boulbon ; il fut le seul qui lui resta fidèle jusqu'au jour où fut fusillé ce malheureux gentilhomme, comme l'écrivit le comte lui-même la veille de sa mort.

Bazajou se rendit plus tard au Mexique où nous le perdons de vue.

Les frères Gayou, également originaires du Midi de la France, débarquèrent en Californie en 1849. Ils travaillèrent d'abord au déchargement des navires à San Francisco, puis se rendirent aux mines. Vers 1850, nous les retrouvons à Mokelumne Hill, que l'on appelait alors « Les Fourcades » en raison de ses premiers habitants qui étaient les frères Fourcade, Français d'origine. Les vieux Californiens se souviennent d'eux parfaitement, ainsi que du fameux Grégoire de Stockton, qui y dressa la première tente, où il habita longtemps avec sa famille. Il vendait alors des provisions pour les mineurs.

Pour revenir aux frères Gayou, ils exploitèrent avec succès un service de transportation à dos de chevaux et plus spécialement de mulets, dans les environs, qui formaient une série de « claims. » Cet endroit fut nommé, par la suite le « Nid des Français ». En effet, bon nombre de nos compatriotes venant de France y affluaient et se fixèrent dans le voisinage.

Citons encore M. Casimir Labétour, originaire des Landes, dont la jeunesse fut des plus mouvementées. Il apprit l'état de boulanger, puis s'engagea comme cuisinier à bord d'un navire marchand qui le débarqua au Mexique. D'un esprit aventureux, Labétour se rendit en Californie un peu avant la conquête du Nouveau-Mexique et s'engagea dans l'armée américaine. Après la conclusion de la paix, Labétour fonda une « tienda » avec une boulangerie, à Sonora, et devint d'une grande utilité à nos compatriotes qui le choisissaient toujours comme interprète et arbitre dans leurs différends avec les autres pionniers. Il rendit, en outre, d'importants services au comte de Boulbon, dont il devint un des agents les plus actifs.

Les frères Léger, Basques d'origine, étaient établis boulangers à Vallecito. Un nombre assez considérable de leurs

compatriotes venaient régulièrement célébrer le dimanche chez eux et se distraire en jouant à la paume, en chantant en chœur des refrains de leur pays et en vidant force bouteilles du bon vin de France. On sait que nos Basques boivent sec, mais ne boivent que du vin.

Malheur à celui ou à ceux qui auraient imprudemment offensé l'un d'entre eux ! C'eût été les blesser tous, et, sur ce point comme sur bien d'autres, les vieux Californiens savent qu'ils se montraient intraitables.

M. Goldaracena, Basque d'origine, établi dans le Comté de Calaveras, avait fondé une « tienda » et vendait en même temps des articles pour mineurs. Son fils est aujourd'hui un avocat très connu à San Francisco

Citons le Basque fameux, R. M. Aguirre, qui le premier organisa la vente de l'eau douce, à dos de mulet, dans les rues de la ville. Il organisa également le premier jeu de paume et la première pension basque. Ses compatriotes lui témoignaient une grande amitié et il possédait leur entière confiance, car il était chargé de tous leurs intérêts.

Son fils, M. Ramon M. Aguirre, est le premier descendant de Basques né à San Francisco, où il vit le jour en 1851.

M. Aguirre est propriétaire de plusieurs immeubles dans la rue Powell et chef d'une famille charmante.

Le 15 septembre 1849, à six heures du matin, un petit navire baleinier appelé *La Meuse*, commandé par le capitaine Houette, entrait dans la baie de San Francisco.

D'après les renseignements que nous a donnés M. J. Auradou, un des seuls survivants de la *Meuse*, il y avait 63 passagers à bord ; c'étaient pour la plupart, des hommes de bonne famille que le choc galvanique des idées révolutionnaires avait jetés sur la côte du Pacifique.

Parmi eux se trouvaient des nobles, des bourgeois, quelques ouvriers et un petit groupe de campagnards. La Révolution qui bouleversait la France, le nom magique de la Californie aidant, ils s'étaient aventurés sur les flots, ramassant leurs penotes et jusqu'à leur dernier argent, quittant patrie, parents, fiancée, amis, comme par un coup de tête, tentant de

refaire une situation compromise. Comme tant d'autres aussi, la soif de la fortune et de la gloire les jetait sur cette plage lointaine, où venaient se refondre, s'épurer ou se perdre des existences dévoyées, des passions héroïques et bien souvent coupables, des volontés énergiques, des forces sans emploi, et qui devaient contribuer à bâtir un empire naissant, une ville étrange et merveilleuse, de plus en plus extraordinaire, aujourd'hui une des plus importantes de l'Amérique du Nord par son mouvement commercial, ses arts, son industrie, ses écoles et ses facultés ; la première de toutes les villes du monde par sa vertigineuse prospérité, par son histoire féerique, par son climat unique et par son cadre ravissant.

Enfants d'une vieille société française, ils venaient apporter dans ce brouhaha la semence d'une civilisation qui avait mis des siècles à se former et qui était un exemple de délicatesse poétique et de gloire chevaleresque. Leurs bras, comme ceux de la nature, devaient bouleverser le sol et arracher de ses entrailles abruptes les trésors qu'il cachait dans son sein.

Parmi les premiers Français arrivés directement de la mère-patrie, se trouvaient dix Méridionaux. Voici les noms que nous avons pu recueillir : M. Pache et son oncle, du Midi ; M. Morel, médecin à bord ; M. Salandrousse, M. Oloski, M. Gosselin, de Paris : M. J. Auradou, de Paris ; M. Pingtaler, des Basses-Pyrénées ; M. Grand, des Landes ; M. Cocheux, des Landes ; M. Loustollin, de Pau ; M. Pouillaron, des Basses-Pyrénées ; M. Cavarrout, de Pau ; M. Ciprioni, des Hautes-Pyrénées ; M. Gallois, de Tarbes ; M. Blanchemin, du Gers. Il n'y avait pas une seule femme à bord.

Tous ces hommes disparurent bientôt dans la foule des chercheurs d'or, aux environs de Placerville. On sait que nos compatriotes du Sud-Ouest comprennent et parlent presque tous l'espagnol, qui a, du reste, beaucoup d'affinité avec leur dialecte ; c'est à cause de cela que nous devons de les retrouver partout où il y a des Mexicains, avec lesquels ils vivaient, dit-on, en très bonne intelligence.

Plus gais, moins vindicatifs, plus économes et plus travailleurs, moins joueurs et moins vicieux que ceux-ci, ils ne de-

vaient pas tarder à se faire remarquer, et surtout à rendre jaloux leurs nouveaux amis. Si les Mexicains sont d'une urbanité exagérée et souvent obséquieuse, ils sont généralement peu scrupuleux. Mais ils avaient affaire à des hommes que l'expérience avait rendus défiants et qui se laissaient rarement séduire au premier abord. Voici deux anecdotes inédites qui le prouvent suffisamment :

Les Trois Frères, dans la Vallée de Yosemite.

Un nommé Marieloux, ancien garde-chasse ou garde-champêtre au pays, n'eut la vie sauve que grâce à sa perspicacité et à sa présence d'esprit.

Marieloux venait de trouver une pépite d'or qui représentait une petite fortune. Il s'en était vanté à son voisin, un Mexicain joueur et voleur. Leurs tentes se touchaient presque, non loin de celles d'autres Méridionaux qui n'étaient pas rentrés cette nuit-là. Notre Gascon avait mis son trésor dans une marmite en fer qui lui servait à faire la « popotte » et l'avait

enterrée furtivement entre les deux tentes pour éviter toute surprise chez lui, se disant avec son esprit pratique : « Capdédiou ! il n'ira pas le chercher là pour sûr, sinon je ne m'appelle plus Marieloux ! » Au milieu de la nuit, Marieloux ne dormait que d'un œil, comme bien l'on pense. Tout-à-coup, il perçoit un bruit léger. Il fait silence, — silence de gendarme, naturellement, — et reconnaît dans l'ombre son voisin le Mexicain, un couteau à la main, qui furetait partout dans l'obscurité, fouillant dans une grande malle, des sacs, etc. Il ne trouve pas le magot tant convoité, et pour cause. Le Gascon part d'un éclat de rire, en se figurant sans doute sa déconvenue.

— Qu'avez-vous donc à rire ? dit le quidam en colère.

— Imbécile ! je ris de ce que tu cherches à minuit, dans ma tente, une chose que je ne pourrais pas trouver à midi, puisqu'elle est partie depuis hier, dans un coffre de fer, chez un banquier nommé la terre ! »

Le même, ayant été arrêté précédemment par plusieurs bandits métis qui lui enlevèrent sa montre, tout ce qu'il possédait, se rappela soudain qu'il ne la remontait qu'au coucher du soleil et se dit :

— Cadédis ! je tiens mon moyen !

Il attendit d'un air contrit en s'asseyant au milieu des métis. Voilà qu'il se met à fondre en larmes, à jeter des cris de chien battu en murmurant :

— Ils ont tué ma petite bête ! ils ont tué ma petite bête !

Le voleur s'approche de lui et lui demande :

— Quelle bête ?

— Eh pardi ! celle que tu as dans ta poche, sandious ! dit-il en sanglotant plus fort. Elle est morte, maintenant !

Le soleil était couché. Le chef des voleurs tira la montre de sa ceinture et, l'ayant portée à son oreille, il dit au Gascon d'un air insouciant :

— La voilà, je n'y tiens plus, maintenant qu'elle est morte.

En effet, la montre, que l'ignorant métis prenait pour un être animé, avait cessé son tic-tac faute d'être remontée.

Nous accompagnons ces deux contes de toutes nos réserves.

M. Jules Auradou, un des rares survivants des passagers

de la *Meuse* et de qui nous avons de précieux renseignements, est né à Paris, en 1832 ; il était accompagné de son père qui avait été hôtelier dans la capitale.

Leur première entreprise en arrivant à San Francisco fut de faire du charbon en compagnie du charpentier du bord et de quelques passagers, dont Jean Pache et son cousin.

Ensuite, ils remontèrent le Sacramento et se rendirent dans les mines, du côté de Yuba. M. Auradou père revint en ville pour y vendre des pacotilles, tandis que son fils restait dans les mines neuf années consécutives ; après ce temps, il revint à San Francisco et épousa une Française. C'est aujourd'hui un vieillard encore vert, qui a bon pied, bon œil, et qui porte gaillardement ses soixante-huit ans.

Dans le courant de l'année 1849, on comptait quatorze Français à San Francisco, dont trois Basques et trois Méridionaux.

Un Basque, nommé Bidascoa, s'ennuyait fort, car il était pauvre et sans ouvrage. Il ne tarda pas à se lier, vers le mois de juin 1849, avec un Parisien nommé Trévind, plus connu sous le nom de « Bras-Rouge », en raison d'un tatouage qu'il portait sur le bras droit. Le Basque et « Bras-Rouge » construisirent une baraque au pied de la rue Broadway, et « Bras-Rouge » prit Bidascoa à son service. Il transforma sa modeste maison en une buvette où l'on pouvait consommer des conserves et des biscuits, et aussi acheter des outils et des vêtements à l'usage des mineurs.

Bidascoa travailla avec son ami jusqu'en novembre, époque à laquelle il se rendit aux mines avec un « pays » qu'il avait rencontré et que l'on suppose être un nommé Gallouste. Ils disparurent sans laisser de traces. On a prétendu depuis que l'un d'eux avait péri dans l'incendie du mois de juin 1850, lequel détruisit et ruina tant de maisons françaises. Mais rien n'est venu confirmer ces on-dits.

A cette époque, un Béarnais qui avait fait d'excellentes études à Paris, où il avait été reçu avocat, se faisait remarquer par un sang-froid et un courage indomptables. Il se nommait Cazalens et s'était trouvé très souvent aux prises avec les

desperadoes et les *rowdies* irlandais, vauriens de la pire espèce. Un jour qu'il s'était battu contre ces derniers, qui étaient au nombre de six, il fut criblé de balles et dut garder longtemps le lit. Des camarades compatissants se cotisèrent pour payer son passage et il retourna à Paris, où il devint plus tard avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation, et où il mourut vers 1892. Il était né à Dax, en 1810.

Un autre Dacquois, ami de Cazalens et ayant également étudié le droit à Paris, se trouvait à San Francisco à la même époque. Tous les anciens Californiens ont connu Sicre de Breuil, qui fut si longtemps croupier à « la Polka », et qui, joueur comme les cartes, menait une vie de grand seigneur. Il retourna en France et ouvrit plusieurs maisons de jeu dans le Midi. Ruiné à différentes reprises, il mourut en 1893 dans un dénuement complet.

Les renseignements qui suivent sont déjà consignés dans le livre de M. Daniel Lévy, d'où nous les extrayons :

San Francisco, qui au mois de février 1849, ne comptait encore qu'une douzaine de nos nationaux, généralement pauvres, vit, dans l'espace d'une année, s'ouvrir des maisons importantes fondées par nos compatriotes. Plusieurs de ces établissements en 1849, 1850, 1851, étaient situés rue Clay, entre les rues Kearny et Montgomery. Du côté nord : les maisons d'importation de liquides de Boom, Vignaux et Grisar. Quoique Belges, ces messieurs étaient traités comme des compatriotes. Puis venaient, toujours du même côté, les magasins de nouveautés de M. Charles Bertrand, celui de MM. Couret et Dusol, celui de M. Aimé Masson, puis l'établissement de M Charles Guillet, coiffeur et marchand Ce dernier faisait payer deux dollars la coupe des cheveux et un dollar la barbe. Tout ce côté de la rue fut détruit par l'incendie du 4 mai 1850

Au mois de juin suivant, les flammes dévorèrent l'autre côté où se trouvaient les magasins de MM. Pioche et Cie , et de MM. Gardet et J. Chauviteau; M. B. Davidson, agent des Rothschild, y avait installé sa banque dans une petite baraque en planches.

Dans la rue Sacramento étaient établis MM. Bosange et Colliard ; MM. Lazard frères tenaient une maison d'importations, rue California ; MM. Marziou et Cie , rue Commercial ; MM. Sabatié et Cie , rue California ; MM. St.-Ours et Cie , au coin des rues Clay et Sacramento ; MM. Lebatard et Cie , rue California.

Puis successivement vinrent s'établir à San Francisco, MM. Eugène

Delessert et Cie, banquiers, Mullot et Tallot, (1) consignataires; Deluc et Grellet, café et pâtisserie : Victor Leroy, papiers peints; Belloc et Pescau, Godchaux frères, I. Lévy et Bloch, Verdier et Kaindler, J. Dupuy, etc

Voici, d'après un document du temps, l'état des pertes causées à diverses maisons françaises par les deux grands incendies de 1851 :

Gardet et Cie. $30,000; Lazard frères, $28,000; Daugny frères, $10,000; Leroy et Lebreton, $20,000; Lecacheux et Galley, $8,000: Marziou et Cie, $5,000: Tardieu et Laubat, de Bordeaux, $8,000; Dufau et Cie, $4,000; Delépine et Cie, $20,000; Hughes frères, $6,000; Cavayé, $8,000; Lacombe et Cie, $30,000; Charles Bertrand, $6,000; Mme. Maillou-Barrier, $10,000; Martin, $60,000; Maury, $8,000; Cordier, $6,000; de Boom et Cie, $150,000; Gaillardon frères, $18,000; Madame Saint-Amand, $2,000.

Un établissement français : Bains, Hôtel et Restaurant, fut érigé vers le mois de mai 1849, sur l'emplacement appelé aujourd'hui rue Kearny, et qui faisait face à la Plaza, par deux cuisiniers, tous deux originaires du Midi, et qui étaient précédemment cuisiniers à bord du *Neptune*, un navire hambourgeois venant du Pérou.

Ils baptisèrent leur établissement du nom de « Les Frères Provençaux », et effectivement les deux Provençaux se conduisaient l'un envers l'autre comme deux frères. Auguste Morinoux dirigeait l'établissement et s'occupait de la caisse, et André Benadou s'occupait des achats et de la cuisine.

On mangeait à prix fixe et à la carte ; le repas à prix fixe variait entre deux et quatre dollars, tandis qu'à la carte le prix était double et quelques fois quadruple. Voici quelques prix de l'époque :

Potage	$ 0,25
Un œuf	$ 1,00
Un poulet	5,00
Un canard	5,00
Un rôti de bœuf,	1,50
Une entrée	1,00
Un légume	0,50
Une pomme de terre	0,50

(1) Tallot avait joué la comédie au Théâtre des Variétés, à Paris, et était redevenu acteur dans une de nos compagnies dramatiques.

Une boîte de conserves de fruits ou de légumes se vendait de cinq à dix dollars, selon le cas ; une bouteille de vin rouge de 3 à 5 dollars, une demi-bouteille de champagne de 5 à 8 dollars, selon les occasions, etc.

On sait qu'à cette époque les femmes, à peu d'honorables exceptions près, appartenaient au monde galant. Ces courtisanes et demi-courtisanes venaient de toutes les contrées environnantes : Mexique, Pérou, Chili, Louisiane, Haïti, etc. Les

Le Mont Shasta. (Altitude : 14,450 pieds)

Européennes étaient très rares, ainsi que les Américaines du Nord. Elles conservaient encore une certaine dignité et ne s'affichaient jamais à la façon de ces malheureuses, qui ne vivaient que dans les restaurants de nuit et dans les maisons mal famées, étalant aux lumières un luxe tapageur de bijoux, d'étoffes et de broderies clinquantées.

Quelques-unes étaient assez jolies, mais toutes se surpas-

saient en coquetterie, causant des scènes de jalousie qui dégénéraient presque toujours en rixes sanglantes où les hommes surexcités s'entr'égorgeaient pour les motifs les plus futiles.

L'absence d'organisation et de toute police, les convoitises inassouvies attiraient en ville et autour des maisons de jeu des bandits de toutes sortes, des *desperadoes*, écume du Mexique, du Chili, du Pérou et d'autres pays, joueurs de profession qui provoquaient des scènes violentes et des meurtres pour pouvoir piller et voler plus à leur aise.

Vainement le gouvernement des États-Unis essayait de remédier à cette anarchie. Le « commodore » Jones, qui avait reçu l'ordre de se rendre en Californie avec son escadre, avouait son impuissance et écrivait au Secrétaire de la Marine :

« Je n'ose toucher la terre. Je ne saurais y envoyer que des boulets. Tout détachement que je débarquerais déserterait aussitôt. »

Mais de l'excès du mal devait naître le remède.

Une nuit, quelques aventuriers, devenus des hommes, se réunirent secrètement pour aviser à la sécurité publique ; quelques noms sont prononcés à voix basse ; on se sépare, et le lendemain on trouve pendus à la plus haute fenêtre d'une maison, bien en vue, où au sommet d'un arbre, et se balançant au soleil levant, coiffés d'une toile noire, quelques-uns de ces bandits incorrigibles.

Celà s'appelait « l'arbitrage de la loi de Lynch. » Parfois, un homme d'une trempe énergique, d'un courage fou, d'une force herculéenne, se met à la tête de gens d'ordre, s'intitule et s'institue grand justicier, sans se cacher, à la face de l'univers et de tous les coquins, disant à la canaille armée de revolvers et de bowie-knives : « Nous sommes le Comité de Vigilance. »

Chose bizarre, il a été établi contre les autorités et la police et il a épuré plus de bandits que toute la justice des États-Unis réunie.

Malgré l'exiguité de notre cadre, il nous est impossible de ne pas mentionner l'organisation des loteries dites des « Lingots d'Or. » Citons également l'organisation patronnée par le gouvernement Français afin de faciliter le départ de nos na-

tionaux vers la Californie. Elle fut elle-même devancée par d'autres compagnies, entre autres celle des « Gardes Mobiles ». Il y avait parmi ces émigrants beaucoup d'exaltés de toutes les classes de la société, mais ce nombre fut forcément bientôt très limité, et l'émigration, considérable au début, par suite des circonstances politiques qui bouleversaient la France, se recruta surtout parmi les jeunes gens de la classe moyenne dont la Révolution avait modifié les conditions d'existence, éveillé l'esprit aventureux et qu'elle avait ainsi jetés hors des sentiers battus. Bien peu d'entre eux possédaient une somme suffisante pour se rendre aux mines ; ils trouvèrent en débarquant à se placer comme employés, garçons de café, garçons de ferme, etc., et recevaient environ 4 ou 5 dollars par jour ; d'autres gagnaient davantage, attelés aux brouettes, à démolir les dunes ou combler la baie, élargissant chaque jour l'espace trop restreint de San Francisco. Un certain nombre, peut-être aussi plus ingénieux à se tirer d'affaire, avait recours à une foule de petites industries employées par eux avec un véritable succès. Plusieurs s'établirent décrotteurs, et nettoyaient les bottes à 50 cents la paire. Un de ces derniers, qui répondait au nom de Monnier, nous a-t-on assuré, poète à ses heures, employa ses premières économies à se fabriquer un couteau émoussé à lame d'or, avec lequel il râclait les chaussures en chantant joyeusement, ou en récitant un poème de sa composition. Celui-là prenait un dollar par opération et avait, paraît-il, une nombreuse clientèle. On nous a affirmé même qu'il fit l'acquisition d'un lot de terrain et le revendit avec un énorme bénéfice pour se rendre en France. L'histoire du couteau, que nous narrons ici sous toutes réserves, nous semble bien un peu romanesque, cependant nous croyons pouvoir affirmer que ledit couteau à lame d'or ne figure dans aucun musée de France.

Quelques-uns, et du nombre se trouvaient les frères de la Perrière, s'établirent jardiniers à la mission Dolores, à cinq milles de San Francisco. Où le Français s'aventure, la note gauloise ne manque jamais de l'y suivre. C'est ainsi que le vicomte de F.... était devenu bonne d'enfant, — nourrice sèche bien entendu. — Un comte de Dion se trouvait également à San

Francisco en 1850, et fut la première victime de l'expédition du comte de Raousset. Il nous coûte beaucoup de ne pas mentionner ici d'autres personnalités très en vue à cette époque. Voici cependant, deux physionomies, véritables héros d'aventures, qui méritent une attention toute spéciale. Nous voulons parler du marquis de Pindray et du comte Gaston de Raousset Boulbon.

Passage du Défilé de San Marcos

Le marquis de Pindray était bien l'aventurier le plus étrange que l'on puisse rencontrer, et nous ne sommes nullement étonné qu'il attirât sur lui tous les regards des Californiens en 1850. Dans ce capharnaüm où grouillaient ensemble des débris de toutes les races de la terre, le marquis devait en paraître un des héros, quand, drapé dans son sarapé, son large chapeau posé à la mousquetaire sur sa belle tête de vainqueur, il se promenait lentement dans les rues sablonneuses de San

Francisco, au retour de ses chasses de l'autre côté de la baie.

Si, à notre avis, l'historien ne doit jamais pénétrer dans le domaine sacré de la vie privée, il a le droit cependant de narrer les faits de la vie publique des fonctionnaires quels qu'ils soient, aussi bien que des hommes qui se sont rendus célèbres par leurs exploits. On sait que le marquis de Pindray continua en Californie la vie aventureuse qui l'avait contraint à quitter la France. D'une taille élevée, doué d'une force herculéenne, sa tenue et sa physionomie altière l'aidaient beaucoup à fasciner cette foule de marchands, d'agioteurs, de joueurs qui composait la société de San Francisco. Il passait à juste titre pour un gentilhomme ruiné, un célèbre duelliste et un Nemrod incomparable. D'une adresse merveilleuse à tous les exercices du corps et à toutes les armes, il jetait sur le marché de la ville du gibier en abondance, et surtout de l'ours, animal énorme et féroce en Californie, qu'il capturait d'abord à l'aide d'un « lasso » et tuait ensuite d'un coup de fusil au front.

Un jour qu'il débarquait plusieurs de ces animaux sur l'un des wharfs, il fut insulté par quelques *rowdies* irlandais ; levant lentement des yeux terribles vers eux, il les considéra froidement, tout en continuant sa besogne. Lorsqu'il eut fini, il prit un de ces gaillards par les reins et le jeta à la mer, comme il eut fait d'un paquet. A l'assaut des six autres, se rappelant sans doute des leçons de boxe française, il en laissa quatre sur le carreau pendant que les autres s'enfuyaient.

Brave, adroit et d'une hardiesse souvent téméraire, il n'avait jamais connu la peur, et peu de personnes pouvaient soutenir l'expression énergique et fière, froide et lumineuse tout ensemble, de son singulier regard d'acier. Issu d'une vieille famille noble du Poitou, le marquis de Pindray avait voulu redonner à son blason un regain de gloire, d'honneur et de richesse qu'il avait si inconsciemment jetés à tous les vents quelques années auparavant. Aussi fut-il agréablement surpris, quand un soir, au salon de la Polka, il contemplait d'un œil impassible cette arlequinade therpsichorienne, il vit s'avancer vers lui un homme distingué, véritable gentilhomme français, le comte de Raousset Boulbon. Quelle aubaine pour lui de

rencontrer un homme de son monde ! Malheureusement pour le marquis un secret instinct d'antagonisme avait prévenu l'esprit du comte de Boulbon qui ne transigeait pas avec l'honneur, et par la suite leurs relations furent très froides et fort rares.

A quelque temps de là, le marquis conçut le projet de conquérir les mines de la Sonore, au Sud de la Californie, appartenant alors au gouvernement mexicain.

M. de Pindray fit des ouvertures au comte, qui les déclina, car son caractère loyal lui interdisait de rattacher son présent et son avenir au passé du marquis.

Quoi qu'il en soit, M. de Pindray parvint à former une petite armée et se dirigea vers la Sonore, mais il ne tarda pas à se faire des ennemis près des colons d'Urés et même au milieu des siens.

Son attitude dominatrice, son air farouche, silencieux et fascinateur joints à l'insuccès des premiers efforts de ses compagnons, qu'il avait le grand tort de considérer comme des inférieurs tout au plus bons pour servir son orgueil démesuré, lui créèrent, croyons-nous, des ennemis implacables qui, n'osant l'aborder de front, voulaient le frapper à l'improviste. Toujours est-il qu'il mourait quelque temps après, au village de Rayon, situé sur le rio San Miguel, à quatre ou cinq lieues d'Opodepe ; il mourait assassiné disent les uns, en se faisant sauter la cervelle disent les autres.

Les soupçons ont plané longtemps sur un nommé D .. de sa troupe, sacripant de la pire espèce, mais ?...

Le marquis venait de jouer au billard ; il était étendu sur son lit de camp, lorsqu'on entendit le coup de feu qui venait de le frapper mortellement à la tempe, sans même lui laisser le temps de prononcer une parole, étendant sur cette fin mystérieuse et dramatique une énigme à jamais inexplicable.

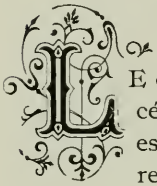
Un mot qui peindra d'un seul trait ce caractère incomparable. Il dit un jour en ridiculisant, non sans raison, l'esprit de mercantilisme des agioteurs et des ramasseurs d'or : « Ces hommes sont des monstres ou des idiots ; tout homme de valeur est leur ennemi, et vice-versa ; voilà le monde ! »

Le marquis de Pindray mourut à la force de l'âge, certai-

nement victime d'une race d'hommes inférieure à cet être hautain dont l'œil d'un gris clair, inquisiteur et perçant, avait une fixité si singulière ; sa face d'airain disait l'impassibilité de son âme ; son sourire fort rare, gracieux quelquefois, se fondait toujours en un rictus amer.

CHAPITRE III

LE COMTE GASTON DE RAOUSSET BOULBON



Le comte Gaston de Raousset Boulbon, devenu si célèbre par ses expéditions dans le nord du Mexique, est sans contredit la physionomie la plus chevaleresque de l'histoire de la colonie française de San Francisco. Le portrait que nous donnons de lui ci-contre et sa signature aideront le lecteur à se faire une idée de la noblesse qui caractérisait ce gentilhomme, dont la seule et unique préoccupation était d'arriver au plus haut degré de la gloire par son courage indomptable, son honneur pur de toute souillure et sa fierté irascible.

Du sang des d'Albret du Béarn par sa mère, Constance de Sariac, (1) il méritait en tous points d'être comparé aux héros sublimes de cette race princière.

Il naquit à Avignon, le 2 décembre 1817, mais il eut le malheur de perdre, dès sa plus tendre enfance, sa mère de laquelle il avait hérité le sentiment idéal de noblesse poétique.

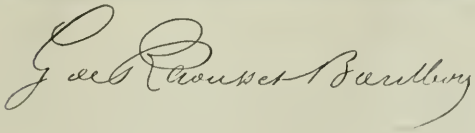
Comme elle, il était beau, d'une beauté suprême, c'est-à-dire aussi parfaite au moral qu'au physique.

Au moment de son arrivée à San Francisco, le comte Raousset était un homme déjà expérimenté par une vie mouvementée, mais exempte de toute tare.

Il était alors âgé de trente-trois ans, mince et élancé, le buste long et bien cambré, la poitrine ouverte ; il portait haut

(1) Consulter l'intéressant ouvrage intitulé : *Le Comte de Raousset-Boulbon et l'expédition de la Sonore*, par A. DE LACHAPELLE, ex-rédacteur en chef du *Messager de San Francisco*. — 1 vol. in-16°. E. Dentu, éditeur, Paris.

la tête et le corps et avait vraiment grand air sous son costume de mineur : chemise de grosse laine rouge, veston et pantalon de velours foncé, de hautes bottes à l'écuyère et le chapeau à large bords, avec le « sarapé » mexicain, seyaient parfaitement à sa noble physionomie qu'éclairaient de grands yeux bleus, profonds et bons.



De nombreux écrivains ont publié la biographie de ce chevalier fataliste, poète sublime et écrivain distingué à ses heures, soldat héroïque, chef audacieux et superbe, intrépide jusqu'à la témérité, généreux, magnanime et inconstant jusqu'à l'insouciance, à qui il ne manquait, croyons-nous, que l'étoffe d'un politicien, d'un diplomate et d'un agioteur, tant il

est vrai que ces qualités — ou défauts, si l'on veut, — sont absolument indispensables dans notre siècle de matérialisme à outrance.

Si son nom n'a pas été inscrit sur le tableau privilégié des héros de notre siècle, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, mais bien à la fatalité du sort. Le destin s'est acharné contre lui, les moindres appuis lui échappèrent constamment, la gloire glissa plusieurs fois de ses mains et il dut expier comme un criminel l'idée généreuse qu'il avait conçue de préparer la régénération d'un des plus beaux pays de la terre.

Le hasard méprise les vertus. Il a de ces caprices : d'un aventurier souvent indigne, il fait un héros ; d'un chevalier sublime, il fait une victime.

La malechance poursuivait notre compatriote, « et, dit un historien, cette âme pure et noble se faisait noire et dure, ce grand cœur semblait s'éteindre en se gorgeant de fiel. »

Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire par quelques ignorants aussi égoïstes que positifs :

« — Cétait une tête brûlée ! »

Pouvaient-ils comprendre, ces gens enfoncés jusque par-dessus la tête dans l'idée du « chacun pour soi », une nature ardente, fière, noble et si poétique ?

L'infortune des plus grands génies ne se compte plus, et combien de milliers sont restés cachés sous l'aveuglement des médiocres nageant entre deux instructions qui forment la majorité — l'immense majorité, hélas ! — de notre pauvre humanité !

Réellement doué du mépris des richesses, il gaspilla sa fortune « non pas en grigou, dit un historien, comme tant de faux prodigues, mais en prince ; sa prodigalité visait parfois à la philosophie. »

On a écrit que le comte de Boulbon avait été aide-de-camp du duc d'Aumale, qu'il avait pris part à la campagne de Kabylie sous les ordres du Maréchal Bugeaud. Nous ne saurions confirmer ces on-dits, mais il nous est permis d'assurer qu'il fut un ami du duc Henri d'Orléans, qu'il fut toujours reçu avec empressement par celui-ci, et qu'à une époque il étai

propriétaire d'un immense terrain situé dans la plaine de la Mitidja, en Algérie.

Nous ajouterons, pour être exact jusqu'au bout, que c'est alors qu'un accident de chasse faillit le rendre complètement sourd, et qu'il demeura, par la suite, quelque peu dur d'oreille.

Le duc d'Aumale conserva toujours pour le comte beaucoup d'amitié, à en juger par les deux lettres suivantes qu'il lui adressa du château de Claremont, à Londres :

Lundi, 22 octobre.

Mon cher Comte,

Je suis appelé aujourd'hui à Londres pour quelques affaires, et je serais charmé de vous y voir, etc. . . . . .

J'attends avec impatience le moment où je pourrai vous serrer la main.

Mille amitiés. H. D'ORLÉANS.

Claremont, mardi, 23 octobre.

Mon cher Comte,

Le roi et la reine me chargent de vous inviter à venir demain soir, ainsi que M. L———, manger à Claremont les beaux fruits que vous nous avez apportés de Versailles, etc. . . . . .

A demain, mon cher comte.

Mille amitiés. H. D'ORLÉANS.

Sans parler davantage des relations ou de la vie privée du comte de Raousset avant son arrivée en Californie, lesquels échappent à notre cadre, disons qu'il s'embarqua sans argent, au lendemain de beaucoup de revers, non point à la conquête de la moderne toison d'or, mais à celle d'un manteau de gloire qu'il ne devait porter qu'un jour, hélas ! et qui fut la cause du plus honteux des crimes : la lâcheté sacrifiant l'honneur !

Qui sait si au tréfond de son cœur il n'aspirait pas à ajouter à l'empire colonial de notre France la terre immense de la Sonore, qui passait, en ce temps-là, pour être une source intarissable de trésors fabuleux ?

Certes, si nous croyons pouvoir le penser, nous n'oserons pas l'affirmer, et, comme nous a dit un de nos amis, tout semble le confirmer.

Pour notre part, nous saluons la mémoire de notre infortuné compatriote, du vaillant et héroïque Méridional, qui ne succomba qu'à la traîtrise d'un gouvernement faible et sans pudeur ; qu'aux agioteurs honteux du mercantilisme, cent fois plus sauvages, plus féroces et plus rapaces que les Apaches, que l'on parque aujourd'hui comme des êtres abjects, des animaux nuisibles et inutiles.

Si nous n'avons pas cru devoir décrire ici les deux campagnes successives de notre noble compatriote, nous nous sommes permis de publier quelques fragments de lettres et de poésies du héros des Français en Californie.

La veille de sa mort il écrivait les lignes suivantes :

Je n'ai pas dit une parole qui ait pu faire élever sur qui que ce soit l'ombre d'un soupçon de complicité ; il n'en est pas de même des malheureux pour lesquels je me suis dévoué. Sur douze hommes du bataillon qui ont été interrogés, dont quatre officiers, le commandant, l'officier comptable et deux capitaines, onze ont essayé de se disculper à mes dépens ; un seul, le nommé Bazajou, a répondu convenablement. Je pardonne à ces ingrats.

Il est bon d'ajouter ici comme nous l'avons mentionné précédemment que Bazajou était Basque, né près de Bayonne en 1811, et qu'il venait de la Nouvelle-Orléans.

D'après quelques mémoires du temps, M. Calvo, le vice-consul de France en Sonore n'aurait pas toujours fait son devoir dans ces pénibles circonstances ; nous avons laissé à d'autres le droit de juger les actes de cet homme que la tombe doit faire rentrer dans l'oubli.

Au moment où notre héros s'apprêtait à mourir en brave, dans la matinée du 12 août 1864, un cri déchirant lui fit lever les yeux vers l'une des terrasses d'où l'on emportait une femme évanouie, et une légère émotion passa comme un éclair sur sa noble figure.

Nous avons trouvé dans la volumineuse correspondance du comte l'explication de cet incident que nous donnons plus loin. Posant son chapeau à terre, croisant ses bras sur sa poitrine d'un geste simple mais fier, il dit aux soldats du peloton d'exé-

cution : « Allons, mes braves, faites votre devoir, et visez au cœur ! »

Voici l'extrait d'une lettre adressée par le comte de Boulbon à l'un de ses amis, le Comte E. de M., qui explique l'incident relaté plus haut :

" .... Et puis tant de choses me préoccupent, tant de soins divers m'obligent à une âpre et persistante activité de tous les instants ! Songez-y ! Peu d'hommes en état de me seconder ; pas un capable de me remplacer. — Deux cent cinquante aventuriers à commander, moitié héros, moitié bandits, qui, semblables aux bêtes fauves de Van-Amburg, n'obéissent qu'à la voix connue.

" Obligé de courir à travers les espaces sans fin qui séparent ces populations clairsemées ; aujourd'hui pour aller réchauffer l'enthousiasme de la révolution nationale dans un pueblo à trente ou quarante lieues de mon camp ; demain une course aux Indiens, puis, un soir, monter à cheval, franchir quinze lieues pour aller... quelque part, démêler les tresses blondes d'une Mexicaine amoureuse ! ... Car en Sonore, ami, et c'est une des excellences de cette terre bénie par le soleil, on rencontre jusqu'à des femmes blondes parmi ces groupes de belles chairs bronzées, de longues épaules, de pieds nerveux, de regards noirs et de cheveux teints dans les eaux du Styx.

" Les femmes de Sonore sont belles, bonnes et spirituelles. La race s'est concentrée en elles. Tout ce qu'il y avait de chevaleresque dans le caractère espagnol, au temps immortel de Cortez, s'est conservé en elles ; seules elles ont conservé la tradition noble que vainement on chercherait chez les hommes.

" Peu de jours après que le gouvernement de Sonore m'eut déclaré rebelle et pirate, au moment même où j'étais mis hors la loi, où tout individu avait le droit de me tuer comme un chien enragé et devait ainsi bien mériter de la patrie, il se trouvait à ces fêtes de la Madeleine, qui réunissent l'élite du pays, une grande et belle jeune fille, nommée doña Maria-Antonia ... Elle appartient à une famille considérable ; le père, qui est une des principales autorités du pays, figure nécessairement parmi mes ennemis. On parlait de moi. On m'attaqua ; elle prit ma défense. Sa tante, une vieille dame de beaucoup d'esprit, lui dit assez sérieusement : " Est-ce que tu serais amoureuse du chef des pirates ? " Mon cher Edme, Antonia se leva sans hésitation, se drapa dans son rébozo, et du plus grand sang-froid : " Oui, je suis amoureuse " de celui que vous appelez un pirate ! A cette heure de malédiction " pour la Sonore, il n'y a qu'un seul homme qui pense réellement à la " sauver de sa ruine ! c'est le comte ! Si les hommes de ce pays n'étaient " pas tous des lâches, ils prendraient les armes comme lui pour secouer

" le joug de Mexico ! Oui, j'aime le comte ! (Si, quiero al conde, y lo " quiero con amor !) " Antonia, mon cher Edme, est grande, belle et blonde. Elle était là, au milieu de ses brunes compagnes, comme une rose dans un bouquet de tulipes noires.

" Hier, à la vue de cinq à six mille personnes, Antonia est venue dans mon camp, sous ma tente.

" Je ne te raconte pas cela pour satisfaire la fatuité commune aux animaux de notre espèce, mais afin de te donner à juger ce que valent les femmes en Sonore, et si j'ai tellement tort de croire qu'il existe un parti pour moi dans le pays.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le comte de Boulbon était aussi poète à ses heures. Nous reproduisons ci-dessous quelques vers qu'il écrivit en 1849, c'est-à-dire peu de temps avant son départ pour l'Amérique :

Oui, vous avez raison, tout homme dans la vie
Porte fatalement sa croix et ses douleurs,
Et ceux-là dont le sort excite plus d'envie
Aux peines d'ici-bas voient leur âme asservie ;
Le marbre des palais n'ignore pas les pleurs.

Nul, à quelque degré de deuil et de misère,
A quelque abaissement que Dieu l'ait condamné,
Nul n'a droit de crier : " Ma coupe est trop amère,
L'injuste ciel m'a fait une part trop austère,
Je souffre ; maudit soit le jour où je suis né. "

Quant à moi, j'ai souvent mis dans quelque chimère
Le bonheur qui me fuit dans la réalité.
Souvent, par la pensée, échappant à la terre,
Heureux je vais rêver dans le ciel solitaire
Dont j'ai, selon mon cœur, peuplé l'immensité.

Heureux qui peut parler dans leurs langues divines,
Aux étoiles du ciel, aux murmures des vents,
Heureux qui peut conter aux vallons, aux collines,
A l'ombre des forêts, au calme des ruines,
Aux soupirs de la nuit sa joie et ses tourments.

Ces sentiments de pieuse résignation se retrouvent fréquemment dans ses écrits. Jusque dans le drame de *Bianca Capello* que nous avons sous les yeux, nous voyons le prince cardinal, frère de François de Médicis, dire à Jeanne d'Autriche des choses admirablement chrétiennes qu'il termine par

ces mots si doux, si amers, si profonds: « Ma sœur, le sacrifice est la source de joies immenses. » Et ailleurs: « Les passions mauvaises qui s'agitent en dehors des lois de Dieu portent le germe du châtiment ; tôt ou tard elles s'éteignent dans les larmes et dans le remords. »

Nous quittons à regret cette noble figure, aux conceptions si larges et si hardies, et si peu faite pour l'intrigue et pour la fatuité ; dont les maximes fatalistes étaient devenues le thème particulariste. Il avait contracté l'habitude de ne plus croire qu'au mal et à l'infamie, « parce que, dans cette vaste léproserie, disait-il souvent, le mal m'avait été révélé dans tous les faits et l'infamie dans tous les cœurs, à moi qui aurais tant voulu revivre dans une atmosphère sanctifiée par l'honneur, la probité antique, la foi religieuse, les grâces, la beauté et la poésie. »

Français, si tu passes sur la plage de Guaymas, vas déposer une fleur, une branche verte, un souvenir, une larme sur la tombe de cet inspiré au cœur généreux et toujours mélancolique, qui personnifiait en lui ce qui restait de chevaleresque dans le caractère français.

Telle est, chers lecteurs, la courte biographie, certainement indigne, du héros d'Hermosillo.

Nous avons eu le plaisir de causer avec M. Chauvet, vieux Californien, qui fut très lié avec le marquis de Pindray et le comte de Raousset.

M. Chauvet débarqua à San Francisco en 1849, venant de Porto-Rico où son père, écrivain et poète, se mêla aux révolutionnaires cubains. M. Chauvet est originaire du département du Gard. Il naquit, en 1820, dans un petit village aux environs de Nîmes. Il suivit son père en Amérique et vint se fixer à San Francisco. Il est encore alerte et gai, malgré son âge avancé et en dépit des aventures vraiment extraordinaires et des revers nombreux qu'il dut essuyer.

Citons aussi le poète ouvrier Cauwet, qui a laissé un souvenir vibrant à la colonie française de San Francisco dans un recueil poétique dont nous extrayons, à l'intention de nos lecteurs, l'admirable pièce suivante :

REGRETS

Oh ! ces vallons, ces lacs, ces Névadas sublimes,
Dont les vents furieux ont déchiré les cîmes,
Ce jeune peuple universel,
Ces Babels où j'entends les langues des deux mondes,
Ce soleil, ces forêts, ces îles et ces ondes
Et cette splendeur sous le ciel ;

Ce pays tout enfant, ces cités toutes neuves,
Se couchant sur les monts, se baignant dans les fleuves,
Charmantes sous leurs chênes verts ;
Pleines de bruit, de chant, de musique amoureuse,
Où, dans les fandangos, danse une foule heureuse
D'être libre dans les déserts ;

Ces femmes étalant leurs cyniques parures,
Leurs douteuses beautés couvertes de dorures,
Qui font, sans honte et sans remord,
Les basses actions et les choses infâmes,
Ces lubriques Laïs, ces trafiquantes d'âmes,
Masques du plaisir sur la mort ;

Cette mer souveraine, à Dieu même pareille,
Qui mouille chaque jour d'une écume vermeille
Cette Carthage aux pieds brillants ;
Et cette république industrieuse et fière,
Et cette terre enfin qui garde la poussière
Des vieux flibustiers castillans ;

Non, ces splendeurs, hélas ! qu'admire l'Amérique,
Mont sombre, océan vert, placer d'or, république,
Et la liberté sous les cieux,
Pour moi ne valent pas, ô ma mère, ô patrie,
Ni le vieux sol picard, ni la mousse flétrie
Des sépulcres de mes aïeux !

Ni ce ciel orageux, tout chargé de tonnerres,
Ni le pauvre village où des mains mercenaires
Ont bercé mes premiers chagrins,
Ni la Manche houleuse où le navire passe,
A qui, petit enfant, j'ai jeté dans l'espace
Les vers de mes premiers refrains.

Oh ! la France ! la France ! oh, souvenir austère.
Qui donc peut oublier la France sur la terre ?
Et quel Français, las de souffrir,
N'a point pleuré la France au fond de sa pensée
Et n'a point murmuré dans son âme oppressée :
La voir encor et puis mourir !

Yreka, 1854.

Le Lac Tahoe
Superficie : 450 kilomètres carrés. — Altitude : 6,247 pieds.

M. Daniel Lévy raconte également dans son livre qu'un marquis authentique cachait, dans un temps, ses parchemins sous la blancheur immaculée d'un tablier de garçon de café-restaurant. Il nous semble entendre le dialogue suivant :

« — Eh ! marquis ? Une purée !

— Boum !... Voilà, maroufle ! »

Outre ses poètes, ses artistes, son aristocratique « nourrice sèche », son « loufiat » titré, ses chevaliers errants et ses nobles

aventuriers, notre colonie possédait son auteur dramatique, véritable épave du Quartier Latin, son Mürger à l'esprit gouailleur, ripailleur, sensible et délicat tout à la fois.

Jules de France, né dans le département de la Seine-et-Marne, en 1806, était le bohême déjà mûr et incorrigible. Sa chevelure et sa longue moustache grisonnantes lui donnaient l'air de ces vieux rapins « roublards » que l'on rencontrait autrefois chez le « Père Lunette » et au Quartier Latin.

Il publia la première feuille en langue française qui ait paru à San Francisco, pauvre journal mort-né, comme tant d'autres qui l'ont suivi.

Jules de France essaya, mais en vain, de lancer un nouveau journal et dut abandonner cette idée. Il écrivit plusieurs pièces de comédie, dont une seule eut l'honneur de la rampe en 1862. Elle était intitulée : « *Monsieur Gogo en Californie* » et sa satire, fort bien tournée, ne manquait ni d'esprit ni d'à-propos. Elle obtint, dit-on, un légitime succès à San Francisco.

Pauvre de France, pauvre bohême ! Il s'embarqua pour la Havane et y mourut en poète. Voici son testament :

Je lègue à Dieu mon esprit moribond,
Comme un oiseau blessé qui fait son dernier bond !

CHAPITRE IV

ARRIVÉE DE LA FEMME A SAN FRANCISCO

DÈS 1851, les femmes et les jeunes filles accoururent à l'appel du négociant, du mari, du père, et firent dès lors l'admiration, le dévouement et le respect du Californien.

Ces êtres charmants, adorés, faibles, sont les agents les plus puissants de la transformation : le camp devient la ville. Il est inutile d'essayer ; l'homme avec tout son génie et toute sa force, ne peut rien sans elle ; elle est aussi indispensable à sa fortune qu'à son cœur. Aussi, voyez : elle fut proclamée reine de toute antiquité, et elle règne plus que jamais. Lorsqu'à

San Francisco, l'une d'elles, très simplement vêtue, passait dans une rue, au milieu du brouhaha des langues les plus diverses, la foule la plus disparate, ce mot résonnait joyeux, vénéré au fond de chaque cœur : « Messieurs, une dame. »

Tous ces rudes pionniers, ces commerçants avides, riches, pauvres, se découvrent instinctivement devant la mère, l'épouse, la sœur de l'un des leurs.

Le Yankee le plus indifférent s'est transformé en Castillan le plus gracieux, mais donnant à son salut un je ne sais quoi de respect moins artificiel et plus pur.

L'influence de la femme augmente au fur et à mesure que San Francisco progresse. Au rendement stupéfiant des mines d'or correspond un nouvel afflux d'immigrants. La ville brûle et renaît de ses cendres comme par enchantement, toujours plus belle, plus grande, plus merveilleuse.

Pour se faire une idée de la précipitation d'alors, une maison fut construite sur des caisses de champagne et de bordeaux du meilleur cru. On a retrouvé, il y a une dizaine d'années, en démolissant une vieille bicoque, toutes ces caisses de vins, qui leur servaient de fondation ; le bordeaux, véritable pelure d'oignon, était devenu un nectar, quant au champagne...

Nous croyons de notre devoir de faire ici une rectification à cette note qui nous paraît être une erreur historique.

On sait qu'avant le remblaiement de la baie quelques navires baleiniers s'étaient enlizés dans les bancs de sable aux abords du port de San Francisco. Des maisons furent construites à la hâte sur ces divers emplacements, et, lors de leur démolition, qui ne date que d'une douzaine d'années, on retrouva, dans la carcasse d'un de ces navires, des caisses contenant des bouteilles de vin de Bordeaux et de Champagne, en parfait état de conservation.

Les magasins français rivalisaient de goût, de marchandises de luxe avec leurs confrères américains. C'étaient les mieux tenus et les plus fréquentés de la ville ; les marchandises qu'ils vendaient étaient toutes importées de France. Les articles de Paris, la haute nouveauté, les vins de Champagne et de Bordeaux, les conserves, etc., toute l'industrie et les

produits français étaient représentés. Les Américains les trouvaient fort à leur goût et en étaient les plus grands consommateurs.

Il ne nous paraît pas inutile de noter en passant que tout ce qui vient de France non seulement plaît aux Américains, mais constitue pour eux des objets de luxe. Un dicton quelque peu trivial, mais fort juste, dit : « La reconnaissance la plus grande et la plus durable de l'homme est celle du ventre. » Effectivement, c'est par la bonne chère que nos compatriotes savent si bien accommoder, qu'ils sont devenus si populaires en Californie, et cette réputation n'est pas prête à diminuer, malgré l'élément du Nord, malgré les buveurs d'eau, malgré les végétariens !

Nos charmantes compatriotes ont apporté avec elles le goût de l'élégance facile et gracieuse. Nos artistes et nos artisans ont apporté le cachet élégant et le fini du travail qu'ils observent en toutes choses.

Les *Annales de San Francisco* nous disent :

La présence des Français a eu une influence marquée sur la société à San Francisco. D'habiles artisans de leur race ont décoré nos plus beaux magasins et nos plus beaux édifices. Leur goût national a présidé à l'ornementation de nos maisons, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Leurs manières polies ont aussi donné aux relations sociales cette aisance que le caractère de l'Américain, plus roide, ne possède pas naturellement. Enfin, la façon de s'habiller des dames françaises, à la fois élégante et dispendieuse, a beaucoup contribué à imprimer aux magasins de bijouterie, de soieries et de modes un cachet particulier de splendeur en même temps qu'elle a, peut-être, surexcité l'amour du luxe chez la population féminine de la ville.

Si, dans un sens et par un côté, l'émigration française affirmait aussi nettement l'un des traits caractéristiques de sa race, par d'autres elle mettait en relief non moins saillant ses qualités d'ordre, d'économie et de goût raffiné.

La France, dans le chiffre de l'importation, venait au troisième rang et le conserva jusqu'au jour où les Allemands importèrent leur camelotte, imitation grossière de nos produits, à des prix d'une infériorité remarquable. Il est vrai que nous devons aussi nos défaites aux opérations commerciales qui

nécessitaient un temps relativement trop long et que la lenteur et la défiance de nos négociants retardaient encore au pays même.

Les Allemands eurent l'avantage de la célérité, du bon marché et de la confiance qu'il nous était si difficile d'obtenir en France. Cela a continué jusqu'à aujourd'hui, et notre importation diminue encore d'une façon effrayante.

Il est temps, pour nous, de revenir vers le but que nous poursuivons.

Un Béarnais devait, dès le commencement de la formation de notre colonie, illustrer son histoire déjà si intéressante, — nous pourrions même dire si romanesque.

M. Charles Barroilhet acquit, de l'aveu de tous, l'estime générale de toute la colonie et eut l'insigne honneur d'être élu, à l'unanimité, le premier président effectif de notre admirable Société de Bienfaisance Mutuelle.

M. Barroilhet naquit à Bayonne en 1807 et fit ses études dans cette ville, mais il s'adonna plus particulièrement au commerce. On sait que notre honorable compatriote était le frère du fameux baryton de l'Opéra, Paul Barroilhet, dont nous donnons plus loin la biographie.

Charles Barroilhet possédait les vertus propres aux deux races béarnaise et basque : comme les premiers, il était avenant, poli, un peu défiant et très tenace ; comme les seconds, il était fier, courageux, honnête et d'une indépendance farouche. De taille bien prise et un peu au-dessus de la moyenne, d'une nature nerveuse et vigoureuse, d'un caractère généreux et réfléchi, entreprenant, audacieux même, il ne tarda pas à se faire remarquer à San Francisco. On sait qu'il était venu du Chili avec une pacotille. Il s'installa dans une baraque et, en peu de temps, acquit la somme nécessaire pour songer à une plus grande entreprise. C'est alors qu'il créa l'établissement connu sous le nom de « La Polka », au coin de la rue Pacific, et qui eut la meilleure réputation des maisons de jeu de cette époque pour sa tenue sévère et correcte et pour le bon choix de ses croupiers. On y jouait la « roulette », le « lansquenet » et le « trente-et-quarante ».

Plus tard, M. Barroilhet céda son établissement à MM. Carrière et Dufour, deux compatriotes.

Carrière, né en Béarn, avait été prévôt de boxe, ce qui a fait dire de lui qu'il était lutteur de profession. Quoi qu'il en soit, Carrière, qui était doué d'une intelligence remarquable, suppléa à son instruction des plus élémentaires, à San Francisco même, sous les auspices de M. L. F———, devenu de nos jours un bibliophile distingué. Grand joueur, il risquait souvent d'un seul coup une véritable fortune. Quand l'État fit fermer les maisons de jeu de San Francisco, en 1855, Carrière se trouva presque ruiné et ne parvint jamais à se refaire. Il mourut à San Francisco, vers 1871. Alors qu'il était encore propriétaire de sa maison de jeu, il appela son frère auprès de lui ; mais celui-ci le quitta bientôt pour aller au Mexique.

Dufour, originaire des Landes, subit à peu près le même sort que son associé.

Le 28 décembre 1851, M. Barroilhet fut choisi, parmi nombre d'éminents concurrents, par le Comité, pour le poste purement honorifique de Président de la Société Française de Bienfaisance Mutuelle. Pendant toute la durée de sa présidence, il rendit des services si nombreux et si importants que l'on disait alors communément de lui :

— Du cœur à la poche de Barroilhet, il n'y a pas loin !

En effet, outre les nombreux secours de toute sorte et les dons de toute nature dont il fut le modeste et généreux dispensateur, M. Barroilhet organisa, à la « Polka » et au bénéfice exclusif de la Société, un bal qui produisit la somme rondelette de $615.75. En même temps, il donnait généreusement la somme de mille dollars, qui ne contribua pas peu à consolider l'œuvre humanitaire qui venait à peine de naître et dont il était un des premiers et des plus intelligents fondateurs.

En 1852, M. Barroilhet se rendit en France et reçut du Comité, avant son départ, le titre de Président d'Honneur de la Société Française de Bienfaisance Mutuelle. Il alla rejoindre son frère, le célèbre baryton, qui était alors professeur de chant au Conservatoire. Il se rendit plusieurs fois à Bayonne, son pays natal, et mourut à Paris en 1893.

Paul Barroilhet, frère du précédent et surnommé le « baryton-ténor », naquit à Bayonne le 2 décembre 1805. Il fut admis au Conservatoire de Paris à l'âge de dix-neuf ans, à la recommandation de Rossini. Il émerveilla l'Italie, où il se rendit un peu plus tard, par la sûreté, la souplesse et l'étendue de sa voix, qui était celle d'un baryton, mais d'un baryton plutôt rapproché du ténor que de la basse. Il était parvenu à corriger son accent méridional, et la pureté de son style et sa méthode excellente l'avaient fait vivement apprécier des Parisiens. Pendant son engagement à l'Opéra, ses appointements s'élevèrent jusqu'à 75,000 francs par an. Il mourut quelques années avant son frère dans la maison qu'ils habitaient en commun à Paris.

Henri Barroilhet, fils de M. Charles Barroilhet, devenu banquier à San Francisco, se distingua également dans la colonie française de cette ville et fut élu consécutivement Président de la Société Française de Bienfaisance Mutuelle, tous les ans, de 1873 à 1878, puis en 1880.

Nous ne saurions passer sous silence, malgré le peu d'espace dont nous disposons, la part prise par M. Pioche dans l'histoire de notre colonie, lors des commencements de sa fondation.

M. Pioche, qui eut pendant longtemps pour associé un des Basques les plus distingués de notre colonie méridionale, M. Bayerque, était considéré, à San Francisco, comme le Français le plus instruit, le plus entreprenant et le plus riche de notre colonie. C'était, dit-on, le type de Français le plus pur que l'on puisse imaginer : affable, d'une tenue irréprochable, élégant, artiste, généreux, doux, lettré, dilettante et entreprenant, il arriva au plus haut degré de la fortune en ce pays.

Il fit exécuter des travaux immenses, se lança dans les entreprises les plus extravagantes, et tout lui réussissait à merveille, quand une crise prolongée amena une baisse énorme des valeurs mobilières et immobilières dont il était le principal détenteur. C'était la ruine presque inévitable pour notre compatriote, et, avec la sienne, celle de ses bailleurs de fonds et de ses associés.

Ne pouvant supporter une pareille infortune, le malheureux, dans un accès de désespoir, la nuit du 1er au 2 mai 1872, appuya sur cette tête intelligente qui avait conçu les projets les plus grandioses, le froid canon d'un pistolet et se fit sauter la cervelle.....

Une autre rumeur prétend que M. Pioche aurait été assassiné par celui-là même qu'il avait le plus favorisé par son testament. Mais aucune preuve n'a jamais été produite pour corroborer ces assertions.

Son associé, M. Bayerque, originaire d'Oloron-Sainte-Marie, était considéré et aimé de toute la colonie qui l'avait, en 1867, placé à la tête de la Société de Bienfaisance. Il fut vivement impressionné par le coup qui le frappait si inopinément, d'autant plus qu'il souffrait depuis longtemps d'une maladie de poitrine à laquelle il devait succomber, au Mexique, loin de tous les siens et du théâtre de la ruine de sa fortune et de ses espérances.

Son frère, Romain Bayerque, était employé dans la maison de banque Pioche & Cie. Outre les nombreux services qu'il rendit à la colonie, il fit, en 1873, un legs de deux mille cinq cents dollars à la Société de Bienfaisance, qui était alors sous la présidence de son compatriote et ami, M. H. Barroilhet.

SAN FRANCISCO EN 1898

Vue Générale de la Partie Nord de la Ville, prise du Mark Hopkins' Institute.

SAN FRANCISCO

IL serait difficile de trouver dans cette grande Amérique — qui sait ? peut-être dans le monde entier, — une ville plus délicieusement agréable que San Francisco, l'ancienne « Yerba Buena » des Mexicains.

Ainsi pensions-nous, débarqué de la veille et accoudé à l'appui d'une des fenêtres du « Palace Hotel. » Nous suivons en dessous de nous la vie déjà active de la rue Market, laquelle enfonce à droite et à gauche sa splendide perspective dans la brume du matin. Un bruit confus, un murmure assourdissant arrivent jusqu'à nous. Les tintements des timbres avertisseurs, les freins constamment en mouvement jettent des sons rauques et agaçants, dominés encore par la note puissante et comme douloureuse que produit la pince des cars électriques en glissant sur le fil aérien.

Des véhicules de toutes sortes et de toutes dimensions vont et viennent en tous sens ; de légers buggies frétillent en passant sur les rails qui couvrent cette rue longue et spacieuse, la plus importante de la ville par son commerce.

Notre regard tombe aussitôt sur la tour carrée du journal « The Chronicle » ; puis, presque en face, la prodigieuse construction de son concurrent « The Morning Call », prodigieuse surtout en hauteur, couronnée par un dôme très élégant et fort artistique ; entre les deux, nous remarquons, près du marché aux fleurs improvisé là dès six heures du matin par de petits marchands italiens, une fontaine dorée d'un style inconnu.

Au loin, des flocons de brouillard pâle nagent sur la ville, emportés par une légère brise, pareils à une bande de cygnes. Au zénith, une grande bande brumeuse, se fonçant tout doucement d'une teinte bleuâtre, et le soleil, en boule d'or énorme, monte dans un poudroiement adouci de rayons un peu plus tendres.

Une clarté blonde se répand sur les hauteurs de la ville et laisse apercevoir des silhouettes incertaines : dômes et flèches vagues encore et comme vus à travers un voile de fine mousseline blanche.

La reine du Pacifique, comme flattée d'être admirée, mettait une paresse souriante à laisser apercevoir ses charmes ; mais l'enveloppe légère qui la pare de sa buée laiteuse disparaît peu à peu ; la dernière gaze se détache, monte, s'évanouit dans l'air, sans un souffle de vent, et la coquette cité apparaît sous le soleil vainqueur, qui salue la reine en son printemps perpétuel. Notre imagination revoit encore l'entrée unique du « Golden Gate », l'aspect grandiose de la baie ; puis, le débarquement. Quelle vie ! quel changement avec l'ancien monde ! Comme tout est nouveau ! comme tout est grand ! Dans ce pays on respire la liberté même en débarquant ; ici vous n'avez pas besoin de rendre compte à qui que ce soit de votre personnalité. Ne troublez pas l'ordre, ne nuisez en rien aux droits de vos hôtes, et, qui que vous soyez, riche ou pauvre, ne craignez pas de sortir sans votre passe-port, presque indispensable en Europe, on ne vous le demandera jamais en Amérique.

Nous sommes venu de la Nouvelle-Orléans sur un « Palace Car », un express comme il est impossible d'en rêver en France, qui a dévoré 2,489 milles en trois jours. Nous nous sommes installé dans le « Sleeping-Car », et nous avons loué le *lower berth*, lit d'en bas, parfois assez généreux pour offrir l'hospitalité à deux personnes. Ils sont bien plus confortables, plus luxueux et surtout mieux suspendus que les « wagons-lits » des autres pays, mais les tentures qui les abritent trahissent souvent le négligé d'une toilette de nuit. Une Européenne serait visiblement gênée dans ce dortoir et regretterait les petites cases étroites, mais discrètes, de nos « wagons-lits ». Comme il n'y a guère qu'une seule classe, à part les trains de luxe, aux États-Unis, la société la plus mélangée s'y rencontre. D'un bout à l'autre de la voiture court une allée centrale ; sur des banquettes bien rembourrées, rangées des deux côtés et pourvues d'un dossier mobile, s'installe un monde parfois fort pittoresque : à côté d'une lady qui lit son « magazine », un cow-boy

étale ses grandes jambes en travers de l'allée ; son chapeau, sur les bords duquel une famille de Mormons se trouverait certainement à l'aise, jette une ombre sur sa physionomie énergique et basanée. Plus loin, nous apercevons un gamin de huit ans environ, avec une pancarte au cou, sur laquelle est écrite très visiblement cette inscription : « This boy goes to San Francisco » — ce garçon se rend à San Francisco —. La maman américaine ne couve pas sa progéniture, et notre voisin nous affirme qu'elle a raison, « c'est la seule manière, dit-il, de faire des hommes. » Mais n'anticipons pas. Ce peuple neuf a des ressources d'arguments et des façons de vivre que nous, peuple vieux, sommes loin de soupçonner. Dans le wagon peu se parlent entre-eux, même les voisins ; l'introduction est, paraît-il, indispensable. Pour un pays d'orateurs, c'est plus que cocasse. De temps à autre, nous entendons un « Hallô » chanteur et prolongé, suivi d'une vigoureuse poignée de mains; c'est un nouveau-venu. Quand on a le don de l'observation et l'oreille quelque peu ouverte, on perçoit cependant un « You bet ! » (1) affirmatif.

Par intervalles, nous entendons appeler « colonel » un jeune homme de seize ans, par un gros homme en complet à carreaux, un brillant énorme au milieu du plastron, une chaîne véritable gourmette de cheval de cuirassier, un autre brillant gros comme une noisette à l'auriculaire. Ce jeune homme, qui frise le muscadin anglais, est son fils ; il a soin d'aller se geler l'estomac à une fontaine d'eau glacée qui est installée à l'extrémité du wagon, près du fumoir. Nous remarquons, Dieu nous pardonne ! le gros monsieur qui se mouche par la fenêtre sans mouchoir.... Affreuse, cette artillerie ! Et cependant un superbe mouchoir en soie orne la poche de son veston. Très drôle, cette importation germanique.

Le scrupule que nous avons de salir de nos bottes les divans en velours, nos voisins ne peuvent le concevoir ; c'est une no-

(1) Locution familière dont la traduction littérale est : *Vous pouvez parier*, mais dont la vraie signification, dans le langage courant, équivaut à notre *Je crois bien !*

tion qui leur échappe. Mal assis, un peu trop sur le dos, croyons-nous, ils voyagent les pieds en l'air, par tempérament, sans doute Nous constatons, une fois de plus, ce phénomène sans parvenir à en saisir ni l'élégance ni la commodité. Mais comme le nègre qui nous sert en fait autant que ses clients, nous sommes bien forcés de supposer que c'est dans les coutumes du pays. Il nous est réservé encore beaucoup de surprises, bien trop intéressantes pour être rapportées ici. Dans tous les cas, l'Américain respecte beaucoup plus chez les autres le sans-façon qu'il revendique pour lui-même comme un droit. Il est bon enfant et ne se formalise jamais. Nous avons vu des cracheurs émérites, étant au fumoir, qui lançaient leur salive avec un rare dextérité entre deux ou trois personnes se balançant dans les « rocking chairs ». Il arrive parfois qu'une petite traînée blanche ou plutôt brune s'échappe sur les vêtements du voisin, qui s'essuie sans surprise et surtout sans rien dire.

Les Américains, si nous avons la bonne fortune d'en trouver parmi nos lecteurs, voudront bien nous pardonner ces petites observations prises sur le vif. Pendant que notre train dévore milles sur milles et qu'enfin nous arrivons à Oakland, nous ne songeons à rien moins qu'à les proclamer le plus grand et le plus extraordinaire peuple de la terre, *you bet !* Nous voici installés le *ferry-boat*, singulière construction flottante qui nous transporte à San Francisco ; bateau à roues, muni de deux gouvernails et surmonté d'un balancier jouant entre deux cheminées latérales ; sur un large pont à l'entresol, qui déborde et couvre complétement les tambours, sont installés les bagages et les marchandises de chaque côté des bancs, près desquels un bar est installé. Au premier étage, sur le 2me pont, une salle magnifique entourée de galeries reçoit les voyageurs.

Assis en dehors des galeries, nous pouvons contempler à loisir un spectacle unique en son genre ; un cirque de montagnes se dessine au loin dans la brume. La magnifique baie de San Francisco, semée d'îles dans sa partie nord, assez vaste et assez sûre pour y abriter toutes les flottes de l'univers, car elle a plus de 150 milles de tour, et le « Golden Gate », la Porte d'Or, en rend la défense très facile. Elle roule à perte de vue

ses eaux verdâtres qui mouillent les pieds des innombrables collines qui l'entourent. C'est la partie nord qui est la plus accidentée et partant la plus jolie à voir, avec Sausalito et ses coquettes villas enfouies dans la verdure. On remarque dans une charmante perspective une flottille de bateaux de plaisance, moulins à vent des mers, parsemés çà et là, ou de navires d'un plus fort tonnage qui se laissent dépasser de vitesse par un « ferry-boat », toujours pressé dans son parcours d'une station à une autre. Plus loin, nous apercevons, avec les contours de Vallejo, Mare Island (ateliers et chantiers maritimes du gouvernement fédéral, en pleine activité en ce moment, et dont l'accès est défendu aux visiteurs), puis Port Costa et ses immenses entrepôts de blé, et les îles Angel Island, Belvedere, Alcatraz (prison militaire), et Goat Island.

Avec l'aide d'un jour pur et de la lumière éblouissante du soleil de Californie, on aperçoit la côte d'Oakland et de Berkeley, piquée des points blancs de maisons, et, dans le lointain, le Mont Diablo. Arrive un coup de vent, des nuages, la brume, et la baie est enveloppée d'une gaze grisâtre ; il est difficile de la voir plusieurs fois semblable.

On n'attend pas de nous que nous puissions faire en quelques pages l'histoire, même simplifiée, de la Californie et de ses habitants. Malgré la diversité des races et des langues, et bien que les États du Sud de l'Amérique diffèrent par leur tempérament ou leurs aptitudes de ceux du Nord, et que tout l'immense territoire à l'Ouest du Mississipi se différencie du reste de l'Union par sa manière d'être, en dépit de ces contrastes régionaux, un caractère d'uniformité s'étend sur l'ensemble des États-Unis. Seule, dans cette masse houleuse, presque partout semblable au même type, la Californie a une position à part, des traits distinctifs, tant moraux que géographiques, en toute saison un climat ravissant, une flore merveilleuse, des rivages dont la beauté attire et retient les artistes, une vie libre et en plein air. Seule, de tous les États à l'Ouest du Wisconsin et du Texas, elle a une histoire des plus mouvementées et digne d'intérêt.

Elle agite et résout des problèmes particuliers qui relèvent de l'économie politique et qui traitent de la formation et des

caractères distinctifs des diverses nations. Aucun territoire de l'Union ne renferme autant de races juxtaposées ou entrelacées. Elle donne naissance au plus beau type de femme de l'Amérique, dont les traits et les formes du corps se rapprochent de la jolie Italienne, et le teint de la jolie Anglaise. Elle brille surtout par le goût, qui diffère essentiellement de celui de sa sœur du Nord, ainsi que par son élégance et son intelligence naturelles.

La Californie possède en outre les villes et les villages les plus pittoresques, comme les sites les plus agrestes et les plus riants que l'on puisse rencontrer. Depuis quelque temps, elle renferme les meilleures Universités d'art et de science à l'Ouest de Chicago. Elle est enfin le plus important représentant de la grande République dans ses rapports commerciaux avec les îles de l'Océan Pacifique, l'Australie, l'Asie orientale et les îles du Sud.

La fièvre de l'or de 1848 n'a fait qu'avancer la destinée et la gloire de ce pays merveilleux, car la proximité de l'Océan a fait plus pour l'essor de la Californie que la cohue des chercheurs d'or. La civilisation a suivi les vallées des grands fleuves, puis les rivages maritimes et les chemins de fer arrivent à peine à modifier cette loi. L'action bienfaisante des routes maritimes s'exerce même sur la culture intellectuelle : le contact renouvelé des étrangers introduit les idées dominantes et les arts de l'Occident et de l'Orient, si riches en contrastes, sur le sol californien, se confondant avec la curiosité et l'activité extraordinaires du « Native Son. » En somme, rien de plus bizarre et de plus artistique que ce qui reste des anciens vestiges ; des coutumes rebelles et des traditions obstinées résistent encore à la métamorphose. Plus ou moins teints de sang indien, les descendants des Mexicains restent presque intacts sous les flots croissants de l'immigration étrangère, comme des écueils assiégés par une mer démontée.

Ils ont la ténacité de la race espagnole, et préfèrent encore baragouiner cette langue.

Les Méridionaux de France, qui forment le noyau de la colonie française, ainsi que les Italiens, conservent eux aussi le

culte du vieux pays et se séparent difficilement de leurs coutumes et de la langue maternelle.

Après les Américains, les Irlandais occupent le premier rang dans la société californienne ; puis viennent les Allemands, dont beaucoup de Juifs, qui se lient volontiers avec les Juifs français ou alsaciens. Ceux-ci jouent un rôle très important dans les affaires et dans les entreprises commerciales et industrielles. C'est pour eux la vraie terre promise. On nomme communément San Francisco la nouvelle Jérusalem, mais où la pauvreté est remplacée par l'opulence. Les Juifs américains — pardon, les Juifs de tous les pays, — trouvent en général, en Amérique, un champ ouvert à l'extension de leur race foulée, blessée, meurtrie. Ici, elle est prospère, vivace et florissante ; hâtons-nous d'ajouter que la plupart des Juifs français, comme du reste tous nos compatriotes, se font remarquer par une heureuse modération dans les partis politiques et prennent rarement part aux « tripotages » locaux.

Quant aux Chinois, malgré les rigueurs arbitraires des lois qui leur sont strictement appliquées, leur colonie est prospère, riche même, et, grâce à leurs sociétés secrètes, elle s'affermit encore tous les jours. Ils sont domestiques, cuisiniers, blanchisseurs, tailleurs, et occupent plus spécialement les emplois réservés aux femmes. Ils sont sobres, ingénieux, obséquieux, discrets, hospitaliers, et même très serviables, avec un air ironique de protection qui les venge avec usure des moqueries de leurs hôtes.

En Californie, la religion est, avec la politique, le principal ressort de la vie publique. La diversité des cultes et des sectes répond à la multiplicité des races. Déjà puissante, la religion catholique prend un élan de plus en plus victorieux dans tout l'État, et surtout dans les grandes villes. Pour ne parler ici que de San Francisco, les institutions et les établissements les plus prospères de la ville appartiennent aux catholiques. Il suffit de se rendre quelquefois aux services de la Cathédrale de Saint-Ignace et de bien d'autres somptueuses églises, pour se faire une idée de leur richesse et du nombre des fidèles qui les fréquentent.

Pour notre malheur, cette somptuosité attire bon nombre de nos compatriotes qui désertent notre pauvre petite Église de Notre-Dame-des-Victoires.

Les temples protestants sont aussi nombreux et aussi divisés que le protestantisme lui-même, qui est arrivé déjà à cet état qu'avait prédit Bossuet : « Autant d'églises que de têtes. » Jugez plutôt ; voici les principales communions entre les mille sectes : méthodistes, luthériens, congrégationalistes, épiscopaux, presbytériens, anglicans, quakers, moraves, unitaires, dunkériens, universalistes, wesleyens, sabbatariens, campbellistes, baptistes libres, baptistes anciens, millénaires, taylorites, putneyites, swedemborgiens, comeouters, schwenkfelders, sans compter les églises privées et bien d'autres.

Il y a aussi le tamtam des salutistes et de l'Armée de Dieu, l'Armée de l'Évangile, etc., etc. Ouf !...

— Que de sectes ! que de sectes ! se serait certainement écrié feu de Mac-Mahon.

Les synagogues, les pagodes chinoises, ou josh-houses, les temples, les églises catholiques ou grecques orthodoxes ont cela de bon : c'est qu'elles rendent l'aspect de la haute ville très esthétique.

Les deux partis politiques, Républicains et Démocrates, luttent avec acharnement dans les élections locales, fédérales et présidentielles. Le « patronage », système corrupteur par excellence, a tout envahi. Il s'étend à tous les intérêts, à toutes les affaires, à tous les emplois. Les écoles et les établissements philanthropiques souffrent beaucoup de cet état de choses. Malheur à celui qui n'a pas de « pull » ou qui n'est pas dans la manche d'un chef ou d'un ami de chef de parti quelconque ! C'est la misère noire. Honnêteté, talent, rien n'y fait. L'influence est tout, et le malheureux, s'il est père de famille, n'obtiendra rien pour elle et perdra sans pitié le poste qu'il occupait depuis des années.

Des scandales éclatent chaque jour, les journaux les cultivent avec une activité quelquefois peu recommandable. La presse californienne est fort bien organisée et ne manque pas de signaler les nécessités et les besoins de la ville. Il est parfois

difficile de la faire taire ; ce soin est généralement laissé au *Grand Juge Dollar.*

Chaque grand journal a, soi-disant, son représentant dans tous les pays, sur toutes les scènes ; c'est fort juste. Seulement, quelques « loustics » affirment que ces correspondants rédigent leur copie à Oakland, à Sausalito ou à Berkeley. Les « Buildings » des grands journaux (1) sont les plus remarquables de la ville. On est stupéfié en songeant que c'est la réclame qui a payé ces tours immenses, ces « sky-scrapers » qui grattent le ciel. La guerre hispano-américaine a triplé leur tirage et ils rivalisent de nouvelles à sensation qui durent ce que dure la fumée d'un cigare.

Un peintre en bâtiments, qui remplit en quelque sorte les fonctions d'écrivain public, est posté en permanence devant le « building » de son journal respectif, et là il écrit à la hâte, sur un énorme tableau qui déroule son interminable calicot, les dépêches vraies ou factices qui lui sont transmises de l'intérieur. Les nouvelles les plus invraisemblables y sont lues par le public sans la moindre émotion apparente. L'Américain s'attend à tout et ne s'étonne de rien. A la tombée de la nuit, ces affiches mouvantes sont remplacées par des transparents jusqu'à une heure très avancée de la soirée.

Malgré tout cela, le passant ne déride pas, sauf quand il y a un combat de boxe en ville. Comme il y a des paris engagés, il est important de connaître et de commenter le résultat ; cela a pour lui plus d'attrait que le combat naval du terrible Yankee avec le matador espagnol.

Les écoles primaires sont, peut-être, insuffisamment pourvues d'instituteurs. Par contre, elles ont les deux-tiers d'institutrices, généralement moins aptes à instruire les enfants, garçons et filles mélangés, que les hommes.

Les écoles secondaires et supérieures sont mieux organisées, et les Universités sont parfaites sous tous les rapports, sauf, bien entendu, quelques inepties dans le personnel diri-

(1) The Chronicle, The Call, The Examiner, The Bulletin, The Report, The Post, sont les principaux journaux de la ville.

geant et enseignant, qui s'introduisent dans ces sanctuaires sacrés de l'instruction à la faveur de ce satané « pull ».

Par principe, afin de rallier tout le monde aux écoles publiques et aux Universités, on exclut tout enseignement religieux, ce soin devant être laissé aux écoles du dimanche. Il s'ensuit que bon nombre de Catholiques aisés n'envoient pas leurs enfants à ces classes. A propos du Catholicisme, nous nous sommes rendu chez le père ...., le champion intelligent des Catholiques Californiens, qui s'est mis gracieusement à notre disposition. Comment, chez un peuple matérialiste, qui regarde toujours en avant, cette religion qui pense si fort dans le passé et qui ne varie jamais, comment cette religion y prospère-t-elle ? Il nous est impossible d'exposer ici les raisons de ce merveilleux développement. Rapportons simplement quelques-unes des plus importantes observations du digne prélat, qui nous a fait honneur de nous recevoir :

" L'Église Catholique Romaine Américaine ne compte qu'un siècle de durée. Anssitôt après l'acte d'indépendance, le 6 Novembre 1789, l'évêché de Baltimore était institué par S. S. Pie VII, et Monseigneur Carroll en devenait titulaire.

La première Église que les Catholiques construisirent leur fut fermée par l'entrepreneur, faute d'être payée. De 1788 à 1789, ils étaient 37.863. Aujourd'hui, ils sont plus de dix millions. Son Éminence, le Cardinal Gibbons, est le prélat le plus populaire de l'Amérique, admiré, respecté, vénéré des Catholiques du monde entier ; il est le Catholique des Catholiques, l'Américain des Américains, et représente l'union du siècle et de l'Église.

Les Évêques Américains gardent jalousement l'indépendance de leur Église. « Nous sommes Catholiques, dit Monseigneur, c'est-à-dire universels ; puis, nous sommes Américains. »

Il est bon de rappeler que lors de la visite du grand cardinal Gibbons à Sa Sainteté Léon XIII, auquel il allait rendre compte de sa sainte mission, il lui dit simplement :

— Il faut que l'Église du Nouveau-Monde conquière le peuple sous peine de mort !

Non seulement nous servons la démocratie, mais nous la fécondons; nous la dirigeons, au besoin, vers le bonheur et le succès. Et Monsei-

gneur Ireland ne disait-il pas un jour : " Nous prouvons, par nos paroles et par nos actions, que nous sommes les patriotes parmi les patriotes. Notre cœur bat toujours pour la République des États-Unis. Notre langue est toujours éloquente quand il s'agit de chanter ses louanges. Nos mains sont toujours levées pour la bénir et bénir ses soldats. "

— Que pensez-vous de l'avenir du Catholicisme aux États-Unis ? demandons-nous au père.

— " Le Catholicisme est la religion de l'avenir pour tout citoyen Américain, et nous espérons bien que dans un demi-siècle l'Amérique sera Catholique.

Notre pouvoir se répand d'une façon très heureuse et très efficace dans tout l'État, sous les auspices des deux vaillantes sociétés : "Young Men's Institute " et " Young Men's Catholic Union."

Considérez encore ceci : à savoir que le fondement de l'idée protestante est que chaque fidèle peut et doit se créer une foi. Or, rien n'est plus propre que ce dogme à effrayer l'Américain, homme pratique, aux idées claires, *farmer* ou marchand, peu enclin aux discussions théologiques, aux spéculations religieuses. Si cet homme éprouve le besoin d'une religion, — et il l'éprouvera au milieu de cette société troublée qui se résume en trois mots : lutte, inquiétude, égoïsme, — tenez pour certain que, tournant le dos au protestantisme, composé de rivalités, de contradictions et de confusion, il ira droit au catholicisme dont les dogmes, assis, immuables, lui fournissent l'appui qu'il demande, le refuge qu'il cherche, dont la croyance révélée raffermit son âme en proscrivant les doutes, les indécisions et les découragements.

— Mais, continuons-nous, l'État ne protège-t-il pas vos adversaires ?

— Tant mieux ! s'écrie le Père, nous n'avons pas à payer sa protection par des compromis, des égards, etc., etc.

Nous sommes conduits par des chefs intelligents, instruits, braves ; nous organisons les plus belles œuvres dans le pays, et nous y prenons racine. Nos églises sont les plus somptueuses et frappent l'imagination du Yankee, qui admire tout ce qui est doré et tout ce qui coûte cher ; leur intérieur est d'une splendeur inouïe, d'un confortable superbe. Nos sociétés de St Vincent de Paul, nos sœurs de Charité, forcent le respect et l'admiration de tous. Nous écrivons dans les journaux, fondons des revues ; nous inaugurons des hôpitaux et des universités. Instruire les enfants et guérir les malades, c'est faire un grand bien et s'assurer une grande influence, difficile à détruire. Nous faisons des conférences qui sont très suivies ; nous fondons des bataillons, nous faisons de la propagande à l'américaine ; nous nous intitulons Yankees pur sang ; dans nos mains, l'antique esquif de l'Église Catholique Romaine est devenu électrique, bateau à vapeur et patriotique.

Nous avons pour nous tous ces avantages ; nous sommes de plus

Vue Générale de l'Église et du Collége Saint-Ignace.

célibataires ; les familles nous honorent de leur confiance ; nous accomplissons une mission sainte, sans nous occuper des souffrances à supporter ; nous parachevons notre œuvre avec l'ardeur de gens qui n'ont, pour les arrêter, ni les joies, ni les soucis de la famille, et la vie de notre corps n'existe qu'après la virilité de notre âme. "

Nous demandons humblement pardon aux lecteurs d'avoir rapporté cette conversation d'un homme supérieur, mais nous ne croyons pas leur avoir déplu dans ce chapitre que nous allons terminer au plus vite.

Quant à nous, nous admirons le système américain qui ne professe aucune préférence en matière de religion ; il est « non-sectarian », comme il dit. Pour lui, tous les cultes sont bons, et sa tolérance va si loin que les Mormons ont pu pendant longtemps pratiquer la polygamie. Roger Williams, qui fut le novateur de cette liberté religieuse aux États-Unis, disait :

« Il y a beaucoup de navires en mer ; sur ces vaisseaux, il » se trouve des papistes, des protestants, des juifs, etc. Cela » empêche-t-il le capitaine de maintenir la justice et la paix » parmi les passagers et l'équipage ?... »

Peut-on trouver une explication plus simple en même temps que plus sensée ?

Aussi, l'État — qui n'est pas naïf lorsqu'il s'agit de ses intérêts — en a profité, et la liberté religieuse est admise dans son sens le plus large. Il dit aux églises :

« — Je ne suis pas fort en catéchisme, la Bible me casse la tête ; j'aurais bientôt fait de me perdre dans toutes vos broussailles théologiques. Faites ce que vous pourrez, et pour le mieux. Quand vous aurez besoin de moi pour régler vos différends, vous viendrez me trouver. »

Dans cette chaude atmosphère de la liberté des cultes, l'observateur assiste à l'éclosion des sectes les plus étranges. A notre avis, ce sera la note gaie de l'histoire religieuse de l'humanité.

La beauté du pays et la douceur exquise du climat ont inspiré une phalange d'artistes, d'écrivains et de poètes du cru.

Peu de villes comptent autant de millionnaires que San Francisco. Dans peu de villes aussi s'étale un luxe plus extra-

ordinaire. Elle se ressent de son origine, malgré les cinquante années parcourues ; elle est toujours la reine fée, la cité magique de son point de départ. La note dominante y est la même qu'à l'époque de la découverte et de la mise en valeur de ses immenses trésors. Les vins les plus coûteux, les objets les plus luxueux, les comestibles les plus délicats se vendent dans la plupart des magasins de cette ville enchanteresse, de même que les églises, les temples, les hôtels et les résidences les plus somptueux ornent ses principales rues.

Nulle part, la vie matérielle n'est aussi large.

San Francisco, avec une population de plus de trois cent mille habitants, dépense annuellement, en œuvres charitables, plus de six millions de dollars provenant de dons volontaires, et, nous nous plaisons à le reconnaître, depuis dix ans les habitants seuls de la ville ont souscrit plus de sept millions de dollars pour secourir des infortunes étrangères.

La vie y est large et facile à tous les points de vue, comparable aux autres grandes villes de l'Union et du monde entier. La charité chrétienne, sous les auspices de l'Église Catholique et Romaine, s'étend à tous sans exception de race ou de nationalité. Les chrétiens secourent discrètement ceux qui souffrent.

Constatons en passant que l'Armée du Salut, critiquée, bafouée, qui est la risée publique en Europe, est bénie ici pour les services qu'elle rend aux pauvres gens.

La vie matérielle, à San Francisco, est aujourd'hui très abondante et d'un bon marché surprenant, — à tel point que nombre de nos compatriotes, qui ont presque monopolisé les restaurants et les pensions, ne cessent de s'en plaindre.

Viande de boucherie, gibier, poisson, légumes, fruits, etc. tout y est d'excellente qualité et à très bas prix.

Dans les maisons les plus simples, la table est somptueuse. Les architectes, en concurrence avec leurs confrères étrangers, ont fait surgir de leur imagination un style nouveau adapté à l'ancien, spécialement propice au climat et aux terrains de construction. Dans la portion commerçante de la ville, les maisons sont généralement construites en matériaux spéciaux.

Des colonnes en fer ou en fonte, noyées dans la maçonnerie, supportent toute la partie supérieure de la bâtisse, dont la hauteur varie généralement de trois à dix étages. Les façades des principales constructions sont généralement très ornées et l'intérieur du rez-de-chaussée est construit spécialement pour être affecté à une banque ou à des magasins, les étages supérieurs à des bureaux, « offices », ou halls pour réunions de sociétés. Dans toutes les constructions, le rez-de-chaussée est assez élevé au-dessus de la rue, de sorte que le soubassement est parfaitement habitable pour les familles. Les cuisines et la salle-à-manger se trouvent dans le sous-sol ; au rez-de-chaussée, les salons, et, à l'étage supérieur, les chambres à coucher, qui possèdent chacune une petite salle de bains contiguë.

L'éclairage est parfait ; il se fait simultanément au gaz et à l'électricité.

La ville, vue à vol-d'oiseau, a l'apparence d'un gigantesque damier partagé en innombrables casiers rectangulaires. Ses constructions affectent les formes les plus diverses : châlets, villas, cottages et castels les plus pittoresques. Quelques-unes ont même cru devoir adopter le style appelé « Reine-Anne ». Presque toutes sont bâties en bois, alignées par des rues tracées en droite ligne, qui montent et descendent dans toutes les directions les quatre ou cinq collines sur lesquelles la ville est construite.

Ces rues possèdent presque toutes une ligne de tramways ou de « cars » électriques ou à câble qui, s'ils rendent d'incontestables services aux piétons pour arpenter ces rues montueuses, en déparent l'esthétique. Ajoutez encore une quantité de vilains poteaux télégraphiques qui soutiennent un immense réseau de fils, véritable toile d'araignée ; d'énormes affiches coloriées qui couvrent tous les enclos ou maisons inhabitées, un pavé rugueux et en mauvais état, des trottoirs usés et crevassés par places, des rues très mal entretenues et dont la malpropreté aveugle les passants pendant les journées venteuses si fréquentes à San Francisco, et vous pourrez vous faire une idée des rues de la ville qui enlèvent malheureusement le cachet vraiment artistique de la reine du Pacifique.

Dôme Central du City Hall (Mairie) de San Francisco.

Ce qui fait surtout défaut dans les rues en Amérique, ce sont ces bienfaisantes tourelles et ces kiosques discrets qui rendent de si grands services aux passants en Europe. Ici, les hommes doivent se rendre dans un « bar » et absorber une consommation contre leur gré ; les dames, de leur côté, se rendent dans les « drug-stores » et dans les hôtels.

Van Ness Avenue est digne de remarque. Large et spacieuse, elle est choisie par les personnes qui aiment la tranquillité et le bien-être. Les constructions qui la parent, et dont beaucoup sont merveilleuses, sont considérées comme le « nec plus ultra » de San Francisco. Ces somptueuses demeures, rivalisant de bon goût et de luxe, sont la propriété de riches Californiens, qui ajoutent à leur confort intérieur un extérieur des plus gracieux et des plus pittoresques. Le « home » du Californien est des plus soignés et toujours éloigné de l'office où il travaille. Les grands industriels, les commerçants, les hommes d'affaires se font une gloire de posséder une belle propriété où ils font construire, sans compter, un véritable palais, entouré d'un clos magnifique, semé de plantes tropicales, de gazons, d'arbres et de fleurs.

Les gens peu fortunés demeurent dans des « boarding-houses » qui remplacent le « home », l'Américaine étant rarement une femme de ménage. Ils y trouvent le confort, le luxe même auxquels ils sont habitués ; la table leur importe peu, la chère étant une chose très secondaire pour tout bon Américain qui n'a jamais voyagé.

Ajoutons que beaucoup d'hommes d'affaires, d'employés mariés, etc., ont installé leur « home » aux environs de San Francisco : Sausalito, Oakland, Berkeley, San Rafael, etc.

On sait que, dans toute l'Amérique, les offices ferment, le samedi, dès deux heures de l'après-midi. C'est à cette cause que l'on doit d'assister, ce jour-là, à un spectacle absolument exclusif au pays et qui ne manque pas de charme, surtout à San Francisco.

Toute la société féminine est représentée dans Market street, à partir de trois heures de l'après-midi. Mais le coup-d'œil le plus ravissant et le plus animé est à partir de cinq

heures, alors que les Californiennes « select » sortent en foule des matinées théâtrales, en groupes compacts et charmants. C'est aussi jour de « gaspillage » pour dames, et Dieu sait si l'Américaine s'entend à gaspiller en colifichets, en « ice cream », en « cakes » et en sucreries de toutes sortes.....

Les toilettes des dames, très élégantes et souvent fort riches, frisent parfois l'extravagance. Il serait difficile à un Européen de donner le titre de « lady » ou de « sport » à celles qui les portent.

En outre, et comme contraste digne de remarque, l'Américain qui accompagne sa reine — car ici, plus que partout ailleurs, l'Américaine est proclamée, dès sa naissance, souveraine de l'homme, mais beaucoup, hélas ! ne savent que faire de cette souveraineté, — l'Américain, disons-nous, qui accompagne cette reine d'élégance, soigne généralement peu sa toilette, laquelle se rapproche souvent du négligé. C'est toujours le fameux complet genre anglais, qui a trop l'aspect du neuf avec la ligne verticale du pantalon tombant sur des bottines impeccables d'un brillant toujours récent.

L'observateur est étonné, à juste titre, dans un pays où le confort est poussé aux plus extrêmes limites, de la chaussée et des trottoirs si mal entretenus. Demandez donc à ces braves « supervisors » (conseillers municipaux). Il faut bien que tout le monde vive, au pays de la liberté !

Par contraste, le parc, né d'hier, sur l'emplacement d'un terrain aride, absolument inculte, de dunes de sable, est une des merveilles les plus extraordinaires que l'industrie humaine ait produites dans ce genre. Son immense étendue est traversée par une spacieuse avenue et sillonnée de routes pour bicyclistes et pour attelages, de chemins et de sentiers pour piétons, les plus pittoresques et les plus agréables, aboutissant tous au rond-point, qui est l'endroit le plus charmant que l'on puisse admirer. Musée, maisons antiques, serre superbe et intelligemment entretenue, pelouses vertes et d'une fraîcheur exquise, jardins anglais, plantes tropicales, fourrés, vallons, rochers, rocailles, pentes abruptes ornées des essences sarmenteuses et saxatiles, arbres gigantesques, bosquets inextricables

kiosques, statues, paraissent et disparaissent aux regards émerveillés.

On ne peut s'imaginer plus de charmes que cette promenade inoubliable, cette excursion idéale à travers le parc, favorisée par une superbe matinée californienne. Toujours un peu venteuse, elle n'en est pas moins exquise. Le ciel est limpide et le soleil éclatant. La nature sommeille délicieusement dans cette douce température. Les arbres frémissent légèrement en berçant leurs branches au-dessus des taillis, des bosquets multicolores. De toutes ces merveilles semble s'échapper un fluide qui vous grise de bien-être. Dilatées par la chaleur, des millions de fleurs s'épanouissent sous vos yeux. La digitale pourprée, l'aristoloche, les pâquerettes, le lys de vallée et de serre, les bluets et les clématites, les liserons, le chèvrefeuille, ouvrent et referment leurs corolles. La sauge, le fenouil, la menthe, le romarin, etc., dégagent leurs parfums sauvages.

Partout des parterres charmants, des massifs de dahlias, de reine-marguerites, de fuchsias, de tulipes doubles, de chrysanthèmes, de balsamines et de tournesols, bien entretenues et bordées par des taillis et du gazon.

Dans les allées sablées et rocailleuses, pas un brin d'herbe. Un « red tree » gigantesque, plusieurs variétés de chênes, des platanes, des ormes, des eucalyptus, des gommiers, des camphriers, d'innombrables sureaux et mimosas dressent leurs cônes immenses, leurs panaches odoriférents, leur feuillage majestueux.

Plus loin, des saules pleureurs couvrent le parterre où un petit étang a été fort artistement aménagé, avec ses rocailles et ses splendides nénuphars, et sert de demeure à de nombreux et curieux palmipèdes.

Ce qui paraît frapper le plus vivement le visiteur européen, c'est de voir croître et prospérer en pleine terre, côte à côte avec les plantes et les arbres propres au seul climat tempéré de l'Ancien Continent, les lataniers, les palmiers, les poivriers, les figuiers de Barbarie, l'euphorbe, etc., lesquels lui sont bien moins familiers et ne croissent librement que sous la zone torride.

Nous ne saurions nous dispenser, en donnant ici cette courte description du Golden Gate Park, de dire quelques mots sur les innombrables cyclistes des deux sexes que l'on y rencontre à chaque pas.

Les hommes, avec leur costume d'écoliers débraillés, nous laissent froid. Nous n'arriverons jamais à nous expliquer la suprême jouissance que les promeneurs doivent éprouver de voir des jeunes filles, des femmes de tous les âges, ces êtres de charme et de grâce, se hucher sur ces machines, et en avant, tête baissée, agiter grotesquement bras et jambes, se couvrir de boue, de poussière et de sueur. Vous voyez d'ici leur état, après avoir fait plusieurs fois le tour de ce parc immense en grattant, grattant d'un mouvement qui rappelle celui du « fox-terrier » ou du renard creusant sa tannière. Quelques décadents fin-de-siècle, quelques vieux blasés, doivent nécessairent trouver dans l'aspect de ces..... croupes en l'air, de ces mollets au vent, de ces poitrines en saillie, un côté polisson, quelque chose de croustillant, de stimulant, ce rayon, ce muscle et cette flamme. Ah ! non par exemple, ces hystériques fantômes courbés ne nous disent rien d'esthétique.

Le temps d'arpenter les pelouses où s'ébattent quantité d'enfants, d'admirer en passant le carrousel à vapeur et les jeux de ces charmants bébés, de traverser des ronds-points, rendez-vous des bicyclistes des deux sexes, flirtant comme en plein salon. Nous nous rendons à l'immense volière qui contient des milliers d'oiseaux de toutes sortes, d'écureils, de rongeurs, etc.

Il est difficile de s'imaginer plus de vie que cette nature qui gazouille de toutes parts. . . Puis vient le tour du jardin japonais, des cases et des enclos d'animaux, elks, cerfs, biches, buffles, ours brun, terrible pour sa férocité et sa taille, gracieusement offert au Parc par le journal « l'Examiner ». Quantité de paons s'ébattent joyeusement dans ce jardin immense. Nous nous trouvons bientôt dans un vaste enclos, pelouse magnifique, où des parties de crocket, de jeu de paume, etc., sont engagées. Nous assistons de loin au spectacle unique qu'offre une cascade artificielle qui tombe de Strawberry-Hill, à plus de deux cent cinquante pieds de hauteur.

Nous nous engageons à monter à pied cette montagne qui s'élève au milieu même du parc. Nous rencontrons voitures, cavaliers, bicyclistes sur notre route.

Du haut de Strawberry Hill, quand le temps est clair, on découvre un panorama merveilleux. Les yeux se reposent sur les richesses immenses entassées dans le Parc, et le voyageur, l'étranger, se laisse gagner par une douce sympathie à l'égard de ce peuple considéré comme le plus matériel de la terre et qui est capable de tels sacrifices pour embellir sa cité.

Nous tournons le dos au Sud-Ouest. A notre gauche s'étend l'immensité de l'Océan, puis le Cliff House et le superbe établissement d'hydrothérapie fondé par M. Adolphe Sutro, ancien maire de la ville, tout récemment décédé. Un jardin immense a été aménagé, à grands frais et par ses soins, sur une montagne jadis aride, sa propriété. Ce magnifique parc est, d'après le désir de son généreux propriétaire, ouvert gratuitement au public.

Notre regard tourne doucement à droite et aperçoit, au dessus d'un véritable désert de landes sablonneuses, une forêt qui protège le « Presidio ».

En face de nous, la reine du Pacifique, dans sa robe de fine mousseline blanchâtre. Derrière nous, le rivage, un bois d'où émerge Ingleside, le champ de courses, et une partie de la baie. Au fond, comme pour donner une perspective ravissante à ce tableau grandiose, se trouvent, comme peints sur les bords de la voûte céleste, les sommets d'Alameda, de Conta Costra, et des forêts de pins, bouquets d'arbres se confondant avec les nuages moutonnés dans le lointain.....

Autour de Strawberry Hill, la vue est non moins ravissante. Une immense nappe d'eau, parsemée de rocailles, de plantes aquatiques et de roseaux, s'étend au pied de la colline ; elle est sillonnée en tous sens par des centaines de cygnes, d'oies sauvages, de pluviers, de sarcelles, etc. C'est d'un effet magique, et la nature grandiose n'a jamais été si bien révélée.

Quant au « Presidio », c'est une immense réserve du Gouvernement Fédéral, pour ses usages militaires, et située au

Nord de la ville. Il s'y trouve des baraquements, des routes stratégiques, un vaste champ de manœuvres, et, ce qui ne gâte rien, un fort joli parc ouvert au public.

Les bâtiments sont anciens et l'éclairage du carré des officiers l'est plus encore : il consiste en lampes à pétrole vieux jeu.

Ce parc charmant, présentant plutôt l'aspect d'un bois, agrémenté de vallons, de côtes et de pelouses, domine la baie superbe aux eaux grisâtres, où se baignent des carots de régates et des bateaux de pêche et de plaisance aux coquettes voiles blanches.

Lorsque le temps est propice, le parc est sillonné de promeneurs endimanchés, car il est alors d'un agrément unique avec ses délicieux ombrages. La vue de la baie est alors vraiment magique, avec sa perspective se prolongeant à l'infini.....

Il nous faut signaler aussi Fort Point et sa vieille citadelle bâtie en briques, qui domine et commande absolument l'entrée de la baie.

En arrière de ces fortifications démodées se dressent maintenant des batteries modernes abondamment pourvues de pièces à tir rapide et à longue portée, et aussi des nouveaux canons pneumatiques à dynamite dont on dit merveilles, mais que les San-Franciscains ne sont nullement pressés de voir fonctionner pour le vrai motif.

Les théâtres de San Francisco sont au nombre d'une dizaine, en comptant bien entendu les « Music Halls ». On y joue la comédie, le drame, l'opéra-bouffe, et, de temps à autre, des compagnies d'opéra s'y font entendre moyennant un prix exorbitant.

Le « Music Hall » ici, comme dans toute l'Amérique du Nord, est le spectacle favori de la classe moyenne ; on y digère de force des plaisanteries qui pèsent cent kilos ; la danse, les scènes de pugilat et les clowneries apparaissent tellement ridicules qu'elles font éclater en rires fous les gens les mieux doués de quelque goût.

Il est vrai que nous, peuple vieux, versatile, blasé, nous sommes trop difficiles, et à l'instar des guignols qui nous font quel-

quefois tourner la tête, nous nous rendons, souvent par désœuvrement, dans les deux ou trois théâtres où l'on joue exclusivement des comédies ou des opéra-comiques soi-disant émanés de plumes américaines, mais qui ne sont en réalité que des compilations de tous les répertoires connus. Lorsque, par hasard, ces productions extraordinaires sont annoncées sous leur vrai titre et suivies de la mention « Translated from the French », elles sont invariablement mutilées et rendues méconnaisssables par suite des modifications qui y sont apportées dans le but de les adapter aux goûts et aux préventions du public américain.

Donc, nos chers hôtes se font souvent un devoir de piller notre littérature et notre théâtre ; le plagiat n'a jamais été un bien grand crime, et nous leur pardonnons volontiers. Malheureusement, ils sont obligés de contenter leur gros public, et tout en reconnaissant que nos auteurs classiques ne sont pas des sots, ils s'obstinent à traduire Rocambole.

Outre le développement des chemins de fer aux États-Unis, qui est absolument stupéfiant, il est bon de noter ici la façon dont sont organisés les secours en cas d'incendie. Le système américain a une réputation universelle qu'il mérite en tous points. Nous entrons vers deux heures du matin, avec un officier supérieur du corps des pompiers, dans un poste, car il a voulu nous faire assister à une alerte. Au centre de la salle, la pompe à vapeur reluit ; à gauche, le timbre d'alarme ; à droite, une batterie électrique où s'annonce le numéro du quartier où le sinistre s'est déclaré ; au fond, des stalles où sont couchés deux superbes chevaux tout harnachés et bridés, sauf le mors ; de chaque côté, les escaliers conduisant aux chambres des « firemen » à l'étage supérieur.

L'alarme sonne : c'est un coup de théâtre comme il y en a peu dans une féerie ; l'électricité ouvre les portes et détache les chevaux qui, bondissant hors de leurs stalles, viennent au grand trot se placer au timon de la pompe, chacun de leur côté. Les hommes dégringolent le long des escaliers, ou plutôt glissent le long d'une colonne en fer limé et poli qui part du sommet du poste et leur permet de descendre cinq ou six étages en moins de deux secondes. L'un accroche à la voiture les

traits des chevaux, l'autre ajuste le mors, un troisième jette une allumette sur le pétrole du foyer de la machine, etc., et tout aussitôt chacun est à sa place sur la voiture. Le cocher prend les rênes : « Ready » dit-il, et déjà l'on est à la rue..... Tout cela a duré combien ? Sept secondes ! N'est-ce pas merveilleux ? Les pompiers en sont fiers, et nous aimons cette fierté nationale. Eh mais ! disent nos Parisiens, nos pompiers ont

Une Rue du Quartier Chinois, à San Francisco.

bien aussi leur petit mérite. Ils ne manquent pas de discipline et surtout de courage ; ils sont lestes comme des chats, nos pompiers !

Sans doute, sans doute, l'un n'empêche pas l'autre, et où nous avons surtout remarqué leur impétuosité, c'est dans les coulisses des théâtres.....

San Francisco a toujours brillé par un nombre considérable d'incendies, et il ne se passe pas de jours où il n'y en ait

plusieurs, soit par accident, imprudence ou préméditation, — ce qui n'empêche nullement les compagnies d'assurances d'être fort au-dessus de leurs affaires. Sans cela, à quoi pourrait bien servir ce fameux « pull » ?

Tout comme Chicago, San Francisco a choisi le phénix comme emblême de la ville qui brûla plusieurs fois et renaquit aussitôt de ses cendres, plus riche, plus belle et plus merveilleuse que jamais.

Nous ne saurions mieux terminer la description que nous avons tenté d'en faire, qu'en disant quelques mots sur sa fameuse « ville chinoise ». Quoique d'un cachet très particulier et fort caractéristique, ce quartier, si vanté et admiré par les légions de touristes venus de l'Est, ne rappelle que très vaguement au nomade les curieuses agglomérations du Céleste Empire. Par contre, les relents *sui generis* qui s'en dégagent font parfaitement illusion ; malheureusement, s'ils chatouillent agréablement les organes olfactifs des bons « coolies » qui y vivent à l'orientale, ils n'en constituent pas moins un danger sérieux pour la salubrité publique et sont quelque peu déshonorants pour une ville telle que la métropole californienne.

L'Américain bénit tous les hasards, même quand ils sont malheureux, pourvu qu'ils lui permettent de déployer les nombreuses ressources de son esprit essentiellement pratique, judicieux, et surtout aventureux.

Ces diverses raisons contribuent à le rendre encore plus viril, plus ferme, et son sang-froid audacieux en est devenu inouï. Explication véridique du caractère américain, de ses inépuisables qualités et de ses défauts : énergie, hâte, conception hardie, froide gloriole !

Que de raisonnements, que de théories, que d'examens intellectuels, que de développements philosophiques sont supprimés par la logique froide, précise et prompte de l'Américain ! Pauvres Français ! comme nous lui sommes inférieurs sur certains points, — et combien raisonnablement supérieurs sur certains autres !

En réalité, l'innombrable armée de fonctionnaires, cette ingérence lourde, maladroite et souverainement arbitraire de

l'ad-mi-nis-tra-tion et des pouvoirs publics, en France de même qu'à l'étranger, donnent bien la note dominante et la vraie cause de nos défauts innés et peut-être même de notre impuissance dans la plupart de nos colonies.

L'espèce d'opposition taquine, d'inertie maligne qui paraît caractériser de mal en pis notre nation, résulte en grande part de l'abus de la réglementation et de la gêne qu'imposent parfois nos fonctionnaires.

Le vrai Français se fâche toujours en deux circonstances : quand on l'empêche de discuter ou de..... faire des bêtises. Ce n'est que trop vrai, et il faut avoir le courage et la franchise d'en convenir.

Ici, chacun de son côté va de l'avant, de concert, sans se gêner réciproquement, et, quand l'entreprise est terminée, tout marche avec entente, ardeur et vigilance, car l'intérêt est commun. Comme ces gens-là savent entendre et pratiquer sagement l'association !

Le « Native Son » Californien est essentiellement de son temps, peut-être un peu prodigue, mais doué de plus d'ardeur que son frère de l'Est. Tout en étant plus poli, plus gracieux, plus posé et plus généreux, il est encore plus accueillant et plus cosmopolite ; il est facile de s'apercevoir que le mélange des sangs et des races a sensiblement influé sur son caractère.

Ses traditions datent d'hier, comme la flore luxuriante qui fait le charme de sa merveilleuse et hospitalière patrie, comme la reine, sa ville, qui s'éveille plus enchanteresse et plus éblouissante chaque matin.....

Sous ses yeux le Pacifique roule vers l'Orient ses vagues majestueuses. Bientôt, — rêve désormais réalisé — il franchira son immensité et y apportera sa civilisation raffinée, son esprit à la fois pratique et audacieux, en même temps que son incomparable génie commercial.

Il n'est certes pas exagéré de dire que le Californien s'éveille tous les jours avec plus de courage et de noble ambition dans les veines.

Si, en moins d'un demi-siècle, il est parvenu à construire le trône merveilleux de la reine du Pacifique, que lui reste-t-il

donc à parcourir pour y faire asseoir un jour la reine de l'Amérique ?....

M. Georges H. Goddard, le superbe et distingué vieillard dont nous donnons ici la physionomie sympathique, représente noblement le type européen du vieux Californien.

Agé de quatre-vingt-trois ans, il porte gaillardement son âge, et sa haute taille n'a pas encore été courbée sous le poids des années.

Artiste distingué, c'est lui qui nous a autorisé à reproduire quelques-unes de ses nombreuses aquarelles sur la Californie.

M. Georges H. Goddard

Durant son séjour à Paris, il exposa plusieurs tableaux au Salon du Louvre, sous le règne de Louis-Philippe, et obtint de ce dernier, ainsi que de la « Royal Academy » de Londres, plusieurs récompenses honorifiques.

Après la Révolution de Février, il s'embarqua pour la Californie et vint s'établir à San Francisco, en qualité d'ingénieur civil.

En arrivant, il se lia avec le comte Dillon, consul de France, et, grâce à ses nombreuses relations, il a pu nous donner de précieux renseignements sur les premiers temps de ce pays merveilleux.

Géologue émérite, il possède une magnifique collection minéralogique et nombre de documents très rares ayant un intérêt particulièrement historique.

En plus d'une merveilleuse galerie de près de cinq cents aquarelles dont il est l'auteur, M. Goddard possède encore des plans, des cartes géographiques, ainsi que des descriptions et d'innombrables notes explicatives qui rehaussent encore la valeur de cette brillante collection.

Malgré son grand âge, le vieil artiste manie encore fort alertement, tous les jours, son pinceau exercé, dans son atelier à la « Mercantile Library », Van Ness Avenue.

TROISIÈME PARTIE

La Colonie Française

5

DE SAN FRANCISCO

RIEN ne nous semble plus difficile que d'apporter dans cette monographie la physionomie générale et concise de notre colonie, telle qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire divisée et dispersée parmi les éléments les plus hétérogènes de la population californienne.

Pour regarder autour de nous l'aspect qu'elle présente et étudier ses principaux traits caractéristiques, nous nous sommes placé aux points de vue de tous les partis et de toutes les situations économiques et politiques qui la régissent, nous efforçant de bien les comprendre, de pénétrer leur pensée et d'entendre leurs raisons.

Nous espérons n'avoir défiguré la pensée de personne et n'avoir affaibli la portée d'aucune observation antérieurement faite, et par cela même d'aucun argument. Ceci fait, nous nous sommes réservé le droit de venir nous expliquer franchement, en nous servant de comparaisons, tout en apportant peut-être le remède à la situation pénible qui lui est faite en ce moment.

Malgré la division purement économique qu'elle présente, et cette dispersion due aux événements, la colonie française de San Francisco offre un noyau qui a le cachet spécial de la race française et y accuse plus spécialement l'élément méri-

dional qui lui a apporté son ivresse physique, son sang chaud, et sa nature emflammée.

Il n'est pas besoin, du reste, d'être profond observateur pour le constater ; il suffit de se rendre dans les quartiers, les hôtels habités de préférence par les Français, dans leurs réunions générales et au milieu de leurs fêtes patriotiques.

A bien peu d'exceptions près, nous le répétons, la colonie à conservé les principaux traits du type français, reconnaissable entre mille par sa physionomie ouverte et avenante, sa démarche fière et dégagée, son abord franc et courtois, son exubérante gaieté, parfois un peu moqueuse et sa loquacité expansive et proverbiale.

On sait que par cette franchise trop souvent, hélas ! exagérée, les Français se font toujours plus mauvais et plus turbuents qu'ils ne le sont réellement. Cela tranche singulièrement avec le caractère renfermé et prudent de l'anglo-saxon, et, avouons-le, cette divergence de caractère et d'opinion, de franchise et de dissimulation, n'ont pas rendu, quoiqu'on dise, le Français des plus sympathiques à l'Américain. Malgré la similitude des gouvernements et le tact de savoir plaire que l'on doit reconnaître à nos compatriotes, ils se sont laissés dépasser, et de beaucoup, par les Allemande, sinon dans l'affection de nos hôtes, du moins dans leur bienveillance et leur protection, ceci est incontestable.

Pourquoi ? Précisément par ce que nous venons d'exprimer ; ensuite, les Allemands qui sont plus nombreux, se confondent vite avec l'élément américain, et ont par cela même un pouvoir politique que nous sommes loin de posséder. Outre ces remarques, le Français intime, le Français chez lui, c'est-à-dire le Français dans le tréfond de sa conscience, boude à l'Américain ; son patriotisme intransigeant, son amour sacré du sol natal, du clocher ; la difficulté pour lui de substituer l'anglais à sa langue maternelle, sont autant de raisons, et par conséquent autant d'obstacles qui se dressent sur la route de sa fortune aux États-Unis.

Oui, mes braves patriotes, ces pieuses qualités, que nous nous plaisons à glorifier en vous, deviennent des empêchements

dans ce pays. Nous tâcherons de faire entrevoir, dans la suite de ce chapitre que, tout en conservant pour notre mère-patrie l'amour sacré et la reconnaissance éternelle qui lui sont dûs, nous pouvons parfaitement nous imposer avec plus de succès dans notre grand pays d'adoption.

Mais, avant d'aller plus loin dans cette apologie, nous serait-il permis d'invoquer les raisons pour lesquelles nous possédons ces qualités spécifiques ?

Intérieur Français. — Salon de Réception.

Cela nous servira, peut-être, de justification dans l'esprit des Américains, nos amis et nos frères en démocratie.

Ces traits caractéristiques, ces défauts et ces qualités que chaque Français conserve, malgré l'élément étranger, pendant plusieurs générations, il les doit à un mélange harmonieux de races diverses réunies sur un sol privilégié qui occupe, entre deux mers, deux chaînes de montagnes et un grand fleuve, une place unique dans le monde.

Si, dans les citations que nous faisons concernant notre belle patrie, nous devons éviter tout reproche de chauvinisme, il nous sera du moins permis de citer le témoignage d'étrangers, d'ennemis, de critiques. Le chevalier Temple écrivait : « La France, noble et fertile état, le plus favorisé par la nature de tous ceux qui sont au monde. »

Grotius, *un ennemi*, n'appelait-il pas la France « le plus beau royaume après celui des cieux » ? Et ce critique américain, ancien diplomate à Paris, ne disait-il pas de notre pays : « La France se distingue entre toutes les nations civilisées par sa physionomie pure et élégante, par l'aménité et la noblesse de son caractère, et par la logique et l'équilibre de ses formes. »

Quand on a vu le jour et que l'on a été élevé dans un tel pays, puis tout-à-coup transporté au loin, sur une terre toute différente à tous les points de vue, climat, mœurs, produits, etc., etc., le contraste est si frappant, la première impression est si pénible, que cela influe toujours sur l'émigrant, malgré les années et le milieu où il lui est donné de vivre.

Ces raisons ne suffiraient-elles pas que nous en aurions une autre, prise au milieu même de nos hôtes, parmi la haute société. La France n'est-elle pas le rendez-vous des Américains, artistes, savants, capitalistes, etc. ? Un mot quelque peu trivial mais d'une extrême justesse a été dit par un de ces derniers : « L'Amérique pour gagner de l'argent, la France pour le dépenser. » Et cet autre philosophe américain n'a-t-il pas écrit : « Nous autres Américains, nous avons deux patries : L'Amérique et la France. » Si, par conséquent, l'Américain, si connu par son patriotisme effréné, son orgueil légitime quand il s'agit de son pays, trouve que le notre mérite en tous points d'être pour lui une deuxième patrie, à plus forte raison nous, les Français, nous les enfants de cette France admirée du monde entier, nous rêvons sans cesse au jour béni où il nous sera donné de revoir cette terre chérie.

Mais si, de l'ensemble des éléments qui constituent notre colonie à San Francisco on retranche les faibles contingents que nous a apportés la population californienne, on trouvera au fond, et pour la meilleure part, dans nos compatriotes, une race

ancienne, qui contient en germe, depuis plus de trente siècles, la race ibérienne et la race grecque.

Les armées de César, et, après la conquête, l'occupation romaine, apportèrent, sous la forme de la civilisation latine, une nouvelle greffe à l'arbre gaulois.

De ces races confondues, en effet, on a pu dire aussi qu'elles étaient d'une bravoure supérieure, d'une intelligence éminente, d'une mobilité extrême mais inconstante, vanitèuses, curieuses, indisciplinées, et par-dessus tout, passionnées pour les aventures et incorrigibles pour la critique. Donc, il faut en convenir, cette race, unique dans le monde, a fort à faire pour se confondre avec une race qui lui est opposée à tant d'égards, et nous n'apprenons rien à nos lecteurs en leur disant que, brillant même par le nombre, à la naissance de la reine du Pacifique, nos nationaux se sont laissés supplanter au point de vue du commerce d'importation par les étrangers, et particulièrement par les Allemands.

« Chacun sa petite affaire ou son son petit bateau » est un trait du caractère national. Au lieu de se former en deux ou trois grandes sociétés, on se divise en quinze ou vingt, et cette trop grande division affaiblit la colonie à un tel point que, malgré son importance elle n'a nullement voix au chapitre dans ce pays.

Autres raisons : le Français est né artisan, artiste, dilettante, guerrier et révolutionnaire. Il n'est ni assez commerçant ni assez négociant pour se mesurer avec nos hôtes et avec les Allemands. En effet, qu'est ce que le négociant ou le commerçant français en Californie ? Toujours, presque toujours, un fort brave homme, consciencieux, scrupuleux, mettant son honneur à payer ses « drafts » à l'échéance ; produisant, comme en France, peu mais bien, bon et de qualité supérieure. Or, voilà la faute, voilà la grande et principale raison de notre infériorité. Il faut produire beaucoup et à bas prix. Et cela est encore le plus élémentaire. Le négociant français de chez nous ou d'ici a trop de prudence ; il n'avance le pied droit que lorsqu'il est sûr d'avoir une place pour le pied gauche. Ce mode de locomotion est trop lent.

De même que les Américains ont remplacé nos omnibus par

les cars électriques et à câbles, de même ils vont plus vite dans leurs combinaisons. Et comment arrive-t-il que nos nationaux commettent plus d'imprudences que les Américains ? Ah ! voilà : il est un peu bavard, le Français. Il aime les louanges personnelles, alors qu'il devrait répandre la réclame autour de ses produits.

Il est vaniteux, notre négociant ; il ne lit pas assez, il se croit trop le nombril du monde pour peu qu'il soit arrivé à une certaine situation. Pendant que l'autre pratique le « go ahead » et va en avant, le Français est timide, hésitant, défiant, plaignard, routinier, désarmé devant toute entreprise de développement extérieur. Notre genre, notre enthousiasme, notre délicatesse qui font notre supériorité en France seulement, ont rejoint ici les usages surannés de la veille. La seule éloquence admise est celle des chiffres, comme le seul candidat élu est celui qui a le plus de voix.

Nous voici dans le pays réputé comme le plus industrieux et le plus commerçant du globe, et nous végétons !

Les Américains nous encouragent et nous répètent : « Go ahead ! » (En avant !) Pourquoi restons-nous en arrière ?

Mais, avant de parler du remède, ne devons-nous pas encore approfondir le mal ?

L'idée de prendre en main notre propre responsabilité nous paralyse. Les liens de famille, si puissants pour nous, font qu'en dehors des sentiments nous comptons trop sur nos parents et sur nos amis. Nos préjugés nous forcent à devenir des investigateurs à outrance, ce qui, comme résultat, conduit presque invariablement à faire des déclassés ou des cerveaux-brûlés, au succès desquels on s'opposera systématiquement, et qui, dans le cas bien improbable de réussite, verront se liguer contre eux la majeure partie de leurs concitoyens.

Quoique rapidement traitée, l'esquisse que le distingué écrivain français, M. Daniel Lévy, a fait de notre colonie, dans son livre publié ici en 1884, était, paraît-il, à l'époque, fort exacte de couleur et de ton. On reconnaît chez l'auteur cet attachement profond à la mère-patrie, cette parfaite connaissance des hommes et des choses, qui lui ont valu l'admiration

et la gratitude de tous nos compatriotes vrais et sincères. Mais il faut ajouter que, dans les parties principales de son ouvrage, il est resté dans un milieu toujours le même, et cette œuvre documentée, irréprochable dans son genre, n'a visé que l'intérêt particulier de la Bibliothèque Française de San Francisco, qui est celui de la Ligue Nationale, pur et simple.

Sans doute, le but en est on ne peut plus honorable sous tous les rapports, mais il a eu le défaut de ne pas satisfaire la majeure partie de la colonie.

Évidemment, il eût été bien difficile de la contenter, étant donné qu'elle subissait chaque jour de nouvelles transformations dues, pour la plupart, aux nouvelles recrues venues du Sud-Ouest et du Midi de la France.

Mais la colonie — généralement parlant — a-t-elle profité de cette œuvre au point de vue de son émancipation parmi les Américains ? Il faut avouer que non, — d'autant plus que cela semble presque impossible.

Par contre, et comme contraste digne de remarque, à l'époque de la fondation de la Ligue Nationale, l'influence française diminuait au fur et à mesure que celle des Allemands augmentait, et beaucoup de nos compatriotes, parmi les Ligueurs Nationaux les plus chauds, se laissaient gagner par l'affabilité de leurs anciens ennemis. Nombre d'entre eux sont aujourd'hui associés et font même très bon ménage.

Notre intention bien arrêtée étant surtout d'éviter de froisser les susceptibilités de nos compatriotes, quels qu'ils soient, nous ne mentionnerons pas les noms français associés à des noms allemands, — que nous tenons, du reste, pour fort honorables, — ne présentant, dans le cas, que la coïncidence des faits et du chauvinisme d'autrefois.....

Toutefois, il nous a été pénible de voir des compatriotes se prétendant avec quelque ostentation « doublement Français », s'ameuter comme des énergumènes contre notre vaillante armée, au moment du procès Zola, de triste mémoire, et traîner dans la boue notre justice militaire impeccable et au-dessus de tout soupçon.

Il ne suffit pas, par conséquent, de se dire « Français » loin du sol natal ; mais il faut le prouver aux moments difficiles, soutenir l'honneur national envers et contre tous, et demeurer impassibles aux attaques de l'étranger. Seuls, les faux patriotes déposent le masque. Alors apparaît la face louche des « mercanti » sans foi et sans patrie.

La haine a été passagère, mais elle a suffi à l'observateur pour prendre ses notes et pour marquer les noms.

Hâtons-nous de dire que pas un seul de ces noms n'est de consonnance française. Les *vrais* Français sont trop profondément et sincèrement patriotes pour s'oublier au point d'insulter une seule fois notre patrie ou la garde fidèle de son honneur : l'Armée.

Notre immortel Montaigne n'a-t-il pas dit :

« Ce n'est pas aimer la vérité, que de l'aimer flatteuse et » agréable ; il faut l'aimer âpre et dure, affligeante et sévère ; il » faut en aimer les épines et les blessures. »

Par contre, un de nos plus spirituels philosophes a pu dire :

« Les grands peuples sont orgueilleux, les petits sont » vaniteux ; mais enfin, géants comme myrmidons, ils aiment » qu'on les exalte et qu'on flatte leur fierté nationale. »

Bon conseil pour nombre de nos compatriotes à San Francisco !

Dans le métier d'adulateur, n'ayez aucune crainte, ne prenez nul souci de la vraisemblance ; dites à toutes les nations qu'elles sont fortes, à tous les vaniteux qu'ils sont grands, comme à toutes les femmes qu'elles sont belles. Vous serez cru, votre absurde compliment sera le bienvenu, et l'on dira de vous que vous êtes charmant, que vous êtes un « gentleman », enfin !

Ainsi, par exemple, quand les Yankees vous disent : « Yes, sir ! Nous sommes très forts, excessivement forts ! » Répondez : « Yes ! yes ! »

Enfin, pour Dieu, ne leur reprochez pas toujours leur empirisme, leur puffisme, leur corruption. « Go ahead, never mind! » Ils ont de rudes qualités, ces gaillards-là ; ils sont pratiques, au

moins, pendant que nous, avec nos théories, nous ne sommes que des despotes.

A propos d'une idée, nous déterrons tous les principes ; nous tirons le canon pour tuer une mouche, ou la manquer. Voyez s'ils manquent leur but eux !

Bref, notre chauvinisme et notre entêtement à ne pas vouloir apprendre l'anglais, et, par cela même, à ne pouvoir nous mêler à nos hôtes et adopter leurs idées et leurs usages, nous ont consigné les portes de l'influence qui nous faciliterait cependant la route rugueuse de la fortune. D'autres, plus avisés, n'ont pas laissé échapper cette occasion et ont exploité à leur profit la situation qui nous est faite.

Pendant le conflit hispano-américain, à la moindre des attitudes de la presse française, une certaine presse « jaune » débordait d'injures aussi révoltantes qu'injustes à l'adresse de notre pays ; et Dieu sait si la France a toujours conservé une dignité exemplaire de neutralité dans cette guerre que nous avons suivi pendant trois mois avec une profonde anxiété ; que certains nouvellistes trouvaient lente et monotone en ses péripéties, et qui a conduit cependant l'Espagne aux suprêmes catastrophes avec une rapidité vertigineuse Nous, les ennemis de la guerre, de la force qui prime le droit, de l'égorgement de nos semblables, ne devons-nous pas nous rappeler nos désastres de 1870? La chute des nobles peuples, due uniquement à l'incurie des gouvernements, n'a jamais été leur honte, que nous sachions, au contraire.

Proposez au peuple espagnol l'espérance d'un relèvement lointain par le travail et par la paix, et vous verrez s'il ne l'acceptera pas avec autant d'enthousiasme que nous avons accepté les propositions du gouvernement de la République Française. Notre mission ici ne nous autorise pas à nous expliquer sur les fautes de l'Espagne et sur l'attitude de nos hôtes. A la vérité, il semble que ce moment-là ne vient jamais pour les émigrés.

Cependant, cette œuvre étant écrite pendant que des hommes s'entregorgent, notre devoir est d'apporter quelques réflexions entendues autour de nous.

Pendant que des êtres humains, mourant de soif et de faim, ne peuvent crier grâce, de peur d'être traités de lâches; pendant qu'une flotte, la plus belle, la plus rapide, l'orgueil et l'espérance du plus brave des peuples, est anéantie à Santiago, comme l'autre à Cavite, par des hommes braves aussi, sans doute, mais à coup sûr plus instruits, plus adroits dans l'art moderne de la destruction ; pendant que, par l'héroïque bravade de la mort, les Espagnols couvrent l'Océan de leurs corps calcinés et lacérés, les Américains ne font aucune perte : un homme tué, a-t-on dit, et un blessé. On croirait vraiment que les deux adversaires appartiennent à des civilisations différentes : l'un maître de ses moyens et de lui-même par l'éducation et le progrès, l'autre n'ayant pour se défendre qu'une nature orgueilleuse et héroïque. En qualité d'Européen, ne devons-nous pas dire, avec nos compatriotes d'ici, que l'Europe pouvait et devait épargner au monde ce fléau ? Elle devait rendre la liberté aux Cubains qui luttent depuis un demi-siècle ; elle devait prendre l'Espagne par les sentiments, et alors l'opinion publique aurait été satisfaite aux États-Unis, et la France n'aurait jamais été insultée par ceux qu'elle a le plus protégés et servis. Pardonnez-nous, chers lecteurs, mais encore un mot. Le roi de Prusse, avant ses victoires de 1870, avait proclamé qu'il ne faisait pas la guerre à la France, mais à l'empereur des Français, et, qu'une fois l'Empire renversé, il se retirerait avec ses soldats dans son pays. Ces affirmations royales furent affichées par toute la Lorraine.

La violation de la parole d'un Guillaume, et l'autorité arbitraire et farouche d'un Bismarck — que Dieu juge ces ombres ! — est depuis bientôt 28 ans, la cause principale d'un état de trouble profond sur le continent européen, d'amertume et d'espoir pas encore réalisés dans toutes les colonies où il reste encore de fidèles Alsaciens-Lorrains.

Comparez les deux situations : l'effroyable boucherie de 1870 et la catastrophe d'hier. Le peuple français désirait-il la guerre en 1870 ? Non. Le peuple américain la désirait-il en 1898 ? Non. La première fut la guerre folle de cette hystérique Eugénie de Montijo qui s'écria dans un accent

de bravade espagnole : « C'est ma guerre à moi ! La deuxième devint la guerre de quelques extravagants de la presse jingoïste qui s'écrièrent eux aussi : « C'est notre guerre à nous ! Le président McKinley, rendons grâce à sa mémoire, résistait avec opiniâtreté à la poussée des choses. Le peuple américain, dans son ensemble, ne voulait pas courir les risques d'une guerre dispendieuse ; il préférait de beaucoup, dans sa sagesse, les travaux profitables de la paix. Les Américains ont déclaré

Intérieur Français. — Une partie du Salon.

de la manière la plus formelle, et à la face du monde civilisé, qu'ils ne voulaient pas s'emparer de Cuba ; ils demandaient seulement que la grande martyre fut libre. Amis lecteurs, l'avenir nous réserve encore beaucoup de surprises, ou peut-être des tristes réalités prévues. Qui vivra verra... Quoique cependant nous voudrions que la parole d'honneur d'un peuple demeurât plus respectée dans l'histoire que celle d'un monarque qui se parjure.

Ah ! nous le savons bien, la guerre, la tuerie infâme, est encore et sera toujours à l'ordre du jour dans notre pauvre humanité. Ceux qui traitent la guerre de « grand carnage » devraient traiter les hommes de « carnassiers ». Eh ! sans doute, les philosophes contemporains regardent la guerre comme un vieux restant de barbarie dont la République nous débarrassera certainement un jour. Mais qu'un cri d'alarme retentisse à la frontière, et ces philosophes se précipiteront sur un fusil et feront le coup de feu avec le plus de courage.

Au moment où nous écrivons ces lignes, un événement, qui a eu un retentissement universel, vient d'avoir lieu : c'est le « rescrit » que S. M. l'Empereur de toutes les Russies, c'est-à-dire, le plus grand et le plus puissant souverain du monde entier, vient de proclamer, tendant à soulager l'humanité du fardeau écrasant des éventualités de la guerre.

Cette initiative, profondément humanitaire, prouve les sentiments de noblesse et d'équité qui caractérisent celui qui l'a prise. Et ne devons-nous pas en être plus heureux encore que les autres nations ? Ne devons-nous pas également en être aussi fiers que le peuple russe, dont nous avons l'insigne honneur d'être l'ami et l'allié, sous les auspices du souverain respecté qui a su si bien justifier les titres « d'Ami de la Paix » et de « Père de la Sainte Russie » ?

D'autres chefs d'états avaient déjà agité cette question d'un ordre si en rapport avec nos progrès merveilleux. Mais, hélas ! les derniers événements nous démontrent péremptoirement que la guerre est un fléau bien difficile à détruire.

C'est que la guerre est une affreuse nécessité, comme l'amour, comme la haine. L'homme la porte dans ses os.

Plus qu'en tout autre temps, les races ne doivent plus se dire ni anglo-saxonnes, ni germaines, ni latines. Il faut qu'elles acquièrent une supériorité morale et pratique sur leurs voisines, sous peine de mort ou de suicide. Il faut qu'elles cultivent ces deux qualités en les sauvegardant jalousement comme les plus précieux des dons. Il faut enfin d'autres bases que naïveté d'esprit et faiblesse des moyens.

La flotte américaine vient de donner au monde militaire,

durant cette guerre de cent jours, une preuve éloquente du pouvoir de l'union et de la force coalisées.

Quand on a le courage de faire des aveux, on peut remédier d'une façon salutaire aux périls des nations. Il faut que l'Espagne, tout en faisant son acte de contrition, fasse au plus tôt les réformes que lui impose son relèvement.

Ces observations font partie de l'histoire même de notre colonie : c'est la voix sage de la majorité. C'est pourquoi nous nous sommes autorisé à les reproduire dans ce chapitre.

Cela n'empêche nullement la sympathie que nous professons à l'égard de ce peuple purement industrieux qui entra avec une fierté inouïe, avec une franchise extrêmement autoritaire dans l'histoire des peuples, et qui va servir le plus, peut-être, aux développements que l'humanité va accomplir.

Compatriotes, nous avons devant nous, au milieu de nous, l'exemple viril de l'union d'un peuple qui peut faire les rêves d'avenir les plus grandioses. Suivons son exemple ! Ces deux qualités : l'homogénéité et l'union, indispensables à notre force, à nos droits et à nos volontés, nous devons les obtenir à tout prix. Mais, pour satisfaire ces *desiderata*, il faut que chacun de nous fasse, sans réticences, les sacrifices que la situation lui dicte.

Il faut bien se garder de se laisser influencer par ces pseudo-patriotes de la veille, dont tout le patriotisme se résume en quelques adjectifs plus ou moins exagérés, et qui sont, quoi qu'on dise, la cause directe de notre faiblesse dans ce pays.

A ceux qui, pour des motifs absurdes, une différente manière de juger, une opinion contraire, des intérêts opposés, etc., nous disent : « Vous oubliez la France et vous la méconnaissez ! » à quoi bon répondre ? Plaignez-les : la passion les égare, ils ne savent ce qu'ils disent. Ils mentent au bon sens. Ce raisonnement est aussi absurde que paradoxal. Comment un Français, de quelle province qu'il puisse être, peut-il oublier sa mère, et surtout cette mère : la Patrie !

Quant à la méconnaître, ne la sert-on pas avec autant d'enthousiasme en-dehors qu'en-dedans de ses frontières ? Propager au loin la science, la langue, la littérature et et l'in-

fluence de la France, n'est-ce pas la servir avec plus de zèle et de succès qu'au pays même ?

Ce n'est évidemment pas en restant à l'écart de nos hôtes, de leurs travaux, de leur politique, et en boudant, comme nous le disions tout-à-l'heure, à leur patriotisme, que l'influence de la France se fortifiera. Tout au contraire, elle dépérira, et nous en avons la triste preuve au moment où nous écrivons ces lignes.

Notre colonie, à l'heure actuelle, a incontestablement tout ce qui est nécessaire pour s'imposer dans un pays si foncièrement démocratique. Beaucoup de nos compatriotes comptent parmi les sommités californiennes les plus en vue dans la haute banque, dans l'industrie, dans le commerce de gros et de détail. Les praticiens, tels que médecins, chirurgiens, avocats, ingénieurs, architectes, courtiers, agents d'affaires, etc., sont particulièrement recherchés pour leurs qualités exceptionnelles.

Nos dames, elles-mêmes, sont fort considérées dans la haute société californienne. D'autres ont des professions des plus honorables : institutrices, professeurs de musique et de chant, couturières, modistes, etc.

Indépendamment de ces spécialités, notre colonie fournit des artisans de tous les corps de métiers, et nos compatriotes n'ont jamais été encombrants, que nous sachions, pour les autorités du pays.

Mais où l'on rencontre le plus nos nationaux — et surtout les Méridionaux — c'est parmi les restaurateurs, commerce qu'ils ont presque monopolisé, à la grande satisfaction des Californiens qui vantent, à juste titre, San Francisco comme la ville où l'on mange le mieux aux États-Unis.

Ceci, ajouté à l'abondance des primeurs, du vin et des vivres de toute sorte, est d'une parfaite exactitude.

Les marchands de vins en gros, demi-gros et détail, ainsi que les blanchisseurs, forment aussi une spécialité cultivée avec le plus grand succès par nos Méridionaux. Puis viennent les laitiers, les boulangers, les tripiers, les fermiers, les vignerons, les mineurs, les coiffeurs, les hôteliers, les imprimeurs, les libraires, etc., etc.

Nombre de nos compatriotes sont également maîtres-d'hôtels, garçons de restaurant, comptables, employés, manœuvres, etc. Tout ce brave monde gagne bien sa vie ; il est laborieux, viril, travaille beaucoup, lutte avec dignité contre les étreintes de la misère, en conservant l'allure sage et fière qui lui est propre.

L'agent des terrains du « Southern Pacific » — rude personnage s'il en fut, et assez mal embouché, soit dit en passant, — nous disait dernièrement :

— Des étrangers ? Qu'ils restent chez eux !...

Et il ajoutait l'instant d'après :

— De vos Méridionaux, nous en prendrions bien volontiers encore une dizaine de mille. Ce sont des gens solides, économes et *steady* (persévérants).

Un tel aveu, de la part d'un Américain aussi pratique, n'est pas négligeable dans une monographie. Nous en aurions, il est vrai, des centaines à rapporter ici sur nos compatriotes, de la part de nos hôtes, si nous ne craignions de tomber dans le puffisme.

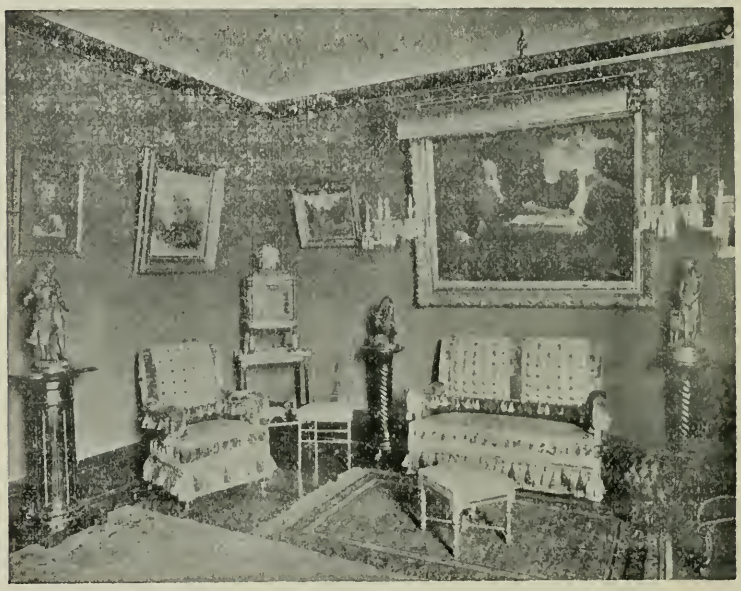
Nous ne saurions cependant faire autrement que d'engager nos jeunes gens à se grouper le plus possible sous la même bannière. Là seul est l'avenir, l'abri contre la misère et contre les souffrances !

A ceux de nos compatriotes que l'envie de s'expatrier poursuivrait, nous dirons :

« — Enfants, la vie est dure partout, mais surtout à l'étranger, loin du foyer paternel, loin des parents, loin des amis du premier âge. Cependant, pour le travailleur, pour l'artisan, pour l'homme des champs, la Californie offre encore de nombreuses ressources, et, s'ils sont remplis de bonnes intentions, qu'ils viennent rejoindre leurs frères en Californie.

Mais avant de s'embarquer, de quitter ces terres lumineuses qui vont des monts cantabriques aux monts dauphinois ; de dire « nous ne séjournerons plus dans ces hameaux et ces cabanes, nous ne partagerons plus *l'aioli* avec les bouviers de Camargue, le *confit* avec les laboureurs de Gascogne, la *garbure* avec les pâtres des Landes et du Béarn », il faut réfléchir, beau-

coup réfléchir, avant de dire adieu, peut-être pour toujours, aux calangues de la Méditerranée et à ses eaux bleues, aux grèves de la mer gasconne, aux flancs majestueux des Alpes, aux vallons d'Auvergne, aux cirques des pays basques, aux prairies immenses de la Normandie, aux bords lumineux et verdoyants de la Seine, à l'antique Bretagne, aux maquis de la Corse, aux ravins profonds de l'Aveyron, aux délicieux jardins de la Touraine, à la France, terre bénie, terre chérie dont



Intérieur Français. — Une partie du Salon.

toutes les lèvres d'hommes libres ont célébré l'amour puissant, et le sol merveilleux. Et puis, à nous autres Français, il en coûte davantage pour quitter sa patrie quand il faut traverser la mer pour s'en éloigner. Tout est solennel dans un voyage dont l'Océan marque les premiers pas ; il semble qu'un abîme s'entr'ouvre derrière soi et que le retour pourrait devenir à jamais impossible. Il d'ailleurs imposant, le spectacle de cette grande tueuse, de cette grande recéleuse qui dernièrement encore, d'un seul coup de

faux empruntée à la mort, couchait, lugubre moisson, dans ses ondes sans fin, plus de six cents infortunés, entraînés par la carcasse trouée d'un des chefs-d'œuvre de l'art nautique, la *Bourgogne*. Les malheureux dormaient paisiblement sur leur tombe béante, quand une formidable secousse les fit entrer dans l'affreux cauchemar qui suivit, et qui devait se terminer par l'étouffement d'êtres jeunes et vieux, pleins de vie, d'allegresse et d'espoir. C'est à regretter le temps où nos compatriotes d'ici mirent des mois à traverser l'océan en doublant le cap Horn. Il faut consulter les anciens Franco-Californiens : aucun d'eux n'a oublié les plus petits incidents de ce long voyage, que l'on effectue de nos jours en quelques semaines ; mais n'anticipons pas et revenons à la colonie française.

On n'a pas oublié le magnifique élan de nos compatriotes, auquel nos Méridionaux ont pleinement contribué, en 1871, et comment cette colonie de 10,400 Français, dont la plupart étaient des travailleurs qui envoyèrent plus d'un million et demi de francs pour venir en aide a nos soldats malheureux, somme énorme vu le nombre restreint de nos nationaux, dont M. D. Lévy nous a raconté, dans des pages émues et touchantes, l'ardent amour pour la patrie vaincue !

Depuis cette époque, la colonie française a sensiblement diminué dans les États de Nevada, Oregon et Arizona, tandis qu'au contraire, à San Francisco et aux environs, elle a augmenté considérablement. Les Alsaciens-Lorrains, qui étaient fort nombreux en Californie, ont cédé la place aux Français du Sud-Ouest, appelés ici communément les « Bearnais », et nous constatons que, sur 7,490 Français, environ les deux-tiers sont des Méridionaux.

Il est du devoir de l'historiographe, quand l'occasion s'en présente, de rendre un hommage public aux hommes qui ont le plus contribué à l'émancipation et au bien-être de leurs concitoyens.

M. Daniel Lévy et M. Charles Carpy sont, de l'avis de tous nos compatriotes et quoique d'une manière différente, les deux Français les plus méritants comme les plus populaires et les plus sympathiques parmi les Franco-Californiens.

Le premier a été, dans le développement intellectuel, ce que le second a su être dans le développement industriel.

Ils sont de ceux, en trop petit nombre, hélas ! pour qui l'amour du travail et son résultat sont si beaux que l'on doit braver toute fatigue, tout obstacle pour l'atteindre. Tous deux éminemment travailleurs, partis de peu, sont restés modestes, — trop modestes, croyons-nous, — recherchant uniquement le bien et non les honneurs.

M. Daniel Lévy, le véritable fondateur de la Bibliothèque Française et l'organisateur distingué des Écoles de l'Alliance Française à San Francisco, est pour ainsi dire le champion de notre influence morale dans ce pays. Sincère, n'ayant rien de l'intrigant ou de l'ambitieux, ne briguant pas l'honneur d'obtenir la récompense suprême des services exceptionnels rendus à la patrie, si la croix de la Légion d'Honneur n'a jamais été attachée à sa poitrine par un représentant officiel de la France, c'est que le gouvernement, loin de ses enfants, est sujet à des erreurs et non à des injustices. L'opinion publique a déjà, depuis longtemps et dans le tréfond de son cœur, accordé à M. Lévy ce titre amplement mérité.

Il nous est particulièrement agréable d'ajouter que cet ardent patriote vient de recevoir la plus haute récompense que l'Alliance Française puisse décerner aux meilleurs de ses collaborateurs.

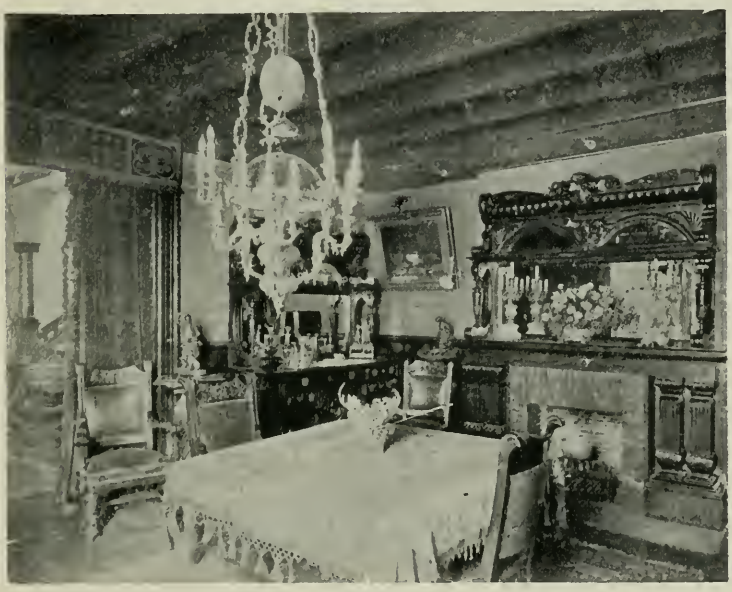
Quelques mégalomanes peuvent, durant un temps, être la coqueluche d'une foule en délire ; mais cela passe, — même en Californie.

Notre compatriote, M. Charles Carpy, qui est doué d'une complaisance et d'une libéralité extrêmes, en même temps que d'une modestie exagérée — il n'accepta jamais aucun poste honorifique dans notre colonie, — représente très certainement l'union des industriels, des commerçants, des travailleurs français et américains en Californie.

Si ce passage de notre livre lui tombe sous les yeux, nous le prions de nous pardonner notre indiscrétion. Nous n'avons fait que rapporter ici ce que l'unanimité de nos compatriotes

sincères et dignes de foi nous ont affirmé après l'avoir constaté comme nous.

M. Carpy est originaire du Béarn et fut choisi, parmi de nombreux concurrents américains, comme Président de la puissante organisation commerciale connue sous le nom de « California Wine Association. ». C'est à lui que nous devions naturellement nous adresser pour obtenir les plus précieux renseignements sur l'industrie vinicole en Californie.



Intérieur Français. — Salle à Manger.

M. Carpy, avec la courtoisie et l'intelligence qui le caractérisent, nous donna — sur notre promesse de ne pas faire allusion à sa personnalité — les indications qui suivent et qui se rattachent directement à l'histoire de la colonie franco-californienne :

« L'histoire de l'industrie vinicole aux États-Unis a un peu plus d'un siècle de durée. Des Français fondèrent, vers

1769, une petite colonie à Kas-kas-kia, dans l'Illinois, et y plantèrent les premiers pieds de vigne.

» Sans faire allusion ici aux nombreux essais infructueux qui furent tentés par une cinquantaine de nos compatriotes et par quelques Suisses établis dans l'Ohio et l'Indiana, la viticulture demeura à l'état embryonnaire aux États-Unis jusqu'à l'époque de l'annexion de la Californie aux États de l'Union, laquelle occasionna la mise en valeur intelligente de vastes terrains admirablement appropriés à la culture de la vigne.

» Ceci nous démontre parfaitement que c'est grâce aux premiers efforts et à l'énergie de nos compatriotes que la Californie doit d'avoir été définitivement dotée d'une industrie appelée à un grand avenir. Un peu plus tard, sous les auspices et l'intelligente propagande de la « State Agricultural Society », la viticulture californienne reçut une consécration bien méritée sur les marchés du monde entier. Mais ce qui devait arriver arriva : les capitalistes s'emparèrent de cette industrie naissante, et elle s'américanisa de plus en plus.

» Les premiers produits, expédiés en Europe, ne furent pas appréciés à leur juste valeur ; la concurrence les accusa de falsification ; on leur reprochait en outre de n'avoir que peu d'arome et un titre d'alcool trop élevé.

» Les industriels d'ici s'en émurent et remédièrent rapidement à cet état de choses. Aujourd'hui, les vins rouges ordinaires californiens peuvent rivaliser avec les produits de tous les pays, et même les petits crus de Bordeaux et de Bourgogne français. Si le tanin, indispensable pour leur assurer une bonification certaine en vieillissant, ne leur manquait quelque peu, ils pourraient, paraît-il, arriver à soutenir la réputation de nos plus grands crus. Les vins blancs sont très appréciés des Américains, se champagnisent parfaitement et sont très recommandables. Maintenant, pour donner à nos lecteurs une idée de l'importance de cette précieuse branche du commerce californien, il nous suffira de dire que la production vinicole du seul État de Californie, qui ne s'élevait qu'à environ 4 millions de gallons par an, dépasse aujourd'hui 36 millions de

gallons, — soit, en mesure française, environ un million quatre cent mille hectolitres. L'éloquence de ces chiffres rend superflus tous les commentaires, et nous pouvons nous montrer à juste titre fiers de la participation active prise par nos compatriotes dans cette industrie et ce grand commerce.

* * *

Avec les nombreuses sociétés de secours mutuels que nous mentionnons par ordre, la colonie possède une société de charité dirigée et patronnée par les dames les plus distinguées de la colonie, une Église Catholique, une Église Réformée, ses institutions pour l'éducation de la jeunesse, sous les auspices d'une succursale de l'Alliance Française ; ses écoles, sa bibliothèque, sa presse quotidienne et hebdomadaire, son hôpital, ses sociétés de musique chorale et instrumentale.

Il nous semble indispensable, pour clore ce chapitre, d'apporter encore ici quelques observations prises au milieu de la vie intime de nos nationaux, dont la grande majorité vit en famille plutôt qu'à l'hôtel ou en garni.

A la distance où nous sommes du pays natal, les partis politiques ont une tendance à disparaître ; les divergences d'opinion s'effacent ; la forme du gouvernement se perd dans un lointain, et l'idée de patrie prend une consistance particulière, une sorte d'individualité qui lui est propre.

On n'est plus témoin de ces débats parlementaires où l'intérêt le cède trop souvent à des calculs moins généreux ; nous nous composons une France à nous et nous croyons en son phalanstère jusqu'au jour où l'étranger essaie d'en faire crouler l'échafaudage.

Et rien ne nous semble plus pénible que d'assister, hors de chez soi, au procès de son pays. On souffre davantage ; la blessure que nous font les critiques des journaux saigne bien plus fort et en silence, puisqu'il faut se taire.

Le véritable patriote français excuse les faiblesses de la mère-patrie ; il oublie ses torts pour n'exalter que ses mérites. Sans doute, il s'en trouve toujours qui sont ingrats, qui oublient

ou qui ne visent que leur intérêt personnel ou celui de leurs coreligionnaires. Mais la grande majorité est fidèle, aimante, dévouée, surtout quand il s'agit d'exprimer son sentiment filial ; elle le manifeste hautement, applaudissant au souvenir de la patrie et de son auréole.

« On n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers », a dit Danton. C'est fort juste, mais on emporte ce qu'il y a de plus beau et de plus pur : c'est le respect à son souvenir et l'enthousiasme à sa gloire.

Ici, comme partout où il se trouve, à de rares exceptions près, le Français cherche le Français. Ne croyez pas ceux qui vous disent prosaïquement : « Moi, je les évite ». C'est simplement une façon de parler. On rencontre nos compatriotes dans leurs réunions, dans leurs hôtels, dans leurs restaurants, dans leurs fêtes de famille, etc.

Certes, ils ne sont pas toujours d'accord ; ceci tient au caractère inquisiteur, critique de nos compatriotes ; mais ils arrivent malgré cela à faire très bon ménage, et ce qui a été dit la veille s'oublie le plus souvent le lendemain, quand la division ne vient pas d'en haut.

Il nous en coûte de le rapporter ici, mais précisément cette division existe, et elle est alimentée par des quidams de haut lieu ; la classe laborieuse, qui forme la véritable colonie, en souffre et s'en plaint amèrement ; le prestige de la France diminue considérablement, et nos nationaux, qui aiment la tranquillité, se détachent de la colonie et de ses œuvres.

Malgré cette crise passagère, la vie intérieure des familles françaises ne paraît point troublée et présente toujours le même aspect ; l'hospitalité si courtoise et si délicate préside ici comme au pays, à la réception du visiteur.

Les objets qui l'entourent, les accents doux et suaves de notre idiome national le transportent. pour un moment du moins, au pays natal. Les coutumes et les habitudes propres aux Français y sont rappelées par mille détails.. Les jeux de famille, la musique, le chant, la conversation, les œuvres d'art, l'ameublement, les tableaux et les portraits appendus aux murs, la bibliothèque, les revues, les journaux, la cuisine, la

Une Résidence Française.

Le Dr Louis Bazet, de la résidence duquel nous avons donné précédemment des vues intérieures, est un des premiers praticiens qui ait su joindre l'utile à l'agréable en réunissant à son *home* son salon de consultations.

cave, etc., tout concorde à glorifier le souvenir de la mère-patrie.

La beauté du pays, la douceur du climat aidant, beaucoup de nos compatriotes se sont formé en Californie un « home » qu'il leur serait bien difficile d'abandonner, même pour le village, la ville qui les a vus naître. (1)

Cependant, bien peu de nos compatriotes changent leur nationalité ; il faut faire des efforts immenses pour les y contraindre, et, le plus souvent, ce n'est que l'intérêt qui les guide.

La majorité des descendants de Français a adopté les mœurs et les coutumes américaines ; il nous en coûte de le dire, quelques-uns même ont cru devoir les outrer.

Cependant, nous nous plaisons à reconnaître qu'une partie de la jeunesse franco-américaine a subi l'influence bienfaisante des parents français ; elle n'a pas ces prétentions exagérées à la liberté individuelle, souvent déplorables, que l'on constate dans la nouvelle génération californienne.

Ajoutons, pour terminer, qu'ils sont comme tous les Californiens d'origine, fiers de leur État, de leur ville, de leur histoire. Chez eux, la tendance particulariste est plus accentuée que chez le fils de Français dans les autres villes de l'Union.

« Il me semble, nous dit l'un d'eux, qu'un instinct secret m'avertit du rôle que l'avenir réserve à notre ville reine, et nous lui assurons un développement en concours avec tous les « Native-Sons, » en lui soumettant tous les jours des idées nouvelles. »

Comme tous les « Native-Sons » et les « Native-Daughters », les descendants de Français sont fiers de leur ville natale : ils l'aiment comme jadis l'Athénien aimait Athènes, comme les

(1) Nous devons à l'amabilité d'un de nos compatriotes — véritable Mécène — le plaisir d'offrir à nos lecteurs plusieurs vues d'un intérieur français. Au milieu de mille objets, œuvres d'art qui rappellent délicieusement la patrie absente, on peut remarquer, dans notre première gravure (Salon de Réception), le groupe original en bronze *La Parque*, de Gustave Doré. Notons, dans la deuxième gravure, le tableau original de Pierre Bourgogne, *Fleurs de Printemps*, et, à la troisième, *Intimité*, de Mélanie Besson.

Romains aimaient Rome, comme le Parisien aime Paris ; il a foi dans sa grandeur, dans sa gloire, dans sa richesse. Cette foi se trouve activée par la force que lui donnent les chiffres précis et les pronostics certains de l'avenir.

Malgré notre nationalité, qui saute aux yeux de tous nos lecteurs, nous ne pouvons nous défendre d'un mouvement d'admiration pour le « Native-Son » et pour la « Native-Daughter », et ne devons-nous pas leur accorder ce que nous accordons si généreusement à nos Basques des deux côtés des Pyrénées ? Ils sont Basques avant d'être Français ou Espagnols. Le « Native-Son » et la « Native-Daughters » sont Californiens avant d'être Américains ou Européens !

SAN FRANCISCO EN 1851.

(D'après une Aquarelle appartenant à la Collection de M. Georges H. Goddard.)

Premier Local Occupé par la Société Française de Bienfaisance Mutuelle.

Le Premier Consulat de France.

QUATRIÈME PARTIE

La Société Française

DE BIENFAISANCE MUTUELLE

ON dit communément, quand on parle des colonies qui se forment à l'étranger : « Les Anglo-Saxons commencent toujours par fonder des comptoirs d'escompte et des compagnies d'assurances ; les Allemands établissent des tavernes et des brasseries ; les Espagnols bâtissent des églises et des arènes pour les courses de taureaux ; les Français inaugurent des théâtres et ouvrent des restaurants. »

Ces dictons sont fort justes ; mais, ce que l'on devrait ajouter, en ce qui concerne nos compatriotes, c'est qu'ils cherchent surtout à fonder des établissements de bienfaisance et de secours mutuels.

En effet, partout où l'on rencontre le Français en assez grand nombre, on trouve un hôpital, presque toujours considéré comme le meilleur du pays, et un cimetière magnifiquement entretenu où reposent éternellement nos compatriotes.

L'œuvre éminemment méritoire de la « Société Française de Bienfaisance Mutuelle » — laquelle compte aujourd'hui près de trois mille huit cents membres, dont la grande majorité est d'origine française, — en est une preuve éloquente et démontre brillamment ce que peut la force d'association constamment dirigée vers le même but.

Au milieu du brouhaha d'une population des plus hétérogènes, quelques compatriotes, hommes de cœur et de bien par excellence, songèrent à soulager les souffrances et les misères de leurs semblables. Ils fondèrent l'institution la plus noble et la plus utile, sous les auspices de la générosité et de l'honneur.

Elle reçut une consécration unanime, le dimanche 14 décembre 1851, jour de la première réunion générale de ses adhérents, sous la présidence du représentant officiel de la France. Cette première réunion eut lieu dans les bureaux de la banque de M. Eugène Delessert, le premier Français ayant envoyé son adhésion au journal *The Daily Evening Picayune*, répondant à un appel chaleureux et patriotique de M. Étienne Derbec, le journaliste français qui se distingua si longtemps dans notre colonie.

Une éloquente allocution de M. Dillon, consul de France, ouvrit la séance ; ensuite, les centaines de compatriotes présents acclamèrent à l'unanimité le Comité provisoire qui fut constitué comme suit :

Président d'Honneur	Mgr l'Évêque de Californie
Président.....	M. Dillon, Consul de France
Vice-Président	M. Mathey
Secrétaires.....	MM. Cavillard et Derbec
Trésorier.....	M. Eugène Delessert
Commissaires	MM. Gardet, Barrère, Ch. Daugny, Bazin, Galley, Gautier, Ch. Barroilhet et De Massey.

Le Comité provisoire eut pour mission de faire des adhérents et dut formuler un projet de statuts devant être soumis à l'approbation de l'assemblée générale qui devait avoir lieu le 21 décembre suivant.

Née, comme la ville elle-même, au milieu d'une agglomération humaine des plus hétéroclites, l'œuvre française de bienfaisance ne pouvait vivre que par l'homogénéité. De même qu'elle suivit les phases diverses de la nouvelle cité, qui eut à lutter contre les *desperadoes*, de même elle eut à combattre les idées révolutionnaires et les passions diverses qui divisaient à cette époque nos compatriotes.

Mais grâce à l'énergie et au talent des organisateurs, les opinions politiques et religieuses furent écartées du sein de la Société. On passa outre la proposition qui devait introduire des sœurs de charité comme infirmières dans le futur hôpital. En revanche, le Comité appuya une autre idée qui eut pour but d'inviter un abbé français, le P. Blaive, à venir bénir l'édifice au moment de son inauguration.

On sait que cette décision ne fut pas exécutée, une majorité écrasante s'étant prononcée contre toute cérémonie de ce genre.

Le 27 décembre 1851, fut constitué définitivement le premier Comité ainsi qu'il suit :

Président..... M. Charles Barroilhet
Vice-Présidents..... MM. Barrère et Daugny
Secrétaires..... MM. Cavillard et Plantié
Trésorier..... M. Eugène Delessert
Commissaires... { MM. Galley, Cobb, Maury, Steiller, Durand, Steph. Martin, Lebâtard, Gardet et Toussaint.
Médecin Traitant..... Dr d'Oleivéra

Le Dr d'Oleivéra, qui avait offert gracieusement ses services et qui traita gratuitement les Français indigents dans sa propre maison, en attendant l'ouverture de la Maison de Santé, reçut du Comité le titre de médecin traitant.

Plus tard, on transporta les malades à l'hôpital provisoire, qui était alors situé dans la rue Mason, non loin du Consulat de France. La gravure que nous donnons à la page 248, reproduction d'une aquarelle due au pinceau de M. Georges H. Goddard et mise gracieusement à notre disposition, en donne à nos lecteurs une représentation exacte.

Mais ce local, des plus élémentaires, ne réunissait pas les conditions d'hygiène et de salubrité indispensables à un établissement de ce genre. Sur une interpellation du médecin traitant, le Comité résilia le contrat qu'il avait consenti avec lui, et résolut de faire construire une Maison de Santé.

Dès lors, une souscription fut ouverte et elle produisit, en

fort peu de temps la somme de $9,000 (45,000 francs). M. Huerne, architecte s'offrit gracieusement pour élaborer un plan et un devis calculé sur 60 lits environ.

Le 25 décembre 1853, la Maison de Santé était construite, et les dépenses de la bâtisse n'atteignirent que la somme de $7,195 (35,975 francs) ; il restait donc une somme de $1,805 (9,025 francs) pour les frais d'installation.

Le personnel de la Maison de Santé fut définitivement nommé et se composait comme il suit :

Le Dr Peyraud, Économe. — Émoluments : $80 (400 fr.) par mois.

MM. les Drs Huard et Lebâtard, Médecins.

Deux Infirmiers aux appointementements respectifs de $45 (225 fr.) par mois.

Un Cuisinier, dont le traitement devait être de $50 (250 fr.) le premier mois et $60 (300 fr.) les mois suivants.

Les souscripteurs qui désiraient se faire traiter dans une chambre privée payaient $2 (10 fr.) par jour. Le prix d'admission, pour les malades non sociétaires, était fixé à $2.50 (12 fr. 50) par jour dans les salles communes et à $4 (20 fr.) dans les chambres particulières.

L'institution philanthropique était définitivement établie et s'étendait généreusement à tous, sans distinction de parti ni même de nationalité. Elle faisait noblement œuvre de charité et d'humanité.

Malheureusement, une œuvre pareille, simple fait de nature, poussant les hommes à se rechercher et à s'aimer, uniquement parce qu'ils appartiennent à la même espèce, ne pouvait pas durer dans un pays si exclusivement matériel.

Les voisins de la Maison de Santé eux-mêmes, n'écoutant que leurs intérêts personnels, se plaignaient continuellement, traitant la Maison de Santé de détestable voisinage.

C'est alors que le Comité adressa plusieurs pétitions aux autorités de la ville, qui lui enjoignirent l'ordre d'élever une clôture en planches, haute de 8 à 10 pieds, autour de l'établissement. Cet état de choses n'était pas fait pour encourager nos compatriotes dans leurs généreuses dispositions, et ils durent bientôt

à leur grand regret, limiter quelque peu leurs libéralités.

Après plusieurs tentatives infructueuses pour maintenir encore un fonds de secours au bénéfice des malheureux, tout en adoptant le principe de la mutualité, le Comité dut prendre des mesures plus énergiques dans l'intérêt même de la Société.

Mais les rapports démontrèrent qu'une mesure radicale s'imposait, et, le dimanche 28 avril 1855, une proposition émise précédemment par M. Boverat, aîné, qui avait pour but de changer le titre de la Société en celui de « Société Française de Bienfaisance Mutuelle », fut mise aux voix et adoptée presque à l'unanimité.

C'est à dater de ce jour que le médecin traitant obtint une somme de 800 frs. par mois, comme dédommagement pour ses déplacements. Les statuts primitivement en vigueur furent remaniés, et M. Sidney V. Smith, nommé avocat de la Société le le 13 juillet suivant, se chargea de la faire incorporer conformément aux lois de l'État. (9 juin 1856.)

Mais de nouvelles questions ne tardèrent pas à diviser les membres de l'association, tant il est vrai que le Français a une tendance instinctive à toujours chercher la « petite bête noire ». M. D. Lévy, que nous nous plaisons à citer, nous dit à ce propos dans son livre :

« Voici ces questions :

» Les médecins doivent-ils être nommés par le Comité, ou » directement par les sociétaires? Doivent-ils être munis d'un » diplôme? Ce diplôme doit-il être d'une Faculté de France, » exclusivement? »

Comme bien l'on pense, avec nos compatriotes, versatiles, indisciplinés et difficiles à contenter, ces questions soulevèrent un orage dans l'assemblée ; des joutes oratoires partagèrent les opinions en plusieurs clans, et le Dr d'Oleivéra, homme de science et de bien par excellence, grand favori de la colonie, en fut une des premières victimes. Malgré sa popularité et cette phrase d'une profonde vérité de M. Nolf, qui s'écria au cours de la fameuse séance générale du 9 mai 1858 : « Le diplôme accordé par l'opinion publique vaut bien celui d'une Faculté ! » l'assemblée passa outre et décida :

« 1° Que les médecins de la Société devaient être diplômés » d'une des Facultés de France. 2° Que le service médical se- » rait fait par deux médecins égaux en titre et en appointements. » 3° Qu'ils seraient nommés par les sociétaires, le Comité con- » servant toutefois le droit de les suspendre et même de les révo- » quer, sauf à faire ratifier sa décision par une assemblée géné- » rale. On attribua enfin à l'administration le droit de fixer le » chiffre du traitement à allouer.

» En prenant la première de ces décisions, la majorité des » sociétaires paraissait convaincue que son docteur favori avait » ses titres parfaitement en règle. Aussi fut-il réélu par 248 » voix, tandis que le Dr. Depierris, qui s'était énergiquement » prononcé en faveur du diplôme, ne fut nommé que par 98.

» Mais la Société n'était pas au bout de ses difficultés. » M. D'Oleivéra, invité de rechef à présenter son diplôme, s'y re- » fusa formellement, en disant qu'il l'avait déjà soumis à l'ins- » pection de la commission nommée par le Comité. Celui-ci se vit » dans la nécessité de convoquer une nouvelle assemblée, seule » compétente pour trancher la question.

» Dans cette réunion, qui eut lieu le 23 mai, on décida tout » d'abord que, par mesure de prudence, chaque assemblée géné- » rale devait être désormais précédée d'une assemblée prépara- » toire. On aborda ensuite a grande et brûlante question qui » provoqua les débats les plus orageux, envenimée qu'elle était » par des compétitions personnelles. »

Malgré les divergences d'opinions, l'œuvre bienfaisante, grâce à la mutualité qui fonctionnait avec un véritable succès, prit un développement extraordinaire. Entre temps, la Société adopta une proposition qui ne servit pas moins à augmenter son heureuse influence, toujours croissante dans le pays.

Voici cette proposition qui fut imprimée en tête des statuts de la Société :

« Toute question religieuse ou politique, d'où qu'elle surgisse, doit être absolument écartée de la Société. »

Les Comités qui se succédèrent durent songer, à plusieurs reprises, à doter l'institution d'un établissement en rapport avec son importance et ses besoins.

L'Hôpital de la rue Bryant, inauguré [1] avec beaucoup d'éclat le 15 mars 1858, dut être surélevé d'un étage, moins de dix ans après ; mais cela ne suffisait pas encore, la Société continuait à s'agrandir, et cette vaste propriété fut jugée par trop exiguë.

Aussi, au cours de l'assemblée générale qui eut lieu en 1884, discuta-t-on pour la première fois l'acquisition d'un terrain plus spacieux, mieux situé et plus apte à rendre les services nombreux que la colonie française et tous les Californiens en général attendaient de l'Hôpital Français.

Ces projets grandioses, mis à l'étude, reçurent une consécration unanime quelques années plus tard, et le Comité fut dès lors autorisé à faire l'acquisition d'un vaste terrain admirablement situé, un peu en dehors de la ville, entre le Parc et le Presidio, non loin de l'Océan. Ce terrain, qui est compris entre les avenues Point Lobos, Cinquième, Sixième et la rue A, coûta $48,000, (soit plus de 240,000 frs.) à la Société. Presque aussitôt, les Sociétaires, réunis en assemblée générale, votèrent la somme de $ 200,000, plus d'un million de francs, pour construire l'établissement splendide qui s'y élève aujourd'hui.

Mais revenons un peu en arrière avant de penétrer nous-mêmes dans ce nouvel édifice, unique en son genre, et qui est, sans contredit, un des plus importants et des plus réputés de la côte du Pacifique, et même des États-Unis.

Dès 1893, un concours fut ouvert pour l'adoption d'un plan : c'est celui d'un fils de Français, M. G. Morin-Goustiaux, qui fut adopté.

Le plan, sauf quelques légères modifications, servit à la construction de la Maison de Santé. Quelques dissensions surgirent bientôt entre le Comité et les architectes pour des raisons qu'il est inutile de rapporter ici ; dès lors, la direction

(1) Notons en passant que cette fête splendide fut attristée par un douloureux accident, dont fut victime un de nos compatriotes, Jean Pierre Manciet, né à Asap (Basses-Pyrénées), qui eut le bras droit emporté pendant les réjouissances.

des travaux fut confiée à M. Émile Depierre, architecte français, qui avait obtenu le deuxième prix.

La pose de la première pierre donna lieu, le 2 février 1894, à une solennité imposante, qui fut suivie, un an plus tard, par une magnifique fête d'inauguration, le 25 février 1895, au « Mechanics' Pavilion » de San Francisco.

En visitant la Maison de Santé, nous avons remarqué que le Comité de Construction [1], d'accord avec l'architecte et les entrepreneurs, a su tirer parti des difficultés mêmes d'un programme des plus complexes,

L'habileté avec laquelle le plan a été conçu et les travaux exécutés frappent les yeux du visiteur le plus ignorant en ces matières ; l'œuvre de l'Hôpital est complète sous tous les rapports : l'air, la lumière, si nécessaires dans une institution semblable, s'engagent à profusion dans tous les recoins de ce magnifique établissement.

Les progrès de la médecine et de la chirurgie ont démontré l'obligation de traiter les malades dans des pavillons bien exposés et séparés par des cours très aérées ; d'éviter les superpositions d'étages, de n'avoir d'autres communications entre les pavillons que celles nécessitées par les besoins du service, de grouper au centre les bâtiments communs, tels que cuisines, etc., et d'assurer, dans les salles de malades comme dans les salles de convalescents, la ventilation et l'égalité de la température.

L'érection de l'Hôpital Français de San Francisco a fourni à son Comité de Construction l'occasion de satisfaire aux exigences d'un programme nouveau.

L'établissement peut abriter de 200 à 250 malades. Le terrain, choisi entre plusieurs collines et exposé en plein soleil comme en plein air, a permis à l'architecte d'établir des pavillons rectangulaires de part et d'autre, des galeries vitrées

(1) Voici les noms des membres de ce Comité :

MM. Sylvain Weill, Président ; E. Robinet, O. Bozio, J. St.-Denis, B. Sarthou, V. Marchebout, E. Raas, D. Lévy, A. Legallet, R. Chartrey, H. S. Martin, Dr. de Chantreau, Dr. F. Bazan, Dr. G. Gross, Dr. K. Pischl.

qui les relient au centre et d'où l'œil du convalescent peut se reposer sur les magnifiques préaux, les jardins et les cours de chaque quartier. Sur ces galeries, qui sont entretenues d'une façon exemplaire de propreté et d'hygiène, s'ouvrent les vestibules, réfectoires et préaux. L'architecte a également donné un espace considérable aux cours et aux jardins magnifiques qui égaient l'intérieur de la Maison de Santé.

Le magnifique emplacement du terrain plat a fait adopter un groupe de constructions en axes convergents qui se compose de quatorze bâtisses et de plusieurs pavillons reliés ensemble par les galeries déjà nommées, et dont l'une ne compte pas moins de 10 pieds de large sur 255 de long.

C'est à la rencontre de ces axes que s'élève la façade très large, d'un aspect assez imposant, construite de pierre et de ciment à sa base, de briques à partir du rez-de-chaussée.

Le Comité de construction devant réaliser, avec une dépense minime, un hôpital de 200 à 220 lits, avait le devoir d'éviter toute décoration inutile, d'employer les matériaux bruts du pays et de réserver la pierre aux parties de la construction où elle était indispensable.

Un double escalier extérieur, qui s'élève à l'entrée de la façade jusqu'au rez-de-chaussée, conduit au palier du pavillon de l'administration. Là se trouve un court vestibule qui conduit au grand corridor transversal ; mais on a, aussitôt arrivé dans le vestibule, à droite, les bureaux de l'économe et du comptable. Les chirurgiens et les docteurs ont une petite pièce spécialement réservée à leur usage. A gauche, se trouve la salle d'attente ; puis, si l'on traverse le corridor, on peut entrer dans la bibliothèque, qui sert aussi de salon de réception.

Nous ne saurions, dans le cadre infiniment restreint dont nous disposons ici, nous permettre de plus minutieuses descriptions ; qu'il nous suffise de dire encore quelques mots sur la manière irréprochable dont fonctionnent aujourd'hui tous les services de la Maison de Santé.

Chaque pavillon possède un ascenseur, si utile pour la promptitude du service des repas et des médicaments. Dans chaque chambre privée de malade payant, on remarque une

table d'un modèle fort ingénieux, qui permet au patient de prendre ses repas très à son aise ; chaque lit, de construction perfectionnée, présente également les plus grandes commodités. Les salles d'opérations ont particulièrement attiré notre attention. Installées sur le modèle des hôpitaux les plus réputés de Paris, elles possèdent, avec la lumière franche et douce à la fois, des appareils stérilisateurs, des lavabos et quantité d'autres accessoires les plus utiles et les plus perfectionnés par l'art chirurgical moderne.

La cuisine est particulièrement bien installée et fort bien tenue ; elle a une batterie toujours scrupuleusement bien entretenue. Le service des repas, auquel il nous a été donné d'assister, se fait admirablement bien : le maître-d'hôtel, qui doit inscrire l'ordre du service sur un tableau exposé à cet effet, assiste au départ des commandes, enfermées dans des chariots en forme d'étuves, et qui ont le double avantage de conserver aux aliments la chaleur et le goût.

Le pavillon affecté au service des bains offre les ressources d'une installation moderne d'hydrothérapie ; il se trouve au centre même de l'établissement, et a l'avantage d'offrir des bains salins venant directement de l'Océan. Nous constatons ici avec plaisir, que c'est le seul hôpital qui puisse donner à ses patients un avantage aussi appréciable.

Outre les salons de réception, de jeux, de lecture, de repos, salles-à-manger, etc., l'Hôpital Français possède des chambres privées, à un ou plusieurs lits, d'une extrême commodité, parfaitement meublées et dans des conditions d'hygiène exceptionnelles.

Elle a son pavillon isolé pour les invalides, les vieillards et les tuberculeux. Un petit appartement séparé et ne communiquant pas avec l'intérieur de l'établissement a été aménagé provisoirement pour les pensionnaires atteints de maladies contagieuses. Nous avons remarqué aussi une salle spécialement disposée pour les hystériques et les épileptiques.

La buanderie s'élève au Sud, et fournit tout ce qui est nécessaire à l'hygiène, au chauffage et à l'éclairage de l'établissement, qui est également sillonné de fils électriques d'une si

grande utilité pour le service. Dans un pavillon à part se trouve une étuve à désinfection du dernier modèle ; puis, un peu plus loin, la morgue, qui ne tardera pas à être cachée, nous dit M. Gardet, le distingué économe de l'Hôpital, par une quantité de plantes, de fleurs et d'arbres qui s'élèvent de toutes parts dans les préaux et les jardins, où les convalescents se font un bonheur d'aller respirer l'air pur et vivifiant.

M. Orlando Bozio, qui se démit, durant l'exercice 1897-98, de ses fonctions de Président de la Société Française de Bienfaisance Mutuelle, appartient à cette magnifique race corse, laborieuse volontaire, au cœur chaud, impétueux et sensible. sous une forme un peu âpre.

Né à Chioso, arrondissement de Bastia, le 23 avril 1848, il débarqua en Californie le 4 mars 1869, venant de Porto-Rico. Il est inutile de rapporter ici les actes nombreux qui signalèrent la vie de cet homme de bien et qui peuvent se résoudre en trois mots : travail, économie, loyauté.

M. Bozio fait partie de notre admirable Société de Bienfaisance depuis son arrivée à San Francisco. Nommé à plusieurs reprises membre du Comité Directeur, il fut également choisi pour faire partie du Comité de Construction du Nouvel Hôpital, où il se distingua par son esprit pratique, son étonnante facilité d'assimilation et son honnêteté intransigeante.

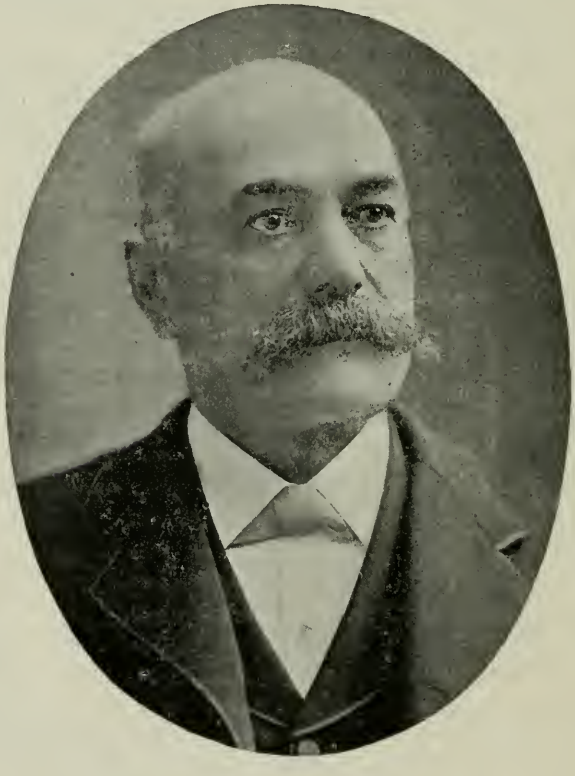
Après la démission de M. Sylvain Weill, il fut désigné par ses collègues pour lui succéder.

Son nom semblait faire espérer l'union des deux partis qui divisaient alors le Comité. Mais, par un sentiment d'antagonisme incompréhensible entre compatriotes ayant l'honneur de diriger les intérêts d'une œuvre si exclusivement au-dessus des partis et des personnalités quelques-uns d'entre eux donnèrent simultanément leur démission, dans l'espoir d'amener la dissolution de la majorité. Ils en furent pour leurs frais d'imagination et ne tardèrent pas à se repentir amèrement d'une pareille attitude. Son honorable Président en tête, le Comité entreprit de mener à bien la tâche ardue que d'autres avaient abandonnée et dont la réussite paraissait irrémédiablement compromise.

L'année terminée, les sociétaires purent constater que

l'œuvre de l'Hôpital Français était un champ fertile qui, dirigé avec une intelligence et une économie exemplaires, venait de donner des résultats vraiment inespérés.

Pénétrés de reconnaissance, les sociétaires votèrent avec enthousiasme pour le Comité sortant, applaudissant ainsi à la



M. Orlando Bozio
Ex-Président de la Société Française de Bienfaisance Mutuelle.

fermeté de son distingué Président. Ils n'eurent pas à le regretter, car, au terme de sa deuxième période d'exercice, le Président du Comité annonça un bénéfice net d'environ $13,500, — soit près de soixante-dix mille francs en bonne monnaie française !

Aussi notre compatriote, M. Bozio, dont nous sommes heureux d'offrir le portrait et la biographie à nos lecteurs, a-t-il acquis l'unique récompense qu'il espérait : l'estime et la sympathie unanimes des sociétaires.

Rares sont les hommes dont la maxime peut s'énoncer ainsi : « La vraie démocratie est celle qui assure à chaque individu un maximum d'effort, de bien-être et de loisir. »

Nous ne doutons pas que M. Arthur Legallet, l'ancien Secrétaire des Finances, qui vient de le remplacer au fauteuil présidentiel, n'apporte cette année à la Société un bénéfice encore plus considérable, car la voie est belle et bien tracée.

Ajoutons qu'au moment où nous écrivons ces lignes, de nouveaux travaux viennent d'être confiés par le Comité directeur à son architecte, M. Depierre. Ce sont des additions de deux corps de bâtiments en bois, l'un élevé sur la 5me et l'autre sur la 6me Avenue, faisant suite aux annexes des deux grands pavillons médicaux. Chaque corps de bâtiment a deux étages ; le premier devra contenir 6 chambres de malades payants, et le deuxième 3 chambres pour les infirmières, à trois lits chacun ; ils auront en outre le double avantage de servir de communication entre les « Wards » des grands pavillons et le deuxième étage des pavillons des femmes et de chirurgie.

L'ascenseur, grâce à ces derniers perfectionnements, fonctionne maintenant dans tous les corps de bâtiments et facilite le transport confortable des malades ou des blessés dans tous les services.

Ces nouveaux aménagements rendront incontestablement des services d'une importance majeure, puisqu'ils augmentent, avec des dépenses relativement minimes, d'une part, les chambres de malades payants, et le logement pour 18 infirmières, logement qui faisait défaut à la Maison de Santé ; d'autre part, une communication qui laissait primitivement beaucoup à désirer.

Pour terminer cet article déjà fort long, en qualité d'historien fidèle, ne devons-nous pas ajouter quelques mots sur la situation actuelle de notre colonie parmi nos hôtes, et apporter un peu de clarté sur les dissensions qui semblent la diviser ?

Il est un fait avéré que nous vivons dans un pays qui pratique bruyamment le superlatif, et où tout hôte est presque soumis à un impôt d'admiration pour un patriotisme excessif et qui friserait certainement le ridicule, si le ridicule était possible en patriotisme.

« Il faut être Romain dans Rome », dit un vieux proverbe. Eh bien, nos compatriotes ont amplement satisfait à ces exigences. Notre fête nationale du 14 Juillet s'est transformée cette année en fête Nationale Américaine, et cela a rendu un notable service à la colonie française. Comme nous le disions plus haut : bouder au patriotisme des Américains est une faute que ceux-ci ne nous pardonneraient jamais.

L'heureuse initiative prise par le Comité de l'Hôpital, qui mit si gracieusement notre Maison de Santé à la disposition des soldats malades de l'armée des États-Unis, est des plus louables sous tous les rapports.

Le Comité de la Fête Nationale du 14 Juillet ne fit qu'approuver cette heureuse initiative en versant à la Société de la « Croix-Rouge » les bénéfices produits par cette célébration inoubliable.

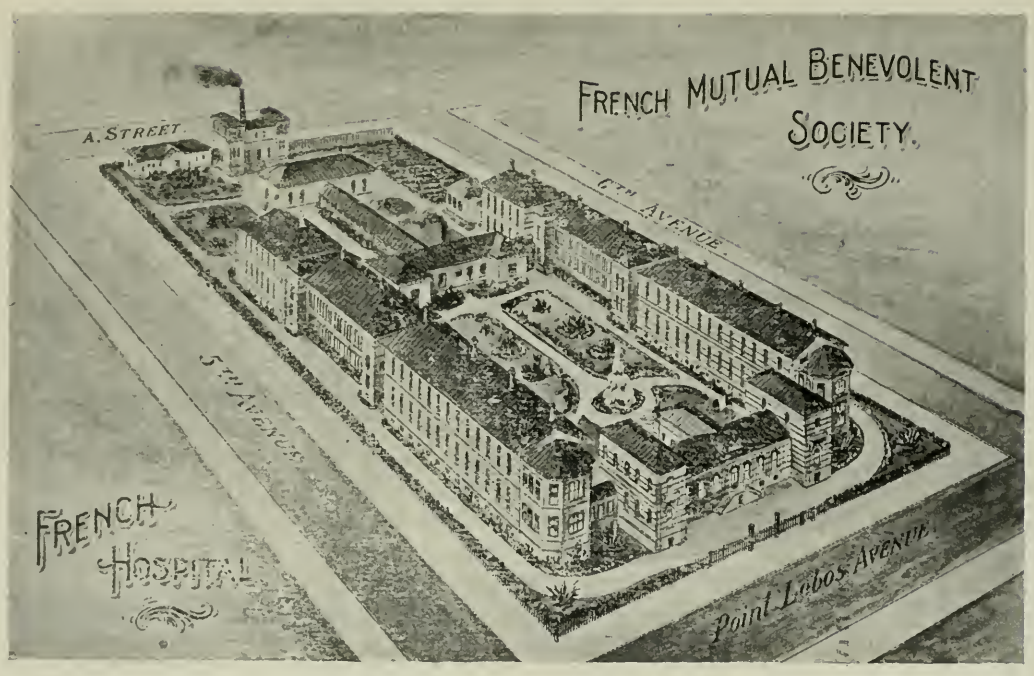
L'enthousiasme des Américains a été si spontané et si unanime qu'il a, pour ainsi dire, cautérisé les plaies que nous avait causées cette gangrène jingoïste : la « presse jaune ».

Avec une bonne parole, on prend les Français ; avec un peu de patriotisme, on s'attache les Américains !

Il ne reste, d'ores et déjà, que fumée de toutes ces balivernes criantes, — mais surtout criardes. Reste à savoir, disent les pessimistes, si la reconnaissance durera. Nos amis les Américains auront-ils enfin un peu plus de mémoire ? Après tant de sacrifices, ce serait dur, vraiment !

Hâtons-nous d'ajouter que quelques lettres de remerciements sont déjà venues nous donner un peu d'espoir.

En ce qui concerne les petites divisions de nos compatriotes de San Francisco, elles prirent naissance au sein même de l'œuvre dont nous venons de faire si modestement l'historique. Ce dissensions ne sont réellement dues, croyons-nous, qu'à l'influence du milieu dans lequel nous vivons, mais avec cette



Vue Générale du Nouvel Hôpital Français.

différence que nos hôtes font tout pour des espèces sonnantes, tandis que la plupart de nos compatriotes ne cherchent qu'à satisfaire des sentiments d'amour-propre ou d'orgueil plus ou moins exagérés.

On sait qu'en Amérique, plus qu'en aucun autre pays du monde, la cupidité des politiciens a tout envahi. Elle s'efforce constamment à devenir plus intense en détournant à son profit les œuvres les plus remarquables et les plus sublimes de ce pays merveilleux en innovations de toutes sortes.

Rien ici ne s'use aussi vite que les dons nobles, la générosité sincère, l'enthousiasme et l'émotion prompte et idéale ; les affaires personnelles en ont promptement raison.

Tous les pays ont édicté des lois sévères contre la corruption électorale. Il n'en existe pas, à notre connaissance, qui aient pu la guérir, et ici moins que partout ailleurs. Le temps seul pourra apporter le remède.

A mesure que les électeurs comprendront que le fait de se laisser acheter comme une vile marchandise est une atteinte odieuse à leur liberté ; à mesure qu'ils mépriseront ceux qui font ce commerce frauduleux et qui deviennent par cela même indignes de présider à leurs destinées ; ils comprendront que c'est couper l'arbre pour en avoir le fruit que prétendre amasser dans la corruption des profits particuliers, au lieu de se contenter d'en faire sortir des honnêtes gens incapables d'acheter des voix, et par conséquent de les voler.

« Mais, disent les adversaires, ne faut-il pas faire comme les autres ? » Certes non ! Si vos concurrents pataugent dans la boue, il n'est pas nécessaire de vous y jetter à plat ventre.

Croyez-moi, la sagesse de l'homme revient toujours plus vive dans son esprit, et si parfois il s'est vendu, il méprise beaucoup plus celui qui l'a acheté que celui qui n'a pas voulu payer sa liberté et l'attacher à la chaîne de l'esclave.

L'homme est libre de choisir qui bon lui semble pour le représenter, et c'est toujours odieux de lui forcer la main.

Hélas ! il nous en coûte de le dire, si les motifs ne sont pas tout à fait les mêmes, notre colonie, ou plutôt l'œuvre de l'Hôpital, n'a pas été à l'abri de ces terribles dissolvants qui

sèment la désunion et la discorde, dont nous sommes en ce moment même les témoins inquiets et attristés. Nos compatriotes, généralement bien doués, bons, généreux, sincères, se rapetissent et s'amincissent l'esprit dans la chicane pour des peccadilles, qui tirent leurs funestes conséquences des divergences d'opinions ou de manière de voir. N'est-il pas ridicule, pour des gens de la même nation, ayant les mêmes traditions et les mêmes espoirs, de se tyranniser, d'exercer leur malice les uns contre les autres, alors que ces Français, dont les aïeux ont eu l'insigne honneur de proclamer la « Déclaration des Droits de l'Homme », devraient tout faire pour s'en souvenir et pour propager, partout où ils se trouvent, cette science divinement humaine de la solidarité par laquelle la France est un flambeau incomparable et qui éclaire l'univers depuis plus d'un siècle ! Et ne devons-nous pas répéter avec le philosophe : « Les lieux où les grandes idées ont pris naissance sont aussi sacrés que les berceaux des grands hommes. »

Si de ce côté de l'Atlantique nous constatons, non sans surprise, les progrès immenses de la science pratique et du « bien-être », ne devons-nous pas avouer aussi franchement que l'on rétrograde d'une façon déplorable sur les progrès du dévoûment ayant pour but unique de s'entr'aimer et de s'entr'aider ? Et cela est d'une profonde exactitude, malgré les nombreuses sociétés de secours mutuels et autres qui existent et qui se fondent encore tous les jours aux États-Unis.

Beaucoup de ces sociétés se font concurrence, et ne sont réellement que des sources de rivalités et de discordes.

De même qu'il faut ajouter qu'aucun pays au monde ne pousse aussi loin la manie des sociétés secrètes, et les scènes cabalistiques qui caractérisent leurs réunions font sourire les gens doués du moindre sérieux. Allez expliquer cela, dans le pays qui se prétend le plus pratique du monde !

Nous nous permettrons d'émettre ici le vœu unanime de nos compatriotes, travailleurs, industriels, marchands, qui forment la grande majorité de notre colonie :

« C'est que l'accord doit se faire à tout prix, dans notre intérêt même et dans celui de notre patrie. »

Croyez-moi, un bon pas est vite fait, la main tendue ; quelques concessions de part et d'autre, et c'est fini.

Si nous le voulions ainsi, nos fêtes seraient les plus brillantes, nos œuvres les plus prospères, et notre colonie la plus considérée.

Et ne devrions-nous pas nous en réjouir à l'avance ? Car de cet accord unanime dépend notre influence aussi bien que celle de notre patrie, qui traverse en ce moment une terrible épreuve où elle se trouve déchirée par les griffes de ses nombreux envieux.

Nous autres, loin de notre chère patrie, qui aimons ardemment notre pays, nous pleurons de honte et de douleur en voyant des misérables vendus, qui osent impunément se dire des Français, aider une horde d'ergoteurs, de flibustiers, d'insulteurs à gages dans leur horrible besogne.

Ah ! belle France ! terre chérie ! Que tes héros sublimes sortent de leurs tombeaux, armés de verges de fer, pour châtier et repousser ces bêtes fauves dans leurs antres ! Nous, t'accabler t'oublier, te faire d'amers reproches pendant que tu souffres ! O Patrie ! nous lècherons plutôt les plaies hideuses que te font tes ennemis et les Judas !

Notre patriotisme nous fait un devoir de mépriser de semblables parias sans foi et sans patrie.

Tu seras toujours pour nous l'idéale souveraine, la grande esthétique et la gloire la plus pure de l'humanité !

Et maintenant, hommes des montagnes et des plaines gauloises, haut les fronts, face à l'orage. Ce sortilège ne saurait durer ; la France sortira de cet échaffaudage d'infâmies et de mensonges. Elle en sortira, vous dis-je, comme toujours, plus grande, plus glorieuse, et pure de toutes tares. Que chacun de nous s'écrie dès lors, devant l'ignoble insulteur :

A bas le masque, traître ! Vive la France ! Vive l'armée française !

Chapeau bas devant la mémoire des héros qui périrent au champ d'honneur en défendant notre drapeau !

Comme nous n'avons pas voulu faire une description technique de la Maison de Santé, il nous semble indispensable d'ajouter à notre article, résultat d'une simple visite, quelques mots

que nous empruntons à une description publiée dans le « Souvenir-Programme » à l'occasion de l'inauguration du Nouvel Hôpital Français.

Ces notes sont, croyons-nous, d'une importance capitale au point de vue de l'hygiène, du chauffage et du renouvellement de l'air qui règnent à l'état permanent dans les salles des patients et des convalescents.

« Notre cubage d'air s'élève de 1,600 à 1,800 pieds cubes » par lit, quantité bien supérieure à la moyenne généralement » requise ; mais nous avons, de plus, établi un système perfec- » tionné de chauffage et de ventilation d'autant plus satisfaisant » que nous pouvons le contrôler à notre guise.

» Les surfaces intérieures des murs sont à l'abri de tout » risque d'humidité, grâce à un revêtement de briques creuses » qui constitue un véritable manchon d'air et qui facilite » d'autant le chauffage.

» Outre les voies de ventilation naturelles que nous avons » conservées pour en profiter par le beau temps, nous avons » adopté un système perfectionné de chauffage et de ventilation » combinés.

» Le résultat est obtenu au moyen de ventilateurs méca- » niques qui donnent une ventilation forcée et qui sont, en » même temps, comme un système de chauffage indirect à la » vapeur, avec propulsion continue d'air, dont la température » s'élève en passant sur des surfaces de chauffe établies sous » forme de batteries, en différentes stations. L'air qui arrive aux » ventilateurs est filtré, et des registres spéciaux, établis dans » les murs, permettent, à tous moments, d'en modifier la tem- » pérature sans que pour cela le volume d'air affluent soit en » aucune façon diminué.

» Dans ces ingénieux appareils, une valve, mue par une » chaînette, ouvre l'un des tuyaux de l'air, en même temps » qu'elle ferme l'autre, de sorte que ce que l'on gagne en air » frais, par exemple, on le perd en air chaud, et vice versa. » Mais le volume total d'air affluent reste le même, condition » essentielle de tout système de ventilation bien compris.

» Les ventilateurs mécaniques sont au nombre de trois, » placés, l'un dans la cour du Sud, sous la galerie vitrée, et les » deux autres dans le rez-de-chaussée de chacun des principaux » pavillons. Le premier fournit l'air et la chaleur au pavillon » A. et J. Weill, sur 5me Avenue, et au pavillon des salles » d'opérations, ainsi qu'à celui de chirurgie, sur 6me Avenue. » Les deux autres desservent respectivement les grands pa- » villons et se partagent le pavillon d'administration.

» Le système de chauffage et ventilation a été calculé de » façon à permettre le renouvellement de l'air toutes les dix » minutes dans les salles d'opérations, toutes les quinze minutes » dans les pavillons des malades, et toutes les vingt minutes » dans le pavillon d'administration, avec une garantie de 70° de » chaleur en général et de 80° pour la salle d'opérations. L'air » ainsi fourni circulera avec une vélocité de 5 à 10 pieds par » seconde, produite par 130 à 150 révolutions du ventilateur à » la minute. »

CINQUIÈME PARTIE

La Ligue d'Henri IV

SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS

APRÈS des démarches faites par quelques Méridionaux influents, en vue de fonder une Société de Secours Mutuels parmi leurs compatriotes du Sud-Ouest de la France, qui forment la majorité de la colonie française de San Francisco, MM. Bergerot père et fils, les distingués docteurs L. Bazet et J. E. Artigues, MM. B. Sarthou, P. B. Bergès et J. Bayle jugèrent, d'un commun accord, qu'une convocation s'imposait pour assurer le succès de ces préliminaires.

M. Bergerot fils fut dès lors chargé de réunir les membres qui avaient déjà donné leur adhésion à la création de cette société de véritable confraternité. Cette convocation, appelée depuis la séance préparatoire, eut lieu le 5 janvier 1895, à 2 heures de l'après-midi au N° 320 de la rue Post.

L'opposition systématique que l'on fit dès le commencement à cette société, ne contribua à rien moins qu'à lui assurer un succès éclatant et une prospérité inattendue : tant il est vrai que plus l'on veut empêcher une chose logique et de droit commun à prendre son essor, on peut toujours être sûr qu'elle s'agitera davantage et triomphera par tous les moyens honorables pour arriver à ses fins. En effet, ce n'est qu'en l'attaquant qu'on lui donne de la force et un courage qui deviennent pour ainsi dire invincibles.

Il y a, à notre humble avis, toujours profit pour les pouvoirs et surtout pour les situations honorifiques, à accorder à

chacun un maximun d'égalité qui donne à tout individu l'opportunité de se produire.

Dès le 3 février suivant, l'organisation de la société était achevée, de nombreux adhérents étaient venus se ranger sous sa bannière et elle était devenue spontanément une autorité d'autant plus remarquable que ses facétieux adversaires continuaient à la ridiculiser. (1)

A la réunion préparatoire, c'est au milieu des applaudissements des soixante membres présents que M. P. A. Bergerot fit brièvement l'explication du but de la réunion. Le premier bureau provisoire fut alors composé par acclamation comme il suit :

MM. L. Bazet, Président ; P. B. Bergès, 1er Vice Président; J. Bayle, 2e Vice-Président, et P. A. Bergerot, Secrétaire.

L'enthousiasme fut porté à son comble quand M. B. Sarthou prit la parole et dit : « Notre société sera avant tout et exclusi-

(1) Une Explication Nécessaire. — Il est du devoir de l'historien d'ouvrir un paragraphe à propos d'un titre qui semble paradoxal et qui a donné lieu à tant de critiques. La signification du mot *Ligue* est : union dans une lutte commune pour ou contre quelque but défini. En politique, objectent quelques-uns, Henri IV représente le parti des Bourbons. Sans doute, mais on voudra bien permettre à l'observateur sincère, qui s'est efforcé d'éclaircir un peu ces confusions, d'apporter ici ce qu'il sait être l'expression de la vérité. Nous le répétons, si l'historiographe peut avoir une opinion personnelle, l'histoire ne saurait en avoir.

Des hommes, généralement réputés comme sérieux, ont, de tout temps, exagéré le prétendu mal qui a eu le don de troubler leur douce quiétude. Lorsqu'il s'agit de définir un mal, ils ne fouillent pas toujours assez profondément pour en définir les causes. Mais, par contre, lorsqu'ils en viennent à chercher le remède, ils s'égarent souvent au-delà des limites du possible.

Cela est arrivé, notamment, pour le titre de la Société qui nous occupe. On a répondu à des arguments erronés par d'autres arguments non moins inconséquents. Voici l'explication donnée par le Président actuel de la Ligue, M. P. A. Bergerot, et que nous considérons comme la plus simple, la plus concise, et, partant, comme la plus vraie que l'on puisse imprimer :

— Les Béarnais qui ont choisi ce titre n'ont pas songé un seul instant aux conséquences qu'il pourrait avoir, ni à la cause politique qu'il

vement française, bienfaisante, protectrice et fraternelle. Nous écarterons de nous toute question politique ou tout autre tripotage. » Puis M. P. A. Bergerot, dans une brillante allocution, propose un titre aimé et respecté de tout Béarnais : La Ligue d'Henri IV. En effet, pouvait-on choisir un titre plus libéral, plus légendaire, plus civil et enfin plus gaulois que celui-ci ?

M. Auguste Bergès demande à l'honorable Président de former un comité qui aurait pour mission de rédiger et d'organiser le plan général et les statuts de la nouvelle Société. Sont nommés : MM. P B. Bergès, J. Bayle, A. Bergez, P A. Bergerot, B. Sarthou, Dr J. E. Artigues, J. B Lacaze, J. S. Godeau, J. Tauzy, J A. Bergerot et A. Miqueu.

« Si la Ligue d'Henri IV n'existait pas, nous disent les Béarnais, il faudrait l'inventer, pour assurer l'aisance et l'indépendance des nôtres si arbitrairement exploités par quelques « mentors » injustes et égoïstes. »

---

représente. Ils n'ont songé qu'à glorifier la mémoire si pure de celui qui fut le héros béarnais avant de devenir le héros national.

Cette société sincèrement démocratique, fondée par des républicains éprouvés, des travailleurs modestes, sans doute, mais honnêtes à coup sûr, et qui représentent, quoi qu'on dise, la moyenne de la population du Sud-Ouest de la France, a choisi un titre de noblesse pour une œuvre exclusivement bienfaisante et patriotique.

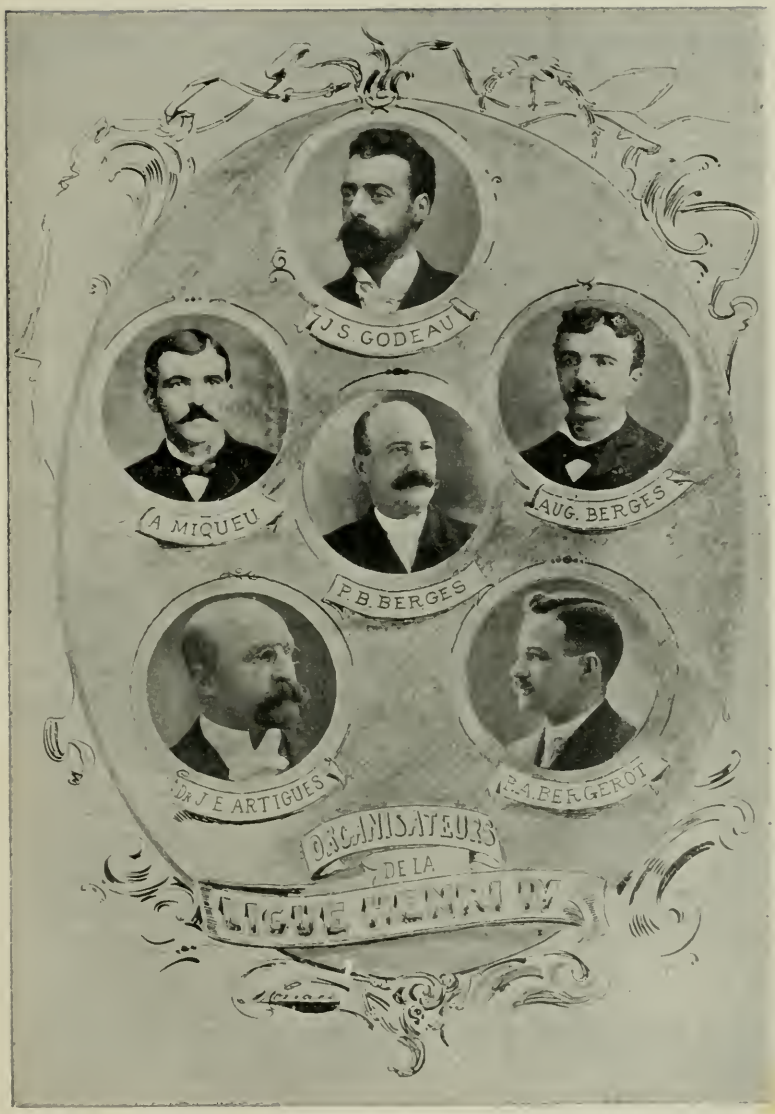
Seuls, ceux qui ont craint pour leurs intérêts pécuniaires ont boudé à la Ligue après y avoir pleinement adhéré, et ce n'est certes pas le plus honnête et le plus glorieux de leurs actes.

Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, les Méridionaux du Sud-Ouest sont les Français des Français. Ils sont tous frères, frères des mêmes montagnes, des mêmes chaumières, de la même race et des mêmes traditions, et c'est là quelque chose de mystérieux qui ne s'explique pas, un lien qui résiste d'autant plus fort que l'on s'acharne à vouloir le délier Mais, comme dit le poète :

Ame moun village mei que toun village,
Ame ma Provençe mei que ta prouvinçe,
Ame la France mei que tout !

(J'aime mon village plus que ton village, j'aime ma Provence plus que ta province, j'aime la France plus que tout.

J. B. LACAZE
J. TAUZY
J. A. BERGEROT
Dr. L. BAZET
B. SARTHOU
ORGANISATEURS
DE LA
LIGUE HENRI IV


J. S. GODEAU
A. MIQUEU
AUG. BERGES
P. B. BERGES
Dr J. E. ARTIGUES
E. A. BERGEROT
ORGANISATEURS
DE LA
LIGUE MENTALE

Il a fallu, pour fonder cette admirable institution, contre laquelle, depuis trois années, s'acharnent en vain les attaques les plus odieuses et les plus ridicules, il a fallu, disons-nous, l'accord de tout un peuple de travailleurs dans quelques hommes d'une énergie et d'une ténacité remarquables : les fondateurs estimés de cette vaillante société.

Une récompense éclatante ne tardera pas à leur être acquise, si elle ne l'est déjà, car l'œuvre marche aujourd'hui la tête haute, avec une énergie, un courage et un vouloir extraordinaires.

Oui, ces hommes qui ont, pour ainsi dire, posé la première pierre de l'édifice merveilleux dont les Méridionaux se font à juste titre une gloire, sont fiers de leur œuvre et sont pleinement récompensés par les résultats déjà obtenus : secours nombreux distribués et reçus sans humiliation, nouvelles victoires remportées quotidiennement sur les vicissitudes de la vie humaine, loin de la patrie absente.

Quand on s'entr'aide, les épreuves de la vie, loin de nous désunir, nous rapprochent les uns des autres. On vieillit ensemble, serrés par des nœuds toujours plus étroits, dont le temps ne peut changer ni le caractère ni la force. On partage, à peu de chose près, les mêmes principes, les mêmes espoirs, les mêmes amitiés, sans pour cela se calquer les uns sur les autres, et, quand sonne l'heure du repos, on n'a pas à craindre de manquer des premières nécessités de la vie.

On dit communément : « De pareilles félicités sont rares ! » Oui, sans doute, et précisément parce que les hommes ne veulent guère se donner la peine de s'entendre réciproquement

Espérons que les temps ne sont pas éloignés où tout Français digne de ce nom, sans distinction de province, d'opinion ou de classe, trouvera dans le sein de cette Société jeune, mais remplie de bonne volonté et d'espoir, toutes les ressources pécuniaires et morales indispensables sur une terre étrangère : travail, abri, protection, secours, éducation, distractions honnêtes et exercices vivifiants.

Qu'importe après tout qu'une société nouvelle ait à essuyer les injures et les critiques de quelques jaloux ? Ne doit-elle

pas s'y attendre ? On ne jalouse pas, que nous sachions, les malheureux. Du reste les beugleries ou la gangrène de l'argent n'ont-ils pas été de tout temps le lot du fat et les armes des vaniteux incorrigibles ?

« Nous pourrons toujours être fiers, disent les Méridionaux, puisqu'il reste démontré que de notre côté se trouvaient la vérité, l'abnégation, le droit — même étouffé quelquefois dans un véritable guet-apens. »

Ne faut-il pas remercier nos compatriotes de nous rappeler et de nous prouver que l'abnégation n'est pas encore une vertu éteinte ?

Le mot représente encore une âme. Les prôneurs à outrance, les pseudo-philanthropes ont beau s'évertuer à ne démontrer que le côté faux des intentions de leurs concurrents ; ils prêchent et s'ébattent dans le vide.

L'exemple de la Ligue d'Henri IV est plus fort que les critiques. On la voit de plus en plus virile et capable d'élever les âmes au-dessus des rivalités de personnes ou de partis, et de suggérer le dévouement le plus sincère. Toutefois, il faut cependant se mettre en mesure d'assurer à une société, outre le succès et les bienfaits, l'honneur qui lui est dû. Dans ce cas, il faut qu'elle soit persévérante et éclairée ; il faut qu'elle veille pour ne pas se laisser surprendre ni affaiblir. Il faut persuader à chacun de ses membres que son intérêt personnel est intimement lié à la prospérité de la société dont il fait partie.

Certes, nous ne conseillerons jamais à ses membres de se servir d'armes indignes ; ce serait nous déshonorer nous-mêmes en déshonorant la colonie tout entière ; et malgré le mauvais exemple de leurs adversaires qui les accusent publiquement de toutes les intrigues, en se servant du mensonge et souvent de la calomnie, dans la moindre des dissensions. Nous conseillons à ses adhérents d'être calmes, de ne commettre aucune de ces imprudences, de ne jamais s'abandonner à aucune défaillance ni à aucune discussion irrémédiable ; car il ne faut pas perdre de vue que de nos dissensions et de nos malentendus vient notre faiblesse dans ce pays.

Si nous voulons une colonie florissante, forte, qui s'impose

dans notre pays d'adoption, n'est-il pas nécessaire et logique que chacun lui fasse un sacrifice, le sacrifice honorable que la raison toujours demande ou conseille à la passion et à l'amour-propre ? L'égoïsme, la vanité, la passion aveuglent, poussent à l'intransigeance, et, par suite, à la dissolution de l'unité et de la solidarité d'une colonie. Nous vous demandons, chers lecteurs et compatriotes — à tous sans exception — de vous inspirer du respect et de l'amour de la patrie, si loin de nous. O France ! empire de l'esprit et du beau, maîtresse enchanteresse et sublime, berceau des lettres et de la vérité, France ! tes enfants te saluent !

Rappelons-nous toujours que bien souvent la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux arts et de ta science merveilleuse. C'est toi qui fécondas les héros les plus grands de la pensée, qui deviennent encore le prisme de l'Univers ; toutes tes merveilles s'y réfléchissent, s'y divisent, s'y recomposent : beauté suprême, triomphe du génie, qui découvrent dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

Enfants de France, répétons-nous, n'oubliez jamais d'invoquer l'image de votre patrie, qui sera toujours votre meilleure conseillère dans les épreuves que nous apporte notre existence ici-bas : elle inspire l'homogénéité, l'association d'une œuvre commune, et les conciliations équitables ; ou, si la lutte éclate et les divergences d'opinions apparaissent, la possession de soi et le droit des autres qui doivent toujours être observés.

Succomber aux conseils des ressentiments est toujours une faute très grave.

« Le mot « impossible » n'est pas français » disait le Petit Caporal. Il l'est moins ici que partout ailleurs. Certes, nous le reconnaissons, l'épreuve sera difficile, mais non pas impossible. Si les Français sont les plus nerveux, les plus fébriles, les plus mobiles, les plus impatients, les plus fugaces des hommes, de ces étranges dilettantes et de ces honnêtes travailleurs, nous reconnaissons du moins les vertus réelles, très profondes. Nous savons qu'on en fait ce qu'on veut avec une bonne parole, et en les prenant moins encore par l'intérêt que par l'amour

propre, il suffit de leur faire entendre tout ce que contiennent ces seuls mots : le devoir et la raison. L'association est un devoir, et des plus grands ; c'est l'œuvre durable et profitable par excellence, et qui relève l'homme à ses propres yeux.

Les organisateurs de la « Ligue d'Henri IV » ont naturellement profité des avantages extraordinaires que donne la grande République du Nord à la liberté d'association pratiquée avec plus de succès et plus d'enthousiasme que dans aucun pays du monde.

Basée comme l'est la Ligue d'Henri IV, sur un système de mutualité absolue ; exclusivement destinée à protéger les personnes honorables qui vivent uniquement de leur travail ; elle a un pouvoir qui augmente avec le nombre de ses membres ; qui résistent à des ennemis tout intellectuels et combattent en commun le charlatanisme et le despotisme.

De même qu'ils deviennent indispensables pour donner à une fête nationale, ou même un simple pique-nique, plus d'éclat, plus de splendeur et plus de régularité à la fête.

L'association, enfin, apporte forcément la raison, la foi, la charité, la science, la confiance et l'intérêt commun, c'est-à-dire tout ce qui rapproche les hommes et leur apprend à s'aimer et à s'entr'aider mutuellement. Elle est le ciment des sociétés; sans elle la force brutale et l'argent deviennent la loi du monde ; avec elle, cette loi c'est la justice et la liberté envers tous.

Qu'on nous permette, pour terminer de citer à titre de renseignements, le dernier discours prononcé par M. P. A. Bergerot, l'honorable Président de la Ligue d'Henri IV, à l'occasion du banquet annuel donné par cette société, le 20 mars 1898, et auquel se trouvaient réunis plus de quatre cents de nos compatriotes :

« Nous célébrons ce soir le 3e anniversaire de la fondation » de la Ligue d'Henri IV. Au commencement de l'exercice » écoulé, notre Société se trouvait dans une situation très floris- » sante à tous les points de vue. Le compte-rendu annuel des » opérations du Conseil sortant constate que notre capital s'est » accru de plus de $3 000 — soit plus de quinze mille francs —

» dans l'espace de douze mois et que le nombre des membres de » la Société a atteint le chiffre phénoménal de 512 au 1er mars » 1898. Ce résultat si flatteur indique d'une façon incontestable » que la Société suit une marche progressive et ascendante que » rien ne saurait plus arrêter maintenant, et qui doit être pour » nous tous un sujet de satisfaction bien légitime.

» Avec un capital de plus de quarante mille francs en banque, » à la fin de la troisième année de notre existence, et un appoint de » 512 membres dévoués, nous pouvons envisager l'avenir sans » aucune crainte. Le bien que nous faisons à nos frères malades » tous les jours ; les misères que nous soulageons et les malheurs » que nous adoucissons sans humiliation pour ceux qui sont » l'objet de notre générosité et sans ostentation de notre part, » sont un gage bien précieux que notre œuvre de mutualité a sa » raison d'être, et qu'elle ne périclitera jamais tant que nous » garderons dans nos cœurs le culte des principes de solidarité » qui en sont la base fondamentale.

» Mais malgré les progrès notables que nous avons réalisés, » il ne faut pas perdre de vue que nous avons à peine ébauché » le programme que nous nous sommes proposé. Il est de toute » rigueur que nous redoublions encore d'efforts, que nous con- » centrions toute notre énergie, afin d'augmenter, par tous les » moyens honnêtes et légitimes, notre force numérique aussi » bien que notre importance morale. La tâche qui nous reste à » remplir est peut-être d'une exécution aussi difficile qu'auda- » cieuse, mais, pour nous qui avons su jusqu'ici vaincre toutes » les oppositions et surmonter tous les obstacles, elle n'est pas » de nature à abattre notre courage ni à affaiblir notre résolu- » tion. Nous vivons dans un pays et dans un milieu où le mot » " impossible " est tombé en désuétude et où les mots " par- » venir " et " réussir " sont à l'ordre du jour.

» Notre œuvre est non seulement une œuvre de bienfaisance » mutuelle mais encore une œuvre de propagande française dont » le succès rejaillira sur la colonie française de San Francisco, » sur le nom de la France et sur tout ce qui est français. Quand » nos ressources et nos moyens nous le permettront, nous serons » peut-être à même un jour, avec la coopération des autres so

» ciétés françaises, d'acheter un immeuble dans une localité cen-
» trale et d'y construire un bel édifice, où nous pourrons avoir
» une grande salle de spectacle et de bal, un gymnase et des
» salles de réunion pour nos sociétés françaises. Nous pourrons
» y installer ce qui manque encore dans notre colonie, un cercle
» véritablement et exclusivement français, et y établir des cours
» de français et d'anglais pour nos sociétaires et pour leurs en-
» fants. Il nous faudra aussi une banque pour recueillir les
» épargnes de nos adhérents ou pour faciliter le placement de
» leurs capitaux. C'est là peut-être un rêve un peu ambitieux,
» mais si chacun veut y mettre un peu de bonne volonté et faire
» les sacrifices de temps et d'argent que nécessite une si belle
» entreprise, et y porter le même dévouement et le même désin-
» téressement dont nous avons fait preuve jusqu'ici, j'ai la cer-
» titude que nous pourrons réaliser tous nos projets, pour si har-
» dis qu'ils puissent paraître aujourd'hui.

» En attendant l'aurore de ce jour où nous verrons nos ef-
» forts et notre persévérance couronnés par le succès, serrons
» bien nos rangs chaque fois que l'occasion l'exigera. Sachons
» toujours faire abnégation de nos intérêts personnels afin de
» pouvoir nous aider, nous secourir, nous soutenir mutuelle-
» ment en tout ce qui sera bon, beau et grand, et en nous mon-
» trant partout dignes de notre société et dignes de nous-
» mêmes. »

Le Dr Louis Bazet, médecin-chirurgien attitré de la Ligue d'Henri IV, est né à Pau le 14 octobre 1848. Issu d'une vieille famille béarnaise établie en cette ville depuis plusieurs générations, il en a conservé les qualités et la physionomie si caractéristiques.

Ses débuts furent un travail opiniâtre joint à une ténacité à toute épreuve. C'est le travailleur par excellence, et il préfère ce titre à tout autre.

Seul, sans autres ressources que son labeur et son énergie, il dut subvenir aux frais de son éducation médicale à la Faculté de Jefferson, et ses efforts furent couronnés de succès en 1876, époque à laquelle il fut reçu docteur.

Mais, pour bien posséder son art, le jeune praticien comprit qu'il devait se rendre en Europe et assister aux cliniques des maîtres modernes. Il s'y rendit, en effet, à plusieurs reprises, et

M. le Dr Louis Bazet

donna maintes fois, à son retour en Amérique, des preuves d'une habileté acquise à la bonne source. Comme toutes les natures franches et loyales, il ne transige jamais avec l'honneur

et a horreur des situations équivoques. Nommé à plusieurs reprises chirurgien-en-chef de l'Hôpital Français, le Dr Bazet est très populaire à San Francisco et il occupe, depuis plusieurs années, la chaire professorale de chirurgie génito-urinaire au « Polyclinic » de San Francisco, dont il est du reste le distingué Président. Ajoutons que notre compatriote vient d'être tout récemment l'objet d'une distinction des plus flatteuses pour notre colonie, en étant choisi, parmi nombre d'éminents concurrents, pour remplir les importantes fonctions de membre du Bureau Sanitaire de l'État de Californie et de sa métropole.

M. le Dr Joseph E. Artigues

Le Dr. Joseph E. Artigues, médecin attitré de la Ligue Henri IV, est né à San Francisco, le 19 juin 1863.

Il a hérité de sa mère les précieuses qualités qui caractérisent la magnifique race basque : il en a la fière attitude, le profil superbe et la nature droite.

Élevé en France par sa mère, il fit ses premières études au Lycée de Tarbes, revint en Californie vers 1880, pour suivre les cours de la faculté de « Cooper College. »

Reçu docteur dès 1887, il devint, en 1888, interne à l'Hôpital Français, où il laissa, du reste, d'excellents souvenirs.

Nommé chef de chirurgie au Polyclinic de San Francisco, immédiatement après le chirurgien en chef, son ami, le Dr. L. Bazet, le Dr. Artigues conserva ce poste pendant cinq ans. Choisi par le maire de San Francisco comme Supervisor, en 1893 ; il s'acquitta de ces fonctions avec un zèle et une habileté qui lui attirèrent toutes les sympathies.

Adversaire de toute compromission politique, il inspire une grande confiance à tous ceux qui l'approchent.

La parfaite connaissance de son art, la maturité de son jugement, sa courtoisie chevaleresque, son extrême générosité, l'ont placé parmi les membres les plus respectés de la colonie française de San Francisco.

Le Président Honoraire de la vaillante société La Ligue d'Henri IV, M. P. B. Bergès, est né à Ojeu. C'est une des physionomies les plus populaires en même temps que des plus marquantes de notre colonie.

Notre cadre ne nous permet pas de détailler toutes les péripéties par lesquelles passa notre honorable compatriote pour arriver à la haute position commerciale qu'il occupe aujourd'hui.

Qu'il nous suffise de dire que M. P. B. Bergès est fils de ses œuvres. Il débarqua en Californie en 1855, après un voyage des plus mouvementés sur l'Océan, lequel ne dura pas moins de neuf mois.

Tour-à-tour mineur, jardinier, fleuriste, restaurateur, vigneron, et enfin négociant en vins, il dirige habilement ce com-

merce depuis plusieurs années, ne pouvant se déterminer à rester oisif. Homme d'expérience et de bon conseil, généreux, sincèrement patriote, il est recherché de tous les Français sans exception, et il est fort considéré parmi nos hôtes pour son commerce agréable, son aménité toute française.

M. Jean Bayle, le Président d'Honneur de la Ligue d'Henri IV, est né à Laroin, près de Pau, (Basses-Pyrénées), le 28 août 1841. « Je suis Béarnais, nous dit-il, fils de Béarnais, et mes enfants seront, comme moi, élevés dans l'amour du travail et de la patrie ».

Débarqué à San Francisco le 28 novembre 1863, léger d'argent, mais riche d'espérance et de bonne volonté, il se mit au travail avec ardeur, pendant de longs jours, passant même une partie des nuits. Aussi le succès a couronné ses efforts, et notre compatriote, très considéré en Californie, est un des représentants les plus autorisés de l'industrie californienne. Cela ne l'empêche nullement d'être modeste, excessivement serviable, toujours et exclusivement travailleur, car il lui est impossible de rester oisif. Il porte gaillardement ses 56 ans, et sa physionomie épanouie, haute en couleur, révèle un cœur de vingt ans.

L'honorable Président de la jeune et prospère Ligue d'Henri IV, M. P. Alexandre Bergerot, est né à San Francisco, le 5 février 1867, de parents originaires des environs d'Oloron-Ste-Marie, (Basses-Pyrénées.)

C'est un des jeunes avocats d'avenir du Barreau Californien.

Il commença ses études classiques dans les écoles publiques et les acheva à l'Université de l'État. Mais, sous l'inspiration de son père, il se rendit à Pau, où il subit avec succès, en 1889, les épreuves du baccalauréat-ès-lettres.

M. Bergerot prend une part active dans la politique américaine. Fervent républicain, il représente, au moment où nous écrivons ces lignes, sa circonscription électorale auprès du Comité Central Républicain de l'État de Californie.

Dialecticien remarquable, il est doué d'une éloquence persuasive, et, quoique fort jeune, il est considéré comme un des membres influents de la colonie française à San Francisco.

Son esprit conciliant, son énergie, son génie organisateur, et son titre de descendant de Béarnais, l'ont fait choisir comme le champion autorisé de la Ligue d'Henri IV, qui lui doit certainement une bonne part de ses succès et de son importance toujours croissante.

SIXIÈME PARTIE

Le Consulat de France

M. Alexandre-Laurence de LALANDE, notre consul, qui vient de se rendre à son nouveau poste de Naples, a exercé les fonctions de consul à San Francisco à partir du 16 octobre 1892, consul de première classe en 1894, et chevalier de la Légion d'Honneur le 31 décembre 1895.

Il emporte la sympathie de bon nombre de nos compatriotes, mais le respect de la vérité nous contraint d'ajouter que quelques-uns lui reprochaient d'abandonner trop facilement l'intérêt de tous pour épouser les vues ambitieuses d'un certain clan. Quoi qu'il en soit, M. de Lalande, avec sa grande facilité de plaire, son instruction et sa parole persuasive, n'eût pas eu beaucoup à faire pour devenir très populaire à San Francisco. Conférencier distingué et causeur charmant, il inaugura la série de conférences qui continue à avoir lieu dans le local de la Bibliothèque Française sous les auspices de la Ligue Nationale.

M. J. Paul Antoine, le chancelier actuel, qui remplit les fonctions de gérant du consulat de France à San Francisco depuis le 1er septembre dernier, est né le 26 mai 1865.

Sa physionomie sympathique, son esprit conciliant et sa haute intelligence lui ont déjà acquis l'estime de tous nos compatriotes sans exception.

M. Antoine est une vieille connaissance pour notre colonie en cette ville : on sait qu'il a rempli ici les fonctions de chancelier de 1888 à 1892. Nommé, à cette époque, chancelier de 2me classe à Singapoore, il devint gérant du consulat de cette

ville, le 31 juillet 1894, poste qu'il occupa jusqu'à sa promotion comme chancelier de 1re classe au consulat de San Francisco, le 5 juin 1897.

Nous ne saurions, dans le cadre infiniment restreint dont nous disposons ici, nous étendre longuement sur les représentants officiels de la France à San Francisco. Nous en donnons plus loin une liste sommaire.

M. Guy, négociant, exerça le premier les fonctions d'agent consulaire à San Francisco — alors « Yerba Buena » — depuis 1843 jusqu'au jour où M. le comte Dillon, Anglais d'origine, fut nommé consul de France, le 22 juillet 1850.

La gravure que nous avons reproduite à la page 248 donne une représentation assez exacte de la maison occupée en 1851 par M. Dillon et située à l'angle des rues Mason et Jackson.

Précédemment, le consul de France, n'ayant pu trouver un local convenable en ville, dut s'installer provisoirement à bord d'un navire français ancré dans la baie.

Les événements d'alors rendirent très important le poste de consul de France ; aussi le comte Patrice Dillon se fit remarquer en maintes circonstances par la sagesse de ses vues et la maturité de son jugement.

Voici la liste de ses successeurs à partir de 1855 :

Frédéric Gautier, de 1855 à 1863. — Charles de Cazotte, de 1863 à 1869. — Edmond Breuil, de 1869 à 1875 — Antoine Forest, de 1875 à 1880. — A. Vauvert de Méan, de 1880 à 1884. — Edmond Carrey, de 1884 à 1891. — Gustave Delongraye, de 1891 à 1892. — Laurence de Lalande, de 1892 à 1898. — Denis de Tobriand, de 1898 à —

Il nous semble que pour clore cette liste des consuls consuls de France en Californie, notre devoir est d'apporter ici les appréciations générales recueillies autour de nous sur les représentants officiels de notre pays. On sait qu'il est de mode parmi les Français de dire du mal des fonctionnaires en général et des représentants directs des pouvoirs en particulier.

Nos colonies ne sont pas florissantes ? Demandez aux fonctionnaires. Les Français se chamaillent entre eux ? Demandez aux fonctionnaires.

Ces malheureux sont généralement les premiers et les derniers accusés. Comme nous l'avons déjà dit, il y a quelquefois du vrai dans ces attaques. Mais quant à venir affirmer que si la France ne prospère plus, c'est à eux qu'elle le doit c'est une puérilité, c'est une injustice. Du reste, le Français a fait le fonctionnaire tel qu'il est, c'est-à-dire immuable derrière le secret professionnel ; il laisse passer le flot d'indignation L'attaque est-elle trop violente, il sourit, hausse les épaules et dit : « Je leur revaudrai tout cela à la première occasion. » Et Dieu sait si les occasions se présentent !

Un fonctionnaire, ne relevant que de ses chefs, se moque un peu du qu'en dira-t-on. Ce qui le distingue, c'est une tranquillité d'esprit parfaite, due à l'absence de tous soucis autres que ceux, fort légitimes d'ailleurs, de l'avancement. Il sait la veille ce qu'il fera le lendemain, et le surlendemain ressemblera au lendemain ; c'est ce que, malgré leurs apparences tapageuses tous les Français demandent. Car vous savez que le Français, en dépit de ses révolutions, qui furent nombreuses, est extraordinairement enclin à la tranquillité. Il parle de liberté, il en parle même de trop : il est capable de se faire casser la tête pour elle, et quand il l'a, cette liberté chérie, il se hâte de l'enfouir sous les paperasses et les préjugés.

Le modèle des Français, c'est le fonctionnaire. Il est l'expression même de la race depuis les Gaulois. Le représentant de la France à l'étranger, toujours très insuffisamment occupé, doit pouvoir trouver en soi un aliment. Seul dans son poste, il ne faut point qu'il s'ennuie, parce qu'il deviendra grincheux, maniaque, atrabilaire ; de là les résultats déplorables que nous avons pu constater dans cette colonie.

D'autre part, ne songer qu'à soi-même, ou adopter un parti, un clan à l'étranger, est pour le représentant d'un pays un abîme qui le subjuguera. Pour garder une impartialité noble et patriotique, il ne faut avoir devant les yeux qu'une seule image au fond de l'âme, qu'une seule passion : l'amour de la patrie.

Or, la patrie ne peut reconnaître aucun parti, aucune divergence d'opinion : elle abhorre les luttes fratricides elle les

condamne. Si la diplomatie ne peut lui éviter cette suprême douleur, elle devient inutile. C'est pourquoi des hommes comblés d'honneurs tombent un jour sous le mépris de leurs concitoyens. Le diplomate ne doit jamais pencher ni pour l'un ni pour l'autre des partis qui divisent une colonie ; s'il le fait, il mérite d'être rappelé par son gouvernement.

Si vous payez un individu, c'est apparemment pour que cet individu travaille et marche d'accord avec vous. S'il s'oppose à vos intérêts, il ne prend plus leur défense. Dès lors, vous le renvoyez. Au fond, nous savons bien que les foules s'égarent, qu'elles attachent de l'importance là où il n'y en a point ; qu'elles feraient beaucoup mieux de protester contre l'envoi d'un intrigant incapable de satisfaire l'intérêt des masses.

Mais que voulez-vous, pour ces hautes fonctions, le gouvernement choisit un homme d'après ses états de service, et non d'après ses aptitudes. De là vient toute la faute. La Californie est un pays exclusivement industriel et commerçant. Pourquoi nous envoie-t-on un jeune beau de salon, un enfileur de mots, ou un jongleur d'adjectifs ?

Mais, hélas ! la foule considèrera toujours le brillant costume du fonctionnaire, admirera ses décorations, mais sera muette de son idée de derrière la tête.

En France, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, commerce, industrie, agriculture, demeurent besognes inférieures, comme au temps de la noblesse. Dans une famille, le négociant est toujours « le moins capable », celui qui a mal tourné. On en a presque honte.

Conversation courante :

— Eh bien, cher ami, que font tes enfants ?

— Le premier est nommé consul à X...

— C'est un joli début...

— Et le second ?

Le père, avec une nuance de respect :

— Le second, mon cher, est secrétaire d'ambassade.....

— Et le troisième ?

— Ne m'en parlez pas, de celui-là. Il s'est mis dans le commerce.

— Dans le commerce ? Quelle chute ! Avec des aînés si distingués ! Ah ! les enfants ne vous donnent pas tous la même satisfaction !

Et voilà notre rouage social !

C'est pourquoi il y a encore fort à faire pour avoir des représentants officiels exemplaires.

Espérons que notre nouveau consul saura le comprendre. Aux États-Unis, « calicot », « marchand de vins », « restaurateur », « laitier », « blanchisseur » ne constituent pas une injure ; nous demandons à nos représentants officiels de ne jamais l'oublier.

Le jour où ces messieurs auront réhabilité le travail producteur en lui accordant le respect qui lui est dû, c'est-à-dire la première place, ce jour-là le représentant de la France sera le plus aimé et le plus respecté des fonctionnaires, et nous le désirons sincèrement.

Il nous semble qu'il est de notre devoir, avant de terminer ce chapitre, de recommander à tous nos compatriotes de prendre une attitude digne et respectueuse avec les représentants officiels de notre patrie ; de ne pas se présenter au consulat, qui est la maison de la France, le cœur et l'esprit bourrés de préjugés et d'appréhensions puériles, de ne jamais perdre de vue les efforts inouïs de patience et d'indulgence dont le personnel d'un consulat doit s'armer du matin au soir pour recevoir quelquefois les inepties les plus extraordinaires, les plaintes amères et souvent, hélas ! injustes de nos nationaux ; ajoutez à cela les misères nombreuses qui assaillent sans discontinuer les bureaux du consulat, et vous comprendrez combien ce poste, sous des apparences aisées, est difficile à remplir pour satisfaire la généralité.

Ah ! il n'est pas toujours plaisant de promener constamment ses ennuis à travers les ambassades et les consulats, dont les brillants exils, enviés de ceux-là seuls qui ne les connaissent pas, et dont les splendeurs factices et les joies extérieures n'ont d'autre but que de cacher le vide affreux des âmes.

Jusqu'à ce que l'heure de la retraite sonne, on a blanchi sous le harnais, si l'on n'est pas emporté bien souvent, hélas !

à la fleur de l'âge, par quelque épidémie exotique, qui, si elle ne vous anéantit pas, laisse néanmoins des traces douloureuses et ineffaçables de son passage !

Telle est, en réalité, cette carrière où, dès l'abord, tout semble n'être qu'espérance et honneurs, et dont il ne subsiste généralement que d'amers souvenirs, — triste conséquence, loi fatale de la destinée diplomatique !

SEPTIÈME PARTIE

Les Sociétés Françaises

(SUITE)

LA LIGUE NATIONALE FRANÇAISE

Faire la synthèse de la Ligue Nationale serait la matière de dix pages de notre livre. Nous nous contenterons de citer quelques passages de l'ouvrage de M. Daneil Lévy :

L'idée d'une Ligue de délivrance a germé en Californie, comme ailleurs, dans l'âme meurtrie des Alsaciens-Lorrains.

A San Francisco, c'est au centre même du comité central qu'elle prit naissance. M. Alex. Weill, vice-président et originaire de Phalsbourg, la formula en séance, vers la fin du mois de février 1871, dans les termes suivants ;

"Tout indique que nous marchons à la paix. A quelles conditions cette paix sera-t-elle signée ? C'est ce que personne ici, ne saurait dire; mais il est probable que nous aurons à payer une forte indemnité et que, de plus, nous devrons abandonner une partie de notre territoire. Dans ces conditions, je proposerais que le comité de la souscription nationale, au lieu de se dissoudre complètement, se transformât en un comité patriotique qui prendrait l'initiative d'une association à laquelle pourraient se rattacher tous les Français d'Amérique. Une pareille association, si elle est bien dirigée, pourrait, il me semble, faire beaucoup pour la régénération de notre malheureux pays."

La nouvelle Société, ainsi fondée, prend pour titre : "Ligue Nationale de la Délivrance", (aujourd'hui "Ligue Nationale Française"), pour mot de ralliement "Alsace-Lorraine" et adopte la devise du comité central de la souscription nationale : "Tout pour la Patrie !

Quant au but de l'association, il se trouve défini en ces termes :

Art. 1er. La Société a pour objet :

1o De resserrer les liens de la solidarité qui doivent unir entre eux tous les membres de la famille française, et d'entretenir les senti-

ments patriotiques indispensables au rétablissement de la grandeur nationale. Voici la composition du premier conseil définitif de la Ligue, élu le 18 septembre: Président, Alex. Weill, vice-présidents, G. Touchard et le Dr. Pigné-Dupuytren ; trésorier, Joseph Aron ; secrétaires, Marc de Kirwan et E. Marque. Membres du conseil : A. E. Lelièvre, Em. Raas, H. Hoffman, Joseph Godchaux, J. Pinet, David Cahn, Moïse Cerf, Michel Moritz, Florent Hoffer.

Dès la seconde année de l'existence de la Ligue, on a pu remarquer un certain attiédissement chez quelques-uns de ses membres. Était-ce un effet de la réaction qui ne manque jamais de succéder aux grandes effervescences populaires ? Une sorte de fatigue et d'affaissement moral après l'exaltation extraordinaire des esprits ? Toujours est-il qu'on ne pouvait mettre en question le patriotisme de la colonie. C'est sa foi qui allait s'affaiblissant. Ah ! ils sont rares ceux qui, épris d'un grand et généreux idéal, ont le caractère assez fortement trempé pour le poursuivre avec persévérance, en dépit des obstacles, des mécomptes et des déboires. La plupart des hommes ne s'attachent guère à des idées abstraites, si belles, si nobles qu'elles soient. Il leur faut comme attrait, comme mobile d'action, un intérêt immédiat et tangible qui frappe vivement les yeux, les cœurs ou les imaginations. Il leur faut aussi les excitations sans cesse renaissantes de la lutte pour rester sur la brèche. L'arme leur tombe souvent des mains devant l'apparence même de la paix....

Certains de nos compatriotes niaient l'utilité de la Ligue, parce que ses effets ne se faisaient sentir qu'à trois mille lieues de distance. D'autres, tout en reconnaissant les services qu'elle rendait, se plaignaient qu'elle ne fît rien dans l'intérêt de la colonie elle-même....

Le bureau actuel de la Ligue Nationale est ainsi composé :

Président Honoraire, M. Daniel Lévy. — Président, Em. Raas. — Vice-Présidents, A. Goustiaux, É. Marque. — Trésorier, A. Legallet. — Secrétaires, E. Godchaux, J. Lambla. — Membres du Comité : I. Cuenin, F. Lacoste, J. Ladagnous, J. M. Dupas, J. Jullien.

L'ALLIANCE FRANÇAISE

Cette branche californienne de « l'Alliance Française » de Paris, a été organisée à San Francisco en 1889, sous l'inspiration de M. Xavier Méfret et avec la collaboration de MM. J. Roth, Théobald Gay, A. Arnaud, Émile Marque, E. Legendre et Alfred Chaigneau.

Son but défini est la propagation de notre langue à l'étranger et dans nos colonies. Nous nous plaisons à signaler ici les brillants succès déjà remportés par le Comité local, puissamment aidé par M. Daniel Lévy, à l'intelligente activité desquels notre colonie est redevable de l'organisation de dix-sept cours de langue française régulièrement et assidûment suivis par la jeune génération franco-américaine. Le bureau actuel de cette institution si essentiellement méritoire est ainsi composé :

Président, J. Lambla. — Vice-Président, I. Cuenin. — Trésorier, Eugène Legallet. — Secrétaire des Archives, Théobald Gay. — Secrétaire des Finances, A. Bousquet. — Commissaires : J. Ladagnous, J.-M. Dupas, J. Bernou, J. Sondag, J. Auradou et A. Frehling (décédé).

SOCIÉTÉ DE BIENFAISANCE DES DAMES FRANÇAISES

Cette société, dont nous avons déjà fait mention au cours de notre ouvrage, a été instituée dans le but louable de venir en aide à nos compatriotes dans l'infortune ; elle a rendu et rend encore tous les jours d'inappréciables services.

Son bureau actuel est ainsi composé :

Présidente, Mme Sylvain Weill. — Vice-Présidente, Mme E. Chevassus — Trésorière, Mme E. Gallois. — Secrétaire, Mme E Verdier — Commissaires, Mmes B Zussman, Tauzy, Mlle Léa Meyer.

LA PARFAITE UNION, No. 17, D'A.·. M.·. L.·. et A.·.

fondée au mois de juin 1851, est la doyenne des sociétés françaises de San Francisco.

Son bureau actuel est ainsi composé :

Vén.·. M.·., Alexander K. Coney. — Premier Surveillant, A. Léon Auradou — Second Surveillant, O. M. Goldaracena — Trésorier, Armand Decourtieux — Secrétaire, Paul de St. Julien — Orateur, Dr. Joseph E. Artigues — Maréchal, Eugène Robinet — Premier Diacre, Clorandin F. Andrieu — Second Diacre, Isidore Lipman — Maîtres des Cérémonies, T. Sehabiague, L. C. Bertin — Tuileur, Frédéric Lagrange — Ex-

Vénérables, F. P. Masson, D. G. Lucien, E. Raas, D. Lévy, A Goustiaux, E. Meyer, V Gardet, J Ladagnoux, J M Dupas, C. Ashton.

GROVE PERSÉVÉRANCE, No. 10, A. O. U. D.

Le Grove Persévérance, No. 10, de l'Ordre des Druides, compte parmi les plus anciennes sociétés françaises de San Francisco. Il subvient non-seulement aux frais que peuvent lui occasionner les maladies ou les décès de ses membres, mais il s'est encore plusieurs fois distingué en participant aux souscriptions publiques dignes d'intérêt

Son bureau actuel est ainsi composé :

P. A. Jr, Ch. Pauchon, — N. A., P. Allemand. — V. A., J. Merienne. — Secrétaire des Archives, S. Pidancet. — Secrétaire des Finances, L. Chassagne. — Trésorier, G. Lamarque. — Conducteur, Auguste Martin. — Gardien Intérieur, F. Fau. — Gardien Extérieur, J. Robin.

LOGE FRANCO-AMÉRICAINE, No 207, I. O. O. F.

Fondée en 1872, la « Loge Franco-Américaine » est affiliée à l'Ordre des Odd Fellows, un des plus nombreux et des plus influents qui existe aux États-Unis. Elle a rendu de très grands services tant en resserrant les liens fraternels qui unissent tous ses membres qu'en distribuant, à différentes occasions, de généreux secours.

Son bureau actuel est ainsi composé :

MM. P. Bigué, J. P. G. — P. Cames, N. G. — E. Blanquié, V. G. — A. Goustiaux, Sec. des Rec. — E. Thiele, Sec. des Finances. — J. Lambla, Trésorier. — E. Turpin, Surveillant. — T. Sehabiague, Conducteur. — J. B. Bernadou, Gardien Int. — L. Carraine, A. de D. du N. G. — A. Franquelain, A. de D. du N. G. — P. Bellegarde, A. de D. du V. G. — E. Louis, A. de G. du V. G. — S. Brun, A. de D. du Cond. — A. Albouze, A. de G. du Cond. — E. Daucher, Chapelain. — E. Robinet Administrateur.

TRIBU SÉMINOLE No. 54, Imp. O. R. M.

La « Tribu Séminole » No. 54 (Red Men) a été fondée

en Juillet 1883, et appartient à un Ordre très florissant qui compte déjà dans les États-Unis de nombreuses loges françaises. Sa devise, « Liberté, Amitié, Charité » dit trop bien son but pour qu'il nous soit nécessaire de faire mention ici des sommes importantes qu'elle a distribuées à ses membres malades ou qu'elle a dépensées pour les funérailles de ses adhérents.

Son bureau actuel est ainsi composé :

Sachem, J. Balcéra — Senior Sagamore, Al. Laplace — Junior Sagamore, T. Lacoste — Prophète, T. Capdevielle — Chef des Records, R. Lavigne — Gardien du Wampum, J. Loustalé — 1er Surveillant, L. C. Bertin — 2me Surveillant, A. Candau — Garde du Wigwam L. Dézert — Garde de la Forêt, A. Garraud — 1er Guerrier, C. Lalanne — Administrateurs, L. C Bertin, J Gardia, P Bellegarde.

COUR VICTOIRE No. 7811, A. O. F.

Cette société appartient à l'Ordre des Forestiers, un des plus anciens du monde, prétend-on. La loge française de cet Ordre a été fondée à San Francisco en 1891. Depuis cette époque la «Cour Victoire» a dépensé des sommes importantes pour frais de maladies et de funérailles de ses membres.

Le bureau actuel de la « Cour Victoire » est ainsi composé :

Chef Forestier, H. Ladarré — Sous-Chef Forestier, J. A Trouette — Trésorier, H. Darrimon — Secrétaire des Archives, E. Schmidt — Secrétaire des Finances, P. G. Borel —Garde Forestier Aîné, E. Flick — Garde Forestier Junior, P. Hondeville — Bedeau Aîné, J. Lasserre — Bedeau Junior, J. M Bareilles — Médecin, Dr. J. Masson.

LA LYRE FRANÇAISE

La société chorale la « Lyre Française » fut fondée en 1881 et définitivement organisée en 1882.

Ma « Lyre Française », qui a eu pour premier président M. V. Marchebout, a pour but d'entretenir et de développer le goût et la culture de la musique vocale. Elle donne des con-

certs, organise des soirées et n'a jamais marchandé son concours pour toutes les fêtes patriotiques ou de charité. Son bureau actuel est ainsi composé :

Président d'Honneur, Léon Godon — Président, François Lespoune — Vice-Président, Alex. Granger — Secrétaire, Edouard Bernadou — Trésorier, Justin Labarthe.

« LA GAULOISE »

La « Gauloise » fut fondée en 1889 comme société musicale et se transforma, en 1891, en Société de Secours Mutuels. Elle a pour but de payer à ses membres participants une indemnité pécuniaire en cas de maladie.

« L'Harmonie La Gauloise », sous la direction de M. Paul Théreux, a toujours prêté son concours à la plupart des fêtes françaises de San Francisco.

Le comité actuel de la Société est ainsi composé :

Président, M. Fuchs — 1er Vice-Président J. Auradou — 2me Vice-Président, J. Bouchet — Trésorier, E. Robinet — Secrétaire des Archives, A. Bousquet — Secrétaire des Finances, J. Vasselin — Comité des Finances, E. Rémond, président ; H. Fabrègue, M. V. Lacaze, J. Delorieux, C. Thiébaut.

« L'AMITIÉ »

« L'Amitié », société de secours mutuels de dames françaises, fondée il y a près de neuf ans, sous le nom de « Cercle Victoire No. 108 », était alors affiliée à l'Ordre des Forestiers. Au mois de juillet de l'année 1896, la société s'est séparée de cet Ordre, s'est constituée d'une façon tout indépendante et a pris le nom de « L'Amitié ».

La société a pour but de procurer à ses membres malades les soins du médecin, les médicaments ainsi qu'une indemnité pécuniaire.

Son bureau actuel est ainsi composé :

Ex-Présidente, Mme Victorine Landès — Présidente, Mme Pélagie Delsol — Vice-Présidente, Mme Marie Plégat — Secrétaire des Archives, Mlle Augusta Schmidt — Se-

crétaire des Finances, Mlle Marie Delsol — Trésorière, Mlle Joséphine Flick — Guide de Droite, Mme A. Guiot — Guide de Gauche, Mme F. Arrousez — Garde Intérieure, Mme. M. Traysac — Garde Extérieure, Mme Ianzi.

LE CERCLE FRANÇAIS

fondé en 1884, sur l'initiative de MM. J. Kahn et Ed. Godchaux, occupe aujourd'hui tout le premier étage de la magnifique construction connue sous le nom de Union Square Hall, et ses membres ont toujours tenu à honneur d'ouvrir ses salons à nos compatriotes marquants de passage à San Francisco.

Son Comité actuel est ainsi composé :

Président, M. Jacques Blum. — Vice-Président, A. Ruef. — Trésorier, Bernard Reiss. — Secrétaire, Émile Lévy. Directeurs : Lazare Klein, E. E. Kahn, E. A. Schmitt et Charles Simon.

SOCIÉTÉ CULINAIRE COSMOPOLITE DE SECOURS MUTUELS DE SAN FRANCISCO.

Malgré son titre, cette société, fondée en 1876, se compose presqu'exclusivement de cuisiniers français. C'est une des organisations françaises les plus prospères en cette ville.

Voici la composition de son bureau actuel :

Président, M. Léopold Ligon. — Secrétaire, Auguste Faure. — Vice-Secrétaire, Julien Thuellier. — Trésorier, Jules Fourquet. — Archiviste, Léon Largenté. — Directeurs, Léopold Ligon, Camille Roy, Paul Debauge.

L'UNION FRANÇAISE, D'OAKLAND

Président, Ernest Navellier — Vice-Président, Jean Adamina — Secrétaire, Charles Aumanet — Trésorier, Joseph Bernard — Gardien Intérieur, Léon Causse.

CLUB FRANCO AMÉRICAIN

Président, P. Boulin — Vice-Président, L. Lauray — Secrétaire, E. Boisson — Trésorier, J. Combatalade — Gardien Intérieur, B. Cassou — Administrateurs : E. Roux, J. Tieulié, D. Bertrand.

LES GAIS FORESTIERS

Cette association artistique, fondée le 1er mai dernier, est placée sous les auspices de la Cour Victoire et composée presque exclusivement de jeunes gens appartenant à l'Ordre des Forestiers. Depuis sa fondation, cette vaillante petite phalange a déjà donné plusieurs concerts très goûtés du public et qui permettent de lui prédire le plus brillant avenir.

Son bureau actuel est ainsi composé :

Président, M. A. Granger. — Vice-Président, M. Dupin. — Secrétaire, E. Schmidt. — Trésorier, Paul Delsol. — Commissaires : H. Ladarré, G. Juilly, M. Levillain et Ernest Lassale.

Notre colonie compte en outre deux sociétés de musique instrumentale qu'il importe de mentionner ici. La première en date est

LA JEUNE FANFARE RÉPUBLICAINE

composée de jeunes élèves de l'Institution Méfret et dont la direction est confiée au sympathique M. Théobald Gay.

LA MÉGISSIÈRE

fondée il y a près de deux ans, est recrutée exclusivement parmi les ouvriers des grand ateliers de tannerie Legallet-Hellwig, et ses succès encourageants sont dûs entièrement aux efforts de son distingué directeur, M. Eugène Legallet.

Restent enfin

LES ANCIENNES SOCIÉTÉS MILITAIRES

qui, par des sorties en armes, contribuaient surtout à l'ancien pittoresque de la ville durant les jours de fête et de cérémonie. Ces Sociétés furent dissoutes, en tant que compagnies militaires, à la fin de l'année 1896. L'une d'elles, la « Légion Française », a complètement disparu de nom en se fondant avec le « Grove Persévérance ».

LAFAYETTE SOCIAL CLUB

Les « Lafayette Guards », par contre, ont tenu à perpétuer le nom de leur société en formant avec ses anciens membres le « Lafayette Social Club », dont le bureau est ainsi constitué :

P. Bigué, Président. — J. Deuwell, Vice-Président. — J. C. Bailles d'Err, Secrétaire. — E. F. Boyer, Trésorier.

LES FRENCH ZOUAVES

La Société des French Zouaves, fondée le 6 février 1877, existe toujours comme Société de Secours Mutuels.

Son comité est composé comme suit :

Président, J. B. Carrère — Vice-Président, J. Meillette. — Trésorier, J. Desbarrats — Secrétaire des Archives, J. Deschamps — Secrétaire des Finances, P. G. Borel — Conseil des Directeurs : J. S. Godeau, F. Lespoune, P. Largenté.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre à nos Lecteurs..... Page 14
Première Causerie..... 17

PREMIÈRE PARTIE

Le Béarn ..... Page 25
La Gascogne 46
Les Pyrénées et leur Aspect Général ... 50
Pau 55
Bayonne 66
Oloron 71
Orthez ..... Page 76
Eaux-Chaudes..... 78

PATOIS ET DIALECTES

Le Peuple Basque... 88
La Vallée d'Ossau et les Ossalois..... 94
L'Idiome Béarnais.. 97

LE DÉPARTEMENT DES HAUTES-PYRÉNÉES

Tarbes..... Page 106
Lourdes 109
Gavarnie ..... Page 114
Bagnères-de-Bigorre 117

LE DÉPARTEMENT DU GERS

Auch ..... Page 126
Lectoure 128
Mirande..... Page 127

LE DÉPARTEMENT DES LANDES

Mont-de-Marsan... Page 139
Dax..... 141
Saint-Sever ..... Page 140

DEUXIÈME PARTIE

LA CALIFORNIE

Historique de la Découverte de l'Or..... Page 149
Les Premiers Pionniers Français..... 155
Biographie du Marquis de Pindray..... 173
Biographie du Comte de Raousset-Boulbon 176
Arrivée de la Femme à San Francisco..... 186
San Francisco..... 194

TROISIÈME PARTIE

La Colonie Française de San Francisco ..... Page 223

QUATRIÈME PARTIE

La Société Française de Bienfaisance Mutuelle..... Page 249

CINQUIÈME PARTIE

La Ligue d'Henri IV..... Page 269

SIXIÈME PARTIE

Le Consulat de France..... Page 285

SEPTIÈME PARTIE

Les Sociétés Françaises ..... Page 291

ERRATA

Les erreurs, typographiques ou autres, qui se sont glissées dans cet ouvrage sont dues, pour la plupart, à la brièveté du temps dont nous disposions pour la correction des épreuves.

Aussi nous avons cru devoir ne mentionner ici que les fautes qui pourraient prêter à une fausse interprétation de certaines phrases, ou à quelque erreur de date.

Les simples fautes d'orthographe et de typographie ont naturellement été omises.

Page 14, onzième ligne, lisez : « tout à l'avantage *du* premier ».

Page 28, sixième ligne, au lieu de : « En 1819, Louis le Débonnaire... », lisez : « En *819*. »

Page 44, trente-cinquième ligne, lisez : « Je *vais* donner des ordres pour cela. »

Page 51, huitième ligne, au lieu de « Larrance », lisez : *Sarrance*. A la fin de la même phrase, au lieu de « Saint-Christau », lisez : *Saint-Christau*.

Page 59, onzième ligne, au lieu de « Gabbas », lisez : *Gabas*.

Page 97, vingtième ligne, au lieu de « *Bouques resquettes* », lisez : *fresquettes*.

Page 102, neuvième ligne, au lieu de « Edgeworth de Firncout », lisez : Edgeworth de *Firmont*.

Page 109, trente-deuxième ligne, lisez : « transporter *à* Lestelle ».

Page 161, sixième ligne, lisez : « Bitche, *en Lorraine*. »

Page 163, trente-sixième ligne, au lieu de « penotes », lisez : « pénates ».

Page 168, septième ligne, au lieu de « Il était né à Dax en 1810 », lisez : « en *1820* ».

Page 262, trente-sixième ligne, lisez : « *Ces* dissensions ne sont réellement dues... »

Page 276, dix-huitième ligne, lisez : « triomphe du génie qui *découvre* dans la nature... »

NOTES BIOGRAPHIQUES

ET

COMMERCIALES

SUR

Nos Compatriotes de San Francisco

La Maison Bayle, Lacoste & C°

La gravure que nous donnons à la page suivante représente une des manufactures de la Maison Bayle, Lacoste & Cie., celle qui est située à South San Francisco. Un établissement semblable a été récemment érigé à Oakland par la même Compagnie.

La fondation de la Maison Bayle, Lacoste et Cie date de 1888, et son histoire est un exemple frappant de ce que peuvent l'effort et la tenacité individuels constamment dirigés dans un même but.

Avant la formation de cette association, quelques marchands avaient essayé pendant bien des années d'exploiter le commerce si difficile de la "Triperie" à San Francisco.

La propreté, l'entretien, choses absolument nécessaires, manquaient à ces petits industriels. C'est alors que la nouvelle société résolut de faire les sacrifices que commandait la situation : des perfectionnements très dispendieux furent apportées ; on sacrifia toute la marchandise qui ne présentait pas une propreté et une fraîcheur absolues, et bientôt ces efforts se virent couronnés de succès ; la clientèle se forma et abandonna les maisons de petite importance et mal aménagées.

Dès 1891, la Maison Bayle, Lacoste et Cie. fut maîtresse absolue du marché : le commerce de la "Triperie" dans leurs mains était devenu un art, et de nombreux consommateurs, qui répugnaient alors à cette marchandise, en font aujourd'hui les délices de leur table. Aussi ne tarda-t-elle pas à étendre son commerce sur toute la côte, à Alameda County, à San Diego, dans l'Orégon, etc.

On sait que ces spécialités se composent de têtes de veau, ris de veau, pieds de veau et de mouton, cervelles, queues de bœuf, gras-double etc. La maison suppléait aux marchands de détail, aux bouchers, aux restaurateurs, aux bateaux, et elle n'a pas encore de rivale jusqu'à nos jours.

De ce grand commerce devaient naître naturellement d'autres industries non moins considérables :

Les déchets, graisses, os, tendons, cornes, nerfs, etc., étaient alors empilés dans un endroit désert en dehors de la ville, et on y mettait le feu à peu près tous les ans ; ils formaient une immense hécatombe qui brûlait pendant plusieurs semaines. M. Bayle, avec son esprit pratique, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il pouvait tirer parti de ce qui se consumait ainsi et se perdait. Il chercha, consulta adroitement quelques amis, quelques ingénieurs, fonda une compagnie, et aujourd'hui l'idée a pleinement réussi et porte ses fruits en abondance.

La manufacture d'engrais est devenue immense, une raffinerie de

graisse de toutes qualités a été aménagée et devient de plus en plus considérable, tandis que le commerce de la laine augmente encore tous les jours.

Le lecteur rarement au courant de la fabrication de l'engrais artificiel, né d'hier, sait cependant combien son emploi s'est généralisé au grand bénéfice de l'agriculture. La science n'a pas dédaigné de descendre des hauteurs de la théorie pour se mêler aux plus humbles labeurs et en prendre sa large part.

La fabrication d'engrais a rendu d'immenses services aux agriculteurs. Malheureusement, la cupidité, qui s'efforce en tous temps de détourner à son profit les inventions les plus utiles, n'a pas épargné cette industrie, qui, comme l'on dit, est la bouteille à l'encre pour l'acheteur, de sorte que la sécurité de ce dernier devient une véritable question d'intérêt public, attendu que s'il a été trompé par son fournisseur d'engrais, il ne peut vraiment s'apercevoir de la fraude qu'une année et même plusieurs années plus tard. En effet, toutes les denrées ne poussent pas aussi rapidement que des champignons.

Notre compatriote, Mr. Bayle, qui possède trois qualités rares, l'expérience, la droiture, la fermeté, et qui a été un des promoteurs de cette industrie en Californie, a eu soin de garantir ses produits en offrant à la nombreuse clientèle de la Maison, si elle le demande, une analyse des substances que renferment ses engrais.

Personne n'ignore que le meilleur engrais se fait avec le noir animal. Le sang desséché, les marcs de colle ou de graisse, la râpure de corne, les tendons, les rognures de peau, les cuirs et les os, qui, desséchés, puis pulvérisés, donnent l'engrais le plus réputé qui existe. Cette simple énumération que nous a faite la Maison Bayle, Lacoste et Cie., la recommande suffisamment à tout agriculteur anxieux de bons engrais.

Il est bon d'ajouter pour terminer que, outre les États-Unis et l'Amérique du Sud, la Maison expédie de grandes quantités de ses produits aux îles Sandwich, au Japon, etc.

La fabrication de l'engrais, la raffinerie de la graisse, la vente de la laine, etc., représentent une production intrinsèque de $400,000 à $500,000 par an et occupe constamment de 90 à 100 ouvriers.

Pour toutes commandes, s'adresser à MM.

BAYLE, LACOSTE & Co.,

Stalles 36 à 40, San Francisco Market, 524 Clay Street.

Stalle 7, California Market. — Spreckel's Market, et à Oakland.

Téléphone de l'Usine : *Factory 7030.* — Téléphone des Bureaux : *1503.*

SOUTH SAN FRANCISCO, CAL.

JULES S. GODEAU.

Mr. J. S. Godeau est trop connu comme citoyen, comme Français, membre des nombreuses sociétés ayant un but humanitaire, à San Francisco, pour qu'il nous soit nécessaire de faire ici une biographie de cette physionomie populaire

Pour ne parler ici que de l'établissement de " Pompes Funèbres "

qu'il dirige avec un succès toujours croissant, nous pouvons dire sans crainte qu'il n'a pas de rival à San Francisco, tant au point de vue du choix du personnel que de la perfection moderne du matériel. Depuis les magnifiques salles destinées aux membres de la famille du défunt, ainsi que les salles d'opération, qui présentent une installation moderne des plus pratiques pour les autopsies, jusqu'au choix de cercueils, dont la fabrique attient à l'établissement, tout est complet sous tous les rapports : luxe, appareils, stérilisateurs, propreté, etc.

Tout le monde sait que pour pratiquer l'embaumement il faut faire préalablement des études en conséquence et obtenir un diplôme Mais, outre ces exigences de la loi, ne faut-il pas aussi posséder des aptitudes spéciales, une parfaite connaissance anatomique et une longue expérience ? Notre compatriote remplit parfaitement ces *desiderata* et les nombreuses lettres de remerciement, les affirmations écrites que nous avons trouvées dans la volumineuse correspondance de la maison, en sont une preuve éloquente.

Les douleurs de la vie privée sont choses trop sacrées pour que nous nous permettions d'en faire ici un objet de réclame, mais nous pouvons simplement dire ceci :

Quand un être chéri meurt loin du sol natal, loin de la famille, loin des amis, n'est-ce pas une consolation suprême à ce grand malheur, pour ceux qui restent, que de pouvoir contempler une fois encore la physionomie de l'être aimé à peine défigurée ?

La Société Française de Bienfaisance Mutuelle confie, depuis de nombreuses années, ses travaux d'embaumements et de sépulture à notre compatriote et digne sociétaire, et il nous semble que cette recommandation est amplement suffisante pour lui assurer la confiance de tous les Français.

Une entrée particulière vient d'être aménagée pour permettre aux parents et aux amis des défunts de venir veiller leur dépouille mortelle à toute heure du jour et de la nuit.

Pour tous renseignements, s'adresser à

M. Jules S. Godeau,

ENTREPRENEUR DE POMPES FUNÈBRES.

305 Montgomery Avenue.

TELEPHONE MAIN 1995.

Monsieur Pierre Berges, dont nous donnons ici la physionomie si caractéristique et si française, est né à Ojeu en 1845. C'est sans contredit le type le plus pur de la race béarnaise. Intelligent, bon cœur, franc, loyal, ennemi de toutes compromissions politiques, rempli de persévérance et de bonne volonté, il serait à désirer qu'il s'en trouvât beaucoup comme lui pour assurer le succès d'une entreprise quelconque à l'étranger.

Il débarqua en Californie en 1860, et fut un des premiers qui firent le voyage par le Panama, profitant de la nouvelle ligne de chemin de fer. Il fit le commerce de maraîcher-jardinier-fleuriste, où il réussit, à force de travail et de persévérance, à se créer la situation qu'il occupe aujourd'hui. Notre compatriote est le trésorier intelligent de la Ligue d'Henri IV, et il remplit ces importantes fonctions à la satisfaction générale.

M. JEAN ARÉES

Mr. Jean Arées, dont nous donnons ici le portrait, est né à Maslacq (Basses-Pyrénées), le 4 Juin 1867.

Libéré du service militaire comme sous-officier comptable au 107me de ligne, il s'embarqua pour la Californie et arriva à San Francisco le 24 juin 1890. Lors de la fondation de la Ligue d'Henri IV, il devint promptement l'un des membres les plus actifs, et fut consécutivement secrétaire des finances et secrétaire des archives, poste qu'il occupe encore aujourd'hui. Grâce à la sympathie naturelle qu'il inspire et à son commerce agréable, M. Arées su acquérir la considération de tous nos compatriotes de San Francisco.

Entrée Principale de la Métairie de M. Cassou.

University Mound Dairy.

En visitant la laiterie University Mound Dairy, dont M. Cassou est le propriétaire, nous avons été agréablement surpris de trouver, dans la vallée de l'University, près de la route San Bruno, une magnifique propriété qui joint à une installation de laiterie toute moderne, un confort et une propreté qu'il serait difficile de trouver dans la plupart des établissements de ce genre.

En effet, peu de laiteries possèdent un verger aussi agréable, des enclos aussi délicieux et un "home" aussi coquet.

Notre première gravure représente l'entrée de la métairie, faisant face au pavillon d'habitation. On peut y remarquer les maîtres du logis : M. Cassou arrose les beaux bourgeons des roses, et Mme Cassou se promène dans les allées, respirant l'air vivifiant de la belle matinée californienne.

La deuxième gravure ne représente qu'une faible partie de la laiterie : c'est là que se trouve la "Rafraîchisseuse Perfectionnée" qui a le double avantage de donner au lait une fraîcheur et un goût exquis, et d'enlever complètement l'odeur "sui generis" qu'il a toujours au sortir du pis de la vache.

Non loin de là, dans un pavillon contigu, une baratte-écrêmeuse est aménagée. Plus loin s'élèvent des écuries superbes, contenant un

nombreuse quantité de vaches laitières, la plupart de race bretonne et normande. Plusieurs compartiments spéciaux sont affectés aux chevaux.

Dans le centre de l'établissement s'étend la basse-cour où picorent des centaines de volailles de toutes sortes.

Mais ce qui plaît surtout au visiteur, c'est la façon avec laquelle il est reçu. Ceci, ajouté à l'intérieur exquis, si français, du "home", fait songer à nos métairies de France, dont la réputation de la matrone et du maître du logis n'est plus à faire.

Né à Eyssus, près d'Oloron-Ste-Marie (Basses-Pyrénées), en 1859, M. Cassou a le véritable type du Béarnais : physionomie avenante, bonne et généreuse.

Notre compatriote se rendit en Californie vers 1878, et il se fit rapidement une situation ; il acheta, vers 1884, la propriété qui est devenue si prospère en même temps que si charmante sous sa direction habile et intelligente.

M. Eug. Cassou a l'honneur de fournir les principaux restaurants, les *boarding houses* en renom et les meilleures familles de San Francisco, anxieuses d'être approvisionnées de lait et de crême de première qualité et à des prix très modérés.

Vue d'une Partie de la Laiterie.

LA MAISON P. G. SOMPS.

L'invention de l'eau de Seltz remonte à l'année 1775, par le médecin et chimiste distingué Venel.

A cette époque, les familles très riches seules pouvaient s'offrir le luxe de ce breuvage exquis. Mais le corps médical, qui veillait, ne tarda pas à proclamer l'invention d'utilité publique, et elle devait rendre comme on l'a vu plus tard, d'immenses services à l'humanité. En effet, cette boisson est considérée comme la plus rafraîchissante qui existe pour un prix si minime. Éminemment digestive, pouvant se prendre sans crainte en toutes circonstances, composée uniquement d'eau pure distillée et d'acide carbonique, elle devait se propager d'une façon extraordinaire dans le monde entier. Le lecteur ne sera pas surpris si nous lui affirmons que l'Eau de Seltz artificielle a été vendue jusqu'à 30 francs la bouteille. Les grands seigneurs du siècle dernier se faisaient une gloire de l'avoir sur leur table.

Aujourd'hui le plus simple des ouvriers peut se procurer cette boisson salutaire pour quelques sous la bouteille. Aussi son usage est-il devenu général à la satisfaction de tous. En France, les statistiques nous démontrent que la consommation de l'Eau de Seltz par individu adulte est de 45 litres par an. En Amérique, ce chiffre est presque doublé.

Mais si l'on ne saurait jamais trop recommander la grande consommation de ce breuvage en tous temps, il est bon de prévenir le public contre les nombreux contrefacteurs qui, n'ayant pas un matériel suffisant, livrent de l'Eau de Seltz fabriquée avec une eau impure, mal distillée et dont les additions salines ne sont pas toujours très saines.

Une machinerie considérable s'impose, l'installation doit être complète sous tous les rapports : condenseurs, saturateurs, filtres sont absolument indispensables. Ces machines devront surtout être fabriquées par des spécialistes telles que la Maison Lachapelle, de Paris, qui a obtenu toutes les récompenses de 1re classe aux expositions universelles.

La Maison Somps et Fils, de San Francisco, dont les propriétaires sont originaires du Sud-Ouest de la France, a compris que, pour subvenir aux demandes de sa nombreuse clientèle, elle devait faire les sacrifices d'une installation moderne de machinerie française, dont ils sont les seuls détenteurs en cette ville

Aussi la réputation de cette fabrique d'Eau de Seltz n'est plus à faire et n'a jamais eu à essuyer aucune plainte de la part de ses clients. Elle est sans contredit la seule fabrique qui distribue quotidiennement par milliers siphons, sodas, limonades, etc.

Notre gravure représente une des façades de la Maison et nous donnons également les portraits de MM. Somps père et fils.

Manufacture : 259-263 Clementina St., et 764-766 Folsom St.

TELEPHONE MAIN 5419.

La « National Dairy », située au 1521, 22e Avenue, South San Francisco, dont notre gravure représente une partie de la façade, est trop connue pour qu'il nous soit nécessaire d'en faire ici une très longue description.

Nos dignes compatriotes, les Frères Bareilles, en sont les propriétaires. Tous trois originaires de Herrère, près d'Oloron-Ste-Marie, (Basses-Pyrénées), ils s'efforcent d'apporter leur travail et leurs soins pour satisfaire leur importante clientèle.

L'aîné, E. L. E. Bareilles, se rendit le premier en Californie vers 1872, et à force de persévérance et d'économie s'établit au bout de peu de temps et ne tarda pas à s'unir à une intelligente Américaine qui est un exemple de matrone zélée et des plus dévouées.

Le cadet, Félicien, se joignit bientôt à son frère qu'il seconda merveilleusement par son amour du travail et sa tenacité.

Le plus jeune, Thomas, s'embarqua bientôt lui aussi pour la Californie, et vint apporter à ses frères les qualités qui caractérisent la vieille race béarnaise.

Cette nombreuse famille vit en parfaite harmonie et est un exemple frappant de ce que peuvent l'union et l'effort constamment dirigés dans un même but.

La métairie est considérée à juste titre comme une des plus importantes de la Californie et ne possède pas moins de cent-cinquante vaches. Son emplacement et la qualité de ses produits sont très avantageusement connus et assurent à nos compatriotes une réputation grandement méritée.

L'histoire de la réputation si solidement établie de la maison A Decourtieux Père & Fils est trop longue pour que nous essayons d'en détailler ici les différentes phases à nos lecteurs.

M. A. Decourtieux Père fonda sa maison en 1869 et apporta de sa ville natale les qualités exceptionnelles d'intelligence et de bon goût qui ont fait une réputation universelle au boucher parisien.

En père dévoué, en commerçant avisé, il fit faire de solides études à son fils Amand, qui caractérise si noblement la magnifique race franco-américaine: grand, élancé, la mine altière et la démarche assurée, c'est aujourd'hui un homme de trente-deux ans, et — disons-le franchement — les qualités morales répondent parfaitement aux qualités physiques. Intelligent, instruit, généreux, énergique, ennemi de toute compromission politique, il obtint la nomination de Sheriff à la Convention Démocratique ; mais, par une nouvelle interprétation de la Constitution de l'Etat, l'élection fut ajournée de deux ans.

Quoi qu'il en soit, il fut élu, par la voie de la presse et avec une majorité de plus de trente-huit mille voix, comme le représentant le plus populaire de sa corporation.

Qu'il nous suffise enfin de dire, pour terminer, qu'aucune boucherie de San Francisco, soit de gros ou de détail, n'offre de nos jours les ressources d'une installation plus complète, plus moderne et plus perfectionnée que la Maison A. Decourtieux & Fils, Pacific Fruit Market, rue Clay, à San Francisco.

Outre la qualité de la marchandise, les prix défient toute concurrence loyale.

La Maison Tortoni

Notre gravure représente un des nombreux salons de la vieille maison française TORTONI. Décrire ici les remarques que nous avons faites au cours de plusieurs visites dans tous les recoins de ce splendide établissement, ses particularités, l'aspect de ses salles et de ses salons aux différentes heures du jour et de la nuit, leurs histoires, leurs légendes, serait la matière d'un volume

Cette maison, chère aux noctambules, vit s'accroître sa vogue aussitôt fondée, vers 1889. On y vint de loin pour y goûter les délices de la table et du bien être. Où va-t on faire un repas succulent, si ce n'est au TORTONI ?

Du reste, le propriétaire, M. Constantini, est le maître-queux parmi nos artistes culinaires. Digne disciple de Brillat-Savarin, rien ne flatte plus son amour-propre que de composer un menu parfait. Et il en est peu doutant qu'il est impossible que celui qui créa un restaurant tel que le TORTONI ne fût pas un homme de génie dans son genre et un observateur profond.

Sa notoriété ne date pas d'hier et ne s'éteindra jamais tant que M. Constantini surveillera, avec son soin accoutumé, et la cuisine et la cave et le service.

RESTAURANT BERGEZ

332 et 334 Pine Street

ACADEMY BUILDING

SAN FRANCISCO

Le Restaurant Bergez a été fondé par notre compatriote, M. Jean Bergez, en 1875.

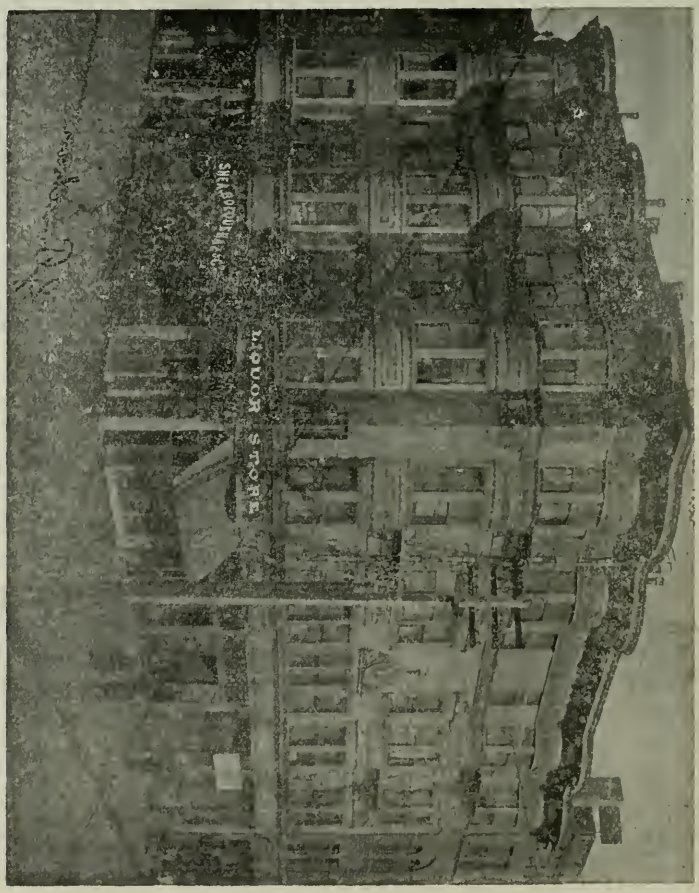
Cet établissement français de premier ordre se passe de toute réclame, et ce n'est que par sympathie purement patriotique du propriétaire que nous devons de le mentionner ici.

M. Bergez débarqua en Californie vers 1870 ; on peut donc considérer qu'il est un des plus anciens restaurateurs français de San Francisco. Les péripéties par lesquelles M. Bergez passa sont trop nombreuses pour en donner le détail même succintement. Il nous suffira de dire qu'il ne doit sa situation actuelle qu'à lui-même, et qu'il possède au plus haut degré la sympathie de tous ceux qui le connaissent de près ou de loin.

M. Bergez honore de son nom de nombreuses sociétés françaises et américaines. Il fait partie de notre admirable Société Française de Bienfaisance Mutuelle, fut élu membre du Comité Directeur à plusieurs reprises, et l'est encore actuellement.

Il est surtout estimé pour son esprit conciliant et clairvoyant, la maturité de son jugement et l'intelligence de ses vues. D'une activité surprenante, et malgré ses nombreuses occupations, il consacre néanmoins un temps précieux au bien de notre colonie et de ses œuvres.

M. Jean Serres, de la maison duquel nous donnons ici le cliché, est trop populaire à San Francisco pour que nous ayons besoin de faire une longue biographie. Notre compatriote est arrivé par lui-même à la situation qu'il occupe aujourd'hui et ne fait jamais de réclames ; il ne nous a autorisé à publier ceci qu'en raison de l'œuvre éminemment française que nous publions et qui présente un intérêt général pour toute la colonie.



Nos gravures représentent MM. Sarthou père et fils et une partie de la métairie qu'ils dirigent avec un si grand soin.

M. Jacques Sarthou père est né à Eysus (B.-P.) le 3 avril 1845. Il n'arriva à sa situation actuelle que par le travail, l'économie et la probité, qualités qu'il s'efforça d'inculquer à ses enfants en les élevant à la française. M. Eugène Sarthou représente bien cette nouvelle race franco-américaine, active et superbe. Né le 4 mai 1879, à San Francisco, c'est aujourd'hui un homme dans toute l'acception de ce mot : un homme qui seconde admirablement son père.

S'adresser, pour les commandes, à M. JACQUES SARTHOU, Bay View Ranch, coin des Avenues Trente-Quatrième et Railroad, South San Francisco.

M. & Mme PAILLASSOU

Notre gravure donne une faible représentation de la Blanchisserie si connue de nos compatriotes, M. & Mme Paillassou

M. Joseph Paillassou est né à Asasp (B.-P.), le 18 mai 1862. Il s'embarqua pour la Californie en 1875. Travailleur infatigable, il parvint, à force d'économie, à réunir la somme nécessaire pour s'établir, en 1885, et, sa vaillante compagne aidant, il fit prospérer son commerce d'une façon vraiment extraordinaire. Ils se virent alors dans la nécessité de faire acquisition d'un terrain spacieux sur lequel ils firent ériger, en 1887, la maison qu'ils occupent maintenant et où ils transférèrent alors leur blanchisserie, en y apportant tous les perfectionnements modernes.

PENSION

FRANCO-AMÉRICAINE

DE PREMIER ORDRE

MAISON LEETE

519 VAN NESS AVENUE. SAN FRANCISCO, CAL.

(Entre les Rues Golden Gate et McAllister)

L'emplacement unique de cette pension bourgeoise, le confort moderne des appartements, le service et la cuisine se recommandent aux familles anxieuses de la tranquillité et du « bien-être » à des prix modérés.

S'adresser à Mme. LEETE, 519 Van Ness Avenue.

Téléphone, Howard 227.

Ce portrait représente l'intelligente physionomie de M. Gabriel A. Berger, architecte. Il est le fils de notre compatriote M. Gabriel Berger, qui se distingua si longtemps dans notre colonie et qui fut membre de plusieurs comités de la Société Française de Bienfaisance Mutuelle.

Le jeune « native-son », heureux de saisir toutes les occasions de montrer sa sympathie pour tout ce qui est français, nous a autorisé à faire cette mention dans notre livre, et il a l'honneur de se mettre à la disposition de tous nos compatriotes sans exception, en tout ce qui concerne l'art architectural et l'entreprise de travaux de construction.

Pour tous renseigments s'adresser à M.

GABRIEL A. BERGER,

ARCHITECTE

126 Rue Kearny, Chambre 41, Thurlow Block, San Francisco.

J. SONDAG.

Notre compatriote J. Sondag est sans contredit le tailleur français le plus réputé de San Francisco. Il débarqua en Californie en 1880, venant de Paris, où il avait été coupeur pendant de nombreuses années dans les maisons les plus renommées de la capitale.

Sa clientèle se compte parmi la colonie française, où il est lui-même très populaire, honorant de son nom presque toutes nos sociétés.

Membre de plusieurs comités, il se fait remarquer par son esprit conciliant et son patriotisme ardent.

Dans son métier, qui est un art, notre compatriote défie toute concurrence loyale au point de vue du prix et de l'élégance du travail.

M. F. F. TERRAMORSE

INVENTEUR FRANÇAIS

M. François F. Terramorse, dont nous donnons ici le portrait, caractérise parfaitement le type Corse si populaire par son intelligence pratique, son esprit entreprenant et inventif, et sa tenacité extraordinaire.

Né à Bastia le 12 octobre 1856, il fit son service comme matelot sur un navire français.

Débarqué dans l'Orégon en 1882, il fonda à Portland une fabrique de vêtements caoutchoutés, puis vint s'établir à San Francisco dans la même industrie.

Étant à peu près le seul en Amérique qui ait la spécialité de fabriquer les étoffes imperméables à l'huile, lesquelles donnent des résultats bien plus satisfaisants que le caoutchouc, il ne tarda pas à éveiller l'attention des directeurs de la fameuse Manufacture GOODYEAR RUBBER COMPANY, considérée comme la plusimportante de l'Amérique, qui lui confièrent la gérance de leur fabrique, située à San Francisco.

Excellent directeur et inventeur infatigable, notre compatriote sut rapidement se faire une excellente situation. Il obtint plusieurs brevets du gouvernement américain qui adopta, pour l'armée des États-Unis, une de ses inventions qui consiste en un manteau pouvant servir de couverture et de tente à la fois, le tout d'une extrême simplicité en même temps qui fort utile et ingénieusement disposé.

Notre cadre est trop restreint pour mentionner ici toutes les inventions dues à notre compatriote ; qu'il nous suffise de dire pour terminer que son nom figure honorablement dans beaucoup de sociétés françaises et américaines, et que, mariée à une jeune et charmante Parisienne et père de famille, il jouit de la considération générale en Californie.

M. PIERRE CAMES

Une des physionomies les plus populaires à San Francisco, est sans contredit celle de Mr. Pierre Cames, dont nous donnons ici le portrait.

Né à Bagnères-de-Bigorre, le 11 novembre 1842, M. P. Cames est le seul membre du Comité de l'Hôpital qui ait été constamment réélu depuis 1879.

Outre les nombreuses sociétés dont il fait partie, il fut également vice-président et administrateur des « Lafayettes Californiens ».

M. Cames vient, de plus, de recevoir un témoignage de profonde estime de ses frères de la loge des « Odd-Fellows. »

Oakland Laundry Company.

Il serait difficile de trouver à San Francisco — qui sait? peut-être dans toute l'Amérique, — une blanchisserie française aussi importante et qui présente une installation moderne plus perfectionnée que la « Oakland Laundry Co. », située à Oakland, près de San Francisco.

Tous les recoins de ce magnifique établissement ont été intelligemment aménagés pour un service prompt et essentiellement pratique, sous la direction intelligente de l'associé de notre compatriote, M. J. H. Egan, qui n'a pas moins de soixante ouvriers sous son habile direction

M. Calou est originaire d'Oloron-Ste-Marie (B.-P.), et débarqua à San Francisco sans autre fortune qu'une bonne volonté à toute épreuve et une ténacité remarquable. Aussi, à force d'un labeur infatigable et une pratique intelligente, notre compatriote réussit à faire de son établissement le meilleur de ce genre en Californie. Aujourd'hui, M. et Mme Calou et leur nombreuse famille se sont formé un « home » délicieux qui rappelle parfaitement le pays natal ; la table, l'idiome, le charme exquis qui préside à la réception du visiteur le transportent pour un moment au pays natal.

M. J. MIALOCQ
JARDINIER-FLEURISTE

M. J. Mialocq, dont notre gravure représente le portrait, est un exemple de ce que peut l'énergie d'un homme parti de son village à la conquête de la fortune.

Né à Maslacq, (B.-P.), d'une famille d'artisans, il débarqua en Californie le 15 mai 1884. Son assiduité au travail et sa bonne conduite le firent remarquer par son patron, M. Fouchy, jardinier-fleuriste, qui lui céda son commerce en 1888.

Dès 1889, notre compatriote transféra sa pépinière au No. 1518 de la rue Bush, et apporta les aménagements les plus modernes à l'art merveilleux de la floriculture. Personne n'ignore que la Californie est un pays favorisé sous ce rapport. La Californienne est la plus charmante admiratrice des fleurs et des plantes. De là la nécessité, pour le fleuriste soucieux d'un légitime succès, de fonder des serres qui lui permettent d'avancer ou de retarder à son gré la floraison de ses produits et de les multiplier quand c'est nécessaire pour subvenir abondamment aux demandes qui lui sont faites. M. Mialocq a accompli ces desiderata, et nous sommes heureux d'applaudir à ses succès de plus en plus grands.

M. F. LESPOUNE

Nous donnons ici le portrait et une vue de la maison de notre compatriote, M. F. Lespoune, né à Assas, près d'Oloron-Ste-Marie, (B. P.) en 1857, et débarqué à San Francisco en 1875.

M. Lespoune ne doit sa situation actuelle qu'à son travail et à sa persévérance.

Honorant de son nom de nombreuses sociétés françaises et américaines, il fut choisi bien souvent comme président de quelques-unes d'entre elles. Les sociétaires sont unanimes à reconnaître en lui un homme juste, honnête, à l'esprit conciliant et généreux, précieuses qualités qui lui valurent l'admiration de tous ceux qui le connaissent.

Son établissement: marchand de vins et liqueurs en détail — café et bar parfaitement achalandé — satisfait à la clientèle de ce quartier populeux où il ne compte en somme que des amis.

Pour toutes les commandes s'adresser :

36 Fourth St.

Téléphone :

Clay 132

M. P. BELLEGARDE

Très populaire parmi la colonie française, M. Bellegarde est né à Oloron-Ste-Marie (B.-P.) le 13 mai 1860. Il débarqua à San Francisco le 1r avril 1878, et il ne doit sa situation actuelle qu'à sa persévérance et à son intelligence pratique.

Doué d'une très grande facilité de plaire et de se rendre agréable, il fut souvent choisi comme président des nombreuses sociétés dont il fait partie. Son établissement "Café et Bar", situé au No. 530 Merchant Street, un des mieux achalandés du PACIFIC FRUIT MARKET, est le rendez-vous de tous nos compatriotes sans exception.

MAISON BELLEGARDE

M. ED. BLANQUIE

M. Édouard Blanquié, dont nous donnons ici le portrait, est né le 13 novembre 1871, à Viviez (Aveyron). C'est un de nos jeunes compatriotes les plus marquants parmi les restaurateurs français de San Francisco

Après avoir servi pendant sept ans dans la même maison, grâce à une persévérance à toute épreuve, à une habileté remarquable et une parfaite probité, il en devint l'intelligent propriétaire. Marié et père de famille, il se recommande à tous nos compatriotes sans exception. Sa Rôtisserie, située au No. 515 de la rue de Sacramento est avantageusement connue et se passe de tout autre commentaire.

JACK'S ROTISSERIE.

ANCIENNE MAISON J. MOUNIC TELEPHONE BLACK 194

HOTEL-CAFÉ DES BASSES-PYRÉNÉES

L'HOTEL-CAFÉ DES BASSES-PYRÉNÉES, 614-616 Broadway St., dirigé par notre compatriote, M. Jacques Loustalé, originaire de Lasseube (Basses-Pyrénées), est le rendez-vous de tous nos compatriotes du Sud-Ouest.

L'amabilité du propriétaire et ses intelligents efforts sont d'une très grande utilité pour le placement des jeunes gens sans emploi qui peuvent s'adresser à lui avec confiance. Téléphone BROWN 125.

M. E. K. STEVENOT

INGÉNIEUR DES MINES

M. E. K. STÉVENOT est fils de l'ingénieur du même nom dont nous avons parlé au cours de notre livre, M. Stévenot après une expérience acquise dans les mines californiennes, s'occupe de la construction d'appareils pour l'extraction des minerais, des pilons pour broyer le quartz et surtout de l'analyse des terrains aurifères. Son laboratoire est situé 1429 Mason St, San Francisco. — Téléphone Red 2121.

A. ROOS S. SCHEELINE

ROTH & CO.,

IMPORTATION EXPORTATION

VINS ET LIQUEURS

319-321 Market Street, San Francisco.

TELEPHONE MAIN 729.

Cette maison fut fondée en 1854 par MM. Roth et Videau. Leurs successeurs, MM. A. Roos et S. Scheeline, achetèrent le fonds de commerce vers 1877, et continuent à lui assurer un succès toujours croissant.

Ils possèdent la représentation exclusive des fameuses marques « O K Capitol » « B B B Capitol » et « Old Dominion » Whiskies.

La qualité de leurs produits et la modicité de leurs prix leur permettent de défier toute concurrence loyale.

Leur honnêteté commerciale à toute épreuve leur a acquis la sympathie et la considération générale.

Leurs magasins et bureaux sont situés au 317 et 321 de la Rue Market

BLANCHISSERIE FRANCAISE

M. et Mme. Auguste B. Plégat, dont nous donnons ici les physionomies si françaises, sont originaires de l'Aveyron.

Ils achetèrent la blanchisserie de Mme. Berson, si réputée parmi les meilleures familles américaines, et, grâce à un travail opiniâtre et un soin particulier dans l'exécution des commandes qui leur sont confiées, ils augmentèrent encore leur clientèle.

Leur Maison s'occupe tout spécialement des travaux les plus délicats de blanchisserie de fin.

Pour les commandes s'adresser :

429 SUTTER STREET

Près de la rue Powell. —— TÉLÉPHONE : RED 2983.

BOULANGERIE FRANCAISE

A. BAILLY, — PROPRIÉTAIRE.

822 MONTGOMERY STREET -:- TELEPHONE MAIN 1259

Notre compatriote, M. A. Bailly, est originaire de Bourges, département du Cher. Il débarqua à San Francisco le 5 août 1892, et acheta la boulangerie que M. Mouret avait fondée et qui est si avantageusement connue en cette ville.

M. A. Bailly, malgré le peu de temps qu'il est parmi nos nationaux, a su acquérir l'estime de la généralité, grâce à ses qualités et à son caractère loyal.

M. Jean-Marie Galès

Nous donnons ici une vue de la magnifique propriété de M. Jean-Marie Galès, né à Mazères (Haute-Garonne), le 9 décembre 1830 ; en 1850, il s'embarqua à Bordeaux, à destination de la Nouvelle-Orléans, et parcourut toute l'Amérique, de Buenos-Ayres à New-York, puis vint se fixer définitivement à San Francisco.

Fils de ses œuvres, M. J.-M. Galès n'arriva à une haute situation commerciale que par le travail et l'économie, tout en élevant dignement et avec soin sa famille. Son nom figure honorablement dans toutes les œuvres de la colonie française et ce n'est qu'à une sympathie purement patriotique que nous devons de le mentionner dans notre livre Ajoutons pour terminer qu'il est difficile de trouver une famille possédant un arbre généalogique comme la famille Galès, histoire de laquelle nous avons eu le plaisir de parcourir les intéressantes péripéties dans un livre publié par M. Jean-Marie Galès lui-même, et où nous avons trouvé des réflexions aussi originales que spirituelles. Nous en extrayons ce passage attendri :

Oh! qu'il était beau, qu'il était doux, ce printemps regretté de la vie, s'écoulant entre les tendres et passionnés baisers d'une mère, le sourire affectueux d'un père vigilant et le regard attendri de cette double providence portant le nom d'aïeux, redevenus enfants comme nous, pour nous conduire, nous complaire et nous aimer !

Nous donnons ici une vue de la charmante propriété de nos compatriotes, MM. Sehabiague Frères. Basques d'origine, ils caractérisent parfaitement cette race superbe, au cœur chaud sous une forme un peu âpre.

L'aîné, Arnaud, débarqua en Californie le 12 décembre 1883. Le plus jeune, Thomas, rejoignit son frère le 15 janvier 1887. Après un travail persévérant et une économie bien entendue, ils acquirent la somme nécessaire pour exploiter à leur compte le commerce de boulangerie.

Leur probité commerciale et leur sympathie naturelle leur gagnèrent en peu de temps l'estime générale de tous nos compatriotes, et ils viennent d'agrandir considérablement leur boulangerie, en y apportant les perfectionnement les plus récents, de façon à satisfaire une clientèle toujours croissante et qui se compte surtout parmi la colonie française.

Nos compatriotes ne font jamais de réclames et ne nous autorisent à mentionner leur commerce qu'en raison de notre œuvre purement patriotique.

Pour toutes les commandes, s'adresser à

MM. SEHABIAGUE FRÈRES,

814 Greenwich Street, San Francisco. Téléphone Davis 155.

OLIVIER FRÈRES

BOULANGERIE FRANÇAISE

L'élégante propriété située à l'angle des rues Mission et Ste-Marie, représentée par notre gravure, appartient à notre compatriote M. Jacques Olivier, né à Gurmençon, (B. P.) le 14 décembre 1866.

Il s'embarqua pour la Californie vers 1884, et grâce à un travail opiniâtre et à une économie bien entendue, il acheta un fonds de commerce de boulangerie qui prit une extension inespérée sous son habile direction.

Notre compatriote dut bientôt transférer son commerce dans un local plus spacieux : il fit dès lors acquisition d'une propriété, où il fit bâtir et aménager une boulangerie qui offre les ressources d'une installation toute moderne. Il s'adjoignit bientôt son frère Antoine, et, grâce à une rare entente, leur commerce prend un développement de plus en plus grand.

LOUIS SCHLATTER GERMAIN POUCHAN

Maison Saint-Germain

NOTRE gravure donne une vue de la magnifique salle du RESTAURANT SAINT-GERMAIN, laquelle ne contient pas moins de deux-cent-cinquante couverts. Peu de restaurants, à San Francisco, ont pu acquérir une vogue aussi rapidement. Ce succès est justement attribué à l'intelligente direction des propriétaires, M. Germain Pouchan, originaire du Béarn, et M. Louis Schlatter, né en Alsace. Ces Messieurs, ayant appris leur métier à la bonne source, surent s'attacher une clientèle des plus choisies en n'employant qu'un personnel d'élite et des comestibles irréprochables et de qualité supérieure.

L'aménagement des salons et l'emplacement de ce restaurant de tout premier ordre le rendent surtout fort convenable pour les repas de noces, banquets de sociétés, etc. Des salons particuliers sont réservés aux familles.

Pour toutes commandes ou renseignements, s'adresser :

33-35 O'FARRELL STREET. TELEPHONE BLACK 996.

MM. SEGALAS & BALCERA

Notre gravure donne une faible représentation de l'intérieur de l'établissement de nos compatriotes, MM. J. P. Segalas et J. Balcera, tous deux originaires du Béarn. Leur affabilité et leur esprit conciliant leur ont gagné la sympathie de tous les Français et surtout des résidents des environs de Fourth Street, No. 258, à San Francisco.

V. O. M. Goldaracena

V. O. M. GOLDARACENA, dont nous avons donné la physionomie caractéristique à la page 90, est un des avocats les plus distingués de San Francisco.

Polyglotte émérite, il rend d'immenses services à ceux qui veulent bien lui confier leurs intérêts.

Adresse du bureau de consultation :

503 CALIFORNIA ST.

Rooms 210-211-212 **Telephone Black 76.**

La HAYES PARK LAUNDRY, représentée par notre gravure, est une des plus anciennes blanchisseries françaises de Californie. Fondée en 1858, elle est dirigée aujourd'hui avec succès par Mme. Veuve M. Lapouble, MM. Henri Fourcade et J. P. Lailhacar. Ils en sont les propriétaires depuis 1892. Elle subvient principalement aux hôtels et aux nombreux restaurants de San Francisco. Sa réputation se passe de tout autre commentaire. Elle est située dans Onondaga Avenue, près de la route de la Mission.

M. Carrère, le propriétaire de la maison située à South San [illegible] cisco, représentée par notre gravure, est originaire du Béarn et fait partie de presque toutes nos sociétés françaises de San Francisco.

Il est, en outre, Président de la Société des " French Zouaves ".

Notre gravure représente la jolie petite maison de M. J. Martin Ticoulet, située au n° 53 de l'avenue Silver, près de la route de la Mission.

Né à Monein (B.-P.), le 28 décembre 1848, notre compatriote est un exemple du travailleur persévérant et économe.

Il débarqua à San Francisco le 10 mai 1873, et, grâce à un labeur intelligent et à une probité à toute épreuve, il parvint, vaillamment secondé par sa digne compagne, à élever sa nombreuse famille. Notre compatriote est, en outre, propriétaire d'une importante crêmerie-fromagerie dont les produits sont avantageusement connus et justement prisés de tous les gourmets californiens.

HOTEL LABARTHE

230 Montgomery Avenue, S. F.

TÉL. BLACK 875

L'Hôtel Labarthe, fondé par M. Justin Labarthe, né à Lasseube, (B.-P.), satisfait ses clients, tant au point de vue de la modicité des prix que de la facilité avec laquelle ils trouvent du travail sous les auspices de son aimable propriétaire, populaire à si juste titre dans notre colonie.

Cet établissement comprend des chambres tout nouvellement aménagées, un café bien achalandé et une vaste salle de billards.

M. J. P. VERGES

M. J. P. Verges, dont nous donnons ici le portrait, est né à Eysus (B.-P.), le 27 mai 1846 ; c'est le véritable type du Béarnais entreprenant et travailleur.

Débarqué à San Francisco le 5 juillet 1866, il se rendit dans les mines où il travailla trois ans, et revint à San Francisco où il fit l'acquisition de l'Hôtel des Basses-Pyrénées. Quatre ans plus tard il vendit l'hôtel et acheta une laiterie située sur la route de la Mission et qu'il garda pendant vingt ans.

Ne pouvant se déterminer à rester oisif, il s'établit de nouveau au N° 4520 de la rue Mission un 'Café et Bar' qui est le rendez-vous de tous nos compatriotes qui passent dans ces parages.

M. MOURET

M. M. Mouret, dont nous donnons ici le portrait, acquit rapidement l'estime de nos compatriotes alors qu'il fonda une des meilleures boulangeries de San Francisco.

Dès 1892, il entreprit la fabrication de l'eau de Seltz artificielle et devint en peu de temps le fournisseur préféré de ses nombreux amis.

Sa générosité, son esprit conciliant et réservé, son intelligente activité en ont fait un industriel très populaire à San Francisco.

Pour toutes les commandes s'adresser à

M. M. MOURET & Co.,
815 Montgomery Street, San Francisco. Telephone Main 1259

M. AUGUSTE CARLE

M. Auguste Carle est né à Gap (Hautes-Alpes), le 23 décembre 1849. Volontaire pendant la guerre franco-allemande, notre compatriote fut porté plusieurs fois à l'ordre du jour pour actions d'éclat devant l'ennemi et fut proposé pour la médaille militaire, après la mémorable bataille de Cussey. Interné en Suisse, il dut attendre la fin de la guerre pour revenir en France. Sans emploi après nos désastres, il se rendit à New York, puis vint se fixer définitivement à San Francisco et fonda, au n° 1516 de la rue Stockton, l'établissement si connu qu'il dirige encore aujourd'hui avec un succès sans précédent.

La physionomie éveillée et intelligente de M. Carle est très populaire dans ce que l'on est convenu d'appeler ici le « Quartier Latin ».

M. & Mme AGUIRRE

Nous devons à l'amabilité de M. Ramon M. Aguirre de pouvoir offrir à nos lecteurs les portraits de M. et Mme. Aguirre.

M. Aguirre est le Basque si populaire dont nous avons parlé à la page 163 de notre ouvrage.

M. BERNARD SARTHOU

On peut remarquer la physionomie sympathique de notre compatriote dans le premier groupe des fondateurs de la Ligue d'Henri IV, à la page 272. M. Sarthou est né à Eysus le 4 septembre 1843. Il partit de son pays natal, à destination de la Californie, le 22 juillet 1867, et arriva à San Francisco le 13 septembre de la même année ; il travailla en arrivant de son état de forgeron et parvint à économiser la somme nécessaire pour s'établir blanchisseur de fin.

Grâce à un labeur excessif et une extrême probité, il vit s'accroître son commerce d'une façon inespérée, ce qui lui permit d'élever dignement sa famille et de faire l'acquisition d'une propriété, située au numéro 1231 de Golden Gate Avenue, où il fit construire la belle maison qu'il habite en ce moment.

L'honnêteté de son caractère, la maturité de son jugement et la logique de ses vues l'ont fait choisir plusieurs fois, par les électeurs de la Société de Bienfaisance Mutuelle, comme membre du comité directeur; il fut également membre du comité de construction de la nouvelle Maison de Santé.

Il acquit la seule récompense qu'il briguait en faisant toujours consciencieusement son devoir : la considération de ses concitoyens, justes et clairvoyants.

M. DOMINIQUE POLIDORI

M. Dominique Polidori est originaire de la Corse et possède les qualités qui caractérisent cette race merveilleuse. Très actif, dévoué et persévérant, ce n'est qu'à force de travail qu'il arriva à la situation indépendante qu'il occupe aujourd'hui. Il fonda sa maison de commerce le 17 mars 1887. C'est un "Café et Bar" où l'on trouve avec avantage des vins et des liqueurs en détail et de première qualité à des prix exceptionnels.

Membre de nombreuses sociétés françaises et américaines, notre compatriote est très considéré dans chacune d'elles par la logique de son jugement et par sa probité exemplaire. Sa maison, située au numéro 1130 de la rue Folsom, est le rendez-vous de nombreux amis et de la plupart de nos compatriotes qui passent dans ces parages.

M. J. Escloses est nè à Arbeost (H.-P.) le 11 février 1850. Notre compatriote caractérise parfaitement cette vielle race de pyrénéens aux allures un peu vives mais au cœur d'or.

Il débarqua à San Francisco, léger d'argent et de bagage, mais fort de courage et de bonne volonté. Avec l'aide d'une épouse dévouée, économe et travailleuse, il parvint à devenir propriétaire de la laiterie qu'il exploite aujourd'hui, aidé de ses enfants qu'il a su élever pour le travail et le respect à la famille. La laiterie est située 401 Naple st. coin de Brésil St.

La Famille Escloses

La Raffinerie Lille

La fabrique de savon et la fonderie de suif de notre compatriote, M. Charles Lille, sont trop connus dans toute la Californie pour nécessiter une longue description. Notre compatriote appartient à cette race de chercheurs et d'inventeurs auxquels leur modestie parfois trop exagérée fait redouter le bruit et les éloges.

Une de inventions de M. Lille consistant en une huile qui a le double avantage d'assouplir le cuir sans le rendre terne, et pouvant, contrairement aux autres produits de ce genre, être cirée ensuite, a été adoptée le 17 mars 1898 par le gouvernement des États Unis pour l'armée fédérale. Parmi ses nombreuses inventions, nous avons remarqué un vernis pour les harnais qui paraît appelé à un véritable succès. Notre compatriote aimant la vie calme et sédentaire, est retiré dans sa vaste propriété entre Bay Sreet et North Point, laquelle ne mesure pas moins de 42.000 pieds de superficie.

WILLARD FRÈRES

Importateurs et Fabricants de Cigares

Seule Maison ayant obtenu un Diplôme et une Médaille d'Argent, parmi de nombreux Concurrents à l'Exposition Internationale Californienne, en 1894.

Cette Maison est un exemple de ce que peuvent l'honnêteté et l'effort commercial constamment dirigés vers un but unique.

Fondée en 1879 à San José. par M. Maurice Willard, dans un emplacement des plus exigus, son extension commerciale s'accrut avec une telle rapidité que M. Willard dut songer consécutivement, en 1881 et en 1883, à faire les agrandissements que la situation nécessitait.

Mais le champ d'exploitation de la petite ville de San José fut bientôt jugé par trop restreint. L'intelligent commerçant, armé d'une volonté extraordinaire et d'une ambition légitime, vint fonder une nouvelle Maison à San Francisco, tout en conservant pendant un temps la direction de celle de San José qui devint alors une des nombreuses succursales de la Maison mère.

Poursuivant toujours le même but avec le même système c'est-à-dire ne livrer que des produits de première qualité à des conditions exceptionnelles à tous les points de vue, la nouvelle Maison ne tarda pas à être honorablement connue, et dut commander par milliers des cigares à la fabrique qu'ils possèdent à Tampa (Florida) et dans l'Est, pour satisfaire leur nombreuse clientèle, aussi ne craint-elle plus de concurrence loyale à San Francisco. Considérée ici comme la première maison de ce genre, elle sert avec la même promptitude et la même bienveillance toutes les commandes petites ou grandes.

Alameda Steam Laundry

J. Bonnemazou.

P. Bareilles.

Cette importante blanchisserie française représente dignement ce que la persévérance dans le travail et l'économie ont accompli par l'effort victorieux.

Les propriétaires, MM. J. Bonnemazou, né à Louvie Juson (B.-P.), et Pierre Bareilles, né à Eysus, (B.-P.), débarquèrent en Californie en 1876.

Dès 1881, ils fondèrent une petite maison au No. 1524 de la rue Park, à Alameda. Ils occupaient alors un nombre très restreint d'ouvriers.

La petite blanchisserie prenait de l'extension, et, dès 1884, ils firent l'acquisition d'un terrain dans Central Avenue et y transférèrent leur industrie. Dix ans plus tard, son importance les força d'acheter un nouveau terrain dans Railroad Avenue, et ils inaugurèrent une blanchisserie qui offre les ressources d'une installation toute moderne avec les nombreux perfectionnements adoptés par les plus importantes maisons de ce genre en Californie. Trente-cinq à quarante personnes y travaillent tout le jour, suffisant à peine pour satisfaire la nombreuse clientèle de nos compatriotes.

M. PIERRE PLAA

Notre compatriote, M. Pierre Plaa, originaire de Gan (Basses-Pyrénées), arriva en Californie vers 1887, et établit, dans le courant de la même année, un magasin de cordonnerie à St Helena, Comté de Napa, Cal. Par son travail consciencieux et sa loyauté, M. Plaa se créa rapidement une clientèle américaine des plus choisies. En 1895, M. Plaa vint se fixer à San Francisco, où il fit l'acquisition du Magasin de Chaussures situé au No. 623 de la rue Broadway. Il compte aujourd'hui, parmi ses clients, nombre de nos compatriotes qui ont pu, comme nous, apprécier ses solides qualités et dont il a su se faire en même temps des amis sincères. Pour ne pas offenser sa modestie, nous dirons simplement que M. Plaa est un de ces hommes, assez rares aujourd'hui, que l'on ne peut connaître sans les estimer hautement.

MAISON ORLANDO BOZIO.

VINS ET SPIRITUEUX

149 RUE QUATRIEME, SAN FRANCISCO. TELEPHONE BLACK 781

Notre gravure donne une faible représentation de la propriété de M. Orlando Bozio et de l'intérieur de son établissement.

Nous avons donné le portrait et la biographie de M. Bozio à la page 259 du présent volume, dans le chapitre sur la Société Française de Bienfaisance Mutuelle.

LA BANQUE A. BOREL

Cette ancienne maison de confiance, fondée en 1856, jouit d'une réputation des plus solides parmi les établissements financiers de la ville.

Son Directeur, M. Borel, est justement apprécié de ses collègues, et ses qualités sérieuses de probité et de haute intelligence lui ont acquis la considération générale en Californie. Toujours très intéressé dans tout ce qui se rattache au progrès, il a su conserver de nombreuses relations intimes avec l'Europe. Nombre de nos compatriotes qui sont retournés en France lui ont confié leurs intérêts ici.

La maison fournit des traites et des chèques pour toute l'Europe et fait beaucoup d'affaires avec le Midi et le Sud-Ouest de la France. Il nous est donc permis de recommander ici cet établissement financier et d'escompte, absolument de confiance, à tous nos compatriotes. La maison est située au au numéro 311 rue Montgomery.

La Bibliothèque de la Ligue Nationale

La Bibliothèque Française est sans contredit la plus belle institution de ce genre qui existe en Amérique.

La population française de San Francisco est réellement privilégiée, et peut, moyennant une somme relativement très minime, lire tous les auteurs anciens et modernes les plus en renom et les plus glorieux. La Bibliothèque Française reçoit en outre tous les journaux quotidiens, hebdomadaires et mensuels imprimés en Californie.

Les journaux parisiens illustrés ainsi que les revues les plus remarquables sont à la disposition des abonnés de la Bibliothèque Française. Une foule d'ouvrages d'un grand prix, d'une grande utilité et d'un mérite incontestable, tels que : incunables, dictionnaires, bottins, atlas géographiques, etc., sont également mis à la disposition du public par le bibliothécaire, lequel aide de son érudition les recherches les plus arides et les plus difficiles. Les abonnés ont la faculté d'assister aux conférences qui ont lieu à la Bibliothèque sous les auspices de la Ligue Nationale, et qui sont très suivies.

Entrée Rue Geary par la grande porte des Magasins de la Ville de Paris. Ouvert au public tous les jours, excepté les dimanches, de midi à six heures, et de sept heures et demie à dix heures du soir. Droit d'Entrée, $1. Cotisation mensuelle, 50 cents. ☛ Tout nouvel abonné recevra en prime l'ouvrage de M. Daniel Lévy : *Les Français en Californie.*

F. LEMOINE & Cie

La maison française de comestibles et volaille connue sous la raison sociale Lemoine & Cie est, sans contredit, la plus ancienne de ce genre à San Francisco. En 1854, MM. Lemoine Frères fondaient leur maison et vendaient avec succès les divers produits venant directement des fermiers. Un travail assidu, une économie bien entendue, une probité commerciale exemplaire furent les principaux facteurs de leur succès et les sauvèrent de la chûte à de certaines périodes difficiles. Actuellement, cette importante maison est dirigée par MM. F. Lemoine et L. Bouteiller. M. Lemoine, originaire de la Savoie, débarqua à San Francisco en 1872 et travailla toujours au marché de la rue Clay. M. Bouteiller, Franc-Comtois d'origine, n'arriva à San Francisco qu'en 1875. Malgré son énergie, la fortune ne voulut point lui sourire, mais son assiduité au travail et ses qualités morales l'imposèrent à son ami, M. Lemoine, qui l'associa à son commerce. Depuis cette époque, le commerce continua à s'étendre et la maison est justement respectée en Californie. Cette rare entente fraternelle, ajoutée à une capacité commerciale exemplaire, les dispense aujourd'hui de toute réclame, et ce n'est qu'à leur sympathie purement française que nous devons de les mentionner ici. Il est inutile d'ajouter que la maison possède la confiance la plus absolue des familles, des principaux hôtels et des meilleurs restaurants de San Francisco et que son crédit est illimité. Les spécialités de la maison sont la vente en gros et au détail de volaille, gibier, beurre, œufs, fromages, huile d'olive, conserves d'importation française, etc. Les commandes doivent être adressées au

PACIFIC FRUIT MARKET

536 Clay Street, Telephone 1148

M. J.-B. PERRON

M. Perron est né à Renève (Côte d'Or), le 25 mai 1848 ; c'est une des physionomies les plus caractéristiques en même temps que les plus gauloises de notre colonie. Nous regrettons vraiment de ne pas offrir à nos lecteurs son portrait qui nous est parvenu trop tard.

Peu de nomades de son âge ont eu une vie plus accidentée en ses nombreuses péripéties, même parmi les hommes de sa profession. Raconter ici ses pérégrinations au travers des deux hémisphères serait la matière d'un volume. Nous nous bornerons à dire que M. Perron fut successivement régisseur du Grand Théâtre Royal de La Haye pendant six ans, puis du Grand Théâtre Municipal de Nice, de là au Théâtre de la Nouvelle-Orléans, et enfin à San Francisco.

Professeur distingué de chant, solfège et déclamation lyrique, il compte parmi ses élèves plusieurs noms qui brillent à juste titre sur la scène et qui ont été vivement applaudis du public.

CAPITAL $10,000,000

Propriétaires des vieilles marques établies de

C. Carpy & Co.,
S. Lachman Co.
Kohler & Van Bergen
B. Dreyfus & Co.
Kohler & Frohling
Napa Valley Wine Co.

Cellers et distilleries dans tous les Comtés viticoles de la Californie

ENTREPÔT ET BUREAU CENTRAL :

COIN DES RUES SECONDE ET FOLSOM, SAN FRANCISCO

JULES GODART

ARCHITECTE

307 RUE SANSOME, SAN FRANCISCO.

Heures de Bureau : de 9 à 11 h et de 2 à 5 h.

M. Jules Godart est un des deux seuls architectes français, à San Francisco, diplomés par l'Académie Nationale des Beaux-Arts de Paris.

Ce titre seul a suffi pour inspirer à nos compatriotes la confiance dont ils l'honorent, et nous sommes heureux d'y applaudir.

Napoléon Ier. (D'après un portrait de J. B. Monaco.)

On sait combien la photographie a marché à pas de géant vers la perfection. C'est aujourd'hui un art véritable, si le photographe est lui-même est un artiste. Nous sommes heureux d'offrir un spécimen pris dans la splendide galerie de M. Monaco, qui nous autorisa à publier le portrait de Napoléon, exécuté à la plume et au crayon par M. Monaco, puis photographié. M. Monaco est l'auteur des nombreux portraits de nos compatriotes qui ornent ce livre. Son atelier de photographie est situé au numéro 702 de la rue Market.

MM. ROOS FRÈRES

MM. Roos Frères viennent de faire de splendides aménagements. Leur maison est depuis longtemps considérée comme l'Éden du « high-life » moderne de San Francisco.

On a dit avec raison que le Français et la Française possèdent au plus haut degré l'art de s'habiller et d'habiller. L'exemple en est on ne peut plus exact en ce qui concerne nos compatriotes. Nous nous abstiendrons de plus amples commentaires; qu'il nous suffise de dire que sous le rapport du choix, de la fantaisie moderne de la mode, la Maison Roos défie toute concurrence à San Francisco.

Les vastes rayons de cette maison présentent un choix considérable de vêtements confectionnés pour hommes et enfants, costumes, ganterie, chapellerie, mercerie, chemiserie, etc.

Cette maison, que nous nous plaisons à recommander à nos lecteurs, est située à l'angle des rues Post & Kearny.

J. F. FUGAZI & Cie

Agents de la Compagnie Générale Transatlantique

Cette agence, si connue de nos compatriotes, fut fondée par M. Fugazi en 1874. Depuis cette époque, la Compagnie Transatlantique lui confia sa représentation générale pour les États-Unis.

On sait que son bureau central est situé Bowling Green, No. 3, à New York.

Voici les noms des paquebots rapides de la Compagnie :

La Touraine, La Bretagne. La Champagne, La Gascogne, La Normandie, La Navarre.

J. F. FUGAZI & Co

Agents Généraux pour la Côte du Pacifique,

5 MONTGOMERY AVE.

BERGES & DOMENICONI

Producteurs et Marchands en Gros de

Vins et Liqueurs

— PROPRIÉTAIRES DES —

"VICTORIA WINE CELLARS AND DISTILLERY"

DE SONOMA.

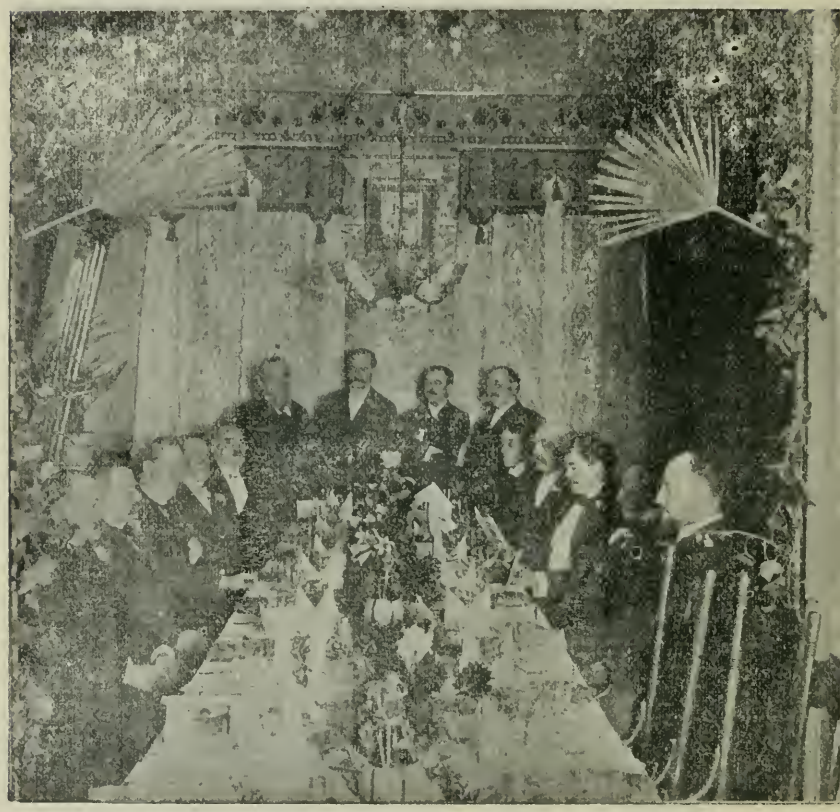
OFFICE ET DÉPOT.

708-710 RUE SANSOME,

SAN FRANCISCO, CAL.

☞ Expéditions dans l'Est et sur toute la côte du Pacifique.

TELEPHONE MAIN 5735.



RESTAURANT ST-GERMAIN

Vue photographique d'un des nombreux salons du Restaurant St.-Germa
prise à l'occasion d'un Banquet offert à ses amis par un de nos
compatriotes pour fêter son quarantième anniversaire.

PHARMACIE FRANCAISE

LA

'POPULAR PHARMACY'

1201 Rue Dupont, Coin de Broadway.

TÉLÉPHONE : **MAIN 1217.**

Dr. J. E. ARTIGUES, Prop. * A. AIRALDI, Gerant.

Spécialités Pharmaceutiques

Françaises, Italiennes, Espagnoles & Américaines à Prix Réduits.

ARTICLES DE PARFUMERIE.

LIGUE D'HENRI IV

Société de Secours Mutuels

COMITÉ D'ADMINISTRATION :

Président Honoraire : P. B. BERGES.
Président d'Honneur : J. BAYLE.
Président : P. A. BERGEROT.
Premier Vice-Président : B. SARTHOU.
Second Vice-Président : L. LACAZE.
Secrétaire des Archives : J. ARBES.
Secrétaire des Finances : J. P. CASENAVE.
Trésorier : P. BERGES.

DIRECTEURS :

H. Cassou, J. S. Godeau, Théo. Lacoste, J. Mialocq, J. Larrouy.

DOCTEURS :

DR. L. BAZET, 908 rue Geary.— De 1 h. à 4 h
DR. J. ARTIGUES, 623 r. Vallejo.— De 1 h. à 4 h

LIVRE DE PLACEMENT :

Les Ligueurs à la recherche d'un emploi quelconque, peuvent se faire inscrire au bureau de M. J. Bayle, 527, rue Merchant, (Téléphone Main 1503) et chez M. J. Loustalé, 614 rue Broadway.

Les réunions des Sociétaires ont lieu le deuxième et le quatrième lundi de chaque mois au numéro 620 de la rue Bush, California Hall, à huit heures du soir.

Cette Société a pour but de maintenir une entente fraternelle entre tous ses membres, de leur allouer une indemnité pécuniaire en cas d'infortune, de malheur et de maladie ; de les aider moralement et matériellement en instituant un local de récréation et un bureau de renseignements et de placement.

Pour tous autres renseignements, s'adresser au Secrétaire des Archives, 614 rue Broadway, San Francisco,

Téléphone BROWN 125.

LIGNE FRANCAISE

De San Francisco à Paris en **Douze Jours**

Par les Lignes du Central, du Union Pacific et du Chicago & Northwestern

Quatre Jours et Demi de San Francisco à New York

Vapeurs de la COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE (Ligne Postale)

La Touraine, La Bretagne, La Champagne, La Gascogne.

Départ de New York, tous les Samedis, à dix heures du matin.

Départ de San Francisco tous les jours

TRAIN

Direct pour Chicago

à 6 heures du soir par le

ECLAIR

Sans Changement.

Wagons de Touristes, Wagons-Lits et Wagons-Restaurants.

Billets Directs pour Paris, Marseille, Lyon Bordeaux, Pau, et tous les autres points des Basses Pyrénées, ainsi que pour la Belgique et la Suisse —— Billets de tous les points de la France pour San Francisco.

Le public et, en particulier les Français qui voudront bien nous honorer de leur patronage trouveront chez nous le service le plus ponctuel et le plus aimable, ainsi que les prix les plus réduits.

M. G. TONINI & Cie

4 Montgomery Avenue - - - - - San Francisco, Cal.

DR. J. MASSON,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris
Docteur en Médecine de l'Université de Louvain
Médaillé de l'Université de Lille.

OFFICE ET RÉSIDENCE : 836 RUE SUTTER

TÉLÉPHONE : EAST 133.

HEURES DE CONSULTATION :
De 2 heures à 4 heures de l'après-midi et de 7 heures à 8 heures du soir.

Le Clif House, à l'entrée du Golden Gate, San Francisco.

DR. J. CALLANDREAU

DE LA FACULTÉ DE PARIS

OFFICE & RÉSIDENCE :

403 Rue Powell, Coin N.-O. des Rues Post et Powell

TELEPHONE 5378

HEURES DE CONSULTATION :

De 2 heures à 4 heures de l'après-midi, le Dimanche excepté.

P. Alexandre Bergerot

AVOCAT

OFFICE : CROCKER BUILDING,

COIN DES RUES MARKET ET POST

CHAMBRES 142-143, AU SEPTIEME ETAGE.

TELEPHONE MAIN 5564.

RÉSIDENCE :

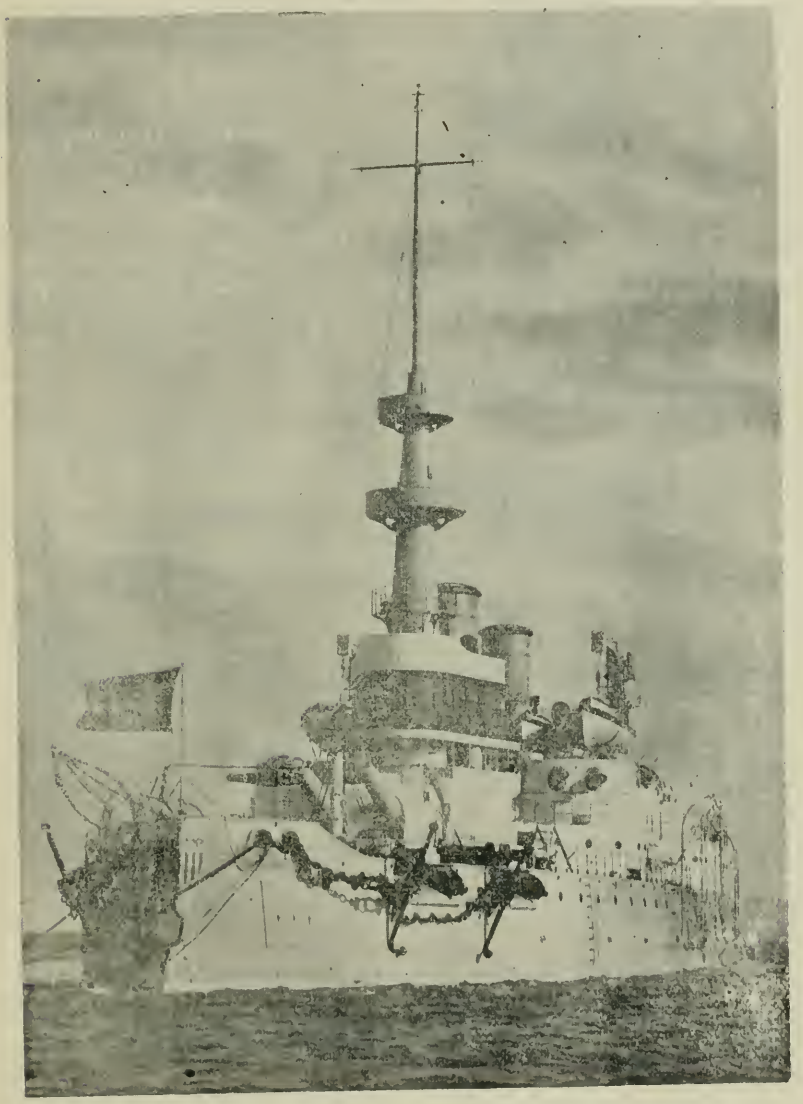
1018 Rue Franklin, Entre les Rues Ellis et O'Farrell,

SAN FRANCISCO, CAL.

ORDERS PROMPTLY ATTENDED TO

TELEPHONE RED 882

SAN FRANCISCO.



LE CUIRASSÉ D'ESCADRE « *OREGON* »,

Construit à San Francisco, lequel a si puissamment contribué à la destruction de la flotte espagnole de l'Amiral Cervera, à Santiago de Cuba, le 3 Juillet 1898.

ROYAL

Compagnie d'Assurances contre l'Incendie,

DE LIVERPOOL (ANGLETERRE),

Fait un plus grand chiffre d'affaires en ce genre qu'aucune autre compagnie du monde

QUEEN

Compagnie d'Assurances Americaine.

Capital Combiné : $ 55,000,000.

Bureau Central : THE ROYAL INSURANCE BUILDING.

Coin N.-O. des rues Pine et Sansome.

ROLLA V. WATT, Manager.

J. A. BERGEROT,

Agent de la ville

Crocker Building, Coin des rues Post et Market

Chambres 142-143. Téléphone 5564.

J. TAUZY & Cie

Éditeurs et Libraires Français

6, RUE POST, 6

San Francisco, Californie.

SANS & PAC

BOUCHERIE FRANÇAISE DE PREMIÈRE CLASSE

UNION SQUARE MARKET

STALLES N° 17-19

SAN FRANCISCO.

Maison toutspécialement recommandée aux Familles et aux Restaurants. Téléphone Grant 126.

-:- MAISON FRANÇAISE FONDÉE EN 1868 -:-

J. LACOSTE,

MARCHAND DE VINS & LIQUEURS

Vente en Gros et au Détail. —— Livraison à Domicile.

... 901 MONTGOMERY AVENUE ...

NOUVELLE MAISON FRANÇAISE

HOTEL DES PYRÉNÉES

Robert & Pon, Propriétaires.

Angle des Rues Broadway et Stockton, San Francisco, Cal.

Cet Hôtel, dont toutes les chambres sont nouvellement aménagées, offre, avec le confort et l'aérage, les ressources d'un Établissement de premier ordre, à des prix exceptionnels.
Arrangements spéciaux pour familles et particuliers, au jour, à la semaine et au mois.
Un Café et Bar, avec Salle de Billard, attient à l'établissement.

TELEPHONE BLACK 571.

BOULANGERIE-PATISSERIE VIENNOISE

RUEDIGER & LOESCH, Propriétaires.

Maison tout spécialement recommandée aux Familles et aux Restaurants

107 LARKIN STREET, SAN FRANCISCO.

Telephone South 201.

L. Coustette & Cie.

— Négociants en —

VINS ET LIQUEURS

Angle de McAllister et Laguna Sts.

SAN FRANCISCO

Livraison sans frais à Domicile. — Fournisseurs pour Familles & Restaurants.

L'OPALINE

est la meilleure préparation connue pour enlever les taches de graisse, peinture, vernis, cambouis, bougie, sang, sucre, fruits, etc.. sur les étoffes de laine, soie, satin. velours, gants, souliers de bal, chapeaux de feutre etc., quelle qu'en soit la couleur et sans aucune altération pour cette dernière. – Préparée par Mme, L. Deshayes, 724 Vallejo St., San Francisco, Cal. – En vente dans les principales épiceries, au prix de 10 c. et 25 c. le flacon. – L'efficacité de ce produit est pleinement garantie.

MAISON FRANÇAISE FONDÉE EN 1880

HIRSCH FRÈRES

— Importateurs et Négociants en —

VETEMENTS CONFECTIONNES, LINGERIE, MERCERIE,

Chapellerie, Couvertures, Articles de Voyage, Etc.

Spécialité de Mouchoirs Pur Fil de Cholet.

221-223 MONTGOMERY AVENUE, PRÈS DE BROADWAY.

BOULANGERIE FRANÇAISE

LOUIS COMTE

PROPRIÉTAIRE

Cette Maison se recommande au patronage des familles et des restaurants français.

720 Vallejo Street. Telephone Black 578.

A. MATHIEU

JOAILLERIE & BIJOUTERIE

Spécialité pour le Serbissage des Diamants.

ACHATS D'OR & D'ARGENT.

328 Bush Street, San Francisco, Cal.

A. F. BENARD,

CAFÉ ET BAR

VINS, BIÈRES, LIQUEURS ET CIGARES DE CHOIX

« MERCANTILE LUNCH » TRÈS POPULAIRE.

147 LARKIN STREET. TELEPHONE SOUTH 478

E. A. JAUJOU & LEON CHASSAGNE

Distillateurs de Sirops, Cordiaux, Etc.

IMPORTATEURS DE VINS ET LIQUEURS.

432 Rue Jackson, San Francisco.

J. Keeney,

Dealer in

POULTRY AND GAME

STALLS 5 AND 6

New City Hall Market

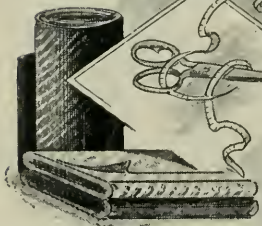
1342 Market Street. Telephone Mint 1652.

FREE DELIVERY

G. ABRAHAM. H. L. ROSENBLUM.

ROSENBLUM AND ABRAHAM

MERCHANT TAILORS



1103 MARKET STREET

ODD FELLOWS BLD'G.

ALWAYS IN STOCK A FINE LINE OF

ENGLISH, SCOTCH, FRENCH & AMERICAN WOOLENS

PERFECT SATISFACTION GUARANTEED IN EVERY CASE

San Francisco, Cal.

SAMUEL J. BRUN

AVOCAT

MILLS BUILDING, RUE MONTGOMERY.

CHAMBRE N° 19. SIXIÈME ÉTAGE

TELEPHONE DAVIS 59.

MAISON FONDÉE EN 1876
INCORPORÉE EN 1893

C. Herrmann & C°

IMPORTATEURS
ET FABRICANTS DE

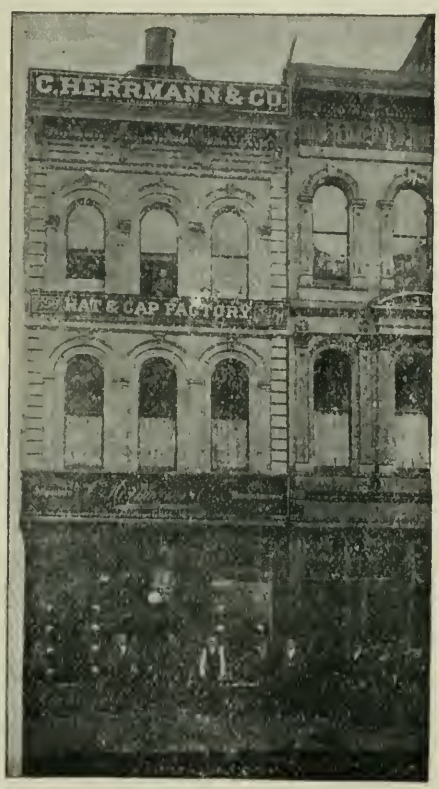
Chapellerie
... Fine ...

GROS ET DÉTAIL

Fabrique de Chapeaux pour Dames et Enfants.

Spécialité de Livrées et de Casquettes d'Uniforme.

Fournitures & Accessoires pour Chapeliers



328 KEARNY STREET, ENTRE BUSH ET PINE.

JAMES TOMKINSON

La Plus Ancienne Maison de Louage de la Ville

Chevaux de Selle, Voitures de Maître, Buggies, Coupes, Berlines, Landaus, etc La variété du matériel et la modicité des prix recommandent cette Maison au patronage de nos compatriotes.
Pour tous renseignements, s'adresser :

OFFICE : 57 MINNA STREET. — TÉLÉPHONE MAIN 152.

RÉSIDENCE : 519 VAN NESS AVENUE. — TÉL. SOUTH 712.

LE PAPIER employé pour l'impression du présent volume a été fourni par la célèbre Maison

A. ZELLERBACH & FILS

que nous recommandons à tous nos compatriotes et à laquelle nous nous plaisons à donner ce témoignage de notre satisfaction.

CHAUDRONNERIE FRANÇAISE

AMAND ROUEN

Cet établissement, unique en son genre, à San Francisco, est spécialement aménagé pour tout ce qui concerne la chaudronnerie parisienne. Les seltzateurs système Briet sont une des nombreuses spécialités de notre compatriote

Fabrique de lits en fer, etc.

Les commandes sont exécutées avec la plus grande promptitude et les meilleurs soins.

T LEP ONE MAIN 1946.

L. LACAZE,

IMPRIMEUR FRANÇAIS

Cartes, Statuts, Factures, Circulaires, Programmes, Etc.

529 Rue California, Au-dessus du *France-Californien*.

SAN FRANCISCO CAL. TELEPHONE MAIN 1710.

Dr F. R. ORELLA

Bachelier ès-Lettres et Sciences du College Santa Clara.
Membre du Cooper Medical College
Membre du Collège Royal de Médecine de Londres.
Membre de la Maternité de Dublin (Irlande.)
Chirurgien adjoint de l'Hôpital Français de San Francisco de 1877 à 1878.
Membre du San Francisco County Medical College et de
l'Académie de Médecine de Californie.

Cabinet de Consultation : 406 rue Sutter.

P. BELLOCQ,

— Négociant en —

Charcuterie Fine, Primeurs, Comestibles,

CONSERVES D'IMPORTATION FRANÇAISE

Livraison sans frais à Domicile. — Expéditions à l'Extérieur.

Spécialités pour Repas de Noces, Banquets et Soupers

Stalle 51, Union Square Market, San Francisco, Cal.

TÉLÉPHONE GRANT 80

NEW EUROPE HOTEL

MAISON FRANÇAISE

J. DESBARRATS & P. TREICH
Propriétaires

725-729 Sansome St

Angle de Pacific St.

Chambres Meublées

POUR FAMILLES

Au Jour, à la Semaine et au Mois,

Prix Modérés.

Vins, Liqueurs et Cigares de Choix

N. B. — L'Omnibus du "New Wisconsin Hotel" sera tous les jours, à l'arrivée des trains et bateaux à vapeur, à la disposition des Voyageurs pour le NEW EUROPE HOTEL.

MAISONS RECOMMANDÉES

Mme. ADÈLE,
MODISTE PARISIENNE
350 Hayes St.

LÉON ANDRÉ,
Bureau de Placement Français
316 Stockton St., Tel. Main 1304

J. AUGER,
BIJOUTIER
Chambres 4 et 5, Chronicle Bldg.

BERNARD BÉCAAS
Charpentier et Contracteur
1010 Broadway St.

BARBÉ et SALLES
HOTEL et CAFÉ,
643 Broadway St.

JEAN BARBÉ
BLANCHISSEUR
1624 Pacific Avenue.

BERNARD BAUCHOU & CO.
Producteurs et mds. de légumes en gros
Colombo Market.

JEAN BÉDÉCARRATS
BLANCHISSERIE DE FIN
Angle de O'Farrell et Devisadero

C. M. BÉRAUDIÈRE
Pâtisseries, Spécialité de Bisquits
3 Wheelock Place. Tel. Black 578

JEAN BERGERCT
PROFESSEUR DE FRANÇAIS
611 Stockton St.

CHARLES BERNATAS
BLANCHISSEUR
407 Rue Troisième

FÉLIX BONNECARRÈRE
CHARCUTIER
California Market

JACQUES BONNE
BLANCHISSEUR
1617 Webster St.

FLORIAN BOYER
Marchand de Vins et Liqueurs
1232 Dupont St.

FRANÇOIS BRACQ
BLANCHISSEUR
5019 California St.

BORDENAVE & HITTE
CAFÉ ET BAR
1301 Stockton St.

SYLVAIN BOSQ
BLANCHISSEUR
309 O'Farrell St.

LOUIS BRUN
DENTISTE FRANÇAIS
732 Sutter St.

MAISONS RECOMMANDÉES

PIERRE CABOS
Marchand de Fruits et de Légumes
522 Geary St.

GUSTAVE CACHAU
RESTAURATEUR
509 Pine St.

F. CAMES & CO.
BLANCHISSEUR
276 Shipley St.

FERDINAND CAMES
Boucherie en Gros et Détail
320 Sutter St.

LOUIS CARRAINE
Marchand de Vins et Liqueurs
159 Fifth St. Tél. Jessie 1112

M. & Mme. CASSOU
Blanchisserie Française
2208 Fillmore St.

M. & Mme. H. CASSOU
Blanchisseurs de Fin
1504 California St

JACQUES CATHALINAT
BARBIER FRANÇAIS
618 Broadway St.

GRATIEN CAUHAPÉ
Marchand de Bois et Charbons
857 Harrisson St.

FRANÇOIS CÉDIEY
TEINTURIER FRANÇAIS
1164 Broadway St.

JEAN-BAPTISTE CHICOU
PLOMBIER FRANÇAIS
6 Summer St. près de Montg. St.

JULES CLERFAYT
AGENT DE PASSAGERS
20 Montgomery St. Tél. Main 728

LOUIS COUTARD
Propriétaire de la Frank's Rôtisserie
519 Pine St.

ILDEPHONSE CUENIN
Campi's Restaurant
521 et 533 Clay St. Tél. Black 2211

ARMAND DRAIN
Blanchisserie Française
20 Collingwood, Eureka Valley

P. DUBÉDAT & Cie
Importateurs et Exportateurs
426-428 Sansome St.

JEAN DUBOURDIEU
ECLIPSE RESTAURANT
9 Taylor Street

L. DUPRAT
Charcuterie Française
California Market. Tél. Main 1314

MAISONS RECOMMANDÉES

CHARLES A. DUMONT
Carrosserie Parisienne
414 Broadway St, près Montgomery

M. & Mme A. FERRAN
BLANCHISSERIE DE FIN.
1753-1757 Polk St.

M. & Mme P. GUICHOT
Blanchisserie Française
327½ Fourth St.

P. GOYHENEIX
BLANCHISSEUR DE FIN
625 Turk St.

LÉON GALATOIRE
BOUCHER
South San Francisco.

E. GANDOLFI
Cordonnier Français
1132 Folsom Street.

LOUIS HANDU
Blanchisseur de Fin
1615 Polk St.

EUGÈNE & THÉODORE HITTE
Boulangerie Française
614 Broadway St.

P. HONDEVILLE
Blanchisseur Français
234 First St.

BAPTISTE JOUANOU
RESTAURANT FRANÇAIS
706 Montgomery St.

MATHEUS KLASS
Pâtisserie Franco-Suisse
1223 Stockton St.

FRANK KOENIG
Magasin de Chaussures Parisiennes
122 Kearny St.

JEANNIN LACAZE
BLANCHISSEUR DE FIN
809 Pacific St.

ANDRÉ LACOSTE
BLANCHISSEUR DE FIN
625 Lombard St.

PIERRE LACOUME
BLANCHISSEUR DE FIN
1524 Polk St.

MMmes LAGRAVE & LASSALE
Blanchisserie Française
612 Broadway St.

CHARLES LAGRAVE
Salon de Coiffure
625 Montgomery Street.

M. & Mme E. LAFORCADE
Blanchisserie Française
1010½ Hyde St.

MAISONS RECOMMANDÉES

CLÉMENT LAMAYSOU
Restaurant Français
1318 Stockton Street.

P. LOUSTALÉ
Blanchisserie Française à Vapeur
1142 Howard St. Tél. South 763

P. LAPACHET
Marchand de Vins, Liqueurs et Cigares
3001 Mission St.

N. P. LOUPY
NEVADA RESTAURANT
417 Pine Street

LAPEYRI & Co.,
Blanchisserie Française
323 Thirteenth Street

C. LIMOUSIN
GANTIER FRANÇAIS
119 Grant Avenue

JULES LATAPIE
Boulangerie Française
634 Vallejo Street

P. J. MENJOU
LAITIER
Cambridge St.

J. LEMAITRE
Boucherie en Gros et Détail
Union Square Market

ALEXANDRE MAZOUÉ
Boulangerie Française
9 Jansen St.

JOSEPH LONGE
Boulangerie Française
Cor. Tenth & Webster, Oakland

ADRIEN MAZOUÉ
Boulangerie Française
1223 Stockton St.

LAMANET & PÉDELIE
BOUCHERIE - CHARCUTERIE
1236 Stockton St. Tél. Red 670

ALEXANDRE MIQUEU
BOUCHER
1421 Powell St.

LEMER & PORTE
UNION FRENCH LAUNDRY
421 et 560 San Pablo Ave., Oakland

Priet, Debiet & Marchand
MARCHAND RESTAURANT
Angle des rues Stokton & Geary.

ARMAND LONGUET
BLANCHISSEUR DE FIN
1236 Fillmore St. Tél. Pine 364

A. MATEBAT & B. BERGEZ
Parisian French Laundry
2319 Railroad Ave., Alameda.

MAISONS RECOMMANDÉES

JULES MARTY
Maison Meublée Française
201 Rue Quatrième.

L. MÉDUS
Charpentier et Entrepreneur
1122 Stockton St.

JEAN MEILLETTE
CAFÉ FRANÇAIS ET BAR
537 Post St.

PIERRE J. MIRASSOU
Blanchisserie Française
3031 Rue Vingt-Deuxième

R. MONBOISSE
Franco-American Laundry
1223 Mason St. Tél. Clay 143.

LOUIS MOUYER
Jardinier-Fleuriste Français
3940 Eighteenth St.

M. Z. NOUQUÉ
BLANCHISSEUR DE FIN
2939 Clay St.

JUSTIN NOUQUÉ
BLANCHISSERIE DE FIN
558 Rue Sixième.

J. OROGNEN
Md. de Meubles Neufs et d'Occasion
317 & 317½ Third St.

Mme B. OULIF
CENTRAL MILINERY
838 Market St.

J. OROGNEN
HOTEL MEUBLÉ
317 & 317½ Third St.

JEAN PALÉ
Boulangerie Française
911 Pacific St.

JEAN B. PÈNE
Charpentier et Entrepreneur
1615 Mason St.

RECALT FRÈRES
Épicerie Française, Vins et Liqueurs
743 Broadway St.

THÉOPHILE ROUSSINET
Fabricant de Vernis
1715 Bay St.

L. SABLIER
Md. de Meubles Neufs et d'Occasion
1234 Stockton St.

M. & Mme SALET
BLANCHISSEURS DE FIN
418½ Broadway St.

MICHEL SEHABIAGUE
Boulangerie Française
1701 Hyde St.

MAISONS RECOMMANDÉES

E. SHAFRO
COIFFEUR POUR DAMES
475 Jessie St.

M. & Mme URRUTY
Blanchisserie Française
1936 Fillmore St.

VINCENT SEVIN & Co
Graines en Gros et au Détail
621 Sansome St.

G. VERBECK
TAILLEUR FRANÇAIS
525 Pine St.

J. SOULAGES
Épiceries, Vins, Liqueurs et Cigares
817 Broadway St.

A. VIGNIER
Importateur de Vins et Champagnes
429 Battery St.

DR. M. MASFORROLL
SPÉCIALISTE POUR LES MALADIES DES YEUX, DES OREILLES, DU NEZ ET DE LA GORGE.
HEURES : De 10 heures du matin à midi et de 3 à 5 heures du soir.
Consultations sur demande le dimanche.
406, rue Sutter, (coin de Stockton.) **Chambres 30-31.**

THE DEL MONTE
Maison Meublée Française.
1030 HOWARD STREET, PRES DE LA RUE SIXIEME.
CASIMIR BONIS, PROPRIÉTAIRE.

GAFÉ DE GASCOGNE
A. Figeac, Propriétaire.
812 PACIFIC STREET, SAN FRANCISCO, CAL.
Vins Fins, Liqueurs & Cigares.
Billard Français. — Jeu de *Pool*.

INDEX

NOTES BIOGRAPHIQUES ET COMMERCIALES

Aguirre, Ramon, M. et Mme, ... Page XXXVIII
Arées, Jean, Secrétaire de la Ligue d'Henri IV..... VII
Bailly, A., Boulangerie Française..... XXIX
Bareilles Frères, Laiterie-Crêmerie XII
Bareilles, P., & Bonnemazou, J., Blanchisserie..... XLII
Bayle, Lacoste & Co., Triperie et Engrais Chimiques... I à III
Bellegarde, P., Café et Bar XXVI
Berger, Gabriel A., Architecte Français..... XX
Berges, Pierre, Propriétaire, 19 à 31 rue Geary..... VI
Bergez, Jean, Restaurateur..... XV
Bibliothèque de la Ligue Nationale..... XLIV
Blanquié, Éd., Propriétaire de la « Jack's Rôtisserie »..... XXVI
Borel, Antoine, Banque Franco-Suisse..... XLIV
Bozio, Orlando, Vins, Liqueurs et Spiritueux..... XLVII
Calou & Hagan, Oakland Laundry Co. XXIII
Cames, Pierre, Propriétaire, 4247 rue Dix-Neuvième..... XXIII
Carle, Auguste, Bazar Français..... XXXVIII
Carpy, Ch., & Co., Vins et Eaux-de-Vie en Gros..... XLVI
Carrère, J., Café Français et Bar XXXV
Cassou, B., Laiterie et Crêmerie ..... VIII et IX
Decourtieux Père et Fils, Boucherie en Gros..... XIII
Escloses, J., Laiterie-Crêmerie..... XL
Galès, Jean-Marie, « California Hotel » XXX
Godart, Jules, Architecte Français..... XLVI
Godeau, Jules S., Entrepreneur de Pompes Funèbres... IV et V
Goldaracena, O. M., Avocat et Conseiller en Loi..... XXXIV
Fugazi, J. F., Agent de Transportation XLVIII
« Hayes Park Laundry » XXXV
Labarthe, Justin, Hôtel et Café..... XXXVI
Leete, Émélie, Mme, Hôtel Garni et Table d'Hôte XIX
Lemoine & Co., Beurre, Œufs, Fromages, Gibier, etc..... XLV
Lespoune, F., Café Français et Bar..... XXV
Lille, Ch., Fabrique de Savon et Raffinerie de Suif..... XL

Loustalé, J., Hôtel et Café des Basses-Pyrénées..... XXVII
Mialocq, J., Jardinier-Fleuriste et Décorateur..... XXIII
Monaco, J.-B., Photographie Artistique XLVII
Mouret & Co., Eau de Seltz Artificielle.....XXXVII
Olivier Frères, Boulangerie XXXIII
Paillassou J., Blanchisserie, 2307 Pine St..... XVIII
Perron J. B., Professeur de Chant, 635 Green St. XLV
Plaa P., Marchand de Chaussures.....XLII
Plégat, Auguste, Blanchisserie.....XXXIX
Polideri, Dominique, Marchand de Vins & Liqueurs.....XXXIX
Roos Frères, Grand Magasin de Confections XLVIII
Roth & Co., Importateurs de Vins & Liqueurs.....XXVIII
Sarthou, B., Blanchisseur.....XXXIX
Sarthou Père & Fils., Laiterie XXVII
Saint-Germain Restaurant..... XXXIII
Segalas & Balcera, Café Français & Bar XXXIV
Serres, J., Vins & Liqueurs, 201 rue Quatrième..... XIV
Sheabiague Frères, Boulangerie Française XXXI
Somps, P. G. & Fils., Eau de Seltz Artificielle.....X & XI
Soudag, J., Tailleur Parisien, 203 O'Farrell.....XXI
Stévenot, E. K., Ingénieur des Mines.....XXVII
Terramorse, F. F, Inventeur Français, 15 Virginia St..... XXII
Ticoulet, Martin J., Laiterie & Fromagerie.....XXXVI
«Tortoni»., Restaurant Français.....XIV
Verges, J. P., Café Français & Bar XXXVII
Willard Frères, Fabricants de Cigares, 116 & 118 Pine XLI

ANNONCES

Bellocq & Janvier, Comestibles & Conserves Importés.....XV
Bénard, A. F, Café & Bar Français XI
Bergerot, P. A., Avocat..... VI
Berges & Domeniconi., Vins & Eaux-de-Vie en gros..... I
Boulangerie-Pâtisserie Viennoise XX
Brun, Samuel. J, Avocat..... XIII
Callandreau, J., Docteur.....VI
Comte, Louis, Boulangerie Française. XI
Coustette & Co., Marchands de Vins & Liqueurs..... XX
Desbarat & Treich, «Europe Hotel» XV

Hermann C. & Co, Chapellerie Fine..... Page XIII
Hirsch Frères, Lingerie et Confections XI
Jaujou & Chassagne, Cordiaux et Spiritueux..... XI
Keeney, J., Volaille et Comestibles..... XII
Lacaze, L., Imprimerie..... XIV
Lacoste, J., Vins et Liqueurs..... IX
Ligue d'Henri IV, Société de Secours Mutuels..... III
Masson, J., Docteur en Médecine..... IV
Mathieu, A., Bijouterie et Orfèvrerie..... XI
Orella, F. R., Docteur en Médecine..... XV
Orsi, J., Peintre et Décorateur VI
« Popular Pharmacy », Dr. J. Artigues, Propriétaire..... III
Robert & Pon, « Hôtel des Pyrénées »..... XX
Rosenblum & Abraham, Marchands-Tailleurs XII
Rouen, Amand, Chaudronnerie Parisienne..... XIV
« Royal Insurance Company » VIII
« Maison Saint-Germain », Restaurant et Rôtisserie..... II
Sans & Pac, Boucherie..... IX
J. Tauzy & Co., Libraires-Éditeurs..... IX
Tomkinson, James, Voitures de Louage..... XIV
Tonini, M. G., Agent de Transportation IV
Zellerbach A. & Fils, Papeterie en Gros..... XIV